BIBLIOTECA NAZ
142
A
37
NAPOLI

BIBL...
...EMANUELE III
142
A
37
NAPOLI

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

PAR

GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME DIXIEME.

A GENEVE.

M. DCC. LXXXI.

TABLE
DES
INDICATIONS.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

I. *Religion.* . . . . Pag. 2.
II. *Gouvernement.* . . . . . 14.
III. *Politique.* . . . . . 126.
IV. *Guerre.* . . . . . 145.
V. *Marine.* . . . . . 167.
VI. *Commerce.* . . . . . 186.
VII. *Agriculture.* . . . . . 225.
VIII. *Manufactures.* . . . . . 243.
IX. *Population.* . . . . . 257.
X. *Impôts.* . . . . . 277.

XI. *Crédit public.* . . . . . 317.
XII. *Beaux-arts & belles-lettres.* 327.
XIII. *Philoſophie.* . . . . . 348.
XIV. *Morale.* . . . . . 360.
XV. *Réflexions ſur le bien & le mal que la découverte du Nouveau-Monde a fait à l'Europe.* 382.

Fin de la Table du Tome dixieme.

HISTOIRE

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE
DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

Nous avançons dans une carriere où nous ne nous ſommes pas engagés, ſans en connoître l'étendue, les difficultés; & que nous aurions abandonnée pluſieurs fois, ſi nous n'avions été ſoutenus par des motifs qui font toujours oublier la diſproportion des forces avec la tentative. On oſe, & l'on exécute quelquefois dans un incendie des choſes qui abattroient le courage, s'il n'étoit irrité par le péril, & qui l'étonneront quand le

péril eſt paſſé. Après une bataille gagnée ou perdue, un militaire diſoit, à l'aſpect d'une montagne, qu'il avoit gravie pour aller à l'ennemi : qui eût jamais fait cela, s'il n'y avoit pas eu un coup de fuſil à recevoir ? J'étois ſans doute animé de ce ſentiment, lorſque je commençai ; & il faut bien qu'il m'anime encore, puiſque je continue.

D'abord nous avons montré l'état de l'Europe avant la découverte des deux Indes.

Puis nous avons ſuivi la marche incertaine, tyrannique & ſanglante des établiſſemens formés dans ces contrées lointaines.

Il nous reſte à développer l'influence des liaiſons du Nouveau-Monde ſur les opinions, les gouvernemens, l'induſtrie, les arts, les mœurs, le bonheur de l'ancien. Commençons par la religion.

I. Religion.

Si l'homme avoit joui ſans interruption d'une félicité pure ; ſi la terre avoit ſatisfait d'elle-même à toute la variété de ſes beſoins, on doit préſumer que l'admiration & la reconnoiſſance n'auroient tourné que très-tard vers les dieux les regards de cet être naturellement ingrat. Mais un ſol ſtérile ne répondit pas toujours à ſes travaux. Les torrens ravagerent les champs qu'il avoit cultivés. Un ciel ardent brûla ſes moiſſons. Il éprouva la diſette, il connut les maladies, & il recherche les cauſes de ſa miſere.

Pour expliquer l'énigme de ſon exiſtence, de ſon bonheur & de ſon malheur, il inventa différens ſyſtêmes également abſurdes. Il peupla l'univers d'intelligences bonnes & malfaiſantes ; & telle fut l'origine du polythéiſme, la plus ancienne & la plus générale des religions. Du polythéiſme naquit le manichéiſme, dont les veſtiges dureront à jamais, quels que ſoient les progrès de la raiſon. Le manichéiſme ſimplifié engendra le déiſme ; & au milieu de ces opinions diverſes, il s'éleva une claſſe d'hommes médiateurs entre le ciel & la terre.

Ce fut alors que les régions ſe couvrirent d'autels ; qu'on entendit ici l'hymne de la joie, là le gémiſſement de la douleur ; & qu'on eut recours à la priere, aux ſacrifices, les deux moyens naturels d'obtenir la faveur & de calmer le reſſentiment. On offrit la gerbe ; on immola l'agneau, la chèvre, le taureau. Le ſang de l'homme arroſa le terre ſacré.

Cependant on voyoit ſouvent l'homme de bien dans la ſouffrance, le méchant, l'impie même dans la proſpérité, & l'on imagina la doctrine de l'immortalité. Les ames affranchies du corps, ou circulerent dans les différens êtres de la nature, ou s'en allerent dans un autre monde recevoir la récompenſe de leurs vertus, le châtiment de leurs crimes. Mais l'homme en devint-il meilleur ? c'eſt un problême. Ce qui eſt ſûr, c'eſt que depuis

l'inſtant de ſa naiſſance juſqu'au moment de ſa mort, il fut tourmenté par la crainte des puiſſances inviſibles, & réduit à une condition beaucoup plus fâcheuſe que celle dont il avoit joui.

La plupart des législateurs ſe ſont ſervis de cette diſpoſition des eſprits pour conduire les peuples, & plus encore pour les aſſervir. Quelques-uns ont fait deſcendre du ciel le droit de commander; & c'eſt ainſi que s'eſt établie la théocratie ou le deſpotiſme ſacré, la plus cruelle & la plus immorale des législations: celle où l'homme orgueilleux, malfaiſant, intéreſſé, vicieux avec impunité, commande à l'homme de la part de Dieu; où il n'y a de juſte que ce qui lui plaît, d'injuſte que ce qui lui déplaît, ou à l'Etre ſuprême avec lequel il eſt en commerce, & qu'il fait parler au gré de ſes paſſions; où c'eſt un crime d'examiner ſes ordres, une impiété de s'y oppoſer; où des révélations contradictoires ſont miſes à la place de la conſcience & la raiſon, réduites au ſilence par des prodiges ou par des forfaits; où les nations enfin ne peuvent avoir des idées fixes ſur les droits de l'homme, ſur ce qui eſt bien, ſur ce qui eſt mal, parce qu'elles ne cherchent la baſe de leurs privileges & de leurs devoirs que dans des livres inſpirés dont l'interprétation leur eſt refuſée.

Si ce gouvernement eut dans la Paleſtine une origine plus ſublime, il n'y fut pas plus

exempt qu'ailleurs des calamités qui en paroiſſent une ſuite inévitable.

Le chriſtianiſme ſuccéda au judaïſme. L'aſſerviſſement d'une république, maîtreſſe du monde, à des monſtres de tyrannie; la miſere effroyable que le luxe d'une cour & la ſolde des armées répandirent dans un vaſte empire, ſous le regne des Nérons; les irruptions ſucceſſives des barbares qui démembrerent ce grand corps; la perte des provinces qui ſe ſoulevérent ou furent envahies: tous ces maux phyſiques avoient préparé les eſprits à une nouvelle religion, & les révolutions de la politique en devoient amener une dans le culte. On ne voyoit plus dans le Paganiſme vieilli que les fables de ſon enfance, l'ineptie ou la méchanceté de ſes dieux, l'avarice de ſes prêtres, l'infamie & les vices des rois qui ſoutenoient ces dieux & ces prêtres. Alors le peuple qui ne connoiſſoit que des tyrans ſur la terre, chercha ſon aſyle dans le ciel.

Le chriſtianiſme vint le conſoler, & lui apprendre à ſouffrir. Tandis que les vexations & les débauches du trône ſappoient le paganiſme avec l'empire, des ſujets appauvris & dépouillés, qui avoient embraſſé les nouveaux dogmes, achevoient cette ruine par l'exemple de toutes les vertus qui accompagnent toujours la ferveur du proſélytiſme. Mais une religion née dans les calamités publiques, devoit donner à ceux qui la prêchoient beaucoup d'empire ſur les malheu-

reux qui ſe réfugioient dans ſon ſein. Auſſi le pouvoir du clergé naquit-il, pour ainſi dire, dans le berceau de l'évangile.

Du débris des ſuperſtitions paiennes & des ſectes philoſophiques, il ſe forma un corps de rites & de dogmes que la ſimplicité des premiers chrétiens ſanctifia par une piété vraie & touchante: mais qui laiſſerent en même-tems un germe de diſputes & de débats, d'où ſortit cette complication de paſſions qu'on voile & qu'on honore ſous le nom de zèle. Ces diſſentions enfanterent des écoles, les docteurs, un tribunal, une hiérarchie. Le chriſtianiſme avoit commencé par des pêcheurs qui ne ſavoient que l'évangile; il fut achevé par des évêques qui formerent l'égliſe. Alors il gagna de proche en proche, & parvint juſqu'à l'oreille des empereurs. Les uns le tolérerent par mépris, par crainte, par intérêt ou par humanité; les autres le perſécuterent. La perſécution hâta les progrès que la tolérance lui avoit ouverts. Le ſilence & la proſcription, la clémence & la rigueur; tout lui devint utile. La liberté naturelle à l'eſprit humain, le fit adopter à ſa naiſſance, comme elle l'a fait ſouvent rejetter dans ſa vieilleſſe. Cette indépendance, moins amoureuſe de la vérité que de la nouveauté, devoit lui donner des ſectateurs, quand il n'auroit pas eu tous les caracteres propres à le faire reſpecter.

Le paganiſme démaſqué par la philoſophie,

& décrié par les peres de l'égliſe, avec des temples aſſez nombreux, mais des prêtres qui n'étoient pas riches, croula de jour en jour, & céda ſa place au nouveau culte. Celui-ci pénétra dans le cœur des femmes par la dévotion qui s'unit ſi bien à la tendreſſe, & dans l'eſprit des enfans qui aiment les prodiges & la morale même la plus ſévère. C'eſt par-là qu'il entra dans les cours, où tout ce qui peut devenir paſſion eſt ſûr de trouver accès. Un prince qui, baigné dans le ſang de ſa famille, s'étoit comme endormi dans des bras impurs; ce prince qui avoit de grands crimes & de grandes foibleſſes à expier, embraſſa le chriſtianiſme qui lui pardonnoit tout en faveur de ſon zèle, & auquel il donna tout pour être délivré de ſes remords.

Conſtantin au lieu d'unir à ſa couronne le pontificat quand il ſe fit chrétien, comme ils étoient unis dans la perſonne des empereurs païens, accorda au clergé tant de richeſſes & d'autorité, tant de moyens de les accroître de plus en plus, que cet aveugle abandon fut ſuivi d'un deſpotiſme eccléſiaſtique tout-à-fait nouveau.

Une ignorance profonde étoit le plus ſûr appui de cet aſcendant ſur les eſprits Les pontifes de Rome répandirent ces ténèbres en déclarant la guerre à tout eſpece d'érudition païenne. S'il ſe fit de tems en tems quelques efforts pour diſſiper cette obſcurité, ils furent étouffés par les ſupplices.

Tandis que les papes défabuſoient les eſprits de leur autorité per l'abus même qu'ils en faiſoient, la lumiere vint d'orient en occident. Dès que les chefs-d'œuvre de l'antiquité eurent ramené le goût des bonnes études, la raiſon recouvra quelques-uns des droits qu'elle avoit perdus. L'hiſtoire de l'égliſe fut approfondie, & l'on y découvrit les faux titres de la cour de Rome. Une partie de l'Europe en ſecoua le joug. Un moine lui fit perdre preſque toute l'Allemagne, preſque tout le Nord; un chanoine quelques provinces de France; & un roi pour une femme, l'Angleterre entiere. Si d'autres ſouverains maintinrent avec fermeté la religion catholique dans leurs poſſeſſions, ce fut peut-être parce qu'elle étoit plus favorable à cette obéiſſance aveugle & paſſive qu'ils exigent des peuples, & que le clergé romain a toujours prêchée pour ſes intérêts.

Cependant le deſir de conſerver d'une part l'autorité pontificale, de l'autre l'envie de la renverſer, ont enfanté deux ſyſtèmes oppoſés. Les théologiens catholiques ont entrepris même avec ſuccès de prouver que les livres ſaints ne ſont point par eux-mêmes la pierre de touche de l'orthodoxie. Ils ont démontré que depuis la premiere prédication de l'évangile juſqu'à nos jours, les écritures diverſement entendues avoient donné naiſſance aux opinions les plus oppoſées, les plus extravagantes, les plus impies; & qu'avec cette

parole divine on a pu ſoutenir les dogmes les plus contradictoires, tant qu'on n'a ſuivi que le ſentiment intérieur pour interprête de la révélation.

Les écrivains de la religion réformée ont fait voir l'abſurdité qu'il y auroit à croire un ſeul homme continuellement inſpiré du ciel ſur un trône ou dans une chaire qui fut le ſiege des vices les plus monſtrueux; où la diſſolution ſe vit aſſiſe à côté de l'inſpiration; où l'adultere & le concubinage profanerent les idoles revêtues du caractere & du nom de la ſainteté; où l'eſprit de menſonge & d'artifice dirigea les prétendus oracles de la vérité. Ils ont démontré que l'égliſe aſſemblée en concile & compoſée de prélats intriguans ſous les empereurs de la primitive égliſe, ignorans & débauchés dans les tems de barbarie, ambitieux & faſtueux dans les ſiecles de ſchiſme; qu'une telle égliſe ne devoit pas être plus éclairée de lumieres ſurnaturelles que le vicaire de Jéſus; que l'eſprit de Dieu ne ne ſe communiquoit pas plus viſiblement à deux cens peres du concile qu'au ſaint pere, ſouvent le plus méchant des hommes; que des Allemands & des Eſpagnols ſans ſcience, des François ſans mœurs, & des Italiens ſans aucune vertu, n'étoient pas auſſi diſpoſés à l'eſprit de révélation qu'un ſimple troupeau de payſans qui cherchent Dieu de bonne foi dans la priere & le travail. Enfin s'ils n'ont pu ſoutenir leur nouveau ſyſtême aux yeux

de la raiſon, ils ont très-bien détruit celui de l'ancienne égliſe.

Au milieu de ces ruines, la philoſophie s'eſt élevée, & elle a dit. Si le texte de l'écriture n'a pas la clarté, la préciſion, l'authenticité néceſſaires pour être l'unique regle infaillible de culte & de dogme. Si la tradition de l'égliſe depuis ſes premiers ſiecles juſqu'au tems de Luther & de Calvin s'eſt corrompue elle-même avec les mœurs des prêtres & des fideles; ſi les conciles ont chancelé, varié, décidé contradictoirement dans leurs aſſemblées; s'il eſt indigne de la divinité de communiquer ſon eſprit & ſa parole à un ſeul homme débauché quand il eſt jeune, imbécille quand il eſt vieux, ſujet enfin dans tous les âges aux paſſions, aux erreurs, aux infirmités de l'homme: il ne reſte aucun appui ſolide & conſtant à l'infaillibilité de la foi chrétienne. Ainſi cette religion n'eſt pas d'inſtitution divine, ou Dieu n'a pas voulu qu'elle fût éternelle.

Ce dilemme eſt très-embarraſſant. Tant que le ſens des écritures demeurera ſuſceptible des conteſtations qu'il a toujours éprouvées, & la tradition auſſi problématique qu'elle l'a paru par les travaux immenſes des théologiens de différentes communions, le chriſtianiſme ne pourra s'appuyer que ſur l'autorité civile, que ſur le pouvoir du magiſtrat. La propre force de la religion qui ſoumet l'eſ-

prit & retient la conſcience par la perſuaſion, cette force lui manquera.

Auſſi ces diſputes ont-elles peu-à-peu conduit les nations qui avoient ſecoué le joug d'une autorité regardée juſqu'alors comme infaillible plus loin qu'on ne l'avoit prévu. Elles ont aſſez généralement rejetté de l'ancien culte ce qui contrarioit leur raiſon, & n'ont conſervé qu'un chriſtianiſme dégagé de tous les myſteres. La révélation elle-même a été abandonnée, mais plus tard, dans ces régions par quelques hommes plus audacieux, ou qui ſe croyoient plus éclairés que la multitude. Une maniere de penſer ſi fiere, ſi indépendante, s'eſt étendue avec le tems aux états qui étoient reſtés aſſervis à Rome. Comme dans ces contrées, les lumieres avoient fait moins de progrès, & que les opinions étoient plus gênées, la licence y a été portée juſqu'à ſa derniere limite, l'athéiſme; ſyſtême ou d'un atrabilaire qui ne voit que du déſordre dans la nature, ou d'un méchant qui craint un vengeur à venir, ou d'une claſſe de philoſophes qui ne ſont ni atrabilaires, ni méchans, mais qui croient trouver dans les propriétés d'une matiere éternelle la cauſe ſuffiſante de tous les phénomenes qui nous frappent d'admiration.

Par une impulſion fondée dans la nature même des religions, le catholiciſme tend ſans ceſſe au proteſtantiſme, le proteſtantiſme au ſocinianiſme; le ſocinianiſme au déiſme; le

déiſme au ſcepticiſme. L'incrédulité eſt devenue trop générale, pour qu'on puiſſe eſpérer avec quelque fondement de redonner aux anciens dogmes l'aſcendant dont ils ont joui durant tant de ſiecles. Qu'ils ſoient toujours librement ſuivis par ceux de leurs ſectateurs que leur conſcience y attache, par tous ceux qui y trouvent des conſolations, & un encouragement à leurs devoirs de citoyen: mais que toutes les ſectes, dont les principes ne contrarieront pas l'ordre public, trouvent généralement la même indulgence. Il ſeroit de la dignité comme de la ſageſſe de tous les gouvernemens, d'avoir un même code moral de religion dont il ne ſeroit pas permis de s'écarter, & de livrer le reſte à des diſcuſſions indifférentes au repos du monde. Ce ſeroit le plus ſûr moyen d'éteindre inſenſiblement le fanatiſme des prêtres, & l'enthouſiaſme des peuples.

C'eſt en partie à la découverte du Nouveau-Monde qu'on devra la tolérance religieuſe qui doit s'introduire dans l'ancien. Elle arrivera cette tolérance. La perſécution ne feroit que hâter la chûte des religions dominantes. L'induſtrie & la lumiere ont pris chez les nations un cours, un aſcendant qui doit rétablir un certain équilibre dans l'ordre moral & civil des ſociétés. L'eſprit humain eſt déſabuſé de l'ancienne ſuperſtition. Si l'on ne profite de cet inſtant pour le guider & le rendre à l'empire de la raiſon, il faut que

la masse générale des hommes qui a besoin d'espérances & de craintes, se livre à des superstitions nouvelles.

Tout a concouru depuis deux siecles à épuiser cette fureur de zèle qui dévoroit la terre. Les déprédations des Espagnols dans toute l'Amérique ont éclairé le monde sur les excès du fanatisme. En établissant leur religion par le fer & par le feu dans des pays dévastés & dépeuplés, ils l'ont rendu odieuse en Europe; & leurs cruautés ont détaché plus de catholiques de la communion Romaine, qu'elles n'ont fait de chrétiens parmi les Indiens. L'abord de toutes les sectes dans l'Amérique Septentrionale, a nécessairement étendu l'esprit de tolérance au loin, & soulagé nos contrées de guerres de religion. Les missions nous ont délivré de ces esprits inquiets, qui pouvoient incendier leur patrie, & qui sont allés porter les torches & les glaives de l'évangile au-delà des mers. La navigation & les longs voyages ont insensiblement détourné une grande partie du peuple des folles idées de la superstition. La différence des cultes & des nations, a familiarisé les esprits les plus grossiers avec une sorte d'indifférence pour l'objet qui avoit le plus frappé leur imagination. Le commerce entre les sectes les plus opposées, a refroidi la haine religieuse qui les divisoit. On a vu qu'il y avoit par-tout de la morale & de la bonne foi dans les opinions, par-tout du dé-

réglement dans les mœurs, & de l'avarice dans les ames; & l'on en a conclu que c'étoit le climat, le gouvernement & l'intérêt ſocial ou national qui modifioient les hommes.

Depuis que la communication eſt établie entre les deux hémiſpheres de ce monde, on parle & l'on s'occupe moins de cet autre monde, qui faiſoit l'eſpérance du petit nombre, & le tourment de la multitude. La variété, la multiplicité des objets que l'induſtrie a préſentés à l'eſprit & aux ſens, a partagé les affections de l'homme & affoibli l'énergie de tous les ſentimens. Les caracteres ſe ſont émouſſés; & le fanatiſme a dû s'éteindre comme la chevalerie, comme toutes les grandes manies des peuples déſœuvrés. Les cauſes de cette révolution dans les mœurs, ont influé encore plus rapidement ſur les gouvernemens.

II. Gouvernement.

La ſociété vient naturellement de la population, & le gouvernement tient à l'état ſocial. En conſidérant le peu de beſoins que la nature donne à l'homme, en proportion des reſſources qu'elle lui préſente; le peu de ſecours & de biens qu'il trouve dans l'état civil, en comparaiſon des peines & des maux qu'il y entaſſe; ſon inſtinct commun à tous les êtres vivans, pour l'indépendance & la liberté; une multitude de raiſons priſes de ſa

conſtitution phyſique : on a voulu douter ſi la ſociabilité étoit auſſi naturelle à l'eſpece humaine qu'on le penſe ordinairement.

On a comparé les hommes iſolés à des reſſorts épars. Si dans l'état de nature, ſans législation, ſans gouvernement, ſans chefs, ſans magiſtrats, ſans tribunaux, ſans loix, un de ces reſſorts en choquoit un autre, ou celui-ci briſoit le premier, ou il en étoit briſé, ou ils ſe briſoient tous deux. Mais lorſqu'en les raſſemblant & les ordonnant, on en eut formé ces énormes machines qu'on appelle ſociétés, où, bandés les uns contre les autres, ils agiſſent & réagiſſent avec toute la violence de leur énergie particuliere, on créa artificiellement un véritable état de guerre, & d'une guerre variée par une multitude innombrable d'intérêts & d'opinions. Ce fut un autre déſordre, lorſque deux, trois, quatre ou cinq de ces terribles machines vinrent à ſe heurter en même tems. C'eſt alors qu'on vit dans la durée de quelques heures, plus de reſſorts briſés, mis en pieces, qu'il n'y en auroit eu pendant la durée de vingt ſiecles, avant ou ſans cette ſublime inſtitution. C'eſt ainſi qu'on fait la ſatyre des premiers fondateurs des nations, par la ſuppoſition d'un état ſauvage, idéal & chimérique. Jamais les hommes ne furent iſolés, comme on les montre ici. Ils porterent en eux un germe de ſociabilité qui tendoit ſans ceſſe à ſe développer. Ils auroient voulu ſe ſéparer, qu'ils

ne l'auroient pu ; ils l'auroient pu, qu'ils ne l'auroient pas dû, les vices de leur association ſe compenſant par de plus grands avantages.

La foibleſſe & la langueur de l'enfance de l'homme ; la nudité de ſon corps ſans poil & ſans plume ; la perfectibilité de ſon eſprit, ſuite néceſſaire de la durée de ſa vie ; l'amour maternel qui croît avec les ſoins & les peines, qui, après avoir porté ſon fruit neuf mois dans ſes entrailles, l'allaite & le porte des années entieres dans ſes bras ; l'attachement réciproque, né de cette habitude entre deux êtres qui ſe ſoulagent & ſe careſſent ; la multiplication des ſignes communicatifs dans une organiſation, qui joint aux accens de la voix, communs à tant d'animaux, le langage des doigts & des geſtes particuliers à l'eſpece humaine ; les évènemens naturels qui peuvent rapprocher de cent façons, & réunir des individus errans & libres ; les accidens & les beſoins imprévus qui les forcent à ſe rencontrer pour la chaſſe, la pêche, ou même pour leur défenſe ; enfin l'exemple de tant d'eſpeces qui vivent en troupes, telles que les amphibies & les monſtres marins, les vols de grue & d'autres animaux, les inſectes même qu'on trouve en bandes & en eſſaims ; tous ces faits & ces raiſonnemens ſemblent prouver que l'homme tend de ſa nature à la ſociabilité, & qu'il y arrive d'autant plus promptement, qu'il ne ſauroit beaucoup

peupler ſous la Zone-Torride, ſans ſe former en hordes errantes ou ſédentaires, ni ſe répandre ſous les autres Zones, ſans s'aſſocier à ſes ſemblables, pour la proie & le butin qu'exige le beſoin de ſe nourrir & de ſe vêtir.

De la néceſſité de s'aſſocier, dérive celle d'avoir des loix relatives à cet état, c'eſt-à-dire, de former, par la combinaiſon de tous les inſtincts communs & particuliers, une combinaiſon générale, qui maintienne la maſſe & la pluralité des individus. Car ſi la nature pouſſe l'homme vers l'homme, c'eſt ſans doute par une ſuite de cette attraction univerſelle, qui tend à la reproduction & à la conſervation. Tous les penchans que l'homme porte dans la ſociété, tous les plis qu'il y prend, devroient être ſubordonnés à cette premiere impulſion. Vivre & peupler étant la deſtination de toutes les eſpeces vivantes, il ſemble que la ſociabilité, ſi c'eſt une des premieres facultés de l'homme, devroit concourir à cette double fin de la nature, & que l'inſtinct qui le conduit à l'état ſocial, devroit diriger néceſſairement toutes les loix morales & politiques, au réſultat d'une exiſtence plus longue & plus heureuſe pour la pluralité des hommes. Cependant, à ne conſidérer que l'effet, on diroit que toutes les ſociétés n'ont pour principe ou pour ſuprême loi, que la *ſûreté de la puiſſance dominante*. D'où vient ce contraſte ſingu-

lier, entre la fin & les moyens, entre les loix de la nature & celles de la politique?

C'eſt une queſtion à laquelle il eſt difficile de répondre ſolidement, ſans ſe former des notions juſtes de la nature, de la ſucceſſion des différens gouvernemens; & l'hiſtoire ne nous eſt preſque d'aucun ſecours ſur ce grand objet. Tous les fondemens de la ſociété actuelle ſe perdent dans les ruines de quelque cataſtrophe ou révolution phyſique. Par-tout, on voit les hommes chaſſés par les incendies de la terre ou par les feux de la guerre, par les débordemens des eaux ou par des inſectes dévorans, par la diſette ou par la famine, ſe réunir dans un coin du monde inhabité; ou ſe diſperſer, ſe répandre dans des lieux déja peuplés. Toujours la police commence par le brigandage, & l'ordre par l'anarchie. Mais pour parvenir à quelque réſultat qui ſatisfaſſe la raiſon, il faut négliger ces ſecouſſes momentanées, & conſidérer les nations dans un état ſtationnaire & tranquille, qui laiſſe un libre cours à la production des phénomenes.

On a dit qu'il y avoit deux mondes, le phyſique & le moral. Plus on aura d'étendue dans l'eſprit & d'expérience, plus on ſera convaincu qu'il n'y en a qu'un, le phyſique qui mene tout, lorſqu'il n'eſt pas contrarié par des cauſes fortuites, ſans leſquelles on eût conſtamment remarqué le même enchaînement dans les événemens moraux

les plus ſurprenans, tels que l'origine des idées religieuſes, les progrès de l'eſprit humain, les découvertes des vérités, la naiſſance & la ſucceſſion des erreurs, le commencement & la fin des préjugés, la formation des ſociétés & l'ordre périodique des différens gouvernemens.

Tous les peuples policés ont été ſauvages; & tous les peuples ſauvages, abandonnés à leur impulſion naturelle, étoient deſtinés à devenir policés. La famille fut la premiere ſociété; & le premier gouvernement fut le gouvernement patriarchal, fondé ſur l'amour, l'obéiſſance, & le reſpect. La famille s'étend & ſe diviſe. Des intérêts oppoſés, ſuſcitent la guerre entre des freres qui ſe méconnoiſſent. Un peuple fond les armes à la main ſur un autre. Le vaincu devient l'eſclave du vainqueur, qui ſe partage ſes campagnes, ſes enfans, ſes femmes. La contrée eſt gouvernée par un chef, par ſes lieutenans & par ſes ſoldats, qui repréſentent la partie libre de la nation, tandis que tout le reſte eſt ſoumis aux atrocités, aux humiliations de la ſervitude. Dans cette anarchie, mêlée de jalouſie & de férocité, la paix eſt bientôt troublée. Ces hommes inquiets marchent les uns contre les autres; ils s'exterminent. Avec le tems il ne reſte qu'un monarque ou un deſpote. Sous le monarque, il eſt une ombre de juſtice; la législation fait quelques pas; des idées de propriété ſe développent;

le nom d'eſclave eſt changé en celui de ſujet. Sous la ſuprême volonté du deſpote, ce n'eſt que terreur, baſſeſſe, flatterie, ſtupidité, ſuperſtition. Cette ſituation intolérable ceſſe ou par l'aſſaſſinat du tyran, ou par la diſſolution de l'empire; & la démocratie s'éleve ſur ce cadavre. Alors, pour la premiere fois, le nom ſacré de patrie ſe fait entendre. Alors l'homme courbé releve ſa tête, & ſe montre dans toute ſa dignité. Alors les faſtes ſe rempliſſent de faits héroïques. Alors, il y a des peres, des meres, des enfans, des amis, des concitoyens, des vertus publiques & domeſtiques. Alors les loix regnent, le génie prend ſon eſſor, les ſciences naiſſent, les travaux utiles ne ſont plus avilis.

Malheureuſement cet état de bonheur n'eſt que momentané. Par-tout les révolutions, dans le gouvernement, ſe ſuccedent avec une rapidité qu'on a peine à ſuivre. Il y a peu de contrées qui ne les aient toutes eſſuyées, & il n'en eſt aucune qui, avec le tems, n'acheve ce mouvement périodique. Toutes ſuivront plus ou moins ſouvent, un cercle réglé de malheurs & de proſpérités, de liberté & d'eſclavage, de mœurs & de corruption, de lumiere & d'ignorance, de grandeur & de foibleſſe; toutes parcourront tous les points de ce funeſte horizon. La loi de la nature, qui veut que toutes les ſociétés gravitent vers le deſpotiſme & la diſſolution, que les empires naiſſent & meurent, ne ſera

ſuſpendue pour aucune. Tandis que ſemblables à l'aiguille, qui marque la direction conſtante des vents, elles avancent ou rétrogradent, voyons comment l'Europe eſt arrivée à l'état de police où nous la voyons.

Un homme d'un profond génie & d'un caractere implacable, quoiqu'il ſoit appellé dans l'hiſtoire le plus doux des humains, affranchit les Hébreux de l'eſclavage, par des prodiges, & ſe ſert de l'autorité du ciel, au nom duquel il les opere, pour étouffer en eux tout ſentiment de commiſération. Les peuples ſont impitoyablement exterminés. Les hommes, les femmes, les enfans, les nouveaux nés, ceux qui ſont encore dans le ſein de leur mere, les animaux même ſont maſſacrés. Les fautes de la nation qu'il conduit, ſont cruellement châtiées. Le moindre ſigne de révolte, le plus léger murmure enfonce le glaive dans la gorge du coupable, ou entr'ouvre des gouffres ſous ſes pieds. Ce n'eſt jamais lui, c'eſt toujours Dieu qui ſe venge. Il plonge le peuple dans la miſere, en le dépouillant du peu d'or qu'il poſſede. Il laiſſe en mourant des chefs animés de ſon eſprit. Il avoit préparé par la terreur & par la ſtupidité, le gouvernement théocratique, auquel ſuccéda le gouvernement monarchique; ſi l'on peut donner ce nom à une conſtitution, ſous laquelle des rois tyrans de leurs ſujets, ſont les eſclaves du ſacerdoce. Cette

ſinguliere nation garde ſon caractere primitif ſous les viciſſitudes de ſa deſtinée. Le Juif vaincu, ſubjugué, diſperſé, haï, mépriſé, reſte Juif. Avec ſes annales ſous ſon bras, il promene la Paleſtine dans tous les climats. Quelle que ſoit la région qu'il habite, il vit dans l'attente d'un libérateur, & meurt les regards attaché ſur ſon ancien temple.

La Grece vit ſes Etats fondés par des brigands, qui détruiſirent quelques monſtres & beaucoup d'hommes, afin d'être rois. C'eſt-là que pendant une aſſez courte durée, du moins à dater des tems héroïques, & dans une enceinte aſſez étroite, on a le ſpectacle préſent de toutes les eſpeces de gouvernemens, de l'ariſtocratie, de la démocratie, de la monarchie, du deſpotiſme, & d'une anarchie que l'approche de l'ennemi commun ſuſpend, ſans l'éteindre. C'eſt là que la menace imminente de la ſervitude fait éclorre & perpétue le patriotiſme, qui amene à ſa ſuite la naiſſance de tous les grands talens; des modeles ſublimes de tous les vices & de toutes les vertus; une multitude d'écoles de la ſageſſe au milieu de la débauche; & des exemples dans tous les beaux arts, que l'art imitera dans tous les ſiecles & n'égalera jamais. Le Grec fut un peuple frivole, plaiſant, menteur & ingrat. Le Grec fut le ſeul peuple original qu'on ait vu & qu'on verra peut-être ſur la terre.

Rome fut, dit-on, cimentée des débris

échappés aux flammes de Troie, ou ne fut qu'une caverne de bandits de la Grece & de l'Italie : mais de cette écume du genre humain ſortit un peuple de héros, fléau de toutes les nations, vautour de ſui-même ; un peuple plus étonnant qu'admirable ; grand par ſes qualités ; digne d'exécration, par l'uſage qu'il en fit au tems de la république ; le peuple le plus lâche, le plus corrompu ſous ſes empereurs ; un peuple, dont un des hommes le plus vertueux de ſon ſiecle diſoit : Si les rois ſont des bêtes féroces, qui dévorent les nations, quelle bête eſt-ce donc que le peuple Romain qui dévore les rois ?

La guerre, qui, des grands peuples de l'Europe, n'avoit fait que l'empire des Romains fit redevenir barbares ces Romains ſi nombreux. Le caractere & les mœurs des conquérans, paſſant preſque toujours dans l'ame des vaincus, ceux qui s'étoient éclairés à la lumiere de Rome ſavante, retomberent dans les ténebres des Scythes ſtupides & féroces. Durant des ſiecles d'ignorance, la force faiſant toujours la loi, & le haſard, ou la faim, ayant ouvert aux forces du Nord, les portes du Midi, le flux & le reflux continuel des émigrations, empêcherent les loix de ſe fixer nulle part. Comme une foule de petits peuples avoit détruit une grande nation, pluſieurs chefs ou tyrans dépecerent en fiefs chaque vaſte monarchie. Le peuple,

qui n'a rien gagné dans le gouvernement d'un ſeul homme ou de pluſieurs, fut toujours écraſé, mutilé, foulé par ces démembremens de l'anarchie féodale. C'étoient de petites guerres continuelles entre des bourgs voiſins, au lieu de nos grandes & ſuperbes guerres de nation à nation.

Cependant, une fermentation continuelle conduiſoit les nations à prendre une forme, une conſiſtance. Les rois voulurent s'élever ſur les ruines de ces hommes ou de ces corps puiſſans, qui perpétuoient les troubles; & ils employerent, pour y réuſſir, le ſecours du peuple. On le mania, on le façonna, on le polit, & on lui donna des loix plus raiſonnées qu'il n'en avoit eues.

La ſervitude avoit abattu ſa vigueur naturelle; la propriété lui rendit du reſſort, & le commerce, qui ſuivit la découverte du Nouveau-Monde, augmenta toutes ſes facultés, en répandant une émulation univerſelle.

A ce mouvement général, s'en joignit un autre. Les monarques n'avoient pu agrandir leur pouvoir, ſans diminuer celui du clergé, ſans favoriſer ou préparer le diſcrédit des opinions religieuſes. Les novateurs qui oſerent attaquer l'égliſe, furent appuyés du trône. Dès-lors l'eſprit humain prit des forces, en s'exerçant contre les fantômes de l'imagination; & rentré dans le chemin de la nature & de la raiſon, il découvrit les véritables prin-

principes du gouvernement. Luther & Colomb étoient nés, l'Univers en trembla, toute l'Europe fut agitée : mais cet orage épura ſon horizon pour des ſiecles. L'un de ces hommes ranima tous les eſprits, l'autre tous les bras. Depuis qu'ils ont ouvert les routes de l'induſtrie & de la liberté, la plupart des nations de l'Europe travaillent, avec quelque ſuccès, à corriger ou à perfectionner la législation, d'où dépend la félicité des hommes : mais cet eſprit de lumiere n'eſt pas arrivé juſqu'au Turc.

Les Turcs ne furent connus en Aſie qu'au commencement du treizieme ſiecle, tems où les Tartares, dont ils étoient une tribu, firent des incurſions fréquentes ſur les terres de l'empire d'Orient, comme en avoient fait autrefois les Goths dans les provinces d'Occident. C'eſt en 1300, qu'Ottoman fut déclaré ſultan par ſa nation, qui vivant juſqu'alors de butin ou vendant ſes ſervices à quelque prince d'Aſie, n'avoit point encore ſongé à former un empire indépendant. Ottoman devint chef, parmi ces barbares, comme un ſauvage diſtingué par ſa bravoure, le devient parmi ſes égaux : car les Turcs n'étoient alors qu'une horde fixée à côté de peuples demi-civiliſés.

Sous ce prince & ſes ſucceſſeurs, la puiſſance Ottomane faiſoit tous les jours de nouveaux progrès. Rien ne lui réſiſtoit. Des princes élevés dans des camps & nés capitai-

nes ; des armées accoutumées à la victoire par des guerres continuelles & mieux disciplinées que les Chrétiens, réparoient les vices d'un mauvais gouvernement.

Constantinople, prise en 1453 par Mahomet, devint la capitale de leur empire ; & les princes de l'Europe, plongés dans l'ignorance & la barbarie, n'auroient opposé qu'une digue impuissante à ce torrent débordé, si les premiers successeurs de Mahomet, à la tête d'une nation qui conservoit encore les mœurs, le génie & la discipline de ses fondateurs, n'eussent été obligés d'interrompre leurs expéditions en Pologne, en Hongrie, ou sur les domaines de la république de Venise, pour se porter tantôt en Asie, tantôt en Afrique, ou contre des sujets rebelles, ou contre des voisins inquiets. Leur fortune commença à décheoir, aussi-tôt qu'ils diviserent leurs forces. Des succès moins rapides & moins brillans firent perdre à leurs armées cette confiance qui étoit l'ame de leurs exploits. Le reste de l'empire écrasé sous le despotisme le plus rigoureux n'étoit rien. Les conquêtes ne lui avoient donné aucune force réelle, parce qu'on n'avoit pas su les mettre à profit par de sages réglemens. Détruisant pour conserver, les vainqueurs n'avoient rien acquis. Ils ne régnoient que dans des provinces dévastées, & sur les débris des puissances qu'ils avoient ruinées.

Tandis qu'une prospérité trompeuse pré-

paroit la décadence de l'empire Ottoman, une révolution contraire s'opéroit dans la Chrétienté. Les eſprits commençoient à s'éclairer. Des principes moins inſenſés s'introduiſoient dans la Pologne. Le gouvernement féodal, ſource féconde de tant de maux & qui duroit depuis ſi long-tems, faiſoit place dans pluſieurs états à un gouvernement plus régulier. Dans d'autres, il ſe dénaturoit peu-à-peu, ou par des loix, ou par des coutumes nouvelles auxquelles des circonſtances heureuſes le forçoient de ſe prêter. Enfin, il ſe forma dans le voiſinage des Turcs, une puiſſance capable de leur réſiſter. Je veux parler de l'avènement de Ferdinand au trône de Hongrie. Ce prince, maître des poſſeſſions de la maiſon d'Autriche en Allemagne, étoit encore aſſuré par ſa couronne impériale, de puiſſans ſecours contre l'ennemi commun.

Un gouvernement militaire tend au deſpotiſme; & réciproquement dans tout gouvernement deſpotique, le ſoldat diſpoſe tôt ou tard de l'autorité ſouveraine. Le prince affranchi de toute loi qui reſtreigne ſon pouvoir, ne manque pas d'en abuſer, & ne commande bientôt qu'à des eſclaves qui ne prennent aucun intérêt à ſon ſort. Celui qui écraſe ne trouve point de défenſeur, parce qu'il n'en mérite point. Sa grandeur manque de baſe. Il craint, par la raiſon même qu'il s'eſt fait craindre. L'uſage de la milice contre ſes ſujets, apprend à cette milice même ce

qu'elle peut contre lui. Elle eſſaie ſes forces; elle ſe mutine ; elle ſe révolte. L'impuiſſance du prince la rend inſolente. Son eſprit devient celui de la ſédition ; & c'eſt alors qu'elle décide, & du maître & de ſes miniſtres.

Soliman, inſtruit par les troubles intérieurs qui avoient agité l'empire ſous les regnes de Bajazet II & de Selim II, des dangers dont lui & ſes ſucceſſeurs étoient menacés, n'imagina rien de mieux qu'une loi qui ôtoit aux princes de ſa maiſon, & le commandement des armées, & le gouvernement des provinces. Ce fut en enſéveliſſant dans l'obſcure oiſiveté d'un ſerrail ceux à qui leur naiſſance donnoit quelque prétention à l'empire, qu'il ſe promit d'ôter aux janiſſaires tout prétexte de ſédition. Il ſe trompa. Cette mauvaiſe politique ne fit qu'accroître le mal, d'un mal peut-être encore plus grand. Ses ſucceſſeurs, corrompus par une molle éducation, porterent en imbécilles le glaive qui avoit fondé, qui avoit étendu l'empire. Des princes ignorans, qui n'avoient fréquenté que des femmes & converſé qu'avec des eunuques, ſe trouverent revêtus d'une autorité ſans bornes, dont l'abus le plus inoui combla la haîne & la miſere de leurs ſujets, & les précipita dans la dépendance abſolue du janiſſaire devenu plus avare & plus indocile que jamais. Si le haſard conduiſit quelquefois au trône un ſouverain digne de l'occuper, il en fut

chaſſé par des miniſtres, ennemis d'un maître qui pouvoit reſtreindre leur autorité & éclairer leur conduite.

Quoique le grand-ſeigneur poſſede de vaſtes domaines, quoique la ſituation de ſes états doive l'intéreſſer aux querelles des princes Chrétiens, il n'entre preſque pour rien dans le ſyſtême général de l'Europe. C'eſt l'effet de l'ignorance du miniſtere de la Porte, de ſes préjugés, de l'immobilité de ſes principes, des autres vices qui découlent du deſpotiſme & qui perpétueront ſa mauvaiſe politique : car le grand épouvantail du tyran, c'eſt la nouveauté. Il croit que tout eſt bien ; & en effet rien ne s'avance plus rapidement à la perfection que le deſpotiſme. Le meilleur des princes laiſſe toujours beaucoup de bien à faire à ſes ſucceſſeurs ; un premier deſpote ne laiſſe preſque jamais de mal à faire à un ſecond. D'ailleurs, comment un grand ſeigneur abruti dans les voluptés d'un ſerrail ſoupçonneroit-il que l'adminiſtration de ſes états eſt déteſtable ? comment n'admireroit-il pas la merveilleuſe juſteſſe des reſſorts, l'harmonie prodigieuſe des principes & des moyens qui tous concourent au but unique, au but par excellence, ſa puiſſance la plus illimitée, & la ſervitude la plus profonde de ſes ſujets. Le ſort de tant de prédéceſſeurs ou poignardés ou étranglés, n'en inſtruit aucun.

Jamais les ſultans n'ont changé de princi-

pes. Le cimeterre eſt toujours, à Conſtantinople, l'interprête de l'alcoran. Si le ſerrail ne voit pas le grand-ſeigneur entrer & ſortir, comme le tyran de Maroc, une tête à la main & dégouttant de ſang, une nombreuſe cohorte de ſatellites ſe charge d'exécuter ces meurtres féroces. Le peuple égorgé par ſon maître, égorge auſſi ſon bourreau: mais ſatisfait de cette vengeance momentanée, il ne ſonge point à la ſûreté de l'avenir, au bonheur de ſa poſtérité. C'eſt trop de ſoins pour des orientaux, que de veiller à la ſûreté publique, par des loix pénibles à concevoir, à diſcuter, à conſerver. Si leur tyran pouſſe trop loin les vexations & les cruautés, on demande la tête du viſir, on fait tomber celle du deſpote, & tout eſt à ſa place. Cette remontrance, qui devroit être le privilege de la nation entiere, n'eſt que celle des janiſſaires. Les hommes même les plus puiſſans de l'empire, n'ont pas la premiere idée du droit des nations. Comme en Turquie la ſûreté perſonnelle eſt le partage d'un état abject, les familles principales tirent vanité du danger qui les menace de la part du gouvernement. Un pacha vous dira qu'un homme comme lui n'eſt pas fait pour terminer paiſiblement ſa carriere dans un lit, comme un homme obſcur. On voit ſouvent des veuves ſe glorifier de ce que leurs maris, qu'on vient d'étrangler, leur ont été enlevés par un genre de mort convenable.

C'eſt à ce point d'extravagance que l'homme eſt amené, lorſque la tyrannie eſt conſacrée par des idées religieuſes ; & il faut que tôt ou tard elle le ſoit. Quand l'homme ceſſe de s'honorer de ſes chaînes aux yeux de la divinité, il les regarde avec mépris & il ne tarde pas à les briſer. Si l'apothéoſe des tyrans de Rome n'eût pas été étouffé, les meurtres commis par Néron n'auroient pas été vengés. L'oppreſſion autoriſée par le ciel inſpire un tel mépris pour la vie, que l'eſclave va juſqu'à tirer vanité de ſa propre baſſeſſe. Il eſt fier d'être devenu aux yeux de ſon maître un être aſſez important, pour qu'on ne dédaigne pas de le faire mourir. Quelle différence de l'homme à l'homme ! le Romain ſe tuera dans la crainte de devoir la vie à ſon égal ; le Muſulman ſe glorifiera d'un arrêt de mort prononcé par ſon maître. L'imagination qui meſure la diſtance de la terre au firmament ne meſure pas celle-ci. Mais ce qui acheve de la confondre, c'eſt que l'aſſaſſinat d'un deſpote auſſi profondément révéré, loin d'exciter l'horreur, ne fait pas la moindre ſenſation. Celui qui lui auroit, il n'y a qu'un moment, préſenté ſa tête avec joie, regarde froidement la ſienne abattue par le cimeterre. Il ſemble vous dire par ſon indifférence : que m'importe que ce tyran ſoit mort ou vivant, l'honneur d'être étranglé ne ſauroit me manquer ſous ſon ſucceſſeur ?

Les Ruſſes & les Danois n'ont pas les mêmes préjugés, quoique ſoumis à un pouvoir également arbitraire. Parce que ces deux nations jouiſſent d'une adminiſtration plus ſupportable, de quelques réglemens écrits; elles oſent penſer ou dire que leur gouvernement eſt limité: mais quel homme éclairé ont-elles perſuadé? Dès que le prince inſtitue les loix & les abolit, les étend & les reſtreint, en permet ou ſuſpend l'exercice à ſon gré; dès que l'intérêt de ſes paſſions eſt la ſeule regle de ſa conduite; dès qu'il devient un être unique & central où tout aboutit; dès qu'il crée le juſte & l'injuſte; dès que ſon caprice devient loi, & que ſa faveur eſt la meſure de l'eſtime publique: ſi ce n'eſt pas là le deſpotiſme, qu'on nous diſe quelle eſpece de gouvernement ce pourroit être?

Dans cet état de dégradation, que ſont les hommes? Leurs regards contraints n'oſent ſe lever vers la voûte des cieux. Ils manquent également, & de lumiere pour voir leurs chaînes, & d'ame pour en ſentir la honte. Eteint dans les entraves de la ſervitude, leur eſprit n'a pas aſſez d'énergie pour ſaiſir les droits inſéparables de leur être. On pourroit douter ſi ces eſclaves ne ſont pas auſſi coupables que leurs tyrans; & ſi la liberté a plus à ſe plaindre de ceux qui ont l'inſolence de l'envahir, que de l'imbécillité de ceux qui ne la ſavent pas défendre.

Cependant, vous entendrez dire que le gouvernement le plus heureux, ſeroit celui d'un deſpote juſte, ferme, éclairé. Quelle extravagance! ne peut-il pas arriver que la volonté de ce maître abſolu, ſoit en contradiction avec la volonté de ſes ſujets? Alors, malgré toute ſa juſtice & toutes ſes lumieres, n'auroit-il pas tort de les dépouiller de leurs droits, même pour leur avantage? Eſt-il jamais permis à un homme, quel qu'il ſoit, de traiter ſes commettans comme un troupeau de bêtes? On force celles-ci à quitter un mauvais pâturage, pour paſſer dans un plus gras: mais ne ſeroit-ce pas une tyrannie, d'employer la même violence avec une ſociété d'hommes? S'ils diſent, nous ſommes bien ici; s'ils diſent même d'accord, nous y ſommes mal, mais nous voulons y reſter; il faut tâcher de les éclairer, de les détromper, de les amener à des vues ſaines, par la voie de la perſuaſion, mais jamais par celle de la force. Le meilleur des princes, qui auroit fait le bien contre la volonté générale, ſeroit criminel, par la ſeule raiſon qu'il auroit outrepaſſé ſes droits. Il ſeroit criminel pour le préſent & pour l'avenir: car, s'il eſt éclairé & juſte, ſon ſucceſſeur: ſans être héritier de ſa raiſon & de ſa vertu, héritera ſûrement de ſon autorité, dont la nation ſera la victime. Un premier deſpote juſte, ferme, éclairé, eſt un grand mal; un ſecond deſpote juſte, ferme, éclairé, ſeroit un plus grand mal; un

troiſieme qui leur ſuccéderoit avec ces grandes qualités ſeroit le plus terrible fléau dont une nation pourroit être frappée. On ſort de l'eſclavage où l'on eſt précipité par la violence; on ne ſort point de celui où l'on a été conduit par le tems & par la juſtice. Si le ſommeil d'un peuple eſt l'avant-coureur de la perte de ſa liberté; quel ſommeil plus doux, plus profond & plus perfide que celui qui a duré trois regnes, pendant leſquels on a été bercé par les mains de la bonté?

Peuples, ne permettez donc pas à vos prétendus maîtres de faire, même le bien, contre votre volonté générale. Songez que la condition de celui qui vous gouverne n'eſt pas autre que celle de ce cacique à qui l'on demandoit s'il avoit des eſclaves, & qui répondit: *des eſclaves! je n'en connois qu'un dans ma contrée, & cet eſclave-là, c'eſt moi.*

Il eſt d'autant plus important de prévenir l'établiſſement du pouvoir arbitraire & les calamités qui en ſont la ſuite infaillible, que le remede à de ſi grands maux eſt impoſſible au deſpote lui-même. Occupât-il le trône un demi ſiecle? Son adminiſtration fût-elle tout-à-fait tranquille; eût-il les lumieres les plus étendues; quand ſon zèle pour le bonheur des peuples ne ſe ralentiroit pas un ſeul inſtant, rien ne ſeroit encore fait. L'affranchiſſement, ou ce qui eſt le même ſous un autre nom, la civiliſation d'un empire eſt un ouvrage long & difficile. Avant qu'une nation

ait été confirmée par l'habitude dans un attachement durable pour ce nouvel ordre de choſes, un prince peut par ineptie, par indolence, par préjugé, par jalouſie, par prédilection pour les anciens uſages, par eſprit de tyrannie, anéantir ou laiſſer tomber tout le bien opéré pendant deux ou trois règnes. Auſſi tous les monumens atteſtent-ils que la civiliſation des états a plus été l'ouvrage des circonſtances que de la ſageſſe des ſouverains. Les nations ont toutes oſcillé de la barbarie à l'état policé, de l'état policé à la barbarie, juſqu'à ce que des cauſes imprévues les aient amené à un aplomb qu'elles ne gardent jamais parfaitement.

Ces cauſes concourent-elles avec les efforts qu'on fait aujourd'hui pour civiliſer la Ruſſie? Qu'il nous ſoit permis d'en douter.

D'abord, le climat de cette région eſt-il bien favorable à la civiliſation & à la population, qui tantôt en eſt la cauſe & tantôt l'effet? La rigueur du froid n'y exige-t-elle pas la conſervation des grandes forêts & par conſéquent de grands eſpaces déſerts? Une longueur exceſſive des hivers ſuſpendant les travaux ſept ou huit mois de l'année, la nation, durant ce tems d'engourdiſſement, ne ſe livre-t-elle pas au jeu, au vin, à la débauche, à l'uſage immodéré des liqueurs fortes? Peut-on introduire de bonnes mœurs malgré le climat? Eſt-il poſſible que des peuples barbares ſe civiliſent ſans avoir des mœurs?

L'immenſe étendue de l'empire, qui embraſſe tous les climats depuis le plus froid juſqu'au plus chaud, n'oppoſe-t-elle pas un puiſſant obſtacle au légiſlateur? Un même code pourroit-il convenir à tant de régions diverſes; & la néceſſité de pluſieurs codes n'eſt-elle pas la même choſe que l'impoſſibilité d'un ſeul? Conçoit-on le moyen d'aſſujettir à une même regle des peuples qui ne s'entendent pas, qui parlent dix-ſept à dix-huit langues différentes, & qui gardent de tems immémorial des coutumes & des ſuperſtitions auxquelles ils ſont plus attachés qu'à leur vie même?

L'autorité s'affoibliſſant à meſure que les ſujets s'éloignent du centre de la domination, ſe fait-on obéir à mille lieues de l'endroit d'où partent les ordres? Si l'on me répond que la choſe eſt poſſible par l'action des agens du gouvernement, je repliquerai par le mot d'un de ces prépoſés indiſcrets, qui révéla ce qui ſe paſſoit au fond de l'ame de tous les autres: *Dieu eſt bien haut; l'empereur eſt bien loin; & je ſuis le maître ici.*

L'empire ſe trouvant partagé en deux claſſes d'hommes, celle des maîtres & celle des eſclaves, comment rapprocher des intérêts ſi oppoſés? Jamais les tyrans ne conſentiront librement à l'extinction de la ſervitude, & pour les amener à cet ordre de choſes, il faudra les ruiner ou les exterminer. Mais cet obſtacle ſurmonté, comment élever de l'a-

brutiſſement de l'eſclavage au ſentiment & à la dignité de la liberté, des peuples qui y ſont tellement étrangers, qu'ils deviennent impotens ou féroces, quand on briſe leurs fers. Ces difficultés donneront, ſans doute, l'idée de créer un tiers-état : mais par quels moyens ? Ces moyens fuſſent-ils trouvés ; combien il faudroit de ſiecles pour en obtenir un effet ſenſible !

En attendant la formation de ce tiers-état, qu'on pourroit accélérer peut-être par des colons appellés des contrées libres de l'Europe, il faudroit une ſûreté entiere pour les perſonnes & les propriétés. Or ſe trouve-t-elle dans un pays où les tribunaux ſont occupés par les ſeuls ſeigneurs ; où ces eſpeces de magiſtrats ſe favoriſent tous réciproquement ; où il n'y a contre eux & contre leurs créatures aucune pourſuite dont l'indigene & l'étranger puiſſent ſe promettre la réparation des torts qu'on leur a faits ; où la vénalité diſpoſe des jugemens dans toutes ſortes de conteſtations. Nous demanderons s'il peut y avoir de civiliſation ſans juſtice, & comment on établira la juſtice dans un pareil empire.

Les villes y ſont éparſes ſur un terrein immenſe. Il n'y a point de chemins, & ceux qu'on y pourroit conſtruire ſeroient bientôt dégradés par le climat. Auſſi la déſolation eſt-elle univerſelle, lorſqu'un hiver humide arrête toute communication. Parcourez tou-

tes les contrées de la terre; & par-tout où vous ne trouverez aucune facilité de commerce d'une cité à un bourg, d'un bourg à un village, d'un village à un hameau, prononcez que les peuples ſont barbares, & vous ne vous tromperez que du plus au moins. Dans cet état de choſes, le plus grand bonheur qui pût arriver à une contrée énormément étendue, ne ſeroit-ce pas d'être démembrée par quelque grande révolution, & d'être partagée en pluſieurs petites ſouverainetés contiguës, d'où l'ordre introduit dans quelques-unes, ſe répandroit dans les autres? S'il eſt très-difficile de bien gouverner un grand empire civiliſé, ne l'eſt-il pas davantage de civiliſer un grand empire barbare?

La tolérance, il eſt vrai, ſubſiſte à Pétersbourg, & y ſubſiſte preſque ſans limites. Le judaïſme en eſt ſeul exclu. On a jugé ſes ſectateurs trop adroits ou trop faux dans le commerce, pour livrer à leurs pièges un peuple qui n'étoit pas aſſez exercé pour s'en garantir. Cette tolérance dans la capitale, ſeroit un grand acheminement à la civiliſation, ſi dans le reſte de l'empire les peuples ne croupiſſoient pas dans les plus groſſieres ſuperſtitions; ſi ces ſuperſtitions n'étoient pas fomentées par un clergé nombreux, plongé dans la crapule & dans l'ignorance, ſans en être moins reſpecté. Comment civiliſe-t-on un état ſans l'intervention des prêtres, qui ſont néceſſairement nuiſibles s'ils ne ſont utiles?

La haute opinion qu'à l'exemple des Chinois, les Ruſſes ont d'eux-mêmes, eſt un nouvel obſtacle à la réformation. Ils ſe regardent de bonne foi comme le peuple le plus ſenſé de la terre, & ſont confirmés dans ce fol orgueil par ceux d'entre eux qui ont viſité le reſte de l'Europe. Ces voyageurs rapportent ou feignent de rapporter dans leur patrie le préjugé de ſa ſupériorité, & ne l'enrichiſſent que des vices qu'ils ont ramaſſés dans les diverſes régions où le haſard les a conduits. Auſſi un obſervateur étranger qui avoit parcouru la plus grande partie de l'empire, diſoit-il, que *le Ruſſe étoit pourri avant d'avoir été mûr.*

On pourroit s'étendre davantage ſur les difficultés que la nature & les habitudes oppoſent opiniâtrément à la civiliſation de la Ruſſie. Examinons les moyens imaginés pour y parvenir.

Il eſt impoſſible d'en douter, Catherine a très-bien ſenti que la liberté étoit l'unique ſource du bonheur public. Cependant a-t elle véritablement abdiqué l'autorité deſpotique? En liſant avec attention ſes inſtructions aux députés de l'empire, chargés en apparence de la confection des loix, y reconnoît-on quelque choſe de plus que le déſir de changer les dénominations, d'être appellée monarque au lieu d'autocratice, d'appeller ſes peuples ſujets au lieu d'eſclaves? Les Ruſſes, tout aveugles qu'ils ſont, prendront-ils

long-tems le nom pour la choſe, & leur caractere ſera-t-il élevé par cette comédie à cette grande énergie qu'on s'étoit propoſé de lui donner?

Un ſouverain, quel que ſoit ſon génie, fait ſeul rarement des changemens de quelque importance, & plus rarement encore leur donne-t-il de la ſtabilité. Il lui faut des ſecours, & la Ruſſie n'en offre que pour les combats. Le ſoldat y eſt dur, ſobre, infatigable. L'eſclavage qui lui a inſpiré le mépris de la vie, s'eſt réuni à la ſuperſtition qui lui a inſpiré le mépris de la mort. Il eſt perſuadé que quelques forfaits qu'il ait commis, ſon ame s'élevera au ciel, d'un champ de bataille. Mais les gens de guerre, s'ils défendent des provinces, ne les civiliſent pas. On cherche autour de Catherine des hommes d'état, & l'on n'en trouve point. Ce qu'elle a fait ſeule peut étonner; mais quand elle ne ſera plus, qui la remplacera?

Cette princeſſe fait élever dans des maiſons qu'elle a fondées, de jeunes enfans des deux ſexes avec le ſentiment de la liberté. Il en ſortira ſans doute une race différente de la race préſente. Mais ces établiſſemens ont-ils une baſe ſolide? Se ſoutiennent-ils par eux-mêmes ou par les ſecours qu'on ne ceſſe de leur prodiguer? Si le règne préſent les a vus naître, le règne ſuivant ne les verra-il pas tomber? Sont-ils bien agréables aux grands qui en voient la deſtination? Le climat qui

diſpoſe de tout, ne prévaudra-t-il pas à la longue ſur les bons principes? La corruption épargnera-t-elle cette tendre jeuneſſe perdue dans l'immenſité de l'empire, & aſſaillie de tous les côtés par l'exemple des mauvaiſes mœurs?

On voit dans la capitale des académies de tous les genres, & des étrangers qui les rempliſſent. Ne feroient-ce pas d'inutiles & ruineux établiſſemens dans une région où les ſavans ne ſont pas entendus, où il n'y a point d'occupation pour les artiſtes? Pour que les talens & les connoiſſances puſſent proſpérer, il faudroit qu'enfans du ſol, ils fuſſent l'effet d'une population ſurabondante. Quand cette population parviendra-t-elle à ce degré d'accroiſſement dans un pays où l'eſclave pour ſe conſoler de la miſere de ſa condition, doit à la vérité produire le plus qu'il peut d'enfans, mais ſe ſoucier peu de les conſerver?

Tous ceux qui ſont reçus, qui ſont élevés dans l'hôpital récemment fondé des enfans-trouvés ſortent pour toujours de la ſervitude. Leurs deſcendans ne reprendront pas des fers; & de même qu'en Eſpagne, il y a de vieux & de nouveaux chrétiens, il y aura en Ruſſie les vieux & les nouveaux libres. Mais le produit de cette innovation n'en peut être proportionné qu'à la durée; & peut-on compter ſur quelque établiſſement durable là où la ſucceſſion à l'empire n'eſt point encore inviolablement aſſurée, & où l'inconſtance

naturelle aux peuples eſclaves, amène de fréquentes & ſubites révolutions? Si les auteurs de ces complots n'y ſont pas corps comme en Turquie; s'ils ſont iſolés, une ſourde fermentation & une haîne commune les raſſemblent.

Il fut créé durant la derniere guerre une caiſſe de dépôt à l'uſage de tous les membres de l'empire, même des eſclaves. Par cette idée d'une politique ſaine & profonde, le gouvernement eut des fonds dont on avoit un beſoin preſſant, & il mit autant qu'il étoit poſſible les ſerfs à l'abri des vexations de leurs tyrans. Il eſt dans la nature des choſes que la confiance accordée à ce papier-monnoie s'altère & tombe. Un deſpote ne doit pas obtenir du crédit; & ſi quelques événemens ſinguliers lui en ont procuré, c'eſt une néceſſité que les événemens qui ſuivent le lui faſſent perdre.

Telles ſont les difficultés qui nous ont paru s'oppoſer à la civiliſation de l'empire Ruſſe. Si Catherine II parvient à les ſurmonter, nous aurons fait de ſon courage & de ſon génie le plus magnifique éloge, & peut-être la meilleure des apologies, ſi elle ſuccomboit dans ce grand projet.

Entre la Ruſſie & le Danemarck, eſt la Suède. Voici ſon hiſtoire; & démêlez-y, ſi vous pouvez, ſa conſtitution.

Une nation pauvre, eſt preſque néceſſairement belliqueuſe; parce que ſa pauvreté

même, dont le fardeau l'importune ſans ceſſe, lui inſpire tôt ou tard le deſir de s'en délivrer ; & ce deſir devient, avec le tems, l'eſprit général de la nation, & le reſſort du gouvernement.

Pour que le gouvernement d'un tel pays paſſe rapidement de l'état d'une monarchie tempérée à l'état du deſpotiſme le plus illimité, il ne lui faut qu'une ſuite de ſouverains heureux à la guerre. Le maître, fier de ſes triomphes, ſe croit tout permis, ne connoît plus de loi que ſa volonté ; & ſes ſoldats, qu'il a conduits tant de fois à la victoire, prêts à le ſervir envers & contre tous, deviennent, par leur attachement, la terreur de leurs concitoyens. Les peuples, de leur côté, n'oſent refuſer leurs bras à des chaînes qui leur ſont préſentées par celui qui joint à l'autorité de ſon rang, celle qu'il tient de l'admiration & de la reconnoiſſance.

Le joug impoſé par le monarque victorieux des ennemis de l'état, pèſe ſans doute : mais on n'oſe le ſecouer. Il s'appeſantit même ſous des ſucceſſeurs qui n'ont pas le même droit à la patience de leurs ſujets. Il ne faut alors qu'un grand revers, pour abandonner le deſpote à la merci de ſon peuple. Alors, ce peuple indigné de ſa longue ſouffrance, ne manque guère de profiter de l'occaſion, pour rentrer dans ſes droits. Mais comme il n'a ni vues, ni projets, il paſſe en un clin d'œil, de l'eſclavage à l'anarchie. Au

milieu de ce tumulte général, on n'entend qu'un cri; c'eſt liberté. Mais comment s'aſſurer de ce bien précieux? On l'ignore; & voilà la nation diviſée en diverſes factions, mues par différens intérêts.

Entre ces factions, s'il en eſt une qui déſeſpere de prévaloir ſur les autres, elle ſe détache, elle oublie le bien général; & plus jalouſe de nuire à ſes rivales que de ſervir la patrie, elle ſe range autour du ſouverain. A l'inſtant il n'y a plus que deux partis dans l'état, diſtingués par deux noms, qui, quels qu'ils ſoient, ne ſignifient jamais que royaliſtes & anti-royaliſtes. C'eſt le moment des grandes ſecouſſes; c'eſt le moment des complots.

Quel eſt alors le rôle des puiſſances voiſines? Tel qu'il a été dans tous les tems & dans toutes les contrées; c'eſt de ſemer des ombrages entre les peuples & leur chef; c'eſt de ſuggérer aux ſujets tous les moyens d'avilir, d'abaiſſer, d'anéantir la ſouveraineté; c'eſt de corrompre ceux même qui ſont raſſemblés autour du trône; c'eſt de faire adopter quelque forme d'adminiſtration également nuiſible à tout le corps national, qu'elle appauvrit ſous prétexte de travailler à ſa liberté, & au ſouverain, dont elle anéantit toutes les prérogatives.

Alors le monarque trouve autant d'autorités oppoſées à la ſienne, qu'il y a d'ordres différens dans l'état. Alors ſa volonté n'eſt rien, ſans le concours de ces différentes vo-

lontés. Alors il faut qu'il aſſemble, qu'il propoſe, qu'on délibere ſur les choſes de la moindre importance. Alors on lui donne des tuteurs comme à un pupille imbécille; & ces tuteurs ſont des hommes, ſur la malveillance deſquels il peut compter.

Mais quel eſt alors l'état de la nation? Qu'a produit l'influence des puiſſances voiſines? Elle a tout confondu, tout bouleverſé, tout ſéduit par ſon argent & par ſes menées. Il n'y a plus qu'un parti; c'eſt le parti de l'étranger. Il n'y a plus que les factionnaires hypocrites. Le royaliſme eſt une hypocriſie; l'anti-royaliſme une autre hypocriſie. Ce ſont deux maſques divers de l'ambition & de la cupidité. La nation n'eſt plus qu'un amas d'ames ſcélérates & vénales.

Ce qui doit arriver alors n'eſt pas difficile à deviner. Il faut que les puiſſances étrangeres qui ont corrompu la nation ſoient trompées dans leurs eſpérances. Elles ne ſe ſont pas apperçues qu'elles en faiſoient trop; que peut-être même elles faiſoient tout le contraire de ce qu'une politique plus profonde leur auroit dicté; qu'elles coupoient le nerf national, tandis que leurs efforts ne faiſoient que tenir courbé le nerf de la ſouveraineté, & que ce nerf venant un jour à ſe détendre avec toute l'impétuoſité de ſon reſſort, il ne ſe trouveroit aucun obſtacle capable de l'arrêter; qu'il ne falloit qu'un homme & un inſtant pour produire cet effet inattendu.

Il eſt venu, cet inſtant; il s'eſt montré, cet homme; & tous ces lâches de la création des puiſſances ennemies ſe ſont proſternés devant lui. Il a dit à ces hommes qui ſe croyoient tout: Vous n'êtes rien; & ils ont dit, nous ne ſommes rien. Il leur a dit: Je ſuis le maître; & ils ont dit unanimement, vous êtes le maître. Il leur a dit: Voilà les conditions ſous leſquelles je veux vous ſoumettre; & ils ont dit, nous les acceptons. A peine s'eſt-il élevé une voix qui ait réclamé. Quelle ſera la ſuite de cette révolution? On l'ignore. Si le maître veut uſer des circonſtances, jamais la Suede n'aura été gouvernée par un deſpote plus abſolu. S'il eſt ſage; s'il conçoit que la ſouveraineté illimitée ne peut avoir des ſujets, parce qu'elle ne peut avoir des propriétaires; qu'on ne commande qu'à ceux qui ont quelque choſe, & que l'autorité ceſſe ſur ceux qui ne poſſédent rien, la nation reprendra peut-être ſon premier eſprit. Quels que ſoient ſes projets & ſon caractere, la Suede ne ſera jamais plus malheureuſe qu'elle l'étoit.

La Pologne, qui, n'ayant qu'un peuple eſclave au-dedans, mérite de ne trouver au-dehors que des oppreſſeurs, conſerve pourtant l'ombre & le nom de liberté. Elle eſt encore aujourd'hui ce qu'étoient tous les états de l'Europe il y a dix ſiecles, ſoumiſe à de grands ariſtocrates, qui nomment un roi pour en faire l'inſtrument de leurs volontés.

Chaque noble y tient de ſon fief, qu'il conſerve par ſon épée comme ſes aïeux l'acquirent, une autorité perſonnelle & héréditaire ſur ces vaſſaux. Le gouvernement féodal y domine dans toute la force de ſon inſtitution primitive. C'eſt un empire compoſé d'autant d'états qu'il y a de terres. Ce n'eſt point à la pluralité, mais par l'unanimité des ſuffrages qu'on y fait les loix, qu'on y prend les réſolutions. Sur de fauſſes idées de droit & de perfection, on a ſuppoſé qu'une loi n'étoit juſte qu'autant qu'elle étoit adoptée d'un conſentement unanime, parce qu'on a cru, ſans doute, que tous verroient le bien, & tous le voudroient: deux choſes impoſſibles dans une aſſemblée nationale. Mais peut-on même prêter des intentions ſi pures à une poignée de tyrans? Car cette conſtitution qui s'honore du nom de république & qui le profane, qu'eſt-elle autre choſe qu'une ligue de petits deſpotes contre le peuple? Là, tout le monde a de la force pour empêcher, & perſonne pour agir. Là, le vœu de chacun peut s'oppoſer au vœu général, & là ſeulement, un ſot, un méchant, un inſenſé eſt ſûr de prévaloir ſur une nation entiere.

Dans cette anarchie, s'établit une lutte perpétuelle entre les grands & le monarque. Les premiers tourmentent le chef de l'état par leur avidité, leur ambition & leurs défiances; ils l'irritent contre la liberté; ils le réduiſent à l'intrigue. De ſon côté, le prince

diviſe pour commander, ſéduit pour ſe défendre, oppoſe la ruſe à la ruſe pour ſe maintenir. Les factions s'aigriſſent, la diſcorde met par-tout le trouble, & les provinces ſont livrées au fer, au feu, à la dévaſtation. Si la confédération triomphe, celui qui devoit conduire la nation eſt renverſé du trône, ou réduit à la plus honteuſe dépendance. Si elle ſuccombe, le ſouverain ne regne que ſur des cadavres. Quoi qu'il arrive, le ſort de la multitude n'éprouve aucune révolution heureuſe. Ceux de ces malheureux qui ont échappé à la famine & au carnage, continuent à porter les fers qui les écraſoient.

Parcourrez ces vaſtes régions : qu'y verrez-vous ? La dignité royale avec le nom de république ; le faſte du trône avec l'impuiſſance de ſe faire obéir ; l'amour outré de l'indépendance avec toutes les baſſeſſes de la ſervitude ; la liberté avec la cupidité ; les loix avec l'anarchie ; le luxe le plus outré avec la plus grande indigence ; un ſol fertile avec des campagnes en friche ; le goût pour tous les arts ſans aucun art. Voilà les contraſtes étonnans que vous offrira la Pologne.

Vous la trouverez expoſée à tous les périls. Le plus foible de ſes ennemis peut impunément & ſans précaution entrer ſur ſon territoire, y lever des contributions, détruire ſes villes, ravager ſes campagnes, maſſacrer ſes habitans ou les enlever. Sans troupes, ſans

ſans fortereſſes, ſans artillerie, ſans munitions, ſans argent, ſans généraux, ſans connoiſſances des principes militaires: quelle réſiſtance pourroit-elle ſonger à faire? Avec une population ſuffiſante, aſſez de génie & de reſſources pour jouer un rôle, la Pologne eſt devenu l'opprobre & le jouet des nations.

Si des voiſins inquiets & entreprenans n'avoient pas envahi juſqu'ici ſes poſſeſſions; s'ils s'étoient contentés de la dévaſter, de lui dicter des ordres, de lui donner des rois: c'eſt qu'ils étoient dans une défiance continuelle les uns des autres. Des circonſtances particulieres les ont réunis. Il étoit réſervé à nos jours de voir cet état déchiré par trois puiſſances rivales qui ſe ſont approprié les provinces qui étoient le plus à leur bienſéance, ſans qu'aucun trône de l'Europe s'agitât pour traverſer cette invaſion. C'eſt dans la ſécurité de la paix, c'eſt ſans droits, ſans prétexte, ſans griefs, ſans une ombre de juſtice, que la révolution a été opérée par le terrible principe de la force qui eſt malheureuſement le meilleur argument des rois. Que Poniatouski ſe ſeroit montré grand ſi, voyant les apprêts de déchirement, il ſe fût préſenté au milieu de la diete, y eût abdiqué les marques de ſa dignité, & dit fièrement à ſa nobleſſe aſſemblée: " C'eſt votre » choix qui m'a fait roi. Vous en repentez-» vous? je ceſſe de l'être. La couronne que

» vous aviez mise sur ma tête, faites-la pas-
» ser sur celui que vous en jugerez plus di-
» gne que moi; nommez-le, & je me reti-
» re. Mais si vous persistez dans vos pre-
» miers sermens, combattons ensemble pour
» sauver la patrie, ou périssons avec elle. »
J'en atteste les puissances copartageantes, si cette généreuse démarche n'eût pas sauvé la Pologne de sa ruine, & son prince de la honte d'en avoir été le dernier souverain. Le sort en a décidé autrement. Fasse le ciel que le crime de l'ambition tourne au profit de l'humanité; & que par un sage retour aux bons principes d'une politique saine, les usurpateurs brisent les chaînes de la patrie la plus laborieuse de leurs nouveaux sujets! Ces peuples, devenus moins malheureux, seront plus intelligens, plus actifs, plus affectionnés & plus fideles.

Dans une monarchie, toutes les forces, toutes les volontés sont au pouvoir d'un seul homme; dans le gouvernement Germanique, chaque membre est un corps. C'est, peut-être, la nation qui ressemble le plus à ce qu'elle fit autrefois. Les anciens Germains, divisés en peuplades par d'immenses forêts, n'avoient pas besoin d'une législation bien raffinée. Mais à mesure que leurs descendans se sont multipliés & rapprochés, l'art a maintenu dans cette région ce qu'avoit établi la nature: la séparation des peuples, & leur réunion politique. Les petits états

qui compoſent cette république fédérative, y conſervent l'image des premieres feuilles. Le gouvernement particulier n'eſt pas toujours paternel, ou les peres des nations n'y ſont pas toujours doux & humains : mais enfin la raiſon & la liberté qui réuniſſent la ſévérité de leur caractere & la rigueur de leur autorité. Un prince, en Allemagne, ne peut pas être un tyran avec autant d'impunité que dans les grandes monarchies.

Les Allemands, plus guerriers encore que belliqueux, parce qu'ils poſſédent plus l'art de la guerre qu'ils n'en ont la paſſion, n'ont été conquis qu'une fois, & ce fut Charlemagne qui put les vaincre, mais non pas les ſoumettre. Ils obéirent à l'homme, dont l'eſprit ſupérieur à ſon ſiecle ſut dompter, ou éclairer la barbarie : mais ils ſecouerent le joug de ſes ſucceſſeurs. Cependant ils conſerverent à leur chef le titre d'empereur : mais ce n'étoit qu'un nom, puiſque la réalité de la puiſſance réſidoit preſque entiere dans les ſeigneurs qui poſſédoient les terres. Le peuple qui, malheureuſement, a toujours été par-tout aſſervi, dépouillé, tenu dans la miſere par l'ignorance, & dans l'ignorance par la miſere, n'avoit aucune part au bienfait de la législation. De ce renverſement de l'équilibre ſocial, qui tend, non à l'égalité des conditions & des fortunes, mais à la plus grande réparation des biens, ſe forma le gouvernement féodal, dont le caractere eſt

l'anarchie. Chaque ſeigneur vécut dans une entiere indépendance, & chaque peuple ſous la tyrannie la plus abſolue. C'étoit l'effet inévitable d'un gouvernement où la monarchie étoit élective. Dans les états où elle étoit héréditaire, les peuples avoient du moins une digue, un recours permanent contre l'oppreſſion. L'autorité royale ne pouvoit s'étendre ſans adoucir, pour quelque tems, le ſort des vaſſaux, en affoibliſſant le pouvoir des ſeigneurs.

Mais en Allemagne, comme les grands profitoient de chaque interregne pour envahir & pour reſtreindre les droits de la puiſſance impériale, le gouvernement ne put que dégénérer. La force décida de tout, entre ceux qui portoient l'épée. Les terres & les hommes ne furent que des inſtrumens ou des ſujets de guerre entre les propriétaires. Les crimes furent les armes de l'injuſtice. La rapine, le meurtre & l'incendie paſſerent non-ſeulement en uſage, mais en droit. La ſuperſtition, qui avoit conſacré la tyrannie, fut obligée d'y mettre un frein. L'égliſe, qui donnoit un aſyle à tous les brigands, établit une trève entre eux. On ſe mit ſous la protection des ſaints, pour ſe ſouſtraire à la fureur des nobles. Les cendres des morts pouvoient ſeules en impoſer à la férocité : tant le tombeau fait peur, même aux ames ſanguinaires.

Quand les eſprits, toujours effarouchés,

furent disposés au calme par la frayeur, la politique, qui se sert également de la raison & des passions, des ténèbres & des lumieres pour gouverner les hommes, hasarda quelque amélioration dans le gouvernement. D'un côté, l'on affranchit plusieurs habitans dans les campagnes; de l'autre, on accorda des exemptions aux villes. Il y eut par-tout plus d'hommes libres. Les empereurs, qui, pour être choisis même par des princes ignorans & féroces, devoient montrer des talens & des vertus, préparerent les voies à la réforme de la législation.

Maximilien profita de tous les germes de bonheur que le tems & les évènemens avoient amenés dans son siecle. Il abattit l'anarchie des grands. En France, en Espagne, on les avoit soumis aux rois; en Allemagne, un empereur les soumit aux loix. Sous le nom de paix publique, tout prince peut être cité en justice. A la vérité, ces loix établies entre des lions ne sauvent point les agneaux. Le peuple est toujours à la merci de ses maîtres, qui ne se sont obligés que les uns envers les autres. Mais comme on ne peut ni violer la paix publique, ni faire la guerre sans encourir les peines d'un tribunal toujours ouvert, & appuyé de toutes les forces de l'empire, les peuples sont moins sujets à ces irruptions subites, à ces hostilités imprévues, qui, troublant la propriété des souverains, menaçoient continuellement la vie & la sûreté des sujets.

Pourquoi l'Europe entiere ne ſeroit-elle pas un jour ſoumiſe à la même forme de gouvernement ? Pourquoi n'y auroit-il pas le banc de l'Europe, comme il y a le banc de l'empire ? Pourquoi les princes compoſant un pareil tribunal, dont l'autorité ſeroit conſentie par tous, & maintenue par l'univerſalité contre un ſeul rebelle, le beau rêve de l'abbé de Saint-Pierre ne ſe réaliſeroit-il pas ? Pourquoi les plaintes des ſujets contre leurs ſouverains n'y ſeroient-elles pas portées, ainſi que les plaintes d'un ſouverain contre un autre ? C'eſt alors que la ſageſſe régneroit ſur la terre.

En attendant cette paix perpétuelle, ſi déſirée & ſi éloignée, la guerre, qui faiſoit le droit, a été ſoumiſe à des conditions qui tempérent le carnage. Les cris de l'humanité ont percé juſques dans l'effuſion du ſang. C'eſt à l'Allemagne que l'Europe doit les progrès de la législation dans tous les états ; des regles & des procédés dans la vengeance des nations ; une certaine équité dans l'abus de la force ; la modération au ſein de la victoire ; un frein à l'ambition de tous les potentats ; enfin, de nouveaux obſtacles à la guerre, & de nouvelles facilités à la paix.

Cette heureuſe conſtitution de l'empire Germanique s'eſt perfectionnée avec la raiſon depuis le règne de Maximilien. Cependant les Allemands eux-mêmes ſe plaignent de ce que formant un corps de nation, ayant

le même nom, parlant la même langue, vivant ſous un même chef, jouiſſant des mêmes droits, étant liés par le même intérêt, leur empire ne jouit ni de la tranquillité, ni de la force, ni de la conſidération qu'il devroit avoir.

Les cauſes de ce malheur ſe préſentent d'elles-mêmes. La premiere eſt l'obſcurité des loix. Les écrits ſur le droit public de l'Allemagne ſont ſans nombre; & il n'y a que peu d'Allemands qui connoiſſent la conſtitution de leur patrie. Les membres de l'empire ſe font tous repréſenter dans l'aſſemblée nationale, au lieu qu'ils y ſiégeoient autrefois eux-mêmes. L'eſprit militaire, qui eſt devenu général, a banni toute application des affaires, tout ſentiment généreux de patriotiſme, tout amour de ſes concitoyens. Il n'y a pas de prince qui n'ait monté la magnificence de ſa cour ſur un ton plus grand que ſes moyens, & qui ne ſe permette les vexations les plus criantes pour ſoutenir ce faſte inſenſé. Après tout, rien ne contribue à la décadence de l'empire, autant que l'agrandiſſement démeſuré de quelques-uns de ſes membres. Ces ſouverains, devenus trop puiſſans, détacheut leur intérêt particulier de l'intérêt général. Cette déſunion mutuelle des états fait que dans les dangers communs, chaque province reſte abandonnée à elle-même. Elle eſt obligée de plier ſous la loi du plus fort, quel qu'il ſoit; & la conſtitution

Allemande dégenere insensiblement en esclavage ou en tyrannie.

La grande-Bretagne étoit peu connue, avant que les Romains y eussent porté leurs armes. Après que ces conquérans superbes l'eurent abandonnée, ainsi que les autres provinces éloignées de leur domination, pour défendre le centre de l'empire contre les barbares, elle devint la proie des peuples de la mer Baltique. Les naturels du pays furent massacrés; & sur leurs cadavres s'éleverent plusieurs souverainetés, qui, avec le tems, n'en formerent qu'une. Les principes qui conduisoient les Anglo-Saxons, ne sont pas venus jusqu'à nous. Ce qu'on n'ignore pas, c'est que, comme toutes les nations du Nord, ils avoient un roi & un corps de noblesse.

Guillaume subjugua le midi de l'isle, qu'on nommoit dès-lors Angleterre, & y établit un gouvernement féodal, mais très-différent de celui qu'on voyoit dans le reste de l'Europe. Ailleurs, ce n'étoit qu'un labyrinthe sans issue, qu'une anarchie continuelle, que le droit du plus fort. Ce terrible vainqueur lui donna une marche respectable, réguliere & suivie, en se réservant exclusivement le droit de la chasse & de la guerre, le pouvoir d'imposer des taxes, l'avantage d'une cour de justice, où les causes civiles, où les causes criminelles de tous les ordres de l'état, étoient jugées en dernier ressort, par lui & par les grands officiers de sa couronne,

qu'il choiſiſſoit & qu'il deſtituoit à ſa volonté.

Tant que le tyran vécut, les peuples aſſujettis & les étrangers, dont il s'étoit ſervi pour les ſubjuguer, ſe ſoumirent comme de concert & ſans murmurer trop ouvertement, à un joug ſi dur. Dans la ſuite, les uns & les autres, accoutumés à une autorité plus tempérée, voulurent recouvrer quelques-uns de leurs premiers droits. Le deſpotiſme étoit ſi bien affermi, qu'il eût été impoſſible de l'ébranler, ſans le plus grand concert. Auſſi ſe forma-t il une ligue où tous les citoyens, ſans diſtinction de noble & de roturier, d'habitans de la ville & de la campagne, unirent leurs reſſentimens & leurs intérêts. Cette confédération univerſelle adoucit un peu le ſort de la nation ſous les deux premiers Henri : mais ce ne fut que durant le règne de Jean ſans-Terre, qu'elle recouvra véritablement ſa liberté. A ce monarque inquiet, cruel, mal-habile & diſſipateur, fut heureuſement arrachée, les armes à la main, cette fameuſe charte qui aboliſſoit les loix féodales les plus onéreuſes, & aſſuroit aux vaſſaux, vis-à-vis de leurs ſeigneurs, les mêmes droits qu'aux ſeigneurs vis-à vis des rois ; qui mettoit toutes les perſonnes, toutes les propriétés ſous la protection des pairs & des jurés ; qui même en faveur des ſerfs, diminuoit l'oppreſſion de la ſervitude.

Cet arrangement ſuſpendit pour un peu

de tems les jalouſies des barons & des princes, ſans en étouffer entierement le germe. Les guerres recommencerent, & le peuple profita de l'opinion qu'il avoit donnée de ſes forces & de ſon courage durant ces troubles, pour ſe faire admettre dans le parlement ſous Edouard I. Ses députés n'eurent d'abord, à la vérité, dans cette aſſemblée, que le droit de repréſentation : mais ce ſuccès devoit amener d'autres avantages ; & en effet, les communes ne tarderent pas à décider des ſubſides, & à faire partie de la légiſlation. Bientôt même, elles acquirent la prérogative d'accuſer & de faire condamner ceux des miniſtres, qui avoient abuſé de l'autorité qu'on leur avoit confiée.

La nation avoit réduit peu-à-peu le pouvoir des chefs de l'état à ce qu'il devoit être, lorſqu'elle fut engagée dans des guerres longues & opiniâtres contre la France ; lorſque les prétentions des maiſons d'York & de Lancaſtre, firent de l'Angleterre entiere un théâtre de carnage & de déſolation. Durant ces terribles criſes, le bruit ſeul des armes ſe fit entendre. Les loix ſe turent. Elles ne recouvrerent pas même la moindre partie de leur force, après la fin des orages. La tyrannie ſe fit ſentir avec tant d'atrocités, que les citoyens des divers ordres abandonnerent toute idée de liberté générale, pour s'occuper uniquement de leur ſûreté perſonnelle. Ce deſpotiſme cruel dura plus d'un ſiecle.

Eliſabeth même, dont à beaucoup d'égards l'adminiſtration pourroit ſervir de modele, ſe conduiſit toujours par des principes entierement arbitraires.

Jacques I parut rappeller aux peuples des droits qui ſembloient oubliés. Moins ſage que ſes prédéceſſeurs, qui s'étoient contentés de jouir en ſecret, & pour ainſi dire, ſous les voiles du myſtere, d'un pouvoir illimité, ce prince, trompé par le mot de monarchie, confirmé dans ſon illuſion par ſes courtiſans & par ſon clergé, manifeſta ſes prétentions avec une aveugle ſimplicité, dont il n'y avoit point d'exemple. La doctrine d'une obéiſſance paſſive, émanée du haut du trône & enſeignée dans les temples, répandit une alarme univerſelle.

A cette époque, la liberté, cette idole des ames fortes, qui les rend féroces dans l'état ſauvage & fieres dans l'état civil, la liberté qui avoit régné dans le cœur des Anglois, lors même qu'ils ne connoiſſoient qu'imparfaitement ſes avantages, enflamma tous les eſprits. Ce ne fut cependant, ſous ce premier des Stuarts, qu'une lutte continuelle entre les prérogatives de la couronne & les privileges des citoyens. L'oppoſition prit un autre caractere ſous l'opiniatre ſucceſſeur de ce foible deſpote. Les armes devinrent le ſeul arbitre de ces grands intérêts; & la nation montra qu'en combattant autrefois pour le choix de ſes tyrans, elle s'étoit préparée à les

abattre un jour, à les punir & à les chaſſer. Pour mettre fin aux défiances & aux vengeances qui, tant que les Stuarts auroient régné, ſe ſeroient éterniſées entre le trône & les peuples, elle choiſit dans une race étrangere un prince qui dût accepter enfin ce pacte ſocial, que tous les rois héréditaires affectent de méconnoître. Guillaume III reçut des conditions avec le ſceptre, & ſe contenta d'une autorité établie ſur la même baſe que les droits de la nation. Depuis qu'un titre parlementaire eſt le ſeul fondement de la royauté, les conventions n'ont pas été violées.

Le gouvernement placé entre la monarchie abſolue, qui eſt une tyrannie; la démocratie, qui penche à l'anarchie; & l'ariſtocratie, qui, flottant de l'une à l'autre, tombe dans les écueils de toutes les deux: le gouvernement mixte des Anglois, ſaiſiſſant les avantages de ces trois pouvoirs, qui s'obſervent, ſe temperent, s'entr'aident & ſe répriment, va de lui-même au bien national. Par leur action, par leur réaction, ſes différens reſſorts forment un équilibre d'où naît la liberté. Cette conſtitution qui, ſans exemple dans l'antiquité, devroit ſervir de modele à tous les peuples auxquels leur poſition géographique la permettroit, durera long-tems; parce qu'à ſon origine, ouvrage des troubles, des mœurs & des opinions paſſageres, elle eſt devenue celui de la raiſon & de l'expérience.

La premiere ſingularité heureuſe de la Grande-Bretagne eſt d'avoir un roi. La plupart des états républicains, connus dans l'hiſtoire, avoient anciennement des chefs annuels. Ce changement continuel de magiſtrats, étoit une ſource inépuiſable d'intrigues & de déſordres; il entretenoit les eſprits dans une convulſion continuelle. En créant un très-grand citoyen, l'Angleterre a empêché qu'il ne s'en élevât pluſieurs. Par ce trait de ſageſſe, on a prévenu les diſſentions qui, dans toutes les aſſociations populaires, ont amené la ruine de la liberté & la jouiſſance réelle de ce premier des biens, avant qu'il eût été perdu.

L'autorité royale n'eſt pas ſeulement à vie, elle eſt encore héréditaire. Rien, au premier coup-d'œil, n'eſt ſi avantageux pour une nation que le droit d'élire ſes maîtres. On croit voir dans cette brillante prérogative, un germe inépuiſable de talens & de vertus. Il en ſeroit, en effet, ainſi, ſi la couronne devoit tomber ſur le citoyen le plus digne de la porter: mais c'eſt une chimere démentie par les expériences de tous les peuples & de tous les âges. Un trône a toujours paru à l'ambition d'un trop grand prix, pour être l'apanage du ſeul mérite. Ceux qui y aſpiroient ont eu conſtamment recours à l'intrigue, à la corruption, à la force. Leur rivalité a allumé à chaque vacance, une guerre civile, le plus grand des fléaux politiques; & celui qui a ob-

tenu la préférence ſur ſes concurrens, n'a été, durant le cours de ſon règne, que le tyran des peuples ou l'eſclave de ceux auxquels il devoit ſon élévation. On doit donc louer les Bretons d'avoir écarté loin d'eux ces calamités, en fixant les rênes du gouvernement dans une famille qui avoit mérité ou obtenu leur confiance.

Il convenoit d'aſſurer au chef de l'état un revenu pour ſoutenir la dignité de ſon rang. Auſſi, à ſon avénement au trône, lui accorde-t-on pour ſa vie entiere, un ſubſide annuel, digne d'un grand roi & digne d'une nation riche. Mais cette conceſſion ne doit être faite, qu'après un examen rigoureux des affaires publiques; qu'après que les abus, qui avoient pu s'introduire ſous le règne précédent, ont été réformés; qu'après que la conſtitution a été ramenée à ſes vrais principes. Par cet arrangement, l'Angleterre eſt arrivée à un avantage que tous les gouvernemens libres avoient cherché à ſe procurer, c'eſt-à-dire, à une réformation périodique.

Le genre d'autorité qu'il falloit aſſigner au monarque pour le bien des peuples, n'étoit pas ſi facile à régler. Toutes les hiſtoires atteſtent que par-tout où le pouvoir exécutif a été partagé, des jalouſies, des haines interminables ont agité les eſprits, & qu'une lutte ſanglante a toujours abouti à la ruine des loix, à l'établiſſement du plus fort. Cette conſidération détermina les Anglois à conférer au roi

ſeul cette eſpece de puiſſance, qui n'eſt rien lorſqu'elle eſt diviſée ; parce qu'il n'y a plus alors, ni cet accord, ni ce ſecret, ni cette célérité, qui peuvent ſeuls lui donner de l'énergie.

De cette grande prérogative ſuit néceſſairement la diſpoſition des forces de la république. L'abus en eût été difficile dans les ſiecles où on n'aſſembloit que rarement & pour quelques mois des milices qui n'avoient pas le tems de perdre l'attachement qu'elles devoient à leur patrie. Mais depuis que tous les princes de l'Europe ont contracté la ruineuſe habitude d'avoir ſur pied, même en tems de paix, des troupes mercenaires, & que la ſûreté de la Grande-Bretagne a exigé qu'elle ſe conformât à ce funeſte uſage, le danger eſt devenu plus grand, & il a fallu multiplier les précautions. Il n'y a que la nation qui puiſſe aſſembler des armées ; elle ne les forme jamais que pour un an, & les impôts établis pour les ſoudoyer ne doivent avoir que la même durée. De ſorte que ſi ce moyen de défenſe que les circonſtances ont fait juger néceſſaire, menaçoit la liberté, il ne faudroit jamais attendre long-tems pour mettre fin aux inquiétudes.

Un plus grand appui encore pour la liberté Angloiſe, c'eſt le partage du pouvoir légiſlatif. Par tout où le monarque n'a beſoin que de ſa volonté pour établir des loix, que de ſa volonté pour les abolir, il n'y a point

de gouvernement ; le prince eſt deſpote, & le peuple eſclave. Diviſez la puiſſance législative, & une conſtitution bien ordonnée ne s'altérera que rarement & pour peu de tems. Dans la crainte d'être ſoupçonnée d'ignorance ou de corruption, aucune des parties ne ſe permettra des ouvertures dangereuſes ; & ſi quelqu'une l'oſoit, elle s'aviliroit ſans utilité. Dans cet ordre de choſes, le plus grand inconvénient qui puiſſe arriver, c'eſt qu'une bonne loi ſoit rejettée ou qu'elle ne ſoit pas adoptée auſſi-tôt que le plus grand bien l'auroit exigé.

La portion du pouvoir législatif qu'a recouvré le peuple, lui eſt aſſurée par la diſpoſition qu'il a excluſivement des taxes. Tout état a des beſoins habituels ; il a des beſoins extraordinaires. On ne ſauroit pourvoir aux uns & aux autres autrement que par des impôts, & dans la Grande-Bretagne, le monarque n'en peut exiger aucun. Son rôle ſe réduit à s'adreſſer aux communes, qui ordonnent ce qu'elles jugent le plus convenable à l'intérêt national ; & qui après avoir réglé les tributs, ſe font rendre compte de l'emploi qui en a été fait.

Ce n'eſt pas la multitude qui exerce les prérogatives inappréciables que ſon courage & ſa perſévérance lui ont procurées. Cet ordre de choſes, qui peut convenir à de foibles aſſociations, auroit tout bouleverſé néceſſairement dans un grand état. Des agens,

choisis par le peuple même, & dont le sort est lié au sien, réfléchissent, parlent & agissent pour lui. Cependant, comme il étoit possible que par indolence, par foiblesse ou par corruption, ces représentans ne manquâssent au plus auguste, au plus important des ministeres, on a trouvé dans le droit d'élection le remede à un si grand mal. Aussitôt que le tems de la commission expire, les électeurs se rassemblent. De nouveau ils accordent leur confiance à ceux qui s'en sont montrés dignes, & rejettent honteusement ceux qui l'ont trahie. Comme un pareil discernement n'est pas au-dessus des hommes du commun, parce qu'il porte sur des faits ordinairement fort simples, on coupe court à des désordres, qui ne tiroient pas leur source des vices du gouvernement, mais des dispositions particulieres de ceux qui en dirigeoient les opérations.

Cependant il pouvoit résulter du partage de pouvoir entre le roi & le peuple une lutte continuelle qui, avec le tems, auroit amené ou une république, ou la servitude. Pour prévenir cet inconvénient, on a établi un corps intermédiaire qui doit également redouter les deux révolutions. C'est l'ordre de la noblesse, destiné à se jetter du côté qui pourroit devenir foible, & à maintenir toujours l'équilibre. La constitution, il est vrai, ne lui a pas donné le même degré d'autorité qu'aux communes : mais l'éclat d'une dignité

héréditaire, l'avantage de siéger pour son propre compte & sans élection ; quelques autres droits honorifiques, remplacent, autant qu'il se pouvoit, ce qui lui manque du côté des forces réelles.

Mais enfin si, malgré tant de précautions, il arrivoit qu'un monarque ambitieux & entreprenant voulût régner sans son parlement, ou le forcer de souscrire à ses volontés arbitraires, quelle ressource resteroit-il à la nation ? la résistance.

C'étoit sur un système d'obéissance passive, de droit divin, de pouvoir indestructible que s'appuyoit autrefois l'autorité royale. Ces absurdes & funestes préjugés avoient subjugué l'Europe entiere, lorsqu'en 1688 les Anglois précipiterent du trône un prince superstitieux, persécuteur & despote. Alors on comprit que les peuples n'appartenoient pas à leurs chefs ; alors la nécessité d'un gouvernement juste parmi les hommes passa pour incontestable ; alors furent posés les fondemens des sociétés ; alors le droit d'une défense légitime, ce dernier moyen des nations que l'on opprime, fut mis à l'abri de tout doute. A cette époque mémorable, la doctrine de la résistance qui n'avoit été jusque-là qu'une voie de fait, opposée à des voies de fait, fut avouée en Angleterre par la loi elle-même.

Mais comment rendre utile & fécond ce grand principe ? Un citoyen isolé, abandonné

à ſa force individuelle, oſera-t-il jamais lutter contre la puiſſance toujours redoutable de ceux qui gouvernent. Ne doit-il pas être néceſſairement écraſé par leurs intrigues ou par leur violence? Il en ſeroit ſans doute ainſi, ſans la liberté indéfinie de la preſſe. Par cet heureux expédient, les actions des dépoſitaires de l'autorité deviennent publiques. On eſt rapidement inſtruit des vexations ou des outrages qu'ils ſe ſont permis contre l'homme le plus obſcur. Sa cauſe devient celle de tous; & les oppreſſeurs ſont punis, ou les torts ſeulement réparés, ſelon la nature du délit ou la diſpoſition des peuples.

Ce tableau tracé, ſans art, de la conſtitution Britannique, doit avoir convaincu tous les bons eſprits qu'il n'y en eut jamais d'auſſi bien ordonnée ſur le globe. On ſera affermi dans ce jugement, ſi l'on fait attention que les affaires les plus importantes ont toujours été publiquement traitées dans le ſénat de la nation, ſans qu'il en ſoit jamais réſulté de vrai malheur. Les autres puiſſances croient avoir beſoin de couvrir leurs opérations des voiles du myſtere. Le ſecret leur paroît eſſentiel à leur conſervation, ou à leur proſpérité. Elles cherchent à dérober leur ſituation, leurs projets, leurs alliances à leurs ennemis, à leurs rivaux, à leurs amis même. La qualité d'impénétrables eſt la plus grande louange qu'on croie pouvoir y donner aux hom-

mes d'état. En Angleterre, la marche intérieure, la marche extérieure du gouvernement ſont à découvert. Tout y eſt expoſé au grand jour. Qu'il eſt noble & ſûr d'admettre l'univers à ſes délibérations ? Qu'il eſt honnête & utile d'y admettre tous les citoyens ? Jamais on n'a dit à l'Europe d'une maniere plus énergique : *Nous ne te craignons pas.* Jamais avec plus de confiance & de juſtice on n'a dit à ſa nation : *Jugez nous, & voyez ſi nous ſommes de fidèles dépoſitaires de vos intérêts, de votre gloire & de votre bonheur.* L'empire eſt aſſez fortement conſtitué pour réſiſter aux ſecouſſes inſéparables de cet uſage, & pour donner cet avantage à des voiſins peu favorablement diſpoſés.

Mais ce gouvernement eſt-il parfait ? Non, parce qu'il n'y a rien & qu'il ne peut rien y avoir de parfait dans le monde. Dans un objet auſſi compliqué, comment tout prévoir ? comment obvier à tout ? Peut-être pour que le chef de la nation fût auſſi dépendant de la volonté du peuple qu'il convient à la ſûreté, à la liberté & au bonheur de celui-ci, faudroit-il que ce chef n'eût aucune propriété hors de ſon royaume ; ſans quoi le bien d'une contrée & le bien de l'autre venant à ſe croiſer, les intérêts de la ſouveraineté précaire ſeront ſouvent ſacrifiés à l'intérêt de la ſouveraineté héréditaire ; ſans quoi les ennemis auront deux grands moyens d'inquiéter la nation, tantôt en intimidant le roi de la

Grande-Bretagne par des menaces adreſſées à l'électeur d'Hanovre, tantôt en engageant celui-là dans des guerres funeſtes qu'ils prolongeront à leur diſcrétion, tantôt en réduiſant celui-ci à les terminer par des paix honteuſes. La nation aura-t elle la lâcheté d'abandonner ſon roi dans des querelles qui lui ſeront étrangeres ? Si elle s'en mêle, ne ſera-ce pas à ſes dépens, au prix de ſon argent & de ſes hommes ? Qui ſait ſi le péril du ſouverain étranger ne le rendra pas vil & même traître au ſouverain national ? En pareil cas qu'auroit donc à faire de mieux la nation Britannique que de dire à ſon roi : *Ceſſe d'être notre ſouverain, ou ceſſe d'être électeur ; abdique les états que tu tiens de tes aïeux, ſi tu veux garder ceux que tu tiens de nous.*

Une conſtitution où le pouvoir législatif & le pouvoir exécutif ſont ſéparés, porte en elle-même le germe d'une diviſion perpétuelle. Il eſt impoſſible que la paix règne entre des corps politiques oppoſés. Il faut que la prérogative cherche à s'étendre & preſſe la liberté. Il faut que la liberté cherche à s'étendre & preſſe la prérogative.

Quelque admiration que l'on ait pour un gouvernement, s'il ne peut ſe conſerver que par les mêmes moyens qu'il s'eſt établi ; ſi ſon hiſtoire à venir doit être la même que par le paſſé, des révoltes, des guerres civiles, des peuples écraſés, des rois égorgés ou chaſſés, un état d'alarmes & de troubles continuels :

qui eſt-ce qui en voudroit à ce prix? Si la paix au-dedans & au-dehors eſt l'objet de toute adminiſtration, que penſer d'un ordre de choſes incompatible avec la paix?

Ne ſeroit-il pas à ſouhaiter que le nombre des repréſentans fût proportionné à la valeur des propriétés, la juſte meſure du patriotiſme? N'eſt-il pas abſurde qu'un pauvre hameau, qu'un malheureux village en députe autant & plus à l'aſſemblée des communes que la ville ou la contrée la plus opulente? Quel intérêt ces hommes peuvent-ils prendre à la félicité publique qu'ils ne partagent preſque point? Quelle façilité de mauvais miniſtres ne doivent-ils pas trouver dans leur indigence pour les corrompre & obtenir, à prix d'argent, la pluralité des voix dont ils ont beſoin? O honte! l'homme riche achète les ſuffrages de ſes commettans pour obtenir l'honneur de les repréſenter; la cour achète les ſuffrages des repréſentans pour gouverner plus deſpotiquement. Une nation ſage ne travailleroit-elle pas à prévenir l'une & l'autre corruption? N'eſt-il pas étonnant que cela ne ſe ſoit pas fait, le jour qu'un repréſentant eut l'impudence de faire attendre ſes commettans dans ſon antichambre, & de leur dire enſuite: *Je ne ſais ce que vous voulez, mais je n'en ferai qu'à ma tête; je vous ai achetés fort cher, & j'ai bien réſolu de vous vendre le plus cher que je pourrai*: le jour même où le miniſtre ſe vanta d'avoir dans ſon porte-

feuille le tarif de toutes les probités de l'Angleterre ?

N'y a-t-il rien à objecter contre cet effort de trois pouvoirs, agiſſant perpétuellement l'un ſur l'autre, & tendant ſans ceſſe à un équilibre qu'ils n'obtiendront jamais ? Cette lutte ne reſſemble t-elle pas un peu à une continuelle anarchie ? N'expoſe-t-elle pas à des troubles dans leſquels, d'un moment à l'autre, le ſang des citoyens peut être verſé, ſans qu'on ſache ſi l'avantage reſtera du côté de la tyrannie ou du côté de la liberté. Tout bien conſidéré, une nation moins indépendante & plus tranquille ne ſeroit-elle pas plus heureuſe ?

Ces vices & d'autres encore n'entraîneront-ils pas un jour la décadence de cette adminiſtration ? Je l'ignore : mais je ſais que ce ſeroit un grand malheur pour les nations. Toutes lui doivent un ſort plus doux que celui dont elles jouiſſoient. L'exemple d'un peuple libre, riche, magnanime & heureux, au milieu de l'Europe, a frappé tous les eſprits. Les principes d'où découloient tant de biens, ont été ſaiſis, diſcutés, préſentés aux monarques & à leurs délégués, qui, pour éviter l'accuſation de tyrannie, ſe ſont vus contraints de les adopter avec plus ou moins de modification. Les anciennes maximes revivroient bientôt, s'il n'exiſtoit pas, pour ainſi dire au milieu de nous, un tribunal perpétuel, qui en démontrât la dépravation & l'abſurdité.

Cependant, ſi les jouiſſances du luxe venoient à pervertir entièrement les mœurs nationales; ſi l'amour des plaiſirs amolliſſoit le courage des chefs & des officiers dans les flottes & dans les armées; ſi l'ivreſſe des ſuccès momentanés; ſi les vaines idées d'une fauſſe grandeur expoſoient la nation à des entrepriſes plus vaſtes que ſes forces; ſi elle ſe trompoit dans le choix de ſes ennemis ou de ſes alliés; ſi elle perdoit ſes colonies à force de les étendre ou de les gêner; ſi l'amour du patriotiſme ne s'exaltoit pas chez elle juſqu'à l'amour de l'humanité: elle ſeroit tôt ou tard aſſervie elle-même, & retomberoit dans ce néant des choſes & des hommes, d'où elle n'eſt ſortie qu'à travers des torrens de ſang, & par les calamités de deux ſiecles de fanatiſme & de guerre. Ce peuple reſſembleroit à tant d'autres qu'il mépriſe, & l'Europe ne pourroit montrer à l'univers une nation dont elle oſât s'honorer. Le deſpotiſme, qui s'appeſantit univerſellement ſur les ames affaiſſées & dégradées, leveroit ſeul la tête au milieu de la ruine des arts, des mœurs, de la raiſon & de la liberté.

L'hiſtoire des Provinces-Unies offre de grandes ſingularités. Le déſeſpoir forma leur union. L'Europe, preſqu'entiere, favoriſa leur établiſſement. Elles avoient à peine triomphé des longs & puiſſans efforts de la cour de Madrid, pour les remettre ſous le joug, qu'elles meſurerent leurs efforts avec ceux

ceux des Bretons, & qu'elles déconcerterent les projets de la France. Elles donnerent enſuite un roi à l'Angleterre, & dépouillerent l'Eſpagne des poſſeſſions qu'elle avoit en Italie & dans les Pays-Bas, pour les donner à l'Autriche. Depuis cette époque, la république s'eſt dégoûtée d'une politique militaire. Elle ne s'occupe plus que de ſa conſervation: mais peut-être avec trop peu d'énergie, de précaution & de vertu.

Son gouvernement, quoique tracé d'avance ſur un plan réfléchi, n'eſt pas moins défectueux que ceux qui ſont l'ouvrage du haſard. Un de ſes principaux vices, c'eſt que la ſouveraineté y eſt trop diſperſée.

C'eſt une erreur de croire que l'autorité réſide dans les états généraux fixés à la Haye. Dans la vérité, le pouvoir des membres, qui compoſent cette aſſemblée, ſe réduit à décider dans les matieres de forme ou de police, & à entretenir les affaires dans leur cours ordinaire. S'agit-il de guerre, de paix, d'alliances, d'impoſitions nouvelles, d'un objet de quelque importance, chacun des députés doit demander des ordres à ſa province, qui elle-même eſt obligée d'obtenir le conſentement des villes. Il réſulte d'un ordre de choſes ſi compliqué que les réſolutions qui exigeroient le plus de ſecret & de célérité, ſont néceſſairement lentes & publiques.

Il ſemble que, dans l'union contractée par cette foule de petits états indépendans les uns des autres & liés ſeulement par un intérêt commun, chacun auroit dû avoir une influence proportionnée à ſon étendue, à ſa population, à ſes richeſſes. Cette heureuſe baſe, qu'une raiſon éclairée auroit dû poſer, n'eſt pas celle de la confédération. La province, qui porte au-delà de la moitié des charges publiques, n'a pas plus de voix que celle qui ne contribue que d'un centieme; & dans cette province, une ville pauvre, déſerte & inconnue a légalement le même pouvoir que cette cité unique, dont l'activité & l'induſtrie ſont un ſujet d'étonnement & de jalouſie pour toutes les nations.

L'unanimité des villes & des provinces, requiſe pour toutes les réſolutions, même les moins importantes, n'eſt pas d'une politique plus judicieuſe. Si les membres les plus conſidérables de la république ſe déterminent à ſe paſſer de l'adhéſion des plus foibles, c'eſt un attentat manifeſte contre les principes de l'union; s'ils mettent un grand intérêt à obtenir leur ſuffrage, ils n'y parviennent que par des complaiſances ou des ſacrifices. Auquel des deux expédiens qu'on ſe ſoit arrêté, lorſque les eſprits étoient partagés, l'harmonie des co-états a été ordinairement troublée, & l'a été ſouvent d'une maniere violente & durable.

Les imperfections d'une conſtitution pa-

reille n'échapperent point vraiſemblablement au prince d'Orange, fondateur de la république. Si ce grand homme permit qu'elles ſerviſſent de baſe au gouvernement qu'on établiſſoit, ce fut ſans doute dans l'eſpérance qu'elles rendroient un ſtadhouder néceſſaire, & qu'on le prendroit toujours dans ſa famille. Cette vue d'une ambition profonde n'a pas été ſuivie d'un ſuccès conſtant; & deux fois on a aboli une magiſtrature ſinguliere qui, à la diſpoſition abſolue des forces de terre & de mer, réuniſſoient beaucoup d'autres prérogatives très-importantes.

A ces époques, remarquables dans l'hiſtoire d'un état unique, dans les annales de l'ancien & du Nouveau-Monde, ſont arrivés de grands changemens. Les auteurs de la révolution ſe ſont hardiment partagé tous les pouvoirs. Une tyrannie intolérable s'eſt partout établie avec plus ou moins d'audace. Sous prétexte que les aſſemblées générales étoient tumultueuſes, fatigantes & dangereuſes, la multitude n'a plus été appellée à l'élection des dépoſitaires de l'autorité publique. Les bourgmeſtres ont choiſi leurs échevins & ſe ſont emparés des finances dont ils n'ont rendu compte qu'à leurs égaux & à leurs cliens. Les ſénateurs ſe ſont arrogé le droit de compléter leurs corps. La magiſtrature s'eſt reſſerrée dans quelques familles, qui ſe ſont attribué un droit preſqu'excluſif de députation aux états généraux. Chaque

province, chaque ville eſt tombée à la diſcrétion d'un petit nombre de citoyens qui, partageant les droits & la dépouille du peuple, ont eu l'art d'éluder ſes plaintes, ou de prévenir la fureur de ſon mécontentement. Le gouvernement eſt devenu preſque ariſtocratique. Si l'on ſe fût borné à réformer ce que la conſtitution avoit de défectueux, la maiſon d'Orange pouvoit craindre de n'être plus rappellée au degré de ſplendeur dont on l'avoit fait deſcendre. Une conduite moins déſintéreſſée a fait deſirer le rétabliſſement du ſtadhoudérat, & on l'a rendu héréditaire, même aux femmes.

Mais cette dignité doit-elle devenir avec le tems un inſtrument d'oppreſſion? Des hommes très-éclairés n'en voient pas la poſſibilité. Rome, diſent-ils, eſt toujours citée pour exemple à tous nos états libres, qui n'ont rien de commun avec elle. Si le dictateur devint l'oppreſſeur de cette république, c'eſt qu'elle avoit opprimé toutes les nations; c'eſt que ſa puiſſance devoit périr par le glaive qui l'avoit fondée; c'eſt qu'une nation compoſée de ſoldats, ne pouvoit échapper au deſpotiſme du gouvernement militaire. Elle tomba ſous le joug, qui le croiroit! parce qu'elle ne payoit point d'impôts. Les peuples conquis étoient ſeuls tributaires du fiſc. Les revenus publics devant être les mêmes après qu'avant la révolution, la propriété ne paroiſſoit pas être attaquée; & le

citoyen crut qu'il ſeroit aſſez libre, tant qu'il ſeroit le maître de ſes biens.

La Hollande, au contraire, gardera ſa liberté, parce qu'elle eſt ſujette à des impôts très-conſidérables. Elle ne peut conſerver ſon pays qu'à grands frais. Le ſentiment de ſon indépendance lui donne ſeul une induſtrie proportionnée au poids de ces contributions, & la patience d'en ſoutenir le fardeau. S'il falloit ajouter aux dépenſes énormes de l'état, celles qu'exige le faſte d'une cour; ſi le prince employoit à ſoudoyer les ſuppôts de la tyrannie, ce qu'il doit aux fondemens d'une terre bâtie ſur la mer, il pouſſeroit bientôt les peuples au déſeſpoir.

L'habitant Hollandois, placé ſur ſes toits, & découvrant au loin la mer s'élevant au-deſſus du niveau des terres de dix-huit à vingt pieds, qui la voit s'avancer en mugiſſant contre ces digues qu'il a élevées, rêve, & ſe dit ſecrètement en lui-même, tôt ou tard, cette bête féroce ſera la plus forte. Il prend en dédain un domicile auſſi précaire, & ſa maiſon en bois ou en pierre à Amſterdam, n'eſt plus ſa maiſon; c'eſt ſon vaiſſeau qui eſt ſon aſyle, & peu-à-peu il prend une indifférence & des mœurs conformes à cette idée. L'eau eſt pour lui, ce qu'eſt le voiſinage des volcans pour d'autres peuples.

Si à ces cauſes phyſiques de l'affoibliſſement de l'eſprit patriotique, ſe joignoit la perte de la liberté, les Hollandois ne quitte-

roient-ils pas un pays qui ne peut être cultivé que par des hommes libres? Ce peuple négociant porteroit ailleurs son esprit de commerce avec son argent. Ces isles de l'Asie, ses comptoirs d'Afrique, ses colonies du Nouveau-Monde, tous les ports de l'Europe, lui ouvriroient un asyle. Quel stadhouder, quel prince révéré chez un tel peuple, voudroit, oseroit en être le tyran?

Un ambitieux insensé, un guerrier féroce, si l'on veut. Mais parmi ceux qui sont prépposés au gouvernement des nations, cette espece d'hommes est-elle donc si rare? Tout semble conspirer pour donner sur ce point important les plus vives inquiétudes à la république. A l'exception de quelques officiers, il n'y a sur ces flottes que peu de nationaux. Ses armées sont composées, recrutées & commandées par des étrangers dévoués à un chef qui ne les armera jamais assez tôt à leur gré contre des peuples auxquels nul lien ne les attache. Les fortereſſes de l'état sont toutes soumises à des généraux qui ne reconnoissent des loix que celles du prince. On ne cesse d'élever aux places les plus importantes, des courtisans perdus de réputation, écrâsés de dettes, dénués de toute vertu, & intéressés au renversement de l'ordre établi. C'est la protection qui a placé, c'est la protection qui maintient dans les colonies, des commandans sans pudeur & sans talent, que la reconnoissance, que la cupidité incli-

nent à l'aſſerviſſement de ces contrées éloignées.

Contre tant de dangers, que pourront l'aſſoupiſſement, la ſoif de la richeſſe, le goût des commodités qui commence à s'introduire, l'eſprit de commerce, des condeſcendances perpétuelles pour une autorité héréditaire? Selon toutes les probabilités? ne faut-il pas qu'inſenſiblement, ſans effuſion de ſang, ſans violence, les Provinces-Unies tombent ſous la monarchie? Comme le deſir de n'être contrarié dans aucune de ſes volontés, ou le deſpotiſme, eſt au fond de toutes les ames plus ou moins exalté, il naîtra, & peut-être bientôt, quelque ſtadhouder, qui, ſans calculer les ſuites funeſtes de ſon entrepriſe, jettera la nation dans les chaînes. C'eſt aux Hollandois à peſer ces obſervations.

L'empire Romain crouloit de toutes parts, lorſque les Germains entrerent dans les Gaules ſous la direction d'un chef de leur choix, dont ils étoient moins les ſujets que les compagnons. Ce n'étoit pas une armée qui bornât ſon ambition à s'emparer de quelques places fortes; ce fut l'irruption d'un peuple qui cherchoit des établiſſemens. Comme on n'attaquoit que des eſclaves mécontens de leur ſort, que des maîtres amollis par les délices d'une longue paix, la réſiſtance ne fut pas opiniâtre. Les conquérans s'approprierent les terres qui leur convenoient, &

ſe ſéparerent peu de temps après pour jouir doucement de leur fortune.

Le partage ne fut pas l'ouvrage d'un haſard aveugle. C'étoit l'aſſemblée générale qui régloit les poſſeſſions, c'étoit ſous ſon autorité qu'on en jouiſſoit. Elles ne furent d'abord accordées que pour une année. Ce terme ſe prolongea peu-à-peu, & s'étendit enfin à toute la vie. On alla même plus loin, lorſque les reſſorts du gouvernement furent relâchés entierement; & ſous les foibles deſcendans de Charlemagne, l'hérédité s'établit aſſez généralement. Cette uſurpation fut conſacrée par une convention ſolemnelle à l'élévation de Hugues-Capet au trône; & alors, le plus deſtructeur de tous les droits, le droit féodal régna dans toute ſa force.

La France ne fut plus alors qu'un aſſemblage de petites ſouverainetés, placées à côté les unes des autres, mais ſans aucun lien. Dans cette anarchie, les ſeigneurs entierement indépendans du chef apparent de la nation, opprimoient à leur gré leurs ſujets ou leurs eſclaves. Si le monarque vouloit s'intéreſſer pour ces malheureux, on lui faiſoit la guerre. Si ces malheureux eux-mêmes, oſoient quelquefois réclamer les droits de l'humanité, ce n'étoit que pour voir s'appéſantir les fers qui les écraſoient.

Cependant l'extinction de quelques maiſons puiſſantes, des traités ou des conquêtes ajoutoient ſucceſſivement au domaine royal

des territoires plus ou moins étendus. Cette acquiſition de pluſieurs provinces forma à la couronne une maſſe de puiſſance qui lui donna de l'activité. Une lutte perpétuelle entre les rois & la nobleſſe, une alternative de prépondérance entre le pouvoir d'un ſeul & celui de pluſieurs: cette ſorte de confuſion dura, preſque ſans intervalle, juſque vers le milieu du quinzieme ſiecle.

Alors changea le caractere des François, par une ſuite d'évènemens qui avoient changé la forme du gouvernement. La guerre, que les Anglois, unis ou ſoumis aux Normands, n'avoient ceſſé de faire à ce royaume depuis deux ou trois cens ans, y répandit l'alarme, & fit de grands ravages. Les victoires de l'ennemi, la tyrannie des grands: tout fit deſirer à la nation que le prince devint aſſez puiſſant pour chaſſer les étrangers & ſoumettre les ſeigneurs. Pendant que des rois ſages & belliqueux travailloient à ce grand ouvrage, il naquit une nouvelle génération. Chacun, après le danger, ſe crut aſſez riche des droits qui étoient reſtés à ſon pere. On ne remonta pas juſqu'à l'origine du pouvoir des rois, qui dérivoit de la nation; & Louis XI ſe trouva, ſans de grands efforts, plus puiſſant que ſes prédéceſſeurs.

Avant lui, l'hiſtoire de France offre une complication d'états, tantôt diviſés & tantôt unis. Depuis ce prince, c'eſt l'hiſtoire d'une grande monarchie. L'autorité de pluſieurs

tyrans eſt concentrée dans une même main. Le peuple n'en eſt pas plus libre : mais c'eſt une autre police. La paix eſt plus ſûre au-dedans, & la guerre plus vigoureuſe au-dehors.

Les guerres civiles qui menent les peuples libres à l'eſclavage, & les peuples eſclaves à la liberté, n'ont fait en France qu'abaiſſer les grands, ſans relever le peuple. Les miniſtres qui ſeront toujours les hommes du prince, tant que la nation n'influera pas dans le gouvernement, ont tous vendu leurs concitoyens à leur maître; & comme le peuple qui n'avoit rien, ne pouvoit rien perdre à cet aſſerviſſement, les rois y ont trouvé d'autant plus de facilité, qu'il a toujours été coloré d'un prétexte de police ou même de ſoulagement. L'antipathie que produit une exceſſive inégalité des conditions & des fortunes, a favoriſé tous les projets qui devoient aggrandir l'autorité royale. Les princes ont eu la politique d'occuper la nation, tantôt de guerres au-dehors, tantôt de diſputes religieuſes au-dedans; de laiſſer diviſer les eſprits par les opinions, & les cœurs par les intérêts; de ſemer & d'entretenir des rivalités entre les divers ordres de l'état; de careſſer tour-à-tour chaque ambition, par une apparence de faveur, & de conſoler l'envie naturelle du peuple par l'humiliation de toutes. La multitude, pauvre, dédaignée, en voyant ſucceſſivement abattre tous les

corps puiſſans, a du-moins aimé dans le monarque l'ennemi de ſes ennemis.

La nation déchue par ſon inadvertance du privilege de ſe gouverner, n'a pas cependant encore ſubi tous les outrages du deſpotiſme. C'eſt que la perte de ſa liberté n'eſt pas l'ouvrage d'une révolution orageuſe & ſubite, mais de la lime de pluſieurs ſiecles. Le caractere national, qui a toujours influé dans l'eſprit des princes & des cours, ne fût-ce que par les femmes, a formé comme un balancement de puiſſance, qui, tempérant par les mœurs l'action de la force & la réaction des volontés, a prévenu ces éclats, ces violences, d'où réſulte où la tyrannie monarchique, ou la liberté populaire.

L'inconſéquence naturelle à l'eſprit d'une nation gaie & vive comme les enfans, a heureuſement prévalu ſur les ſyſtèmes de quelques miniſtres deſpotes. Les rois ont trop aimé les plaiſirs, & en ont trop bien connu la ſource, pour ne pas dépoſer ſouvent ce ſceptre de fer, qui auroit effrayé la ſociété, & diſſipé les frivoles amuſemens dont ils étoient idolâtres. L'intrigue qui les a toujours aſſiégés depuis qu'ils ont appellé les grands à la cour, n'a point ſceé de renverſer les gens en place avec leurs projets. Comme le gouvernement s'eſt altéré d'une maniere inſenſible, les ſujets ont conſervé une ſorte de dignité dans laquelle le monarque même ſembloit reſpecter la ſource ou

l'effet de la ſienne propre. Il s'eſt trouvé long-tems le ſuprême législateur, ſans vouloir ou pouvoir abuſer de toute ſa puiſſance. Arrêté par le ſeul nom des loix fondamentales de ſa nation, il a craint ſouvent d'en choquer les maximes. Il a ſenti qu'on avoit des droits à lui oppoſer. En un mot, il n'y a point eu de tyran, lors même qu'il n'y avoit plus de liberté.

Tels, & plus abſolus encore, ont été les gouvernemens d'Eſpagne & de Portugal, de Naples & de Piémont; toutes les petites principautés d'Italie. Les peuples du Midi, ſoit pareſſe d'eſprit ou foibleſſe de corps, ſemblent être nés pour le deſpotiſme. L'Eſpagne avec beaucoup d'orgueil; l'Italie, malgré tous les dons du génie, ont perdu tous les droits, toutes les traces de la liberté. Par-tout où la monarchie eſt illimitée, on ne peut aſſigner la forme du gouvernement, puiſqu'elle varie, non-ſeulement avec le caractere de chaque ſouverain, mais à chaque âge du même prince. Ces états ont des loix écrites, ont des uſages & des corps privilégiés: mais quand le législateur peut bouleverſer les loix & les tribunaux; quand ſon autorité n'a plus d'autre baſe que la force, & qu'il invoque Dieu pour ſe faire craindre, au lieu de l'imiter pour ſe faire aimer; quand le droit originel de la ſociété, le droit inaliénable de la propriété des citoyens, les conventions nationales, les engagemens du

prince ſont en vain réclamés ; enfin quand le gouvernement eſt arbitraire, il n'y a plus d'état : ce n'eſt plus que la terre d'un ſeul homme.

Dans ces ſortes de pays, il ne ſe formera point des hommes d'état. Loin que ce ſoit un devoir de s'inſtruire des affaires publiques, c'eſt un crime, un danger d'être éclairé ſur l'adminiſtration. Là, comme dans le miniſtere de l'égliſe, la vocation s'appelle grace ; on l'obtient par des prieres. La faveur de la cour, le choix du prince, ſuppléent aux talens. Ce n'eſt pas qu'ils ne ſoient utiles ; on en a beſoin quelquefois pour ſervir, jamais pour commander. Auſſi dans ces contrées, le peuple finit par ſe laiſſer gouverner, pourvu qu'on le laiſſe dormir. Une ſeule législation mérite d'être obſervée dans ces belles régions de l'Europe ; c'eſt le gouvernement de Veniſe. Cet état préſente trois grands phénomenes ; ſa fondation premiere ; ſa puiſſance au tems des croiſades, & ſon adminiſtration actuelle.

Une ville, grande, magnifique, riche, inexpugnable, ſans enceinte & ſans forteresſes, domine ſur ſoixante-douze isles. Ce ne ſont pas des rochers & des montagnes élevés par le tems au ſein d'une vaſte mer : c'eſt plutôt une plaine morcelée & coupée en lagunes par les ſtagnations d'un petit golfe, ſur la pente d'un terrein bas. Ces isles, ſéparées par des canaux, ſont jointes aujourd'hui

par des ponts. Les ravages de la mer les ont formées, les ravages de la guerre les ont peuplées vers le milieu du cinquieme ſiecle. Les habitans de l'Italie fuyant devant Attila, chercherent un aſyle dans l'élément des tempêtes.

Les lagunes Vénitiennes ne compoſoient dans les premiers tems, ni la même ville, ni la même république. Unies par un intérêt commun de commerce, ou plutôt par le beſoin de ſe défendre; elles étoient du reſte diviſées en autant de gouvernemens que d'isles ſoumiſes chacune à ſon tribun.

De la pluralité des chefs naquit la diviſion des eſprits, & la deſtruction du bien public. Ces peuples élurent donc pour ne faire qu'un corps, un prince qui, ſous le nom de duc ou de doge, jouit long-tems de tous les droits de la ſouveraineté, dont il ne lui reſte aujourd'hui que les marques. Les doges furent élus par le peuple juſqu'en 1173. A cette époque les nobles s'approprierent le droit excluſif de nommer le chef de la république; ils s'emparerent de l'autorité, & formerent une ariſtocratie.

Ceux des écrivains politiques qui ont donné la préférence à cette eſpece de gouvernement, ont dit avec une apparence de raiſon, que toutes les ſociétés, de quelle maniere qu'elles ſe ſoient formées, ont été ainſi régies. Si dans les états démocratiques, le peuple vouloit régler lui-même ſon ad-

miniſtration, il tomberoit néceſſairement dans le délire, & le ſoin de ſa conſervation le force de ſe livrer à un ſénat plus ou moins nombreux. Si dans les monarchies, les rois prétendoient tout voir, tout faire eux-mêmes, rien ne ſe verroit, rien ne ſe feroit; & il a fallu recourir à des conſeils, pour préſerver les empires d'une ſtagnation plus funeſte peut-être qu'une activité mal dirigée. Tout ramene donc à l'autorité de pluſieurs & d'un petit nombre; tout ſe conduit ariſtocratiquement.

Mais dans cet ordre de choſes, le commandement n'eſt pas fixe dans une claſſe de citoyens, & l'obéiſſance dans les autres: mais la carriere de l'honneur & des emplois n'eſt pas fermée à quiconque a les talens néceſſaires pour y parvenir; mais les nobles ne ſont pas tout & le peuple rien. Subſtituez l'ariſtocratie, & vous ne trouverez que l'eſclavage & le deſpotiſme.

Dans l'origine, Veniſe tempéra autant qu'il étoit poſſible, les vices de cet odieux & injuſte gouvernement. On y diſtribua, on y balança les branches du pouvoir avec une harmonie remarquable. Des loix ſages & ſéveres furent portées pour réprimer, pour épouvanter l'ambition des nobles. Les grands régnerent ſans bruit, avec une ſorte d'égalité, comme les étoiles brillent au firmament dans le ſilence de la nuit. Ils dûrent ſe conformer extérieurement aux uſages de

tous les ordres de la république, pour que la distinction entre les patriciens & les plébéiens devint moins choquante. L'espoir même de partager, avec le tems, la souveraineté fut conservé à ceux qui en étoient exclus, si par leurs services & leur industrie ils acquéroient un jour de la considération & des richesses.

C'étoit le seul gouvernement régulier qui fût alors en Europe. Un pareil avantage éleva les Vénitiens à une grande opulence, les mit en état de soudoyer des armées, & leur donna des lumieres qui en firent un peuple politique avant tous les autres. Ils régnerent sur les mers; ils eurent une prépondérance marquée dans le continent; ils formerent ou dissiperent des ligues, suivant qu'il convenoit à leurs intérêts.

Lorsque la découverte du Nouveau-Monde & du passage des Indes par le cap de Bonne-Espérance eut ruiné le commerce de la république, elle se vit privée de tout ce qui lui avoit donné de la grandeur, de la force, du courage. A ces illusions qui consoloient en quelque sorte ses sujets de la perte de la liberté, fut substituée la séduction des voluptés, des plaisirs & de la mollesse. Les grands se corrompirent comme le peuple, les femmes comme les hommes, les prêtres comme les laïcs; & la licence ne connut plus de bornes. Venise devint le pays de la terre

où il y avoit le moins de vices & de vertus factices.

A mesure qu'on énervoit les bras, les esprits, les cœurs au-dedans; c'étoit une nécessité qu'on montrât moins de vigueur, moins d'action au-dehors. Aussi la république tomba-t-elle dans une circonspection pusillanime. Elle prit, elle renforça la caractere national de toute l'Italie ombrageuse & défiante. Avec la moitié des trésors & des veilles que lui a coûté depuis deux siecles sa neutralité, elle se seroit peut-être à jamais délivrée des dangers dont à force de précautions elle s'environne.

Au milieu de tant de soins pour sa sûreté, la république ne paroît pas tranquille. Son inquiétude se manifeste par les principes de son gouvernement toujours plus sévere, par une horreur extrême de tout ce qui a quelque élévation; par l'éloignement qu'elle montre pour la raison, dont l'usage lui paroît un crime; par les voiles mystérieux & sombres dont elle couvre ses opérations; par la précaution qu'elle prend constamment de ne placer que des chefs étrangers à la tête de ses foibles troupes, & de leur donner des surveillans; par la défense qu'elle fait indistinctement à tous ceux qui lui sont soumis d'aller se former aux combats sur le théâtre de la guerre; par l'espionnage, les raffinemens d'une politique insidieuse, mille autres moyens qui décelent des craintes & des alar-

mes continuelles. Sa plus grande confiance paroît être dans un inquiſiteur qui rode perpétuellement entre les individus, la hache levée ſur le cou de quiconque pourroit par ſes actions ou par ſes diſcours troubler l'ordre public.

Cependant tout n'eſt pas blâmable à Veniſe. L'impôt qui fournit au fiſc vingt-cinq millions, n'a ni augmenté ni diminué depuis 1707. Tout eſt combiné pour dérober au citoyen l'idée de ſon eſclavage, & le rendre tranquille & gai. Le culte eſt tourné vers les cérémonies. Point de grandes fêtes ſans ſpectacles & ſans muſique. Ne parlez en public ni de politique, ni de religion; & dites, faites à Veniſe tout ce qui vous plaira. Un orateur chrétien prêchant devant les chefs de la république, crut devoir ouvrir ſon diſcours par un éloge du gouvernement: auſſitôt un ſatellite le fait deſcendre de ſa chaire; & le tribunal des inquiſiteurs d'état devant lequel il eſt appellé le lendemain, lui dit: *Qu'avons-nous beſoin de ton panégyrique? ſois plus réſervé.* On ſavoit là qu'on ne tarde pas à cenſurer l'adminiſtration par-tout où il eſt permis de l'exalter. Les inquiſiteurs d'état ne reſtent en fonction que dix-huit mois. Ils ſont choiſis parmi les perſonnages les plus modérés, & la moindre injuſtice eſt ſuivie de leur dépoſition. Ils tutoient tout le monde; ils tutoieroient le doge. Quand on eſt appellé devant eux, il faut comparoître ſans

délai. Un ſecrétaire d'état ne fut point excuſé par la néceſſité de finir ſes dépêches. Il eſt vrai qu'ils inſtruiſent les procès portes fermées : mais ces épouvantails de l'étranger ſont les vrais protecteurs du peuple & le contrepoids à la tyrannie des ariſtocrates. Il y a quelques années qu'on mit en délibération dans le conſeil, ſi l'on n'aboliroit pas ce redoutable tribunal. A l'inſtant les citoyens les plus opulens méditerent leur retraite ; & un roi voiſin annonça que Veniſe n'auroit pas dix ans d'exiſtence après la ſuppreſſion de cette magiſtrature. En effet, ſans la terreur qu'elle inſpire, les citoyens ſeroient ſans ceſſe expoſés aux vexations d'une foule de patriciens qui languiſſent dans l'indigence. Après de violens débats, l'inquiſition fut confirmée à la pluralité des voix, & les quatre moteurs de la délibération ne furent punis que par des fonctions honorables qui les éloignerent de la république.

Pendant le carnaval, les moines & les prêtres vont au ſpectacle & ſe maſquent. On n'ignore pas qu'un eccléſiaſtique avili ne peut rien. Un patricien qui ſe fait moine ou prêtre, n'eſt plus qu'un citoyen commun. On entretient l'horreur des exécutions par leur rareté. Le peuple eſt perſuadé que les diables voltigent au-deſſus du gibet pour ſe ſaiſir de l'ame du ſupplicié. Un capucin s'aviſa de dire que *de cent noyés aucun ne ſeroit ſauvé, que de cent pendus aucun ne ſeroit damné.*

Comme il importe aux Vénitiens qu'on ne craigne pas d'être noyé, & qu'on craigne d'être pendu, le prédicateur eut ordre d'enſeigner le contraire, malgré l'autorité de S. Auguſtin

Si les armées navales des Vénitiens ne ſont commandées que par un patricien, c'eſt depuis que le célebre Moroſini, amiral de leur flotte à l'expédition du Péloponnèſe, les avertit qu'il avoit été le maître de les affamer. Si les troupes de terre ne peuvent avoir qu'un étranger pour général, c'eſt par la juſte crainte qu'un citoyen n'abuſât de l'amour du ſoldat pour devenir le tyran de ſa patrie.

Il y a une multitude de magiſtrats prépoſés à différentes affaires, ce qui doit en accélérer l'expédition. Le doge peut ſolliciter des graces & les obtenir : mais il n'en accorde aucune. Il y a des conſervateurs des loix auxquels les réglemens nouveaux, propoſés au conſeil par le ſénat, ſont renvoyés. Ils en font l'examen, & le conſeil décide ſur leur rapport. Ainſi le conſeil repréſente la république ; le ſénat le légiſlateur ſubordonné au conſeil ; & l'inquiſiteur d'état eſt une eſpece de tribun, protecteur du peuple.

Un inquiſiteur n'eſt pas, ce me ſemble, un perſonnage fort redoutable, ſi on peut le châtier lorſqu'il eſt inſolent. Cherchez en France un huiſſier qui oſe porter une aſſignation à un magiſtrat d'un ordre ſupérieur ;

vous ne le trouverez pas. A Veniſe, on procède juridiquement contre un patricien, contre un inquiſiteur. On fait vendre ſes biens; on ſe ſaiſit de ſa perſonne; on le conduit en priſon.

Le miniſtere Vénitien a dans toutes les cours des agens obſcurs qui l'inſtruiſent du caractere des hommes en faveur & des moyens de les ſéduire: il ſe ſoutient par la fineſſe. Une autre république tire ſa force de ſon courage: c'eſt la Suiſſe.

Les Suiſſes, connus dans l'antiquité ſous le nom d'Helvétiens, ne devoient être ſubjugués, ainſi que les Gaulois & les Bretons, que par Céſar, le plus grand des Romains, s'il eût plus aimé Rome. Ils furent unis à la Germanie, comme province Romaine, ſous l'empire d'Honorius. Les révolutions faciles & fréquentes, dans un pays tel que les Alpes, diviſerent des peuplades, ſéparées par de grands lacs ou de grandes montagnes, en différentes ſeigneuries. La plus conſidérable, occupée par la maiſon d'Autriche, s'empara à la longue de toutes les autres. La conquête entraîna la ſervitude; l'oppreſſion amena la révolte; & de l'excès de la tyrannie, ſortit la liberté.

Treize cantons de payſans robuſtes, qui gardent preſque tous les rois de l'Europe, & n'en craignent aucun; qui ſont mieux inſtruits de leurs vrais intérêts qu'aucune autre nation; qui forment le peuple le plus ſenſé

de notre politique moderne : ces treize cantons compoſent entre eux, non pas une république comme les ſept provinces de la Hollande, ni une ſimple confédération comme le corps Germanique ; mais plutôt une ligue, une aſſociation naturelle d'autant d'états indépendans. Chaque canton a ſa ſouveraineté, ſes alliances, ſes traités à part. La diète générale ne peut faire des loix, ni des réglemens pour aucun.

Les trois plus anciens ſe trouvent liés directement avec chacun des autres. C'eſt par cette liaiſon de convenance, non de conſtitution, que ſi l'un des treize cantons ſe trouvoit attaqué, tous marcheroient à ſon ſecours. Mais il n'y a point d'alliance commune entre tous & chacun d'eux. Ainſi les branches d'un arbre ſe trouvent liées entre elles, ſans tenir immédiatement au tronc commun.

Cependant l'union des Suiſſes fut inaltérable juſqu'au commencement du ſeizieme ſiecle. Alors la religion, ce lien de paix & de charité, vint les diviſer. La réformation fendit en deux le corps Helvétique. L'état fut ſcié par l'Egliſe. Toutes les affaires publiques ſe traitent dans les diètes particulieres des deux communions, Catholique & Proteſtante. Les diètes générales ne s'aſſemblent que pour conſerver une apparence d'union. Malgré ce germe de diſſenſion, la Suiſſe a joui de la paix, bien plus qu'aucune contrée de l'Europe.

Sous le gouvernement Autrichien, l'oppreſſion & les levées de la milice, empêcherent la population de fleurir. Après la révolution, les hommes ſe multiplierent trop, en raiſon de la ſtérilité des rochers. Le corps Helvétique ne pouvoit groſſir, ſans crever; à moins qu'il ne fît des excurſions au-dehors. Les habitans de ſes montagnes devoient, comme les fleuves qui en deſcendent, s'épancher dans les plaines qui bordent les Alpes. Ces peuples ſe ſeroient détruits eux-mêmes, s'ils fuſſent reſtés iſolés. Mais l'ignorance des arts, le manque de matieres pour les fabriques, le défaut d'argent pour attirer chez eux les denrées, ne leur ouvroient aucune iſſue pour l'aiſance & l'induſtrie. Au lieu de devenir conquérans, comme tant de circonſtances réunies ſembloient les y porter, ils tirerent de leur population même un moyen de ſubſiſtance & de richeſſes, une ſource & une matiere de commerce.

Le duc de Milan, maître d'un pays riche, qui étoit ouvert à l'invaſion & difficile à défendre, avoit beſoin de ſoldats. Les Suiſſes, comme des voiſins les plus forts, devoient être ſes ennemis, s'ils n'étoient ſes alliés, ou plutôt ſes gardiens. Il s'établit donc entre ce peuple & le Milanès une ſorte de trafic, où la force devint l'échange de la richeſſe. La nation engagea ſucceſſivement des troupes à la France, à l'empereur, au pape, au duc de Savoie, à tous les potentats d'Italie. Elle ven-

dit ſon ſang à des puiſſances éloignées, aux nations les plus ennemies, à la Hollande, à l'Eſpagne, au Portugal; comme ſi ſes montagnes n'étoient qu'une miniere d'armes & de ſoldats, ouverte à quiconque voudroit acheter des inſtrumens de guerre.

Chaque canton traite avec la puiſſance qui lui offre les meilleures capitulations. Il eſt libre aux ſujets du pays d'aller faire la guerre au loin, chez quelque nation alliée. Le Hollandois eſt par état un citoyen du monde; le Suiſſe eſt par état un deſtructeur de l'Europe. Plus on cultive, plus on conſomme de denrées, plus la Hollande gagne; plus il y a de batailles & de carnage, & plus la Suiſſe proſpere.

C'eſt de la guerre, ce fléau inſéparable du genre-humain, ſauvage ou policé, que les républiques du corps Helvétique ſont forcées de vivre & de ſubſiſter. C'eſt par-là qu'elles tiennent au-dedans le nombre des habitans en proportion avec l'étendue & le rapport de leurs terres, ſans forcer aucun des reſſorts du gouvernement, ſans gêner l'inclination d'aucun individu. C'eſt par ce commerce de troupes avec les puiſſances belligérantes, que la Suiſſe s'eſt préſervée de la néceſſité des émigrations ſubites qui font les invaſions, & de la tentation des conquêtes qui eût cauſé la ruine de la liberté de ces républiques, comme elle perdit toutes les républiques de la Grèce.

Autant

Autant que la prévoyance humaine peut lire dans l'avenir, la ſituation de ce peuple doit être plus permanente que celle de tous les autres, ſi des variétés dans le culte ne deviennent pour lui un inſtrument fatal de diſcorde. Du haut de ſes ſtériles montagnes, il voit gémir ſous l'oppreſſion de la tyrannie, des nations entieres que la nature a placées dans les contrées les plus abondantes; tandis qu'il jouit en paix de ſon travail, de ſa frugalité, de ſa modération, de toutes les vertus qui accompagnent la liberté. Si l'habitude pouvoit émouſſer ſa ſenſibilité pour un ſort ſi doux, il y ſeroit ſans ceſſe ramené par cette foule de voyageurs qui vont chercher dans ſon ſein le ſpectacle d'une félicité qu'on ne voit pas ailleurs. Sans doute que l'amour des richeſſes a un peu altéré cette aimable ſimplicité de mœurs, dans ceux des cantons où les arts & le commerce ont fait des progrès aſſez conſidérables: mais les traits de leur caractere primitif ne ſont pas entierement effacés; & il leur reſte toujours une ſorte de bonheur inconnue aux autres hommes. Peut-on craindre qu'une nation puiſſe ſe laſſer d'une pareille exiſtence?

Le poids des impôts ne ſauroit corrompre les avantages de cette deſtinée. Ces fléaux du genre-humain ſont ignorés dans la plupart des cantons, & ne ſont rien ou preſque rien dans les autres. Seulement en quelques endroits s'eſt introduit un abus bien dangereux.

Des adminiſtrateurs, connus ſous le nom de baillis, ſe permettent d'ordonner arbitrairement des amendes dans leur juriſdiction, & de les détourner à leur utilité particuliere. Ce délire des loix féodales ne peut durer; & l'on perdra bientôt juſqu'à la trace d'un uſage odieux, qui, avec le tems, altéreroit la félicité publique.

Le génie de la nation ne la troublera jamais. Ses penchans la portent à l'ordre, à la tranquillité, à l'harmonie. Ce qui pourroit s'y trouver de caracteres inquiets & dangereux, amis des factions & des orages, vont chercher dans les guerres étrangeres des alimens à leur inquiétude.

Il n'eſt pas poſſible que les divers cantons cherchent à ſe ſubjuguer réciproquement. Ceux où la démocratie eſt établie ſont évidemment trop foibles pour concevoir un projet déraiſonnable; & dans les autres, les patriciens & les plébéïens ne réuniront jamais leurs vœux & leurs forces pour un agrandiſſement, dont les ſuites pourroient devenir funeſtes à l'un des ordres.

La tranquillité du corps Helvétique eſt encore moins menacée par ſes voiſins que par ſes citoyens. Comme dans les démêlés des couronnes, les Suiſſes obſervent une neutralité très-impartiale; comme ils ne ſe rendent garans d'aucun engagement, on ne leur connoît point d'ennemis. Une puiſſance crût-elle avoir à ſe plaindre d'eux, elle étouf-

feroit ſon reſſentiment dans la crainte bien fondée d'échouer dans ſes projets de vengeance contre un pays tout militaire & qui compte autant de ſoldats que d'hommes. Fût-on même aſſuré de le conquérir, il ne ſeroit pas encore attaqué; parce que la politique la plus aveugle & la plus violente n'égorge pas un peuple pour n'occuper que des rochers. Tels ſont les motifs qui peuvent faire croire à la ſtabilité de la république des Suiſſes.

Il nous reſte à parler du gouvernement eccléſiaſtique. Si la fondation du chriſtianiſme préſente à l'eſprit un tableau qui l'étonne, l'hiſtoire des révolutions du gouvernement de l'égliſe n'eſt pas moins ſurprenante. Quelle énorme diſtance de Pierre, pauvre pêcheur ſur les bords du lac de Génézareth & ſerviteur des ſerviteurs de Dieu, à quelques-uns de ſes orgueilleux ſucceſſeurs, le front ceint d'un triple diadème, maîtres de Rome, d'une grande partie de l'Italie, & ſe diſant les rois des rois de la terre! Prenons les choſes à leur origine; ſuivons rapidement les progrès de la ſplendeur & de la corruption de l'égliſe; voyons ce que ſon gouvernement eſt devenu dans l'intervalle de dix-huit ſiecles; & que les ſouverains préſens & à venir s'inſtruiſent de ce qu'ils doivent attendre du ſacerdoce, dont l'unique principe eſt de ſubordonner l'autorité des magiſtrats à l'autorité divine, dont il eſt le dépoſitaire.

Dans une bourgade obſcure de la Judée, au fond de l'attelier d'un pauvre charpentier, s'élevoit un homme d'un caractere auſtere. L'hypocriſie des prêtres de ſon tems révoltoit ſa candeur. Il avoit reconnu la vanité des cérémonies légales & le vice des expiations. A l'âge de trente ans, ce vertueux perſonnage quitte les inſtrumens de ſon métier, & ſe met à prêcher ſes opinions. La populace des bourgs & des campagnes s'attroupe autour de lui, l'écoute & le ſuit. Il s'aſſocie un petit nombre de coopérateurs ignorans, puſillanimes, & tirés des conditions abjectes. Il erre quelque tems autour de la capitale. Il oſe enfin s'y montrer. Un des ſiens le trahit; un autre le renie. Il eſt pris, accuſé de blaſphème & ſupplicié entre deux voleurs. Après ſa mort, ſes diſciples paroiſſent ſur les places publiques, dans les grandes villes, à Antioche, à Alexandrie, à Rome. Ils annoncent aux barbares & aux peuples policés, dans Athènes, à Corinthe, la réſurrection de leur maître. Par-tout on croit à une doctrine qui révolte la raiſon. Par-tout des hommes corrompus embraſſent une morale auſtere dans ſes principes, inſociable dans ſes conſeils. La perſécution s'éleve. Les prédicateurs & leurs proſélites ſont empriſonnés, flagellés, égorgés. Plus on verſe de ſang, plus la ſecte s'étend. En moins de trois ſiecles, les temples de l'idolâtrie ſont renverſés ou déſerts; & malgré

les haines, les héréſies, les ſchiſmes & les querelles ſanglantes qui ont déchiré le chriſtianiſme depuis ſon origine juſqu'à nos derniers tems, il ne reſte preſque d'autres autels élevés qu'à l'homme Dieu mort ſur une croix.

Il n'étoit pas difficile de démontrer aux païens l'abſurdité de leur culte; & dans toutes les diſputes en général, dans celles de religion en particulier, ſi l'on parvient à prouver à ſon adverſaire qu'il ſe trompe, il en conclut auſſi-tôt que vous avez raiſon. La providence, qui tend à ſes fins par toutes ſortes de moyens, voulut que cette mauvaiſe logique conduisît les hommes dans la voie du ſalut. Le fondateur du chriſtianiſme ne s'arrogea aucune autorité, ni ſur les aſſociés de ſa miſſion, ni ſur ſes ſectateurs, ni ſur ſes concitoyens. Il reſpecta l'autorité de Céſar. En ſauvant la vie à la femme adultere, il ſe garda bien d'attaquer la loi qui la condamnoit à mort. Il renvoie deux freres, diviſés ſur le partage d'une ſucceſſion, au tribunal civil. Perſécuté, il ſouffre la perſécution. Au milieu des intolérans, il recommande la tolérance. *Vous ne ferez point*, dit-il à ſes diſciples, *deſcendre le feu du ciel ſur la tête de l'incrédule; vous ſecouerez la pouſſiere de vos ſandales, & vous vous éloignerez.* Attaché ſur la croix, la tête couronnée d'épines, le côté percé d'une lance, il dit à Dieu ſon pere: *Pardonne-leur, Seigneur; car ils ne ſavent ce qu'ils font.* Inſtruire les

nations & les baptiſer : voilà l'objet de la miſſion des apôtres. Employer la perſuaſion, s'interdire la violence, aller comme Dieu avoit envoyé ſon fils : voilà les moyens. Dans aucun tems, le ſacerdoce ne s'eſt conformé à ces maximes ; & la religion n'en a pas moins proſpéré.

A meſure que la doctrine nouvelle fait des progrès, il s'inſtitue entre ſes miniſtres une ſorte d'hiérarchie, des évêques, des prêtres, des acolytes, des ſacriſtains ou portiers. L'objet de l'adminiſtration eſt déterminé. Il embraſſe le dogme, la diſcipline & les mœurs. Conférer les ordres ſacrés fut le premier acte de la juriſdiction de l'égliſe. Lier, délier, ou aſſigner aux fautes une expiation ſpirituelle & volontaire, ce fut le ſecond. Excommunier le pêcheur rebelle ou hérétique, ce fut le troiſieme ; & le quatrieme, commun à toute aſſociation, d'inſtituer des réglemens de diſcipline. Ces réglemens, ſecrets d'abord, principalement ſur l'adminiſtration des ſacremens, deviennent publics. Il y eut des aſſemblées ou conciles. Les évêques ſont les repréſentans des apôtres ; le reſte du clergé leur eſt ſubordonné. Rien ne ſe décide ſans l'intervention des fideles. C'eſt une véritable DÉMOCRATIE. Dans les affaires civiles, on s'en rapportoit à l'arbitrage des évêques. On blâmoit les chrétiens d'avoir des procès ; on les blâmoit encore davantage de ſe traduire devant le magiſtrat. Il eſt probable que

les biens étoient en commun, & que l'évêque en disposoit à son gré.

Jusqu'ici tout se passe sans l'intervention de la puissance séculiere. Mais sous Aurélien, les chrétiens demandent main forte à l'empereur contre Paul de Samozate; Constantin exile Arius & condamne au feu ses écrits; Théodose sévit contre Nestorius; & ces innovations fixent l'époque d'un second état de la juridiction ecclésiastique; un écart de sa simplicité primitive; un mélange de puissance spirituelle & d'autorité coactive. Les fideles, en nombre prodigieux dès le second siecle, sont distribués en différentes églises, soumises à la même administration. Entre ces églises, il y en avoit de plus ou de moins importantes; l'autorité séculiere se mêle de l'élection des évêques, & la confusion des deux puissances s'accroît. Il y en avoit de pauvres & de riches; & voilà la premiere origine de l'ambition des pasteurs. Dans chacun, il y avoit des fideles indigens; les évêques furent les dépositaires des aumônes: & voilà la source la plus ancienne de la corruption de l'église.

Que les progrès de l'autorité ecclésiastique depuis la fin du troisieme siecle sont rapides! On plaide devant les évêques. Ils sont arbitres en matieres civiles. La sentence arbitrale de l'évêque est sans appel, & son exécution renvoyée aux magistrats. Le procès d'un clerc ne peut être porté hors de la province. La

distinction du crime civil & du crime ecclésiastique, & avec cette distinction celle du privilege clérical naissent. L'appel au souverain est permis, s'il arrive que la sentence de l'évêque soit infirmée au tribunal du magistrat. Long-tems avant ces concessions, les évêques ont obtenu l'inspection sur la police & les mœurs; ils connoissent de la prostitution, des enfans-trouvés, des curatelles, des insensés, des mineurs; ils visitent les prisons; ils pressent les élargissemens; ils déferent au souverain la négligence des juges; ils s'immiscent de l'emploi des deniers publics, de la construction & réparation des grandes routes & d'autres édifices. Et c'est ainsi que, sous prétexte de s'entr'aider, les deux autorités se mêloient & préparoient les dissentions qui devoient un jour s'élever entre elles. Tel fut dans les premiers siecles, dans les beaux jours de l'église, le troisieme état de son gouvernement, MOITIÉ CIVIL, MOITIÉ ECCLÉSIASTIQUE, auquel on ne sait plus quel nom donner. Est-ce par la foiblesse des empereurs? est-ce par leur crainte? est-ce par l'intrigue? est-ce par la sainteté des mœurs, que les chefs du christianisme se concilierent tant & de si importantes prérogatives? Alors la terreur religieuse avoit peuplé les déserts de solitaires. On en comptoit plus de soixante-seize mille. C'étoit une pepiniere de diacres, de prêtres & d'évêques.

Conſtantin a transféré le ſiege de l'empire à Bizance. Rome n'en eſt plus la capitale. Les barbares, qui l'ont priſe, repriſe & pillée, ſe convertiſſent. La deſtinée du chriſtianiſme vainqueur des dieux du capitole étoit de s'emparer des deſtructeurs du trône des Céſars; mais en changeant de religion, ces chefs de horde ne changerent pas de mœurs. Les étranges chrétiens, s'écrie l'hiſtorien de l'égliſe, que Clovis & ſes ſucceſſeurs! Malgré l'analogie du régime eccléſiaſtique avec le régime féodal, ce ſeroit une viſion que de faire de l'un le modele de l'autre. Les études tombent; les prêtres emploient le peu de lumieres qu'ils ont conſervées, à forger des titres & à fabriquer des légendes. Le concert des deux puiſſances s'altere. La naiſſance & la richeſſe des évêques attachent les Romains qui n'ont & ne peuvent avoir que du mépris & de l'averſion pour de nouveaux maîtres, les uns païens, les autres hérétiques, tous féroces. Perſonne ne doute de la donation de Conſtantin, Charlemagne confirme celle de Pepin. La grandeur de l'évêque de Rome s'accroît ſous Louis-le-débonnaire & ſous Othon. Il s'attribue une ſouveraineté que les bienfaiteurs s'étoient réſervée. La preſcription fait ſon titre comme celui des autres potentats. L'égliſe étoit déja infectée de maximes pernicieuſes; & l'opinion que l'évêque de Rome pouvoit dépoſer les rois étoit générale. Originairement, la primauté de ce

ſiege ſur les autres n'étoit fondée que ſur un jeu de mots : *Tu es pierre, & ſur cette pierre, j'édifierai mon égliſe.*

Différentes cauſes concoururent dans la ſuite à cimenter cette prérogative. Le prince des apôtres avoit été le premier évêque de Rome. Rome étoit le centre de réunion de toutes les autres égliſes dont elle ſoulageoit l'indigence. Elle avoit été la capitale du monde ; & le nombre des chrétiens n'étoit nulle part auſſi grand. Le titre de pape étoit un titre commun à tous les évêques ſur leſquels celui de Rome n'obtint la ſupériorité qu'au bout de onze ſiecles. Alors le gouvernement eccléſiaſtique ne penche pas ſeulement vers la MONARCHIE, il a fait des pas vers LA MONARCHIE UNIVERSELLE.

Sur la fin du huitieme ſiecle paroiſſent les fameuſes décrétales d'Iſidore de Seville. Le pape s'annonce comme infaillible. Il s'affranchit de la ſoumiſſion aux conciles. Il tient dans ſa main deux glaives, l'un ſymbolique de la puiſſance ſpirituelle, l'autre de la puiſſance temporelle. Il n'y a plus de diſcipline. Les prêtres ſont les eſclaves du pape ; les rois ſont ſes vaſſaux. Il leur impoſe des tributs ; il anéantit les anciens juges ; il en crée de nouveaux. Il fait des primats. Le clerc eſt ſouſtrait à toute juriſdiction civile. Le décret du moine Gratien comble le mal cauſé par les décrétales. Le clergé s'occupe du ſoin d'accroître ſes revenus par toute voie. La

poſſeſſion de ſes biens eſt déclarée immuable & ſacrée. On effraya par des menaces ſpirituelles & temporelles. La dixme fut impoſée. On trafiqua des reliques ; on encouragea les pélerinages. Ce fut la ruine des mœurs & le dernier coup porté à la diſcipline de l'égliſe. On expioit une vie criminelle par une vie vagabonde. On imagina les jugemens de Dieu, ou les déciſions par l'eau, par le feu, par le ſort des ſaints. Aux opinions ſuperſtitieuſes ſe joignit la folie de l'aſtrologie judiciaire. Tel fut l'état de l'égliſe d'occident, UN DESPOTISME ABSOLU avec toutes ſes atrocités.

L'égliſe d'orient eut auſſi ſes calamités. L'empire Grec avoit été démembré par les Arabes muſulmans, les Scythes modernes, les Bulgares & les Ruſſes. Ces derniers n'étoient pas ſortis meilleurs des eaux du baptême. Le mahométiſme ravit au chriſtianiſme une partie de ſes ſectateurs, & jetta l'autre dans l'eſclavage. En occident, le barbare chriſtianiſé avoit porté ſes mœurs dans l'égliſe. En orient, le Grec s'étoit dépravé par le commerce avec une race d'hommes toute ſemblable. Cependant les études parurent ſe réveiller ſous le ſavant & ſcélérat Photius. Tandis que ce clergé lutte contre les ténebres, le nôtre devient chaſſeur & guerrier, & poſſède des ſeigneuries à la charge du ſervice militaire ; des évêques & des moines marchent ſous des drapeaux, maſſacrent &

ſont maſſacrés. Les privileges de leurs domaines les ont engagés dans les affaires publiques. Ils errent avec les cours ambulantes ; ils aſſiſtent aux aſſemblées nationales, devenues parlemens & conciles ; & voilà l'époque de l'entiere confuſion des deux puiſſances. C'eſt alors que les évêques ſe prétendent nettement juges des ſouverains ; que Vamba eſt mis en pénitence, revêtu d'un froc & dépoſé ; que le droit de régner eſt conteſté à Louis-le-débonnaire ; que les papes s'immiſcent des querelles de nation à nation, non comme médiateurs, mais comme deſpotes ; qu'Adrien II défend à Charles-le-chauve d'envahir les états de Clotaire ſon neveu ; & que Grégoire IX écrit à S. Louis : *Nous avons condamné Fréderic II, ſoi-diſant empereur ; nous l'avons dépoſé, & élu à ſa place le comte Robert, votre frere.*

Mais ſi les clercs empietent ſur les droits de la puiſſance temporelle, des ſeigneurs laïcs nomment & inſtallent des paſteurs ſans la participation des évêques ; des bénéfices réguliers paſſent à des ſéculiers ; les cloîtres ſont mis au pillage. On ne rougit, ni de l'incontinence, ni de la ſimonie. Les évêchés ſont vendus. Les abbayes ſont achetées. Le prêtre a ſa femme ou ſa concubine. Les temples publics ſont abandonnés. Ce déſordre amene l'abus & le mépris des cenſures. Elles pleuvent ſur les rois, ſur leurs ſujets ; & le ſang coule dans toutes les contrées. L'é-

gliſe & l'empire ſont dans L'ANARCHIE. Les pélerinages ſervent de prélude aux croiſades, ou à l'expiation des crimes par des aſſaſſinats. Des eccléſiaſtiques de tous les ordres ; des fideles de toutes les conditions s'enrôlent. Des gens écraſés de dettes ſont diſpenſés de les payer. Des malfaiteurs échappent à la pourſuite des loix. Des moines pervers rompent la clôture de leur ſolitude. Des maris diſſolus quittent leurs femmes. Des courtiſannes vont exercer leur infâme métier au pied du ſépulcre de leur dieu & proche de la tente de leur roi. Mais il eſt impoſſible de ſuffire à ces expéditions & aux ſuivantes ſans finance. On lève un impôt ; & de-là naît la prétention du pape ſur tous les biens de l'égliſe ; l'inſtitution d'une multitude d'ordres militaires ; l'alternative pour les vaincus de l'eſclavage ou du chriſtianiſme, de la mort ou du baptême ; & pour conſoler le lecteur de tant de maux, l'accroiſſement de la navigation & du commerce qui enrichirent Veniſe, Gènes, Piſe, Florence ; la décadence du gouvernement féodal par le dérangement de la fortune des ſeigneurs, & l'habitude de la mer qui peut-être prépara de loin la découverte du Nouveau-Monde. Mais je n'ai pas le courage de ſuivre plus loin la peinture des déſordres & l'accroiſſement exhorbitant de l'autorité papale. Sous Innocent III il n'y a plus qu'un tribunal au monde : il eſt à Rome. Il n'y a plus qu'un maître : il eſt à Ro-

me, d'où il règne ſur l'Europe par ſes légats. L'hiérarchie eccléſiaſtique s'étend d'un degré par la création des cardinaux. Il ne manquoit plus au deſpote que des janiſſaires : il en eut par la création d'une multitude d'ordres monaſtiques. Rome, autrefois la maîtreſſe du monde par les armes, l'eſt devenue par l'opinion. Eh pourquoi les papes, tout puiſſans ſur les eſprits, oublierent-ils de conſerver aux foudres ſpirituelles leur terreur, en ne les lançant que contre les ſouverains ambitieux & injuſtes ? Qui ſait ſi ce tribunal tant deſiré, où les têtes couronnées puſſent être citées, n'auroit pas exiſté dans Rome ; & ſi la menace d'un pere commun, appuyée d'une ſuperſtition générale, n'auroit pas amené la fin des guerres ?

La milice papale, laborieuſe & ſévere dans ſon origine, les moines ſe corrompent. Les évêques excédés des entrepriſes des légats, des magiſtrats ſéculiers & des moines ſur leur juriſdiction, attentent de leur côté ſur la juriſdiction ſéculiere, avec une audace dont il eſt difficile de ſe faire une idée. Si le clerc eût pu ſe réſoudre à faire élever des gibets, nous ſerions peut-être à préſent ſous un gouvernement tout-à-fait ſacerdotal. C'eſt la maxime que *l'égliſe abhorre le ſang* qui nous en a garantis. Il y avoit des écoles en France & en Italie. Celles de Paris étoient célebres vers la fin du onzieme ſiecle. Les colleges ſe multiplioient, & toutefois cet état de l'égliſe

que nous avons expoſé ſans fiel & ſans exagération, ſe perpétue dans tous les pays chrétiens depuis le neuvieme juſqu'au quatorzieme ſiecle, intervalle de quatre à cinq cens ans. Les empereurs ont perdu l'Italie. Les papes y ont acquis une grande puiſſance temporelle. Perſonne ne s'eſt encore élevé contre leur puiſſance ſpirituelle. Les intérêts de ce ſouverain ſont embraſſés par tous les Italiens. La dignité de l'épiſcopat reſte éclipſée par le cardinalat. Le clergé ſéculier eſt toujours dominé par le clergé régulier. Veniſe ſeule a connu & défendu ſes droits. L'irruption des Maures en Eſpagne y a jetté le chriſtianiſme dans une abjection dont il s'eſt à peine relevé depuis deux cens ans ; & l'inquiſition l'y montre juſqu'à nos jours ſous l'aſpect le plus hideux : l'inquiſition, tribunal terrible, tribunal inſultant à l'eſprit de J. C., tribunal qui doit être déteſté, & des ſouverains, & des évêques, & des magiſtrats & des ſujets ; des ſouverains, qu'il oſe menacer & contre leſquels il a quelquefois cruellement ſévi ; des évêques, dont il anéantit la juriſdiction ; des magiſtrats, dont il uſurpe l'autorité légitime ; des ſujets, qu'il tient dans une continuelle terreur, qu'il réduit au ſilence & qu'il condamne à la ſtupidité, par le péril de s'inſtruire, de lire, d'écrire & de parler ; tribunal qui n'a dû ſon inſtitution & qui ne doit ſa durée dans les contrées où il s'eſt maintenu, qu'à une politique ſacrilege

& jalouſe d'éterniſer des préjugés & des prérogatives qui ne pourroient être diſcutés ſans s'évanouir.

Avant le ſchiſme de Henri VIII, l'Angleterre étoit ſoumiſe au pape, même pour le temporel. Londres a ſecoué le joug de Rome, mais on voit moins dans la réforme l'ouvrage de la raiſon que de la paſſion. L'Allemagne a oppoſé des excès à des excès; & depuis Luther, les Catholiques & les Schiſmatiques s'y ſont montrés également ivres, les uns de la tyrannie papale, les autres de l'indépendance. Le chriſtianiſme s'établit en Pologne avec toutes les prétentions de l'autorité papale. En France, on regardoit la puiſſance temporelle comme ſubordonnée à la puiſſance ſpirituelle. Au ſentiment des fauteurs des opinions ultramontaines, ce royaume, ainſi que tous ceux de la terre relevoit de l'égliſe de Rome; les princes pouvoient être excommuniés, & les ſujets déliés du ſerment de fidélité. Mais le coloſſe papal y chanceloit, & dès le quatorzieme ſiecle, il touchoit au moment de ſa chûte. Alors les études ſe renouvellent. On s'applique aux langues anciennes. La premiere grammaire Hébraïque eſt publiée. Le college royal eſt fondé. Vers le milieu du quinzieme, l'art de l'imprimerie eſt inventé. Une multitude d'ouvrages en tout genre ſortent de la pouſſiere des bibliotheques monaſtiques pour paſſer dans les mains des peuples. La langue vul-

gaire ſe perfectionne. On traduit. Le ſouverain & des particuliers forment d'amples collections de livres. Les conciles, les peres, l'écriture-ſainte ſont lus. On s'occupe du droit canonique. On s'inſtruit de l'hiſtoire de l'égliſe. L'eſprit de critique naît. Les apocryphes ſont démaſqués; les originaux reſtitués dans leur pureté. Les yeux des ſouverains & des eccléſiaſtiques s'ouvrent; les diſputes de religion les éclairent. On recherche l'origine des immunités, des exemptions, des privileges, & l'on s'en démontre la vanité. On remonte aux tems anciens, & l'on en compare la diſcipline avec les uſages modernes. L'ordre hyérarchique de l'égliſe ſe relève; les deux puiſſances rentrent dans leurs limites. Les déciſions de l'égliſe reprennent leur vigueur; & ſi la tyrannie papale n'a pas été étouffée en France, elle y gémit ſous des chaînes très-étroites. Notre clergé, en 1681, décida que la puiſſance temporelle étoit indépendante de la ſpirituelle, & que le pape étoit ſoumis aux canons de l'égliſe. Si la miſſion du prêtre eſt de droit divin; s'il lui appartient de lier & de délier, peut-il ne pas excommunier l'impénitent & l'hérétique, ſouverain ou particulier? Dans nos principes, c'eſt un pouvoir qu'on ne ſauroit lui refuſer: mais les hommes ſages voient à cette procédure violente de ſi fâcheuſes conſéquences qu'ils ont déclaré qu'il n'y falloit preſque jamais recourir. L'excommunication entraî-

ne-t-elle la dépoſition du ſouverain & délie-t-elle les ſujets du ſerment de fidélité? Ce ſeroit un crime de lèze-majeſté de le penſer. D'où l'on voit que le gouvernement eccléſiaſtique, du moins en France, a paſſé de la TYRANNIE ANARCHIQUE à une ſorte D'ARISTOCRATIE TEMPÉRÉE.

Mais s'il m'étoit permis de m'expliquer ſur une matiere auſſi importante, j'oſerois aſſurer que ni en Angleterre, ni dans les contrées hérétiques de l'Allemagne, des Provinces-Unies & du Nord, on n'eſt remonté aux véritables principes. Mieux connus, que de ſang & de troubles ils auroient épargné; de ſang païen, de ſang hérétique, de ſang chrétien, depuis la premiere origine des cultes nationaux juſqu'à ce jour; & combien ils en épargneroient dans l'avenir, ſi les maîtres de la terre étoient aſſez ſages & aſſez fermes pour s'y conformer.

L'état, ce me ſemble, n'eſt point fait pour la religion, mais la religion eſt faite pour l'état. Premier principe.

L'intérêt général eſt la regle de tout ce qui doit ſubſiſter dans l'état. Second principe.

Le peuple, ou l'autorité ſouveraine dépoſitaire de la ſienne, a ſeule le droit de juger de la conformité de quelque inſtitution que ce ſoit avec l'intérêt général. Troiſieme principe.

Ces trois principes me paroiſſent d'une

évidence inconteſtable, & les propoſitions qui ſuivent n'en ſont que des corollaires.

C'eſt donc à cette autorité & à cette autorité ſeule qu'il appartient d'examiner les dogmes & la diſcipline d'une religion; les dogmes, pour s'aſſurer, ſi, contraires au ſens commun, ils n'expoſeroient point la tranquillité à des troubles d'autant plus dangereux que les idées d'un bonheur à venir s'y compliqueront avec le zèle pour la gloire de Dieu & la ſoumiſſion à des vérités qu'on regardera comme révélées; la diſcipline, pour voir ſi elle ne choque pas les mœurs régnantes, n'éteint pas l'eſprit patriotique, n'affoiblit pas le courage, ne dégoûte point de l'induſtrie, du mariage & des affaires publiques, ne nuit pas à la population & à la ſociabilité, n'inſpire pas le fanatiſme & l'intolérance, ne ſème point la diviſion entre les proches de la même famille, entre les familles de la même cité, entre les cités du même royaume, entre les différens royaumes de la terre; ne diminue point le reſpect dû au ſouverain & aux magiſtrats, & ne prêche ni des maximes d'une auſtérité qui attriſte, ni des conſeils qui mènent à la folie.

Cette autorité, & cette autorité ſeule, peut donc proſcrire le culte établi, en adopter un nouveau, ou même ſe paſſer de culte, ſi cela lui convient. La forme générale du gouvernement en étant toujours au premier inſtant

de ſon adoption ; comment la religion pourroit-elle preſcrire par ſa durée ?

L'état a la ſuprématie en tout. La diſtinction d'une puiſſance temporelle & d'une puiſſance ſpirituelle eſt une abſurdité palpable ; & il ne peut & ne doit y avoir qu'une ſeule & unique juriſdiction, par-tout où il ne convient qu'à l'utilité publique d'ordonner ou de défendre.

Pour quelque délit que ce ſoit, il n'y aura qu'un tribunal ; pour quelque coupable, qu'une priſon ; pour quelque action illicite, qu'une loi. Toute prétention contraire bleſſe l'égalité des citoyens; toute poſſeſſion eſt une uſurpation du prétendant aux dépens de l'intérêt commun.

Point d'autre concile que l'aſſemblée des miniſtres du ſouverain. Quand les adminiſtrateurs de l'état ſont aſſemblés, l'égliſe eſt aſſemblée. Quand l'état a prononcé, l'égliſe n'a plus rien à dire.

Point d'autres canons que les édits des princes & les arrêts des cours de judicature.

Qu'eſt-ce qu'un délit commun & un délit privilégié, où il n'y a qu'une loi, une choſe publique, des citoyens ?

Les immunités & autres privileges excluſifs ſont autant d'injuſtices commiſes envers les autres conditions de la ſociété qui en ſont privées.

Un évêque, un prêtre, un clerc peut s'expatrier, s'il lui plaît : mais alors il n'eſt plus

rien. C'eſt à l'état à veiller à ſa conduite; c'eſt à l'état à l'inſtaller & à le déplacer.

Si l'on entend par bénéfice autre choſe que le ſalaire que tout citoyen doit recueillir de ſon travail; c'eſt un abus à réformer promptement. Celui qui ne fait rien n'a pas le droit de manger.

Eh pourquoi, le prêtre ne pourroit-il pas acquérir, s'enrichir, jouir, vendre, acheter & teſter comme un autre citoyen?

Qu'il ſoit chaſte, docile, humble, indigent même; s'il n'aime pas les femmes; s'il eſt d'un caractere abject, & s'il préfere du pain & de l'eau à toutes les commodités de la vie. Mais qu'il lui ſoit défendu d'en faire le vœu. Le vœu de chaſteté répugne à la nature & nuit à la population; le vœu de pauvreté n'eſt que d'un inepte ou d'un pareſſeux; le vœu d'obéiſſance à quelqu'autre puiſſance qu'à la dominante & à la loi, eſt d'un eſclave ou d'un rebelle.

S'il exiſtoit donc dans un recoin d'une contrée ſoixante mille citoyens enchaînés par ces vœux, qu'auroit à faire de mieux le ſouverain, que de s'y tranſporter avec un nombre ſuffiſant de ſatellites armés de fouets, & de leur dire: ſortez, canaille fainéante, ſortez: aux champs, à l'agriculture, aux atteliers, à la milice?

L'aumône eſt le devoir commun de tous ceux qui ont au-delà du beſoin abſolu.

Le ſoulagement des vieillards & des in-

firmes indigens, celui de l'état qu'ils ont ſervi.

Point d'autres apôtres que le légiſlateur & les magiſtrats.

Point d'autres livres ſacrés que ceux qu'ils auront reconnus pour tels.

Rien de droit divin que le bien de la république.

Je pourrois étendre ces conſéquences à beaucoup d'autres objets : mais je m'arrête ici, proteſtant que ſi dans ce que j'ai dit, il y a quelque choſe de contraire au bon ordre d'une ſociété raiſonnable, & à la félicité des citoyens, je le rétracte; quoique j'aie peine à me perſuader que les nations puiſſent s'éclairer & ne pas ſentir un jour la vérité de mes principes. Au reſte, je préviens mon lecteur, que je n'ai parlé que de la religion extérieure. Quant à l'intérieure, l'homme n'en doit compte qu'à Dieu. C'eſt un ſecret entre lui & celui qui l'a tiré du néant & qui peut l'y replonger.

Maintenant, ſi nous revenons ſur nos pas, nous trouverons que tous les gouvernemens ſont compris ſous quelqu'une des formes que nous avons décrites, & qui ſont diverſement modifiées, par la ſituation locale, la maſſe de la population, l'étendue du territoire, l'influence des opinions & des occupations, les relations extérieures & la viciſſitude des événemens qui agiſſent ſur l'organiſation des corps politiques, comme l'impreſſion des

fluides environnans agit ſur les corps phyſiques.

Ne croyez pas, comme on le dit ſouvent, que les gouvernemens ſoient à-peu-près les mêmes, ſans autre différence que celle du caractere des hommes qui gouvernent. Cette maxime eſt peut-être vraie dans les gouvernemens abſolus, chez les nations qui n'ont pas en elles-mêmes le principe de leur volonté. Elles prennent le pli que le prince leur donne : élevées, fieres & courageuſes pour un monarque actif, amoureux de la gloire ; indolentes & morne ſous un roi ſuperſtitieux ; pleines d'eſpérance ou de crainte, ſous un jeune prince ; de foibleſſe & de corruption ſous un vieux deſpote ; ou plutôt alternativement confiantes & lâches, ſous les miniſtres que l'intrigue ſuſcite. Dans ces états, le gouvernement prend le caractere de l'adminiſtration : mais dans les états libres, l'adminiſtration prend le caractere du gouvernement.

Quoi qu'il en ſoit de la nature & du reſſort des conſtitutions qui gouvernent les hommes, l'art de la législation étant celui qui demande le plus de perfection, eſt auſſi le plus digne d'occuper les meilleurs génies. La ſcience du gouvernement ne contient pas des vérités iſolées, ou plutôt elle n'a pas un ſeul principe qui ne tienne à toutes les branches d'adminiſtration.

L'état eſt une machine très-compliquée,

qu'on ne peut monter ni faire agir, ſans en connoître toutes les pieces. On n'en ſauroit preſſer ou relâcher une ſeule, que toutes les autres n'en ſoient dérangées. Tout projet utile pour une claſſe de citoyens ou pour un moment de criſe, peut devenir funeſte à toute la nation, & nuiſible pour un long avenir. Détruiſez ou dénaturez un grand corps, ces mouvemens convulſifs, qu'on appelle coups d'état, agiteront la maſſe nationale, qui s'en reſſentira peut-être durant des ſiecles. Toutes les innovations doivent être inſenſibles, naître du beſoin, être inſpirées par une ſorte de cri public, ou du moins s'accorder avec le vœu général. Anéantir ou créer tout-à-coup, c'eſt empirer le mal & corrompre le bien. Agir ſans conſulter la volonté générale, ſans recueillir, pour ainſi dire, la pluralité des ſuffrages dans l'opinion publique; c'eſt aliéner les cœurs & les eſprits, tout décréditer, même le bon & l'honnête.

L'Europe auroit à déſirer que les ſouverains, convaincus de la néceſſité de perfectionner la ſcience du gouvernement, vouluſſent imiter un établiſſement de la Chine. Dans cet empire, on diſtingue les miniſtres en deux claſſes, celle des *penſeurs* & celle des *ſigneurs*. Tandis que la derniere eſt occupée du détail & de l'expédition des affaires, la premiere n'a d'autre travail que de former des projets, ou d'examiner ceux qu'on lui préſente. Au ſentiment des admirateurs du gou-

ver-

vernement Chinois, c'eſt la ſource de tous les réglemens judicieux qui font régner dans ces régions la législation la plus ſavante, par l'adminiſtration la plus ſage. Toute l'Aſie eſt ſous le deſpotiſme, mais en Turquie, en Perſe, c'eſt le deſpotiſme de l'opinion par la religion; à la Chine, c'eſt le deſpotiſme des loix par la raiſon. Chez les Mahométans, on croit à l'autorité divine du prince: chez les Chinois, on croit à l'autorité naturelle de la loi raiſonnée. Mais dans ces empires, c'eſt la perſuaſion qui meut les volontés.

Dans l'heureux état de police & de lumiere où l'Europe eſt parvenue, on ſent bien que cette conviction des eſprits qui opere une obéiſſance libre, aiſée & générale, ne peut venir que d'une certaine évidence de l'utilité des loix. Si les gouvernemens ne veulent pas ſoudoyer des *penſeurs*, qui peut-être deviendroient ſuſpects ou corrompus dès qu'ils ſeroient mercenaires; qu'ils permettent du moins aux eſprits ſupérieurs de veiller en quelque ſorte ſur le bien public. Tout écrivain de génie eſt magiſtrat né de ſa patrie. Il doit l'éclairer, s'il le peut. Son droit c'eſt ſon talent. Citoyen obſcur ou diſtingué, quels que ſoient ſon rang ou ſa naiſſance, ſon eſprit toujours noble, prend ſes titres dans ſes lumieres. Son tribunal, c'eſt la nation entiere; ſon juge eſt le public, non le deſpote qui ne l'entend pas, ou le miniſtre qui ne veut pas l'écouter.

Toutes ces vérités ont leurs limites, ſans doute; mais il eſt toujours plus dangereux d'étouffer la liberté de penſer, que de l'abandonner à ſa pente, à ſa fougue. La raiſon & la vérité triomphent de l'audace des eſprits ardens, qui ne s'emportent que dans la contrainte, & ne s'irritent que de la perſécution. Rois & miniſtres, aimez le peuple; aimez les hommes, & vous ſerez heureux. Ne craignez alors ni les eſprits libres & chagrins, ni la révolte des méchans. Celle des cœurs eſt bien plus dangereuſe: car la vertu s'aigrit & s'indigne juſqu'à l'atrocité. Caton & Brutus étoient vertueux; ils n'eurent à choiſir qu'entre deux grands attentats, le ſuicide ou la mort de Céſar.

Souvenez-vous que l'intérêt du gouvernement n'eſt que celui de la nation. Quiconque diviſe en deux cet intérêt ſi ſimple, le connoît mal, & ne peut qu'y préjudicier.

L'autorité diviſe ce grand intérêt, lorſque les volontés particulieres ſont ſubſtituées à l'ordre établi. Les loix & les loix ſeules doivent régner. Cette règle univerſelle n'eſt pas un joug pour le citoyen, mais une force qui le protege, une vigilance qui aſſure ſa tranquillité. Il ſe croit libre; & cette opinion qui fait ſon bonheur décide de ſa ſoumiſſion. Les fantaiſies arbitraires d'un adminiſtrateur inquiet & entreprenant viennent-elles renverſer cet heureux ſyſtème; les peuples qui par habitude, par préjugé ou par amour-pro-

pre ſont aſſez généralement portés à regarder le gouvernement ſous lequel ils vivent comme le meilleur de tous, perdent une illuſion que rien ne peut remplacer.

L'autorité diviſe ce grand intérêt, lorſqu'elle perſévere opiniâtrément dans une erreur où elle eſt tombée. Qu'un fol orgueil ne l'aveugle pas, & elle verra que des variations qui la rameneront au vrai & au bon, loin d'affoiblir ſes reſſorts les fortifieront. Revenir d'une mépriſe dangereuſe, ce n'eſt pas ſe démentir, ce n'eſt pas étaler aux peuples l'inconſtance du gouvernement; c'eſt leur en démontrer la ſageſſe & la droiture. Si leur reſpect devoit diminuer, ce ſeroit pour la puiſſance qui ne connoîtroit jamais ſes torts ou les juſtifieroit toujours, & non pour celle qui les avoueroit & s'en corrigeroit.

L'autorité diviſe ce grand intérêt, lorſqu'elle ſacrifie à l'éclat terrible & paſſager des exploits guerriers, la tranquillité, l'aiſance & le ſang des peuples. Vainement cherche-t-on à juſtifier ces penchans deſtructeurs par des ſtatues & des inſcriptions. Ces monumens de l'arrogance & de la flatterie ſeront détruits un jour par le tems, ou renverſés par la haîne. Il n'y aura de mémoire reſpectée que celle du prince qui aura préféré la paix qui devoit rendre ſes ſujets heureux, à des victoires qui n'euſſent été que pour lui; qui aura regardé ſon empire comme ſa famille;

qui n'aura uſé de ſon pouvoir que pour l'avantage de ceux qui le lui avoient confié. Son nom & ſon caractere ſeront généralement chéris. Les peres inſtruiront leur poſtérité du bonheur dont ils ont joui. Ces enfans le rediront à leurs neveux ; & ce délicieux ſouvenir conſervé d'âge en âge ſe perpétuera dans chaque foyer, & dans tous les ſiecles.

L'autorité diviſe ce grand intérêt, lorſque celui aux mains de qui la naiſſance ou l'élection ont mis les rênes du gouvernement, les laiſſe flotter au gré d'un haſard aveugle ; lorſqu'il préfere un lâche repos à la dignité, à l'importance des fonctions dont il a été chargé. Son inaction eſt un crime, eſt une infamie. L'indulgence qu'on auroit eue pour ſes fautes, on la refuſera juſtement à ſon indolence. Cette ſévérité ſera d'autant plus légitime, que ſon caractere l'aura décidé à ſe laiſſer remplacer par les premiers ambitieux qui ſe ſeront offerts, & preſque néceſſairement par des hommes incapables. Eût-il eu le bonheur infiniment rare de faire un bon choix, il ſeroit encore impardonnable, parce qu'il n'eſt pas permis de ſe décharger de ſes devoirs ſur d'autres. Il mourra ſans avoir vécu. Son nom ſera oublié ; ou ſi l'on ſe ſouvient de lui, ce ſera comme de ces rois fainéans dont l'hiſtoire a dédaigné avec raiſon de compter les années.

L'autorité diviſe ce grand intérêt, lorſque les places qui décident du repos public ſont

confiées à des intrigans vils & corrompus, lorſque la faveur obtient les récompenſes dues aux ſervices. Alors ſont briſés ces reſſorts puiſſans qui aſſurent la grandeur & la durée des empires. Toute émulation s'éteint. Les citoyens éclairés & laborieux ſe cachent ou ſe retirent. Les méchans, les audacieux ſe montrent inſolemment & proſpèrent. La préſomption, l'intérêt, les paſſions les plus déſordonnées mènent tout, décident de tout. On compte pour rien la juſtice. La vertu tombe dans l'aviliſſement; & les bienſéances, qui pourroient en quelque ſorte la remplacer, ſont regardées comme des préjugés antiques, comme des uſages ridicules. Le découragement au-dedans, l'opprobre au-dehors: voilà ce qui reſte à une nation autrefois puiſſante & reſpectée.

Un bon gouvernement peut quelquefois faire des mécontens: mais quand on fait beaucoup de malheureux ſans aucune ſorte de proſpérité publique, c'eſt alors que le gouvernement eſt vicieux de ſa nature.

Le genre-humain eſt ce qu'on veut qu'il ſoit; c'eſt la maniere dont on le gouverne, qui le décide au bien ou au mal.

Un état ne doit avoir qu'un objet; & cet objet eſt la félicité publique. Chaque état a ſa maniere d'aller à ce but; & cette maniere eſt ſon eſprit, ſon principe auquel tout eſt ſubordonné.

Un peuple ne ſauroit avoir d'induſtrie pour

les arts, ni de courage pour la guerre, ſans confiance & ſans amour pour le gouvernement. Mais dès que la crainte a rompu tous les autres reſſorts de l'ame, une nation n'eſt plus rien, un prince eſt expoſé à mille entrepriſes au-dehors, à mille dangers au-dedans. Mépriſé de ſes voiſins, haï de ſes ſujets, il doit trembler jour & nuit ſur le ſort de ſon royaume & ſur ſa propre vie. C'eſt un bonheur pour une nation, que le commerce, les arts & les ſciences y fleuriſſent. C'eſt même un bonheur pour ceux qui la gouvernent, quand ils ne veulent pas la tyranniſer. Rien n'eſt ſi facile à conduire que des eſprits juſtes: mais rien ne hait autant qu'eux la violence & la ſervitude. Donnez des peuples éclairés aux monarques; laiſſez les brutes aux deſpotes.

Le deſpotiſme s'élève avec des ſoldats, & ſe diſſout par eux. Dans ſa naiſſance, c'eſt un lion qui cache ſes griffes pour les laiſſer croître. Dans ſa force, c'eſt un frénétique qui déchire ſon corps avec ſes bras. Dans ſa vieilleſſe, c'eſt Saturne qui, après avoir dévoré ſes enfans, ſe voit honteuſement mutilé par ſa propre race.

Le gouvernement peut ſe diviſer en légiſlation & en politique. La législation agit audedans, & la politique au-dehors.

III. Politique.

Les peuples ſauvages & chaſſeurs ont plutôt une politique qu'une législation. Gou-

vernés chez eux par les mœurs & l'exemple, ils n'ont des conventions ou des loix que de nation à nation. Des traités de paix ou d'alliance font tout leur code.

Telles étoient à-peu-près les sociétés des tems anciens. Séparés par des déserts, sans communication de commerce ou de voyages, ces peuples n'avoient que des intérêts du moment à démêler. Finir une guerre en fixant les limites d'un état, c'étoit toutes leurs négociations. Comme il s'agissoit de persuader une nation, & non de corrompre une cour par les maîtresses ou les favoris du prince, ils employoient des hommes éloquens; & le nom d'orateur étoit synonyme à celui d'ambassadeur.

Dans le moyen âge, où tout jusqu'à la justice, se décidoit par la force; où le gouvernement gothique divisoit par les intérêts tous les petits états qu'il multiplioit par sa constitution, les négociations n'avoient guere d'influence sur des peuples isolés & farouches, qui ne connoissoient d'autre droit que la guerre, ni des traités, que pour des trèves ou des rançons.

Durant ce long période d'ignorance & de férocité, la politique fut toute concentrée à la cour de Rome. Elle y étoit née des artifices qui avoient fondé le gouvernement des papes. Comme les pontifes influoient par les loix de la religion & par les règles de la hiérarchie, sur un clergé très-nombreux que le

prosélytisme étendoit sans cesse au loin dans tous les états chrétiens, la correspondance qu'ils entretenoient avec les évêques établit de bonne heure à Rome, un centre de communication de toutes ces églises ou de ces nations. Tous les droits étoient subordonnés à une religion qui dominoit exclusivement sur les esprits; elle entroit dans presque toutes les entreprises, ou comme motif, ou comme moyen; & les papes ne manquoient jamais, par les émissaires Italiens qu'ils avoient placés dans les prélatures de la chrétienté, d'être instruits de tous les mouvemens, & de profiter de tous les événemens. Ils y avoient le plus grand intérêt: celui de parvenir à la monarchie universelle. La barbarie des siecles où ce projet fut conçu, n'en obscurcit point l'éclat & la sublimité. Quelle audace d'esprit pour soumettre sans troupes des nations toujours armées! Quel art de rendre respectable & sacrée la foiblesse même du clergé! Quelle adresse à remuer, à secouer les trônes les uns après les autres, pour les tenir tous dans la dépendance! Un dessein si profond & si vaste ne pouvait s'exécuter qu'autant qu'il n'est pas manifesté, ne sauroit convenir à une monarchie héréditaire, où les passions des rois & les intrigues des ministres, mettent tant d'instablité dans les affaires. Ce projet, & le plan général de conduite qu'il exige, ne pouvoient naître que dans un gouvernement électif, où le chef est

pris dans un corps toujours animé du même esprit, imbu des mêmes maximes; où une cour aristocratique gouverne le prince, plutôt qu'elle ne se laisse gouverner par lui.

Pendant que la politique Italienne épioit dans toute l'Europe, & saisissoit les occasions d'aggrandir & d'affermir le pouvoir ecclésiastique, chaque souverain voyoit avec indifférence les révolutions qui se passoient au-dehors. La plupart étoient trop occupés à cimenter leur autorité dans leurs propres états, à disputer les branches du pouvoir aux différens corps qui en étoient en possession, ou qui luttoient contre la pente naturelle de la monarchie au despotisme: ils n'étoient pas assez maîtres de leur propre héritage, pour s'occuper des affaires de leurs voisins.

Le quinzieme siecle fit éclorre un autre ordre de choses. Quand les princes eurent rassemblés leurs forces, ils voulurent les mesurer. Jusqu'alors, les nations ne s'étoient fait la guerre que sur leurs frontieres. Le tems de la campagne se passoit à assembler les troupes que chaque baron levoit toujours lentement. C'étoient des escarmouches entre des partis, & non des batailles entre des armées. Quand un prince, par des alliances ou des héritages, eut acquis des domaines en différens états; les intérêts se confondirent, & les peuples se brouillerent. Il fallut des troupes réglées à la solde du monarque,

pour aller défendre au loin des poſſeſſions qui n'appartenoient pas à l'état. La couronne d'Angleterre ceſſa d'avoir des provinces au cœur de la France : mais celle d'Eſpagne acquit des droits en Allemagne, & celle de France forma des prétentions en Italie. Dès-lors toute l'Europe fut dans une alternative perpétuelle de guerre & de négociation.

L'ambition, les talens, les rivalités de Charles-Quint & de François I, donnerent naiſſance au ſyſtème actuel de la politique moderne. Avant ces deux rois, les deux nations Eſpagnole & Françoiſe, s'étoient diſputé le royaume de Naples, au nom des maiſons d'Aragon & d'Anjou. Leurs querelles avoient excité une fermentation dans toute l'Italie, & la république de Veniſe étoit l'ame de cette réaction inteſtine contre deux puiſſances étrangeres. Les Allemands prirent part à ces mouvemens, ou comme auxiliaires, ou comme intéreſſés. L'empereur & le pape s'y engagerent avec preſque toute la chrétienté. Mais François I & Charles-Quint attacherent à leur ſort les regards, les inquiétudes & la deſtinée de l'Europe. Toutes les puiſſances ſemblerent ſe partager entre deux maiſons rivales, pour affoiblir tour à tour la dominante. La fortune ſeconda l'habileté, la force & la ruſe de Charles-Quint. Plus ambitieux & moins voluptueux que François I, ſon caractere emporta l'é-

quilibre, & l'Europe pencha de ſon côté, mais ne plia pas ſans retour.

Philippe II, qui avoit bien toutes les intrigues, mais non les vertus militaires de ſon pere, hérita des projets & des vues de ſon ambition, & trouva des tems favorables à ſon aggrandiſſement. Il épuiſa ſon royaume d'hommes & de vaiſſeaux, même d'argent, lui qui avoit les mines du Nouveau-Monde; & laiſſa une monarchie plus vaſte, mais l'Eſpagne plus foible qu'elle n'avoit été ſous ſon pere.

Son fils crut renouer les chaînes de l'Europe, en s'alliant à la branche de ſa maiſon qui régnoit en Allemagne. Philippe II s'en étoit détaché par la négligence; Philippe II reprit ce fil de politique. Mais il ſuivit du reſte les principes erronnés, étroits, ſuperſtitieux & pédanteſques de ſon prédéceſſeur. Au-dedans, beaucoup de formalités, mais point de regle, point d'économie. L'égliſe ne ceſſa de dévorer l'état. L'inquiſition, ce monſtre informe, qui cache ſa tête dans les cieux & ſes pieds dans les enfers, tarit la population dans ſa racine, tandis que les guerres & les colonies en moiſſonnoient la fleur. Au-dehors, toujours la même ambition, avec des moyens plus mal-adroits. Téméraire & précipité dans ſes entrepriſes, lent & opiniâtre dans l'exécution, Philippe III réunit tous les défauts qui ſe nuiſent, & font tout avorter, tout échouer. Il épuiſa

le peu de vie & de vigueur qui reſtoit au tronc de la monarchie. Richelieu profita de cette foibleſſe de l'Eſpagne, de la foibleſſe du roi qu'il maîtriſoit, pour remplir ſon ſiecle de ſes intrigues, & la poſtérité de ſon nom. L'Allemagne & l'Eſpagne étoient comme liées par la maiſon d'Autriche : à cette ligue, il oppoſa par contrepoids celle de la France avec la Suede. Ce ſyſtême auroit été l'ouvrage de ſon tems, s'il n'avoit pas été celui de ſon génie. Guſtave Adolphe enchaîna tout le Nord à la ſuite de ſes victoires. L'Europe entiere concourut à l'abaiſſement de l'orgueil Autrichien ; & la paix des Pyrenées fit paſſer les honneurs de la prépondérance de l'Eſpagne à la France.

On avoit accuſé Charles-Quint d'aſpirer à la monarchie univerſelle ; on accuſa Louis XIV de la même ambition. Mais ni l'un ni l'autre ne conçut un projet ſi haut, ſi témeraire. Ils avoient tous les deux paſſionnement à cœur d'étendre leur empire, en élevant leurs familles. Cette ambition eſt également naturelle aux princes ordinaires, nés ſans aucun talent, & aux monarques d'un eſprit ſupérieur, qui n'ont point de vertus ou de morale. Mais ni Charles-Quint, ni Louis XIV n'avoient cette détermination, cette impulſion de l'ame à tout braver, qui fait les héros conquérans : ils n'avoient rien d'Alexandre. Cependant on prit, l'on ſema des alarmes utiles. On

ne ſauroit les concevoir, les répandre trop tôt, quand il s'éleve des puiſſances formidables à leurs voiſins. C'eſt entre les nations ſur-tout, c'eſt à l'égard des rois que la crainte opere la ſûreté.

Quand Louis XIV voulut regarder autour de lui, peut-être dut-il être étonné de ſe voir plus puiſſant qu'il ne le croyoit. Sa grandeur venoit en partie du peu de concert qui régnoit entre les forces & les meſures de ſes ennemis. L'Europe avoit bien ſenti le beſoin d'un lien commun, mais n'en avoit pas trouvé le moyen. En traitant avec ce monarque, fier des ſuccès & vain des éloges, on croyoit gagner beaucoup que de ne pas tout perdre. Enfin les inſultes de la France multipliées avec ſes victoires; la pente de ſes intrigues à diviſer tout, pour dominer ſeule; le mépris pour la foi des traités; ſon ton de hauteur & d'autorité, acheverent de changer l'envie en haîne, de répandre l'inquiétude. Les princes même qui avoient vu ſans ombrage ou favoriſé l'accroiſſement de ſa puiſſance, ſentirent la néceſſité de réparer cette erreur de politique & comprirent qu'il falloit combiner & réunir entre eux une maſſe de forces ſupérieures à la ſienne, pour l'empêcher de tyranniſer les nations.

Des ligues ſe formerent, mais long-tems ſans effet. Un ſeul homme ſut les conduire & les animer. Echauffé de cet eſprit public,

qui ne peut entrer que dans les ames grandes & vertueuſes, ce fut un prince, mais né dans une république, qui ſe pénétra pour l'Europe entiere de l'amour de la liberté, ſi naturel aux eſprits juſtes. Cet homme tourna ſon ambition vers l'objet le plus élevé, le plus digne du tems où il vivoit. Jamais ſon intérêt ne put le détourner de l'intérêt public. Avec un courage qui étoit tout à lui, il ſut braver les défaites qu'il prévoyoit; attendant moins de ſuccès de ſes talens militaires, qu'une heureuſe iſſue de ſa patience & de ſon activité politique. Telle étoit la ſituation des choſes, lorſque la ſucceſſion au trône d'Eſpagne mit l'Europe en feu.

Depuis l'empire des Perſes & celui des Romains, jamais une ſi riche proie n'avoit tenté l'ambition. Le prince qui auroit pu la joindre à ſa couronne, ſeroit monté naturellement à cette monarchie univerſelle, dont le fantôme épouvantoit tous les eſprits. Il falloit donc empêcher que ce trône n'échût à une puiſſance déja formidable, & tenir la balance égale entre les maiſons d'Autriche & de Bourbon, qui ſeules y pouvoient aſpirer par le droit du ſang.

Des hommes verſés dans la connoiſſance des mœurs & des affaires de l'Eſpagne, ont prétendu, ſi l'on en croit Bolingbrock, que ſans les hoſtilités que l'Angleterre & la Hollande exciterent alors, on eût vu Philippe V

auſſi bon Eſpagnol que les Philippes ſes prédéceſſeurs, & que le conſeil de France n'auroit aucune influence ſur l'adminiſtration d'Eſpagne: mais que la guerre faite aux Eſpagnols pour leur donner un maître, les obligea de recourir aux flottes & aux armées d'une couronne, qui ſeule pouvoit les aider à prendre un roi qui leur convînt. Cette idée profonde & juſte a été confirmée par un demi-ſiecle d'expérience. Jamais le génie Eſpagnol n'a pu s'accommoder au goût François. L'Eſpagne, par le caractere de ſes habitans, ſemble moins appartenir à l'Europe qu'à l'Afrique.

Cependant les évènemens répondirent au vœu général. Les armées & les conſeils de la quadruple alliance, prirent un égal aſcendant ſur l'ennemi commun. Au lieu de ces campagnes languiſſantes & malheureuſes qui avoient éprouvé, mais non rebuté le prince d'Orange, on vit toutes les opérations réuſſir aux confédérés. La France, à ſon tour, par-tout humiliée & défaite, touchoit à ſa ruine, lorſque la mort de l'empereur la releva.

Alors on ſentit que l'archiduc Charles venant à hériter de tous les états de la maiſon d'Autriche, s'il joignoit les Eſpagnes & les Indes à ce grand héritage, ſurmonté de la couronne Impériale, auroit dans ſes mains cette même puiſſance exorbitante que la guerre arrachoit à la maiſon de Bourbon.

Les ennemis de la France s'obſtinoient cependant à détrôner Philippe V, ſans ſonger à celui qui rempliroit ſa place ; tandis que les vrais politiques, malgré leurs triomphes, ſe laſſoient d'une guerre, dont les ſuccès devenoient toujours des maux, quand ils ceſſoient d'être des remedes.

Cette diverſité d'opinions brouilla les alliés ; & cette diſſention empêcha que la paix d'Utrecht n'eût pour eux tous les fruits qu'ils devoient ſe promettre de leurs proſpérités. Les meilleures barrieres dont on pouvoit couvrir les provinces des alliés, étoit de découvrir les frontieres de la France. Louis XIV avoit employé quarante ans à les fortifier, & ſes voiſins avoient vu tranquillement élever ces boulevards qui les menaçoient à jamais. Il falloit les démolir : car toute puiſſance forte qui ſe met en défenſe, projette d'attaquer. Philippe reſta ſur le trône d'Eſpagne ; & les bords du Rhin, la Flandre, reſterent fortifiés.

Depuis cette époque, aucune occaſion ne s'eſt préſentée pour réparer l'imprudence commiſe à la paix d'Utrecht. La France a toujours conſervé la ſupériorité dans le continent : mais la fortune en a ſouvent diminué les influences. Les baſſins de la balance politique ne ſeront jamais dans un parfait équilibre, ni aſſez juſtes pour déterminer les degrés de puiſſance, avec une exacte préciſion. Peut-être même ce ſyſtême d'égalité n'eſt-il

qu'une chimere? La balance ne peut s'établir que par des traités, & les traités n'ont aucune ſolidité, tant qu'ils ne ſont faits qu'entre des ſouverains abſolus, & non entre des nations. Ces actes doivent ſubſiſter entre des peuples, parce qu'ils ont pour objet la paix & la ſûreté qui ſont leurs plus grands biens: mais un deſpote ſacrifie toujours ſes ſujets à ſon inquiétude, & ſes engagemens à ſon ambition.

Mais ce n'eſt pas uniquement la guerre qui décide de la prépondérance des nations, comme on l'a cru juſqu'à nos jours. Depuis un demi-ſiecle le commerce y a beaucoup plus influé. Tandis que les puiſſances du continent meſuroient & partageoient l'Europe en portions inégales, que la politique, par ſes ligues, ſes traités & ſes combinaiſons, mettoit toujours en équilibre; un peuple maritime formoit, pour ainſi dire, un nouveau ſyſtême, & ſoumettoit par ſon induſtrie la terre à la mer; comme la nature l'y a ſoumiſe elle-même par ſes loix. Elle créoit ou développoit ce vaſte commerce qui a pour baſe une excellente agriculture, des manufactures floriſſantes, & les plus riches poſſeſſions des quatre parties du monde. C'eſt cette eſpece de monarchie univerſelle, que l'Europe doit ôter à l'Angleterre, en redonnant à chaque état maritime la liberté, la puiſſance qu'il a droit d'avoir ſur l'élément qui l'environne. C'eſt un ſyſtême de bien

public, fondé ſur l'équité naturelle. Ici, la juſtice eſt l'expreſſion de l'intérêt général. On ne ſauroit trop avertir les peuples de reprendre toutes leurs forces, & d'employer les reſſources que leur offrent le climat & le ſol qu'ils habitent, pour acquérir l'indépendance nationale & individuelle où ils ſont nés.

Si les lumieres étoient aſſez répandues en Europe, & que chaque nation connût ſes droits & ſes vrais biens, ni le continent, ni l'océan ne ſe feroient mutuellement la loi : mais il s'établiroit une influence réciproque entre les peuples de la terre & de la mer, un équilibre d'induſtrie & de puiſſance, qui les feroit tous communiquer enſemble pour l'utilité générale. Chacun cultiveroit & recueilleroit ſur l'élément qui lui eſt propre. Les divers états auroient cette liberté d'exportation & d'importation qui doit régner entre les provinces d'un même empire.

Une grande erreur domine dans la politique moderne : c'eſt celle d'affoiblir, autant qu'on peut, ſes ennemis. Mais aucune nation ne peut travailler à la ruine des autres, ſans préparer & avancer ſon aſſerviſſement. Sans doute, il eſt des momens où la fortune offre tout-à-coup un grand accroiſſement de puiſſance à un peuple : mais une proſpérité ſubite eſt peu durable. Souvent il vaudroit mieux ſoutenir des rivaux, que de les oppri-

mer. Sparte refuſa de rendre Athènes eſclave; & Rome ſe répentit d'avoir détruit Carthage.

Cette élévation de ſentimens épargneroit bien des menſonges, bien des crimes à la politique, qui, depuis deux ou trois ſiecles, a eu des objets plus variés & plus importans. Son action étoit autrefois très-reſſerrée. Rarement paſſoit-elle les frontieres de chaque peuple. Sa ſphère eſt ſingulierement aggrandie à meſure que les nations les plus éloignées les unes des autres ont formé des liaiſons entre elles. Elle a ſur-tout reçu un accroiſſement immenſe, lorſque, par des découvertes heureuſes, ou malheureuſes, toutes les parties de l'univers ont été ſubordonnées à celle que nous habitons.

Comme l'étendue qu'acquéroit la politique multiplioit ſes opérations, chaque puiſſance crut convenable à ſes intérêts de fixer dans les cours étrangeres des agens qui n'y avoient été employés que pour un tems fort court. L'habitude de traiter ſans interruption, donna naiſſance à des maximes inconnues juſqu'à cette époque. A la franchiſe, à la célérité des négociations paſſageres, ſuccéderent des longueurs & des ruſes. On ſe tâta; on s'étudia; on chercha à ſe laſſer, à ſe ſurprendre réciproquement. Les ſecrets qui n'avoient pu être pénétrés, devinrent le prix de l'or; & la corruption acheva ce que l'intrigue avoit commencé.

Il paroiſſoit néceſſaire d'offrir des alimens continuels à cet eſprit d'inquiétude, qu'on avoit verſé dans l'ame de tous les ambaſſadeurs. Semblable à l'inſecte inſidieux qui fabrique ſes filets dans l'obſcurité, la politique tendit ſa toile au milieu de l'Europe, & l'attacha en quelque maniere à toutes les cours. On n'en peut toucher aujourd'hui un ſeul fil, ſans les tirer tous. Le moindre ſouverain a quelque intérêt caché, dans les traités entre les grandes puiſſances. Deux petits princes d'Allemagne ne peuvent faire l'échange d'un fief ou d'un domaine, ſans être croiſés ou ſecondés par les cours de Vienne, de Verſailles ou de Londres. Il faut négocier des années entieres dans tous les cabinets, pour un léger arrondiſſement de terrein. Le ſang des peuples eſt la ſeule choſe qu'on ne marchande pas. Une guerre eſt décidée en deux jours, une paix traîne des années entieres. Cette lenteur dans les négociations, qui vient de la nature des affaires, tient encore au caractere des négociateurs.

La plupart ſont des ignorans qui traitent avec quelques hommes inſtruits. Le chancelier Oxenſtiern ordonnoit à ſon fils de ſe diſpoſer à partir pour la Weſtphalie, où devoient ſe pacifier les troubles de l'empire... *Mais*, répondit le jeune homme, *je n'ai fait aucune étude préliminaire à cette importante commiſſion.... Je vous y préparerai*, lui répli-

qua ſon pere. Quinze jours après, ſans avoir parlé depuis à ſon fils, Oxenſtiern lui dit : *Mon fils, vous partirez demain..... Mais mon pere, vous m'aviez promis de m'inſtruire, & vous n'en avez rien fait ? .... Allez toujours,* ajouta l'expérimenté miniſtre, en hauſſant les épaules, *& vous verrez par quels hommes le monde eſt gouverné.* Il y a peut-être deux ou trois cabinets ſages & judicieux en Europe. Tout le reſte eſt livré à des intrigans, parvenus au maniement des affaires par les paſſions & les plaiſirs honteux d'un maître & de ſes maîtreſſes. Un homme arrive à l'adminiſtration, ſans la connoître, prend le premier ſyſtème qu'on offre à ſon caprice ; le ſuit ſans l'entendre, avec d'autant plus d'entêtement qu'il y apporte moins de lumieres ; renverſe tout l'édifice de ſes prédéceſſeurs pour jetter les fondemens du ſien qui n'ira pas à hauteur d'appui. Le premier mot de Richelieu, miniſtre, fut : *le conſeil a changé de maximes.* Ce mot qui ſe trouva bon une fois dans la bouche d'un ſeul homme, peut-être n'eſt-il pas un des ſucceſſeurs de Richelieu qui ne l'ait dit ou penſé. Tous les hommes publics ont la vanité, non-ſeulement de meſurer le faſte de leur dépenſe, de leur ton & de leur air, à la hauteur de leur place : mais auſſi d'enfler l'opinion qu'ils ont de leur eſprit, par l'influence de leur autorité.

Quand une nation eſt grande & puiſſante,

que doivent être ceux qui la gouvernent? La cour & le peuple le disent, mais en deux sens bien opposés. Les ministres ne voient dans leur place que l'étendue de leurs droits; le peuple n'y voit que l'étendue de leurs devoirs. Le peuple a raison, parce qu'enfin les devoirs & les droits de chaque gouvernement devroient être réglés par les besoins & les volontés de chaque nation. Mais ce principe de droit naturel n'est point applicable à l'état social. Comme les sociétés, quelle que soit leur origine, sont gouvernées presque toutes par l'autorité d'un seul homme, les mesures de la politique sont subordonnées au caractere des princes.

Qu'un roi soit foible & changeant, son gouvernement variera comme ses ministres, & sa politique avec son gouvernement. Il aura tour-à-tour des ministres aveugles, éclairés, fermes, légers, fourbes ou sincères, durs ou humains, enclins à la guerre ou à la paix; tels en un mot que la vicissitude des intrigues les lui donnera. Un tel gouvernement n'aura ni système, ni suite dans sa politique. Avec un tel gouvernement tous les autres ne pourront asseoir des vues & des mesures constantes. La politique alors ne peut qu'aller selon le vent du jour & du moment; c'est-à-dire, selon l'humeur du prince. On ne doit avoir que des intérêts momentanés & des liaisons subordonnées à l'instabilité du ministere, sous un regne foible & changeant.

Une autre cauſe de cette inſtabilité, c'eſt la jalouſie réciproque des dépoſitaires de l'autorité royale. L'un, contre le témoignage de ſa conſcience & de ſes lumieres, croiſe, par une baſſe jalouſie, une opération utile dont la gloire appartiendroit à ſon rival. Le lendemain celui-ci joue un rôle auſſi infâme. Le ſouverain accorde alternativement ce qu'il avoit refuſé, ou refuſe ce qu'il avoit accordé. Il ſera toujours facile au négociateur de deviner quel eſt de ſes miniſtres le dernier qu'il a conſulté, mais il lui eſt impoſſible de preſſentir quel ſera ſon dernier avis. Dans cette perplexité, à qui s'adreſſera t-il? A l'avarice & aux femmes, s'il eſt envoyé dans une contrée gouvernée par un homme. A l'avarice & aux hommes, s'il eſt envoyé dans une contrée gouvernée par une femme. Il abdiquera le rôle d'ambaſſadeur ou de député pour prendre celui de corrupteur, le ſeul qui puiſſe lui réuſſir. C'eſt l'or: & quoi encore? l'or qu'il ſubſtituera à la plus profonde politique. Mais ſi, par un haſard dont il n'y a peut-être aucun exemple, l'or manque ſon effet, que fera-t-il? Il ne lui reſte qu'à ſolliciter ſon rappel.

Mais le ſort des nations & l'intérêt politique ſont bien différens dans les gouvernemens républicains. Là, comme l'autorité réſide dans la maſſe ou dans le corps du peuple, il y a des principes & des intérêts publics qui dominent dans les négociations. Il ne faut

pas alors borner l'étendue d'un ſyſtême à la durée d'un miniſtere, ou à la vie d'un ſeul homme. L'eſprit général qui vit & ſe perpétue dans la nation eſt la ſeule regle des négociations. Ce n'eſt pas qu'un citoyen puiſſant, un démagogue éloquent, ne puiſſe entraîner quelquefois un gouvernement populaire dans un écart politique : mais on en revient aiſément. Là, les fautes ſont des leçons, comme les ſuccès. Ce ſont de grands évènemens, & non des hommes, qui font époque dans l'hiſtoire des républiques. Il eſt inutile de vouloir ſurprendre un traité de paix ou d'alliance par la ruſe ou par l'intrigue, avec un peuple libre. Ses maximes le ramenent toujours à ſes intérêts permanens, & tous les engagemens y cedent à la loi ſuprême. Là, c'eſt le ſalut du peuple qui fait tout, tandis qu'ailleurs c'eſt le bon plaiſir du maître.

Ce contraſte de maximes politiques a rendu ſuſpectes ou odieuſes les conſtitutions populaires à tous les ſouverains abſolus. Ils ont craint que l'eſprit républicain n'arrivât juſqu'à leurs ſujets, dont tous les jours ils appeſantiſſent de plus en plus les fers. Auſſi s'apperçoit-on d'une conſpiration ſecrete entre toutes les monarchies, pour détruire & ſapper inſenſiblement les états libres. Mais la liberté naîtra du ſein de l'oppreſſion. Elle eſt dans tous les cœurs : elle paſſera, par les écrits publics, dans les ames éclairées; & par la tyrannie, dans l'ame du peuple.

Tous

Tous les hommes ſentiront enfin, & le jour du réveil n'eſt pas loin, ils ſentiront que la liberté eſt le premier don du ciel, comme le premier germe de la vertu. Les inſtrumens du deſpotiſme en deviendront les deſtructeurs; & les ennemis de l'humanité, ceux qui ſemblent aujourd'hui n'être armés que pour l'exterminer, combattront un jour pour ſa défenſe.

IV. Guerre.

Ici j'allois parler de la guerre, ou de cette fureur qui, allumée par l'injuſtice, par l'ambition ou par la vengeance, raſſemble autour de deux chefs ennemis une multitude d'hommes armés, les précipite les uns ſur les autres, trempe la terre de leur ſang, la jonche de leurs cadavres, & prépare la pâture aux animaux qui les ſuivent, mais qui ſont moins féroces qu'eux.

Tout-à-coup je me ſuis arrêté, & me ſuis demandé, qu'eſt-ce que la paix? Exiſte-t-elle? Ici, au centre de ma propre cité, une multitude d'intérêts oppoſés aux miens me preſſent, & je les repouſſe. J'ai paſſé les limites de l'eſpace que j'appelle ma patrie? on me regarde avec inquiétude; on s'approche de moi; on m'interroge; qui ès-tu? d'où viens-tu? où vas-tu? J'obtiens un lit, & j'allois prendre un peu de repos, lorſqu'un cri ſubit me force de m'éloigner. Je ſuis proſcrit, ſi je reſte; & demain des aſſaſ-

ſins, qui parlent ma langue, incendieront l'aſyle où je fus reçu, égorgeront celui qui me traita comme un concitoyen. La curioſité ou le deſir de m'inſtruire me promene dans une autre contrée ; je l'obſerve, je deviens ſuſpect, & un eſpion s'attache à mes pas. Ai-je le malheur d'adorer Dieu à ma maniere qui n'eſt pas celle du pays ? le prêtre & le bourreau m'environnent ; je m'enfuis, en diſant avec douleur : la paix ! Cette paix ſi deſirée n'exiſte donc nulle part ?

Cependant l'homme de bien a ſes rêves ; & j'avouerai que, témoin des progrès des connoiſſances qui ont affoibli tant de préjugés, & porté dans les mœurs tant de douceur, je m'écriai : que l'eſprit de diſcorde ceſſe ou ſe perpétue entre les nations, non, il n'eſt pas poſſible que l'art infernal des combats s'éterniſe ! Il tombera dans l'oubli. Les peuples qui le perfectionnerent ſeront maudits ; & le moment où ces redoutables inſtrumens de mort ſeront généralement briſés ne ſauroit être fort éloigné. L'univers aura enfin en exécration ces odieux conquérans qui aimoient mieux être la terreur de leurs voiſins que les peres de leurs ſujets, & envahir des provinces que de gagner des cœurs ; qui vouloient que les cris de la douleur fuſſent le ſeul hymne qui accompagnât leurs victoires ; qui élevoient les monumens lugubres deſtinés à immortaliſer leur fureur & leur vanité ſur des campagnes qu'ils avoient dépouillées,

ſur des cités qu'ils avoient réduites en cendres, ſur des cadavres que leur glaive avoit entaſſés; qui prétendoient que l'hiſtoire de leur regne ne fût que le ſouvenir des maux qu'ils auroient faits. On ne trompera pas davantage l'humanité ſur les ſujets de ſon admiration. Aveugle & rampante, elle ne ſe proſternera plus devant ceux qui la fouloient aux pieds. Les fléaux ſeront regardés comme des fléaux; & des crimes éclatans ceſſeront d'occuper les veilles ou les talens des grands artiſtes. Les princes eux-mêmes partageront la ſageſſe de leur ſiecle. La voix de la philoſophie ira réveiller au fond de leurs ames des ſentimens trop long-tems aſſoupis, & leur inſpirera de l'horreur & du mépris pour une gloire ſanguinaire. Ils ſeront affermis dans ces idées par les miniſtres de la religion, qui, uſant du privilege ſacré de leur état, les traîneront au tribunal du grand Juge, où ils auroient à répondre des milliers de malheureux immolés à leurs haînes ou à leurs caprices. S'il étoit arrêté dans les décrets du ciel que les ſouverains perſévéreront dans leur frénéſie, ces innombrables hordes d'aſſaſſins qu'on ſoudoie, jetteront leurs armes loin d'eux. Rempli d'une juſte horreur pour leur déteſtable métier, d'une profonde indignation pour l'abus cruel qu'on faiſoit de leurs bras & de leur courage, ils enverront leurs inſenſés deſpotes vuider eux-mêmes leurs querelles.

Mon illuſion dura peu. Bientôt je penſai que les diſputes des rois ne finiroient non plus que leurs paſſions, & qu'elles ne pourroient ſe décider que par le fer. Je penſai qu'on ne dégoûteroit jamais des horreurs de la guerre des peuples qui, tandis que toutes les cruautés, toutes les dévaſtations poſſibles s'exerçoient ſans ſcrupule & ſans remords ſur le théâtre des diſcordes, trouvoient encore dans leurs paiſibles foyers qu'il n'y avoit pas aſſez de ſieges, aſſez de batailles, aſſez de cataſtrophes pour ſatisfaire leur curioſité, pour amuſer leur oiſiveté. Je penſai qu'il n'y avoit rien de raiſonnable & d'humain à ſe promettre d'un troupeau de bouchers ſubalternes qui, loin de s'abandonner au déſeſpoir, de s'arracher les cheveux, de ſe déteſter & de verſer des ruiſſeaux de larmes à l'aſpect d'une vaſte plaine, ſemée de membres déchirés, la traverſoient d'un air triomphant, trempant leurs pieds dans le ſang, marchant ſur les cadavres de leurs amis, de leurs ennemis, & mêlant des chants d'allégreſſe aux accens plaintifs des moribonds. Il me ſembla que j'entendois le diſcours d'un de ſes tigres qui, mêlant la flatterie à la férocité, diſoit à un monarque conſterné à l'aſpect d'un champ de bataille jonché de membres déchirés, palpitans & encore chauds: *Seigneur, ce n'eſt pas nous, ce ſont ceux-là qui ſont trop heureux;* & arrêta dans les yeux du jeune prince des larmes prêtes à couler, des-

larmes qu'il auroit dû hâter, en lui disant : „ Tiens, regarde les effets de ton ambition, „ de ta folie, de tes fureurs, des nôtres ; & „ sens descendre sur tes joues les gouttes de „ sang qui tombent du laurier dont nous „ venons de ceindre ton front „. D'affligeantes réflexions me plongerent dans la tristesse ; & ce ne fut pas sur le champ que je repris le fil de mes idées, & que je dis :

La guerre fut de tous les tems & de tous les pays, mais l'art militaire ne se trouve que dans certains siecles & chez quelques peuples. Les Grecs l'instituerent & vainquirent toutes les forces de l'Asie. Les Romains le perfectionnerent & conquirent le monde. Ces deux nations, dignes de commander à toutes les autres, puisqu'elles s'éleverent par le génie & la vertu, dûrent leur supériorité à l'infanterie, où l'homme seul est dans toute sa force. Les phalanges & les légions menerent par-tout la victoire sur leurs pas.

Lorsque la molleſſe eut-fait prévaloir la cavalerie dans les armées, Rome perdit de sa gloire & de ses succès. Malgré la discipline de ses troupes, elle ne put résister à des nations barbares qui combattoient à pied.

Cependant ces hommes demi-sauvages, qui, avec les seules armes & les seules forces de la nature, avoient soumis l'empire le plus étendu & le plus policé de l'univers, ne tarderent pas à changer aussi leur infan-

terie en cavalerie. Celle-ci fut proprement appellée *la bataille*, ou l'armée. La nobleſſe, qui poſſédoit ſeule les terres & les droits, ces apanages de la victoire, voulut monter à cheval; & la populace eſclave fut laiſſée à pied, preſque ſans armes & ſans honneur.

Dans un tems où le cheval faiſoit la diſtinction du gentilhomme; où l'homme n'étoit rien, & le chevalier étoit tout; où les guerres n'étoient que des irruptions, & les campagnes qu'une journée; où l'avantage étoit dans la célérité des marches: alors la cavalerie décidoit du ſort des armées. Durant le treizieme & le quatorzieme ſiecles, l'Europe n'avoit, pour ainſi dire, que de la cavalerie. L'adreſſe & la force des hommes ne ſe montroient plus à la lutte, au ceſte, dans l'exercice des bras & dans tous les muſcles du corps: mais dans les tournois, à manier un cheval, à pouſſer une lance au galop. Ce genre de guerre, plus convenable à des Tartares errans qu'à des ſociétés fixes & ſédentaires, étoit un des vices du gouvernement féodal. Une race de conquérans, qui portoit par-tout ſon épée; qui mettoit ſa gloire & ſon mérite dans ſes armes; qui n'avoit d'autre occupation que la chaſſe, ne pouvoit guere aller qu'à cheval, avec tout cet attirail d'orgueil & d'empire dont un eſprit groſſier devoit la ſurcharger. Mais des troupes d'une cavalerie peſamment armée, que pouvoient-elles pour attaquer & défendre

des châteaux & des villes, où l'on étoit gardé par des murs & des eaux ?

C'eſt cette imperfection de l'art militaire qui fit durer pendant des ſiecles une guerre ſans interruption, entre la France & l'Angleterre. C'eſt faute de combattans, qu'on combattoit ſans ceſſe. Il falloit des mois pour aſſembler, pour armer, pour mener en campagne des troupes qui n'y devoient reſter que des ſemaines. Les rois ne pouvoient convoquer qu'un certain nombre de vaſſaux, & à des tems marqués. Les ſeigneurs n'avoient droit d'appeller à leur banniere que quelques tenanciers, à de certaines conditions. Les formes & les règles emportoient tout le tems à la guerre, comme elles conſument tout l'argent dans les tribunaux de juſtice. Enfin les François, las d'avoir éternellement à repouſſer les Anglois, ſemblables au cheval qui implore le ſecours de l'homme contre le cerf, ſe laiſſerent impoſer le joug & le fardeau qu'ils portent aujourd'hui. Les rois levèrent, à leur ſolde, des troupes toujours ſubſiſtantes. Charles VII, après avoir chaſſé les Anglois avec des mercenaires, quand il licentia ſon armée, conſerva neuf mille hommes de cavalerie & ſeize mille hommes d'infanterie.

Ce fut-là l'origine de l'abaiſſement de la nobleſſe, & de l'accroiſſement de la monarchie; de la liberté politique de la nation au-

dehors, mais de ſa ſervitude civile au-dedans. Le peuple ne ſortit de la tyrannie féodale, que pour tomber un jour ſous le deſpotiſme des rois : tant le genre-humain ſemble né pour l'eſclavage ! Il fallut aſſigner des fonds à la ſolde d'une milice ; & les impôts devinrent arbitraires, illimités, comme le nombre des ſoldats. Ceux-ci furent diſtribués dans les différentes places du royaume, ſous prétexte de couvrir les frontieres contre l'ennemi : mais, au fond, pour contenir & opprimer les ſujets. Les officiers, les commandans, les gouverneurs, furent des inſtrumens toujours armés contre la nation même. Ils ceſſerent de ſe regarder, eux & leurs ſoldats, comme des citoyens de l'état, dévoués uniquement à la défenſe des biens & des droits du peuple. Ils ne connurent plus dans le royaume que le roi, prêts à égorger, en ſon nom, & leurs peres & leurs freres. Enfin la milice nationale ne fut plus qu'une milice royale.

L'invention de la poudre, qui demanda de grandes dépenſes & de grands préparatifs, des forges, des magaſins, des arſenaux, mit plus que jamais les armes dans la dépendance des rois, & acheva de donner l'avantage à l'infanterie ſur la cavalerie. Celle-ci prêtoit au feu de l'autre le flanc de l'homme & du cheval. Un cavalier démonté, étoit un homme nul ou perdu ; un cheval ſans guide, portoit le trouble & le déſordre par tous les

rangs. L'artillerie & la mouſqueterie faiſoient, dans les eſcadrons, un ravage plus difficile à réparer que dans les bataillons. Enfin les hommes pouvoient s'acheter & ſe diſcipliner à moins de frais que les chevaux : c'eſt ce qui fit que les rois eurent aiſément des ſoldats.

C'eſt ainſi que l'innovation de Charles VII, funeſte à ſes ſujets, du moins pour l'avenir, préjudicia, par ſon exemple, à la liberté de tous les peuples de l'Europe. Chaque nation eut beſoin de ſe tenir en défenſe contre une nation toujours armée. La politique, s'il y en eût eu dans un tems où les arts, les lettres & le commerce n'avoient point encore ouvert la communication entre les peuples, la politique étoit que les princes euſſent attaqué tous à la fois celui qui s'étoit mis dans un état de guerre continuel. Mais au lieu de l'obliger à poſer les armes, ils les prirent eux-mêmes. Cette contagion gagna d'autant plus vîte, qu'elle paroiſſoit le ſeul garant de la ſécurité des nations.

Cependant on manquoit par-tout des connoiſſances néceſſaires pour diſcipliner une infanterie, dont l'importance commençoit à ſe faire ſentir. La maniere de combattre que les Suiſſes avoient employée comme les Bourguignons, les avoit rendus auſſi fameux que formidables. Avec de peſantes épées & de longues hallebardes, ils avoient toujours renverſé les chevaux & les hommes de la mê-

lice féodale. Impénétrables eux-mêmes, marchant en colonnes épaiſſes, ils abattoient tout ce qui les attaquoit, tout ce qu'ils rencontroient. Chaque puiſſance voulut avoir de ces ſoldats. Mais les Suiſſes ſentant le beſoin qu'on avoit de leurs bras, & ſe faiſant acheter trop cher, il fallut ſe réſoudre à s'en paſſer, & compoſer par-tout une infanterie nationale, pour ne pas dépendre de ces troupes auxiliaires.

Les Allemands furent les premiers à recevoir une diſcipline qui ne demandoit que la force du corps, & la ſubordination des eſprits. Sortis d'une terre féconde en hommes & en chevaux, ils atteignirent preſque à la réputation de l'infanterie Suiſſe, ſans perdre l'avantage de leur cavalerie.

Les François, plus vifs, adopterent avec plus de peine & de lenteur, un genre de milice qui contraignoit tous les mouvemens, & qui ſembloit exiger plus de patience que de fougue. Mais le goût de l'imitation & de la nouveauté prévalut chez une nation légere, ſur cette vanité qui eſt amoureuſe de ſes uſages.

Les Eſpagnols, malgré l'orgueil qu'on leur reproche, enchérirent ſur les Suiſſes, en perfectionnant la diſcipline de ce peuple guerrier. Ils compoſerent une infanterie qui fut tour-à-tour la terreur & l'admiration de l'Europe.

A meſure que l'infanterie augmentoit, caſ-

ſoient par-tout l'uſage & le ſervice de la milice féodale, & la guerre s'étendoit de plus en plus. La conſtitution nationale n'avoit guere permis durant des ſiecles aux différens peuples, de franchir les barrieres de leurs états pour aller s'égorger. La guerre ne ſe faiſoit que ſur les frontieres, entre les peuples limitrophes. Quand la France & l'Eſpagne eurent eſſayé leurs armes à l'extrêmité la plus reculée de l'Italie, il ne fut plus poſſible de convoquer le ban & l'arriere-ban des nations; parce que ce n'étoient pas réellement les peuples qui ſe faiſoient la guerre, mais les rois avec leurs troupes, pour la gloire de leur perſonne ou de leur famille, ſans aucun égard au bien de leurs ſujets. Ce n'eſt pas que les princes ne tâchaſſent d'engager dans leurs querelles l'orgueil national des peuples, mais uniquement pour affoiblir ou pour ſoumettre cette indépendance, qui luttoit encore dans quelques corps, contre l'autorité abſolue où ils s'étoient élevés par degrès.

Toute l'Europe fut en combuſtion. On vit les Allemands en Italie; les Italiens en Allemagne; les François dans l'une & l'autre de ces régions; les Turcs devant Naples & devant Nice; les Eſpagnols tout-à-la-fois, en Afrique, en Hongrie, en Italie, en Allemagne, en France, & dans les Pays-Bas. Toutes ces nations, en aiguiſant, en trempant leurs armes dans leur ſang, ſe forme-

rent dans la ſcience de ſe battre & de ſe détruire avec un ordre, une meſure infaillibles.

La religion mit aux priſes les Allemands contre les Allemands, les François contre les François : mais ſur-tout la Flandre avec l'Eſpagne. C'eſt dans les marais de la Hollande qu'échoua toute la fureur d'un roi bigot & deſpote; d'un prince ſuperſtitieux & ſanguinaire ; de deux Philippes & d'un duc d'Albe. C'eſt dans les Pays-Bas qu'on vit une république ſortir des gibets de la tyrannie & des buchers de l'inquiſition. Après que la liberté eut rompu ſes chaînes, qu'elle eut trouvé ſon aſyle dans l'océan, elle éleva ſes remparts ſur le continent. Les Hollandois imaginerent les premiers l'art de fortifier les places ; tant le génie & la création appartiennent aux ames libres. Leur exemple fut imité par-tout. Les grands états n'avoient beſoin que de fortifier leurs frontieres. L'Allemagne & l'Italie, partagées entre pluſieurs princes, furent hériſſées d'un bout à l'autre de fortes citadelles. On n'y voyage point ſans trouver chaque ſoir des portes fermées & des ponts-levis à l'entrée des villes.

Tandis que Naſſau, armé pour aſſurer l'indépendance de ſa patrie, renouvelloit la ſcience des fortifications, la paſſion de la gloire, pouſſoit Guſtave à chercher, ſur les traces des anciens, les principes preſque entierement perdus de la guerre de campagne. Il

eut la gloire de les trouver, de les appliquer, de les répandre : mais, s'il en faut croire les juges les plus expérimentés, il n'y mit pas les modifications qu'auroit exigées la différence des esprits, des constitutions & des armes. Ses éleves, tout grands capitaines qu'ils étoient, n'oserent pas être plus hardis ou plus éclairés que lui ; & cette timide circonspection empêcha les changemens, arrêta les progrès qu'on auroit dû faire. Seulement, Cohorn & Vauban ouvrirent les yeux à l'Europe sur l'art de défendre, mais sur-tout d'attaquer les places. Par une de ces contradictions qui se remarquent quelquefois dans les nations comme parmi les individus, il arriva que, malgré son caractere bouillant & impétueux, le François se montra plus propre qu'aucun peuple aux sieges, & qu'il parut acquérir au pied des murailles la patience & le sens froid qui lui manquent le plus souvent dans les autres opérations militaires.

Le roi de Prusse parut, & avec lui naquit un ordre inconnu de choses. Sans se laisser imposer par l'exemple ou l'autorité de ceux qui l'avoient précédé, ce prince créa une tactique presqu'entierement nouvelle. Il fit voir que des troupes, en quelque nombre qu'elles fussent, pouvoient être disciplinées & manœuvrieres ; que les mouvemens des plus grandes armées n'étoient pas assujettis à des calculs plus compliqués ni moins certains que les plus foibles corps ; & que

les mêmes reſſorts qui mettoient en action un bataillon pouvoient, bien maniés, combinés par un grand général, faire mouvoir cent mille hommes. Son génie lui fit imaginer des développemens ſavans dont perſonne n'avoit eu l'idée; & donnant en quelque ſorte l'avantage aux jambes ſur les bras, il introduiſit dans ſes évolutions, dans ſes marches, une célérité devenue néceſſaire & preſque déciſive depuis que les armées ont été ſi malheureuſement multipliées, & qu'il a fallu leur faire occuper un front extrêmement étendu.

Ce prince qui, depuis Alexandre, n'a point eu ſon égal dans l'hiſtoire pour l'étendue & la variété des talens; lui qui, ſans avoir été formé par des Grecs, a ſu former des Lacédémoniens; enfin ce monarque qui mérita plus que tout autre d'attacher ſon nom à ſon ſiecle, & qui aura la gloire, puiſque c'en eſt une, d'avoir élevé la guerre à un degré de perfection, dont elle ne peut heureuſement que deſcendre: Frédéric a vu l'Europe entiere ſe jetter avec enthouſiaſme ſur ſes inſtitutions. A l'exemple du peuple Romain, qui en s'inſtruiſant à l'école de ſes ennemis, s'étoit mis en état de leur réſiſter, de les vaincre, de les aſſervir; les nations modernes ont voulu copier un voiſin redoutable par ſa capacité militaire, & qui pouvoit devenir dangereux par ſes ſuccès. Ont-elles atteint leur but? ſans doute, on a réuſſi à imiter quel-

ques pratiques extérieures de ſa diſcipline: mais ſes grands principes ont-ils été bien ſaiſis, bien approfondis, bien combinés? il ſeroit peut-être permis d'en douter.

Quand même cette doctrine ſublime & terrible ſeroit devenue commune aux puiſſances, l'uſage en ſeroit-il égal pour toutes? Les Pruſſiens ne la perdent pas un moment de vue. Ils ne connoiſſent ni les intrigues des cours, ni les délices des villes, ni l'oiſiveté des campagnes. Leurs drapeaux ſont leur toît; des chants guerriers, leur amuſement; les récits de leurs premiers exploits, leur converſation; de nouveaux lauriers, le motif de leurs eſpérances. Sans ceſſe ſous les armes, ſans ceſſe dans les exercices, ils ont continuellement ſous les yeux l'image, preſque la réalité d'une guerre ſavante & opiniâtre, ſoit qu'ils ſoient réunis dans des camps, ſoit qu'ils ſoient diſperſés dans des garniſons.

Militaires de tous les pays, oppoſez à ce tableau celui de votre éducation, de vos loix, de vos mœurs; & comparez-vous à de tels hommes, ſi vous l'oſez. Le ſon des trompettes vous tirera, j'y conſens, de votre aſſoupiſſement. Du bal, des ſpectacles, du ſein de vos maîtreſſes, vous volerez avec ardeur au péril. Mais une fougue paſſagere tiendra-t-elle lieu de cette vigilance, de cette prévoyance qui ſeules peuvent décider des opérations d'une guerre ou d'une campagne? Un corps énervé par de molles habitu-

des, réſiſtera-t-il aux horreurs de la diſette, à la rigueur des ſaiſons, à la diverſité des climats ? Un eſprit dominé par le goût des plaiſirs, ſe pliera-t-il à des méditations ſuivies, profondes & ſérieuſes ? Dans un cœur rempli d'objets frivoles & divers, ne s'en trouvera-t-il aucun qui ſoit l'écueil du courage ? Sur les bords du Pô, du Rhin, du Danube; au milieu de ces deſtructions, de ces ravages qui ſuivent toujours ſes pas, un François couvert de pouſſiere, épuiſé de forces, dénué de tout, ne tournera-t-il pas ſes triſtes regards vers les bords rians de la Loire ou de la Seine ? Ne ſoupirera-t-il pas après ces fêtes ingénieuſes, ces douces liaiſons, ces ſociétés charmantes; après tant de voluptés qu'il y a laiſſées & qui l'y attendent ? Imbu de l'abſurde & malheureux préjugé que la guerre, qui eſt un métier pour les autres nations, n'eſt qu'un état pour lui, ne quittera-t-il pas les camps auſſi-tôt qu'il croira le pouvoir, ſans expoſer trop ouvertement ſa réputation ? Si l'exemple ou les circonſtances ne lui permettent pas de ſuivre ſon inclination, n'épuiſera-t-il pas en quelques mois le revenu de dix années pour métamorphoſer un fourrage en amuſement, ou pour étaler ſon luxe à la tête d'une tranchée ? Le dégoût de ſes devoirs & ſon indifférence pour la choſe publique, ne le rendront-ils pas le jouet d'un ennemi qui aura des principes différens, & une autre conduite ?

Ce n'eſt pas au Roi de Pruſſe, c'eſt à Louis XIV qu'il faut attribuer cette exceſſive multiplication de troupes qui nous offre le ſpectacle de la guerre juſques dans le ſein de la paix. En tenant toujours ſur pied des armées prodigieuſes, l'orgueilleux monarque réduiſit ſes voiſins ou ſes ennemis à des efforts à-peu-près ſemblables. La contagion gagna même les princes, trop foibles pour allumer des incendies, trop pauvres pour les entretenir. Ils vendirent le ſang de leurs légions aux grandes puiſſances; & le nombre des ſoldats s'éleva peu-à-peu en Europe juſqu'à deux millions.

On parle avec horreur des ſiecles de barbarie; & cependant la guerre étoit alors un état violent, un tems d'orage: aujourd'hui, c'eſt preſque un état naturel. La plupart des gouvernemens ſont ou deviennent militaires. La perfection même de la diſcipline en eſt une preuve. La ſûreté dans les campagnes, la tranquillité dans les villes, ſoit que les troupes y paſſent ou qu'elles y ſéjournent, la police qui règne autour des camps & dans les places de garniſon, annoncent bien que les armes ont un frein; mais que tout eſt ſoumis au pouvoir des armes.

Heureuſement les hoſtilités de nos jours ne reſſemblent pas à celles des tems anciens. A ces époques éloignées, les provinces conquiſes étoient dévaſtées; les villes priſes réduites en cendres; les citoyens vaincus,

égorgés ou réduits en ſervitude. La guerre eſt aujourd'hui beaucoup moins cruelle. Après le combat, il n'y a plus d'atrocités. On reſpecte les priſonniers. Les cités ne ſont plus détruites, ni les campagnes ravagées. Ce qu'on exige des peuples aſſujettis en contributions, équivaut à peine à ce qu'ils payoient d'impôts avant leur déſaſtre. Rentrent-ils à la paix dans leurs premiers liens, leur état ſe trouve n'avoir pas changé. Des traités aſſurent-ils au vainqueur leur ſoumiſſion, ils jouiſſent des mêmes avantages que tous ſes ſujets, quelquefois même de pluſieurs prérogatives très-importantes. Auſſi les nations, même les moins éclairées, s'occupent-elles peu de ces diſſentions des princes. Auſſi regardent-elles ces querelles comme des démêlés de gouvernement à gouvernement. Auſſi verroient-elles ces événemens d'un œil tout-à fait indifférent, ſans l'obligation de ſoudoyer les mercénaires chargés d'appuyer l'ambition, l'inquiétude ou les caprices d'un maître tyrannique.

Ces mercénaires ſont fort mal payés. Ils coûtent quatre ou cinq fois moins que le plus abject manœuvre. On ne leur donne que ce qui eſt préciſément néceſſaire pour les empêcher de mourir de faim. Cependant on a multiplié à tel point les troupes, les généraux, les places fortes, l'artillerie, tous les inſtrumens de guerre, que leur entretien a fait le déſeſpoir des peuples. Pour ſubvenir

à ces dépenſes, il a fallu ſurcharger toutes les claſſes de la ſociété qui, refoulant les unes ſur les autres, écraſent la derniere, la plus néceſſaire, celle des cultivateurs. L'accroiſſement des impôts, & la difficulté des recouvremens font mourir de faim & de miſere ces mêmes familles qui ſont les mères & les nourrices des armées.

Si une oppreſſion univerſelle eſt le premier inconvénient de la multiplication de ſoldats, leur oiſiveté en eſt le ſecond. Qu'on les occupe ſans excès, mais ſans relâche, auſſitôt que le bruit des armes aura ceſſé de ſe faire entendre, & leurs mœurs ſeront moins diſſolues, moins contagieuſes; les forces pour ſupporter les fatigues de leur profeſſion ne leur manqueront plus, & leur ſanté ſera rarement altérée; on ne les verra plus conſumés par la faim, par l'ennui & par le chagrin; la déſertion & les querelles ceſſeront d'être communes parmi eux; après le tems de leur ſervice, ils pourront être encore utiles à la ſociété. Pour une modique augmentation de ſolde, ils feront gaiement les chemins par leſquels ils doivent marcher; ils applaniront les montagnes qu'ils doivent gravir; ils fortifieront les villes qu'ils doivent défendre; ils creuſeront les canaux qui doivent porter leurs ſubſiſtances; ils perfectionneront les ports dans leſquels ils doivent s'embarquer; ils délivreront le peuple de la plus cruelle, de la plus ignominieuſe des vexations, la cor-

vée. Après avoir expié dans des travaux utiles le malheur d'être dévoués par état à désoler la terre, à en massacrer les habitans, peut-être cesseront-ils d'être détestés, peut-être parviendront-ils un jour à l'honneur d'être comptés parmi les citoyens.

Les Romains avoient saisi ces vérités, & en avoient fait la base de leur conduite. Comment est-il arrivé que nous autrefois les esclaves, & aujourd'hui les disciples de ces maîtres du monde, nous nous soyons si fort écartés sur ce point important de leurs principes? C'est que l'Europe a cru, c'est que l'Europe croit encore que des mains destinées à manier des armes, à cueillir des lauriers, seroient avilies par des instrumens uniquement maniés par les dernieres classes du peuple. Jusques à quand cet absurde préjugé formé dans des tems barbares subsistera-t-il? Jusques à quand serons-nous au douzieme siecle?

Troisieme inconvénient: augmentation de soldats, diminution de courage. Peu d'hommes naissent propres à la guerre. Si l'on en excepte Lacédémone & Rome, où des citoyens, des femmes libres enfantoient des soldats; où les enfans s'endormoient & s'éveilloient au bruit des fanfares & des chansons guerrieres; où l'éducation dénaturoit les hommes, faisoit d'eux des êtres d'une nouvelle espece: tous les peuples n'ont ja-

mais eu qu'un petit nombre de braves. Auſſi, moins on en lève, plus ils valent. Autrefois chez nos peres, moins policés & plus forts que nous, les armées étoient beaucoup moins nombreuſes que les nôtres, & les guerres plus déciſives. Il falloit être noble ou riche pour faire le ſervice militaire. C'étoit un droit, un honneur, que de prendre les armes. On ne voyoit ſous les drapeaux que des volontaires. Les engagemens finiſſoient avec la campagne. Un homme qui n'auroit pas aimé la guerre, pouvoit s'en retirer. D'ailleurs, il y avoit plus de cette chaleur de ſang & de cette fierté de ſentimens, qui fait le vrai courage. Aujourd'hui, quelle gloire de ſervir des deſpotes qui meſurent les hommes à la toiſe, les priſent par leur paie, les enrôlent par force ou par ſubtilité, les retiennent, les congédient comme ils les ont pris, ſans leur conſentement! Quel honneur d'aſpirer au commandement des armées, ſous la maligne influence des cours, où l'on donne & l'on ôte tout pour rien; où l'on élève & l'on dégrade par caprice des hommes ſans mérite & ſans crime; où l'on confie le miniſtere de la guerre à un protégé, qui ne s'eſt diſtingué dans aucune occaſion, & à qui l'art n'eſt connu ni par la pratique ni par la méditation; où une favorite trace, avec des mouches, ſur une carte étendue ſur la toilette, la marche que ſuivront les armées; où pour livrer une bataille, il faut envoyer ſol-

liciter la permiſſion de la cour ; délai funeſte pendant lequel l'ennemi a changé de poſition, & le moment de la victoire s'eſt perdu; où, à l'inſu du prince, on a quelquefois ordonné à un général, ſous peine de diſgrace, de ſe laiſſer battre ; où la jalouſie, la haîne, mille autres motifs déteſtables font échouer les eſpérances d'une campagne heureuſe ; où, par négligence ou par foibleſſe, on laiſſe manquer les camps de vivres, de fourrages & de munitions ; où celui qui doit obéir, s'arrêter ou marcher, exécuter des mouvemens combinés, trahit ſon chef & brave la diſcipline, ſans compromettre ſa tête ? Auſſi, hormis les empires naiſſans & les momens de criſe, plus il y a de ſoldats dans un état, plus la nation s'affoiblit ; & plus un état s'affoiblit, plus on multiplie les ſoldats.

Quatrieme inconvénient : la multiplication de la milice achemine au deſpotiſme. Les troupes nombreuſes, les places fortes, les magaſins & les arſenaux, peuvent empêcher les invaſions : mais en préſervant un peuple des irruptions d'un conquérant, ils ne le ſauvent pas des attentats d'un deſpote. Tant de ſoldats ne font que tenir à la chaîne des eſclaves tout faits. L'homme le plus foible eſt alors le plus fort. Comme il peut tout, il veut tout. Par les ſeules armes, il brave l'opinion & force les volontés. Avec des ſoldats, il lève des impôts ; avec des impôts, il lève des ſoldats. Il croit exercer & mani-

feſter ſa puiſſance, en détruiſant ce qu'il a créé ; mais il travaille dans le néant & pour le néant. Il refond perpétuellement ſa milice, ſans jamais retrouver une force nationale. C'eſt en vain qu'il arme des bras toujours levés ſur la tête du peuple. Si ſes ſujets tremblent devant ſes troupes, ſes troupes fuiront devant l'ennemi. Mais alors la perte d'une bataille eſt celle d'un royaume. Tous les cœurs aliénés volent d'eux-mêmes ſous un joug étranger, parce qu'avec un conquérant, il reſte de l'eſpérance, & qu'avec un deſpote, on ne ſent que la crainte. Quand les progrès du gouvernement militaire ont amené le deſpotiſme, alors il n'y a plus de nation. Les troupes ſont bientôt inſolentes & déteſtées ; les familles ſe deſſéchent & dépériſſent dans la ſtérilité de la miſere & du libertinage. L'eſprit de déſunion & de haîne gagne entre tous les états, alternativement corrompus & flétris. Les corps ſe trahiſſent, ſe vendent, ſe dépouillent, & ſe livrent tour-à-tour les uns les autres aux verges du deſpote. Il les crible tous, il les vanne, il les preſſure dans ſa main, les dévore & les anéantit. Telle eſt la fin de cet art de la guerre, qui mène au gouvernement militaire. Voyons quelle eſt l'influence de la marine.

V. Marine.

Les anciens nous ont tranſmis preſque tous les arts, qui ſont reſſuſcités avec les

lettres : mais nous l'emportons ſur eux dans la marine militaire. Tyr & Sydon, Carthage & Rome, n'ont preſque vu que la Méditerranée ; & pour courir cette mer, il ne falloit que des radeaux, des galeres & des rameurs. Les combats alors pouvoient être ſanglans, mais l'art de la conſtruction & de l'armement des flottes ne devoit pas être ſavant. Pour traverſer de l'Europe en Afrique, il ne falloit, pour ainſi dire, que des bateaux plats, qui débarquoient des Carthaginois ou des Romains : car ce furent preſque les ſeuls peuples qui rougirent la mer de leur ſang. Les Athéniens & les républiques de l'Aſie, firent heureuſement plus de commerce que de carnage.

Après que ces nations fameuſes eurent laiſſé la terre & la mer à des brigands & à des pirates, la marine reſta durant douze ſiecles dans le néant où étoient tombés tous les autres arts. Ces eſſains de barbares, qui dévorerent le cadavre & le ſquelette de Rome, vinrent de la mer Baltique, ſur des radeaux ou des pirogues, ravager & piller nos côtes de l'océan ; mais ſans s'écarter du continent. Ce n'étoient point des voyages, mais des deſcentes qui ſe renouvelloient chaque jour. Les Danois & les Normands n'étoient point armés en courſe, & ne ſavoient guere ſe battre que ſur terre.

Enfin, le haſard ou la Chine donna la bouſſole à l'Europe, & la bouſſole lui donna l'Amé-

l'Amérique. L'aiguille aimantée montrant aux navigateurs de combien ils s'approchoient ou s'éloignoient du Nord, les enhardit à tenter les plus longues courſes, à perdre la terre de vue durant des mois entiers. La géométrie & l'aſtronomie apprirent à meſurer la marche des aſtres; à fixer par eux les longitudes, & à eſtimer à-peu-près de combien on avançoit à l'eſt ou à l'oueſt. Dès lors on devoit ſavoir à quelle diſtance on ſe trouvoit de toutes les côtes de la terre. Quoique la connoiſſance des longitudes ſoit beaucoup plus inexacte que celle des latitudes, l'une & l'autre eurent bientôt aſſez hâté les progrès de la navigation, pour faire éclorre l'art de la guerre navale. Cependant, elle débuta par des galeres qui étoient en poſſeſſion de la Méditerranée. La plus fameuſe bataille de la marine moderne, fut celle de Lepante, qui fut livrée il y a deux cent ans, entre deux cent cinq galeres des chrétiens, & deux cent ſoixante des Turcs. L'Italie qui a tout trouvé & n'a rien gardé, l'Italie ſeule avoit conſtruit ce prodigieux armement; mais alors elle avoit le double du commerce, des richeſſes, de la population qui lui reſtent aujourd'hui. D'ailleurs, ces galeres n'étoient ni ſi longues, ni ſi larges que celles de nos jours, comme l'atteſtent encore d'anciennes carcaſſes qui ſe conſervent dans l'arſenal de Veniſe. La chiourme conſiſtoit en cent cinquante rameurs, & les

troupes n'étoient que de quatre-vingts hommes par bâtiment. Aujourd'hui Veniſe a de plus belles galeres, & moins de puiſſance ſur cette mer qu'elle épouſe, & que d'autres ſillonnent & labourent.

Mais les galeres étoient bonnes pour des forçats ; il falloit de plus forts vaiſſeaux pour des ſoldats. L'art de la conſtruction s'accrut avec celui de la navigation. Philippe II, roi de toutes les Eſpagnes & des deux Indes, employa tous les chantiers d'Eſpagne & de Portugal, de Naples & de Sicile, qu'il poſſédoit alors, à conſtruire des navires d'une grandeur, d'une force extraordinaires ; & ſa flotte prit le nom de l'*invincible armada*. Elle étoit compoſée de cent trente vaiſſeaux, dont près de cent étoient les plus gros qu'on eût encore vus ſur l'océan. Vingt caravelles, ou petits bâtimens, ſuivoient cette flotte, voguoient & combattoient ſous ſes aîles. L'enflure Eſpagnole du ſeizieme ſiecle, s'eſt prodigieuſement appéſantie ſur une deſcription exagérée & pompeuſe de cet armement ſi formidable. Mais ce qui répandit la terreur & l'admiration il y a deux ſiecles, ſerviroit de riſée aujourd'hui. Les plus grands de ces vaiſſeaux ne ſeroient que du troiſieme rang dans nos eſcadres. Ils étoient ſi peſamment armés & ſi mal gouvernés, qu'ils ne pouvoient preſque ſe remuer, ni prendre le vent, ni venir à l'abordage, ni obéir à la manœuvre dans des tems orageux. Les matelots étoient auſſi

lourds que les vaiſſeaux étoient maſſifs les pilotes preſqu'auſſi ignorans que les matelots.

Les Anglois, qui connoiſſoient déja toute la foibleſſe & le peu d'habileté de leurs ennemis ſur la mer, ſe repoſerent du ſoin de leur défaite ſur leur inexpérience. Contens d'éviter l'abordage de ces peſantes machines, ils en brûlerent une partie. Quelques-uns de ces énormes galions furent pris, d'autres déſemparés. Une tempête ſurvint. La plupart avoient perdu leurs ancres; ils furent abandonnés par l'équipage à la fureur des vagues, & jettés, les uns ſur les côtes occidentales de l'Ecoſſe, les autres ſur les côtes d'Irlande. A peine la moitié de cette invincible flotte put retourner en Eſpagne, où ſon délabrement, joint à l'effroi des matelots, répandit une conſternation dont la nation ne ſe releva plus : abattue à jamais par la perte d'un armement qui lui avoit coûté trois ans de préparatifs, où ſes forces & ſes revenus s'étoient comme épuiſés.

La chûte de la marine Eſpagnole fit paſſer le ſceptre de la mer aux mains des Hollandois. L'orgueil de leurs anciens tyrans ne pouvoit être mieux puni, que par la proſpérité d'un peuple forcé, par l'oppreſſion, à briſer le joug des rois. Lorſque cette république levoit la tête hors de ſes marais, le reſte de l'Europe étoit plongé dans les guerres civiles par le fanatiſme. Dans tous les états, la perſécution lui préparoit des ci-

toyens. L'inquiſition que la maiſon d'Autriche vouloit étendre dans les pays de ſa domination ; les bûchers que Henri II allumoit en France ; les émiſſaires de Rome que Marie appuyoit en Angleterre : tout concourut à donner à la Hollande un peuple immenſe de réfugiés. Elle n'avoit ni terres, ni moiſſons pour les nourrir. Il leur fallut chercher une ſubſiſtance par mer, dans le monde entier. Lisbonne, Cadix & Anvers, faiſoient preſque tout le commerce de l'Europe ſous un même ſouverain, que ſa puiſſance & ſon ambition rendoient l'objet de la haine & de l'envie. Les nouveaux républicains, échappés à ſa tyrannie, excités par le reſſentiment & le beſoin, ſe firent corſaires, & ſe formerent une marine aux dépens des Eſpagnols & des Portugais, qu'ils déteſtoient. La France & l'Angleterre, qui ne voyoient que l'humiliation de la maiſon d'Autriche dans les progrès de la république naiſſante, l'aiderent à garder des conquêtes & des dépouilles, dont elles ne connoiſſoient pas encore tout le prix. Ainſi les Hollandois s'aſſurerent des établiſſemens par-tout où ils voulurent porter leurs armes, s'affermirent dans leurs acquiſitions, avant qu'on pût en être jaloux, & ſe rendirent inſenſiblement les maîtres de tout le commerce par leur induſtrie, & de toutes les mers, par la force de leurs eſcadres.

Les troubles domeſtiques de l'Angleterre favoriſerent quelque tems cette proſpérité,

ſourdement acquiſe dans des pays éloignés. Mais enfin Cromwel éveilla dans ſa patrie la jalouſie du commerce. Elle étoit naturelle à un peuple inſulaire. Partager avec lui l'empire de la mer, c'étoit le lui céder. Les Hollandois réſolurent de le garder. Au lieu de s'allier avec l'Angleterre, ils combattirent long-tems avec des forces inégales; & cette opiniâtreté contre les revers, leur conſerva, du-moins, une honorable rivalité. La ſupériorité dans la conſtruction, dans la forme des vaiſſeaux, donna ſouvent la victoire à leurs ennemis: mais les vaincus ne firent point de pertes déciſives.

Cependant, ces longs & terribles combats avoient épuiſé, du moins rallenti, la vigueur des deux nations, lorſque Louis XIV, voulant profiter de leur affoibliſſement réciproque, aſpira à l'empire des mers. En prenant les rênes de ſon royaume, ce prince n'avoit trouvé dans ſes ports que huit ou neuf vaiſſeaux demi-pourris; encore n'étoient ils ni du premier, ni du ſecond rang. Richelieu avoit ſu jetter une digue devant la Rochelle, mais non créer une marine, dont Henri IV & ſon ami Sully devoient pourtant avoir conçu le projet: mais tout ne pouvoit naître à la fois que dans le beau ſiecle de la nation Françoiſe. Louis, qui ſaiſiſſoit, du-moins, toutes les idées de grandeur qu'il n'enfantoit pas, fit paſſer dans l'ame de ſes ſujets la paſſion qui le dévoroit. Cinq ports furent ou-

verts à la marine militaire. On créa des chantiers & des arſenaux, également commodes & magnifiques. L'art des conſtructions, encore très-imparfait par-tout, reçut des regles moins incertaines. Un code fort ſupérieur à celui des autres nations, & qui depuis leur ſervit de guide, obtint la ſanction des loix. Des hommes de mer ſortirent, pour ainſi dire, comme tout formés du ſein de l'océan. En moins de vingt-ans, les rades du royaume compterent cent vaiſſeaux de ligne.

Ces forces s'eſſayerent d'abord contre les Barbareſques, qui furent châtiés. Enſuite elles firent baiſſer le pavillon à l'Eſpagne. De-là, ſe meſurant avec les flottes, tantôt ſéparées, tantôt combinées, de l'Angleterre & de la Hollande, preſque toujours elles emporterent l'honneur & l'avantage du combat. La premiere défaite mémorable qu'eſſuya la marine Françoiſe, fut en 1692, lorſque avec quarante vaiſſeaux, elle attaqua vis-à-vis de la Hogue quatre-vingt-dix vaiſſeaux Anglois & Hollandois, pour donner l'Angleterre un roi qu'elle ne vouloit pas, & qui ne ſouhaitoit pas trop de l'être. Le parti le plus nombreux eut la victoire. Jacques II ſentit un plaiſir involontaire, en voyant triompher le peuple qui le repouſſoit; comme ſi dans ce moment, l'amour aveugle de la patrie l'eût emporté contre lui dans ſon cœur, ſur l'ambition du trône. Depuis cette

journée, la France vit décliner ſes forces navales, & il étoit impoſſible qu'il fût autrement.

Accoutumé à mettre plus de fierté que de méthode dans ſes entrepriſes, plus jaloux de paroître puiſſant que de l'être en effet, Louis XIV avoit commencé par poſer le faîte de ſa marine guerriere, avant d'en avoir aſſuré les fondemens. L'unique baſe ſolide qu'on eût pu lui donner, c'eût été une navigation marchande, vive, étendue; & il n'en exiſtoit preſque pas un commencement dans le royaume. Le commerce des Indes Orientales ne faiſoit que de naître. Les Hollandois s'étoient approprié le peu de denrées que produiſoient alors les isles de l'Amérique. On n'avoit pas ſongé à donner aux grandes pêcheries l'extenſion dont elles étoient ſuſceptibles. Les rades du Nord ne recevoient pas un navire François, & celles du Sud n'en voyoient que rarement. L'état avoit abandonné juſqu'à ſon cabotage à des étrangers. N'étoit-ce donc pas une néceſſité qu'au premier échec remarquable que recevroit cet orgueilleux étalage de puiſſance, le coloſſe croulât, & que l'illuſion fût diſſipée?

L'Angleterre prit dès-lors une ſupériorité, qui l'a portée au comble de la proſpérité. Une nation, qui ſe voit aujourd'hui la premiere ſur toutes les mers, s'imagine aiſément qu'elle y a eu toujours de l'empire. Tantôt elle fait remonter ſa puiſſance maritime juſ-

qu'au tems de Céſar ; tantôt elle veut avoir régné ſur l'océan, du-moins au neuvieme ſiecle. Peut-être un jour, les Corſes, qui ne ſont rien, quand ils ſeront devenus un peuple maritime, écriront & liront dans leurs faſtes, qu'ils ont toujours dominé ſur la méditerranée. Telle eſt la vanité de l'homme ; il a beſoin d'aggrandir ſon néant dans le paſſé comme dans l'avenir. La vérité ſeule, qui ſubſiſte avant & après les nations, dit qu'il n'y a point eu de marine en Europe depuis l'ère chrétienne juſqu'au ſeizieme ſiecle. Les Anglois eux-mêmes n'en avoient pas beſoin, tant qu'ils furent les maîtres de la Normandie & des côtes de la France.

Lorſque Henri VIII voulut équiper une flotte, il fut obligé de louer des vaiſſeaux de Hambourg, de Lubeck, de Dantzick : mais ſur-tout de Gènes & de Veniſe, qui ſavoient ſeules conſtruire & conduire une marine ; qui fourniſſoient les navigateurs & les amiraux ; qui donnoient à l'Europe un Colomb, un Améric, un Cabot, un Verezani, ces hommes divins, par qui le monde eſt devenu ſi grand. Elizabeth eut beſoin d'une force navale contre l'Eſpagne. Elle permit à des citoyens d'armer des vaiſſeaux, pour courir ſur les ennemis de l'état. Cette permiſſion forma des ſoldats matelots. La reine alla voir un vaiſſeau qui avoit fait le tour du monde ; elle y embraſſa Drake, en le créant chevalier. Elle laiſſa quarante-deux vaiſſeaux de

guerre à ſes ſucceſſeurs. Jacques I & Charles I ajouterent quelques navires aux forces navales qu'ils avoient reçues avec le trône: mais les commandans de cette marine étoient pris dans la nobleſſe, qui, contente des honneurs, laiſſoit les travaux à des pilotes. L'art ne faiſoit point de progrès.

Le parti qui détrôna les Stuarts, avoit peu de nobles. Les vaiſſeaux de ligne furent donnés à des capitaines d'une naiſſance commune, mais d'une habileté rare dans la navigation. Ils perfectionnerent, ils illuſtrerent la marine Angloiſe.

Charles II, en remontant ſur le trône, la trouva forte de cinquante-ſix vaiſſeaux. Elle s'augmenta ſous ſon règne, juſqu'au nombre de quatre-vingt trois bâtimens, dont cinquante-huit étoient de ligne. Cependant elle déclina vers les derniers jours de ce prince. Mais Jacques II, ſon frere, la rétablit dans ſon premier éclat, l'éleva même à plus de ſplendeur. Grand amiral avant d'être roi, il avoit inventé l'art de commander la manœuvre ſur les flottes, par les ſignaux des pavillons. Heureux, s'il avoit mieux entendu l'art de gouverner un peuple libre! Quand le prince d'Orange, ſon gendre, prit ſa couronne, la marine Angloiſe étoit compoſée de cent ſoixante-trois vaiſſeaux de toute grandeur, armés de ſept mille canons, & montés par quarante deux mille hommes d'équipage. Cette force doubla pendant la guerre

pour la ſucceſſion d'Eſpagne. Elle a fait depuis des progrès tels, que l'Angleterre ſe croit en état de balancer ſeule par ſes forces navales, toute la marine de l'Univers. Cette puiſſance eſt ſur mer, ce qu'étoit Rome ſur la terre, quand elle tomba de ſa grandeur.

La nation Angloiſe regarde ſa marine comme le rempart de ſa ſûreté, comme la ſource de ſes richeſſes. C'eſt dans la paix, comme dans la guerre, le pivot de ſes eſpérances. Auſſi lève t-elle, & plus volontiers, & plus promptement, une flotte qu'un bataillon. Elle n'épargne aucun moyen de dépenſe, aucune reſſource de politique pour avoir des hommes de mer.

Les fondemens de cette puiſſance furent jettés au milieu du dernier ſiecle, par ce fameux acte de navigation, qui aſſuroit aux Anglois toutes les productions de leur vaſte empire, & qui leur promettoit une grande partie de celles des autres régions. Par cette loi, on ſembloit dire à chaque peuple de ne penſer qu'à ſoi. Cependant cette leçon a été inutile juſqu'à nos jours; & aucun gouvernement ne l'a priſe pour regle de ſa conduite. Il eſt poſſible que les yeux s'ouvrent & qu'ils s'ouvrent bientôt : mais la Grande-Bretagne aura toujours joui pendant plus d'un ſiecle des fruits de ſa prévoyance, & peut-être acquis, dans ce long intervalle, aſſez de force pour perpétuer ſes avantages. On doit la croire diſpoſée à employer tous les moyens

poſſibles, pour arrêter l'exploſion de cette mine que le tems creuſe d'une main lente ſous les fondemens de ſa fortune, & à déclarer la guerre au premier qui tentera d'y mettre le feu. Ses flottes redoutables attendent avec impatience le ſignal des hoſtilités. Leur activité & leur vigilance ont redoublé, depuis qu'il a été décidé que les priſes appartiendroient en totalité aux officiers & à l'équipage du vaiſſeau vainqueur; depuis que l'état a accordé une gratification de cent trente-deux livres dix ſols à chacun des combattans qui s'élanceroit ſur un navire ennemi, pris ou coulé à fond. Cet appât du gain ſera, s'il le faut, augmenté par d'autres récompenſes. Les nations, ſi habituellement diviſées par leurs intérêts & leurs jalouſies, ſe concerteront-elles pour réprimer tant d'audace; & ſi une ſeule l'entreprend ſéparément, ſortira-t-elle avec ſuccès de cette terrible lutte?

La marine eſt un nouveau genre de puiſſance qui a donné, en quelque ſorte, l'univers à l'Europe. Cette partie ſi bornée du globe, a acquis, par ſes eſcadres, un empire abſolu ſur les autres beaucoup plus étendues. Elle s'y eſt emparée des contrées qui étoient à ſa bienſéance, & a mis dans ſa dépendance les habitans & les productions de toutes. Une ſupériorité ſi avantageuſe durera toujours, à moins que quelque événement, qu'il eſt impoſſible de prévoir, ne dé-

goûtât nos deſcendans d'un élément fécond en naufrages. Tant qu'il leur reſtera des flottes, elles prépareront les révolutions, elles promeneront les deſtins des peuples, elles ſeront le levier du monde.

Mais ce n'eſt pas ſeulement aux extrêmités de la terre ou dans des régions barbares que les vaiſſeaux ont porté la terreur & dicté des loix. Leur action s'eſt fait vivement ſentir, même au milieu de nous, & a dérangé les anciens ſyſtèmes. Il s'eſt formé un nouvel équilibre. Du continent, la balance du pouvoir a paſſé aux nations maritimes. Comme la nature de leurs forces les rapprochoit de tous les pays qui bordoient l'océan & ſes différens golfes, il leur a été poſſible de faire du bien ou du mal à plus d'états : elles ont donc dû avoir plus d'alliés, plus de conſidération & plus d'influence. Ces avantages ont frappé les gouvernemens que leur ſituation mettoit à portée de les partager ; & il n'en eſt preſque aucun qui n'ait fait plus ou moins d'efforts, des efforts plus ou moins heureux pour y réuſſir.

Puiſque la nature a décidé que les hommes s'agiteroient éternellement ſur notre planète, & qu'ils la fatigueroient ſans ceſſe par leur inquiétude, c'eſt un bonheur pour les tems modernes que les forces de la mer faſſent une diverſion à celles de la terre. Une puiſſance qui a des côtes à garder ne peut aiſément franchir les barrieres de ſes voiſins.

Il lui faut des préparatifs immenſes ; des troupes innombrables ; des arſenaux de toute eſpece ; une double proviſion de moyens & de reſſources pour exécuter ſes projets de conquête. Depuis que l'Europe navigue, elle jouit d'une plus grande ſécurité. Ses guerres ſont peut-être auſſi fréquentes, auſſi ſanglantes ; mais elle en eſt moins ravagée, moins affoiblie. Les opérations y ſont conduites avec plus de concert, de combinaiſon, & moins de ces grands effets qui dérangent tous les ſyſtèmes. Il y a plus d'efforts & moins de ſecouſſes. Toutes les paſſions y ſont entraînées vers un certain bien général, un grand but politique, un heureux emploi de toutes les facultés phyſiques & morales qui eſt le commerce.

L'importance où s'eſt élevée la marine conduira, avec le tems, tout ce qui y a un rapport plus ou moins prochain au degré de perfection dont il eſt ſuſceptible. Juſqu'au milieu du dernier ſiecle, des routines vagues préſidoient à la conſtruction des vaiſſeaux. *On ne ſait ce que la mer veut*, étoit encore un proverbe. A cette époque, la géométrie porta ſon attention ſur cet art qui devenoit tous les jours intéreſſant, & y appliqua quelques-uns de ſes principes. Depuis elle s'en eſt occupée plus ſérieuſement, & toujours avec ſuccès. Cependant on eſt bien éloigné des démonſtrations, puiſqu'il règne tant de variété dans les dimenſions que ſuivent les différens atteliers.

A meſure que la marine devenoit une ſcience, c'étoit une néceſſité qu'elle fût étudiée par ceux qui ſuivoient cette profeſſion. On parvint lentement, mais enfin on parvint à leur faire comprendre que des commandans qui auroient des idées générales fondées ſur des regles mathématiques, auroient une grande ſupériorité ſur des officiers qui, n'ayant que des habitudes, ne pourroient juger des choſes qu'ils auroient à faire que par leur analogie avec celles qu'ils auroient déja vues. Des écoles s'ouvrirent de tous les côtés, & de jeunes gens y furent inſtruits dans la tactique navale & dans d'autres connoiſſances auſſi importantes.

C'étoit quelque choſe, mais ce n'étoit pas tout. Dans un métier où la diſpoſition de la mer & des courans, le mouvement des vaiſſeaux, la force & la variété des vents, les fréquens accidens du feu, la rupture ordinaire des voiles & des cordages, cent autres circonſtances multiplient à l'infini les combinaiſons; où, ſous le tonnerre du canon & au milieu des plus grands dangers, il faut prendre ſur le champ un parti qui décide de la victoire & de la fuite; où les réſolutions doivent être ſi rapides qu'elles paroiſſent plutôt l'effet du ſentiment que le fruit de la réflexion: dans une telle profeſſion, la théorie la plus ſavante ne ſauroit ſuffire. Dénuée de ce coup-d'œil ſûr & rapide que la pratique ſeule & la pratique la plus ſuivie

peut donner, elle perdroit en méditations le tems de l'action. Il faut donc que l'expérience acheve l'homme de mer que l'étude des ſciences exactes aura commencé. Cette réunion doit ſe faire avec le tems par-tout où il y a des navigateurs, mais nulle part auſſi promptement que dans une isle, parce que les arts ſe perfectionnent plutôt où ils ſont d'une néceſſité plus indiſpenſable.

Par la même raiſon, il y aura de meilleurs & plus de matelots, mais ſeront-ils traités avec la juſtice & l'humanité qui leur ſont dues? Un d'eux, qui a heureuſement échappé aux feux dévorans de la ligne, à l'horreur des tempêtes, à l'intempérie des climats, revient d'un voyage de pluſieurs années & des extrêmités du globe. Son épouſe l'attend avec impatience; ſes enfans ſoupirent après la vue d'un pere dont on leur a cent fois répété le nom; lui-même il charme ſes ennuis par le doux eſpoir de revoir bientôt ce qu'il a de plus cher au monde; il hâte par ſes deſirs le moment délicieux où il ſoulagera ſon cœur dans les tendres embraſſemens de ſa famille. Tout-à-coup, à l'approche du rivage, à la vue de ſa patrie, on l'arrache avec violence du navire où, pour enrichir ſes concitoyens, il vient de braver les flots, & il ſe voit précipité par d'infames ſatellites dans une flotte où trente, quarante mille de ſes braves compagnons doivent partager ſon infortune juſqu'à la fin des hoſ-

tilités. C'eſt vainement que leurs larmes couleront, c'eſt vainement qu'ils réclameront les loix, leur deſtinée eſt irrévocablement fixée. Voilà une foible image des atrocités de la preſſe Angloiſe.

Dans nos gouvernemens abſolus, c'eſt une autre méthode plus cruelle peut-être en effet, quoique en apparence plus modérée. Le matelot y eſt enrôlé & enrôlé pour toute ſa vie. On le met en mouvement, on le retient dans l'inaction, quand on veut & comme on veut. Un caprice décide de ſa ſolde, un caprice regle l'époque où elle lui ſera payée. Durant la paix, durant la guerre, il n'a jamais de volonté qui lui ſoit propre: ſans ceſſe il eſt ſous la verge d'un deſpote ſubalterne le plus ſouvent injuſte, féroce & intéreſſé. La plus grande différence que j'obſerverois entre la preſſe & les claſſes, c'eſt que l'une eſt une ſervitude paſſagere, & que l'eſclavage des autres n'a point de terme.

Cependant vous trouverez des apologiſtes, des admirateurs peut-être de ces uſages inhumains. Il faut, vous dira-t-on, que dans l'état de ſociété, les volontés particulieres ſoient ſoumiſes à la volonté générale, & que les convenances des individus ſoient ſacrifiées aux beſoins publics. Telle a été la pratique de toutes les nations & de tous les âges. C'eſt ſur cette baſe unique que les inſtitutions, bien ou mal conçues, ont été fondées. Jamais elles ne s'écarteront de ce point

central ſans précipiter l'époque inévitable de leur ruine.

Sans doute, la république doit être ſervie, & doit l'être par ſes citoyens: mais n'eſt-il pas de la juſtice que chacun y contribue ſelon ſes moyens? Faut-il que pour conſerver à un millionnaire, ſouvent injuſte, la jouiſſance entiere de ſa fortune & de ſes délices, on réduiſe l'infortuné matelot au ſacrifice des deux tiers de ſon ſalaire, des beſoins de ſa famille, du plus précieux des biens, la liberté. La patrie ne ſeroit-elle pas ſervie avec plus de zèle, de vigueur & d'intelligence par des hommes qui lui voueroient volontairement les facultés phyſiques & morales qu'ils ont acquiſes ou exercées ſur toutes les mers, que par des eſclaves néceſſairement & ſans ceſſe occupés du ſoin de briſer leurs chaines? Mal-à-propos, les adminiſtrateurs des empires diroient-ils pour juſtifier leur conduite atroce que ces navigateurs refuſeroient aux combats leurs bras & leur courage, ſi on ne les y trainoit contre leurs penchans. Tout aſſure qu'ils ne demanderoient pas mieux que d'exercer leur profeſſion; & il eſt démontré que quand ils y auroient quelque répugnance, des néceſſités toujours renaiſſantes les y forceroient.

Le dirons-nous? & pourquoi ne le dirions-nous pas? les gouvernemens ſont auſſi convaincus que ceux qui les cenſurent du tort qu'ils font à leurs matelots: mais ils aiment

mieux ériger la tyrannie en principe, que de convenir de l'impoſſibilité où ils ſont d'être juſtes. Dans l'état actuel des choſes, tous, quelques-uns principalement, ont élevé leurs forces navales plus haut que leur fortune ne le permettoit. Juſqu'ici leur orgueil n'a pu ſe réſoudre à deſcendre de cette grandeur exagérée dont ils s'étoient enivré, dont ils avoient enivré leurs voiſins. Le moment arrivera pourtant, & il ne doit pas être éloigné, où ce ſera une néceſſité de proportionner les armemens aux reſſources d'un fiſc obéré. Ce ſera une époque heureuſe pour l'Europe ſi elle ſuit un ſi bel exemple. Cette partie du monde, qui compte aujourd'hui trois cens quatre-vingt-douze vaiſſeaux de ligne, & quatre fois plus de bâtimens de guerre d'un ordre inférieur, tirera de grands avantages de cette révolution. L'océan ſera ſillonné alors par moins de flottes, & ſur-tout par des flottes moins nombreuſes. La navigation marchande s'enrichira des débris de la marine militaire; & le commerce recevra dans l'univers entier une extenſion nouvelle.

VI. Commerce.

Le commerce ne produit rien lui-même; il n'eſt pas créateur. Ses fonctions ſe réduiſent à des échanges. Par ſon miniſtere, une ville, une province, une nation, une partie du globe ſont débarraſſées de ce qui leur eſt

inutile ; par ſon miniſtere, elles reçoivent ce qui leur manque. Les beſoins reſpectifs de la ſociété des hommes l'occupent ſans ceſſe. Ses lumieres, ſes fonds, ſes veilles : tout eſt conſacré à cet office honorable & néceſſaire. Son action n'exiſteroit pas ſans les arts & la culture : mais ſans ſon action, la culture & les arts ſeroient peu de choſe. En parcourant la terre, en franchiſſant les mers, en levant les obſtacles qui s'oppoſoient à la communication des peuples, en étendant la ſphere des beſoins & le deſir des jouiſſances, il multiplie les travaux, il encourage l'induſtrie ; il devient en quelque ſorte le moteur du monde.

Les Phéniciens furent les premiers négocians dont l'hiſtoire ait conſervé le ſouvenir. Situés ſur les bords de la mer aux confins de l'Aſie & de l'Afrique, pour recevoir & pour répandre toutes les richeſſes de ces vaſtes contrées, ils ne fonderent des colonies, ne bâtirent des villes que pour le commerce. A Tyr, ils étoient les maîtres de la Méditerranée ; à Carthage, ils jetterent les fondemens d'une république qui commença par l'océan ſur les meilleures côtes de l'Europe.

Les Grecs ſuccéderent aux Phéniciens ; les Romains aux Carthaginois & aux Grecs. Ils furent les maîtres de la mer comme de la terre : mais ils ne firent d'autre commerce que celui d'apporter pour eux, en Italie, toutes les richeſſes de l'Afrique, de l'Aſie

& du monde conquis. Quand Rome eut tout envahi, tout perdu, le commerce retourna, pour ainſi dire, à ſa ſource vers l'Orient. C'eſt-là qu'il ſe fixa, tandis que les Barbares inondoient l'Europe. L'empire fut diviſé. Les armes & la guerre reſterent dans l'Occident: mais l'Italie conſerva du moins une communication avec le Levant, où couloient toujours les tréſors de l'Inde.

Les croiſades épuiſerent en Aſie toutes les fureurs de zéle & d'ambition, de guerre & de fanatiſme qui circuloient dans les veines des Européens: mais elles rapporterent dans nos climats le goût du luxe Aſiatique; & elles racheterent par un genre de commerce & d'induſtrie, le ſang & la population qu'elles avoient coûté. Trois ſiecles de guerre & de voyages en orient donnerent à l'inquiétude de l'Europe un aliment dont elle avoit beſoin pour ne pas périr d'une ſorte de conſomption interne: ils préparerent cette effervescence de génie & d'activité qui, depuis, s'exhala & ſe déploya dans la conquête des Indes Orientales & de l'Amérique.

Les Portugais tenterent de doubler l'Afrique, mais avec lenteur & circonſpection. Ce ne fut qu'après quatre-vingts ans de travaux & de combats; qu'après s'être rendus les maîtres de toute la côte Occidentale de cette vaſte région, qu'ils ſe haſarderent à doubler le cap de Bonne Eſpérance. L'honneur de franchir cette barrière redoutable

étoit réſervé à Vaſco de Gama, qui, en 1497, atteignit enfin le Malabar, où devoient ſe porter les riches productions des plus fertiles contrées de l'Aſie. Tel fut le théâtre de la grandeur Portugaiſe.

Tandis que cette nation avoit les marchandiſes, l'Eſpagne s'emparoit de ce qui les achete, des mines d'or & d'argent. Ces métaux devinrent non-ſeulement un véhicule, mais encore une matiere de commerce. Ils attirerent d'abord tout le reſte, & comme ſigne, & comme marchandiſe. Toutes les nations en avoient beſoin pour faciliter l'échange de leurs denrées, pour s'approprier les jouiſſances qui leur manquoient. L'épanchement du luxe & de l'argent du midi de l'Europe, changea la face & la direction du commerce, en même tems qu'il en étendit les limites.

Cependant les nations conquérantes des deux Indes, négligerent les arts & la culture. Penſant que l'or devoit tout leur donner, ſans ſonger au travail qui ſeul attire l'or; elles apprirent un peu tard, mais à leurs dépens, que l'induſtrie qu'elles perdoient, valoit mieux que les richeſſes qu'elles acquéroient; & ce fut la Hollande qui leur fit cette dure leçon.

Les Eſpagnols & les Portugais devinrent ou reſterent pauvres avec tout l'or du monde; les Hollandois furent bientôt riches, ſans terres & ſans mines. Auſſi-tôt que ces intré-

pides républicains ſe furent réfugiés au ſein de l'océan avec leur divinité tutélaire, la liberté, ils s'apperçurent que leurs marais ne ſeroient jamais que le ſiege de leur domicile, & qu'il leur faudroit chercher ailleurs des reſſources & des ſubſiſtances. Leur vue ſe promena ſur la face du globe, & ils ſe dirent. " Notre domaine eſt le monde entier : nous „ en jouirons par la navigation & par le „ commerce. Les révolutions qui ſe paſſe- „ ront ſur ce théâtre immenſe & continuel- „ lement agité, ne nous ſeront jamais étran- „ geres. L'indolence & l'activité, l'eſclava- „ ge & l'indépendance, la barbarie & la ci- „ viliſation, l'opulence & la pauvreté, la „ culture & l'induſtrie, les achats & les ven- „ tes, les vices & les vertus des hommes : „ tout tournera à notre avantage. Nous en- „ couragerons les travaux des nations où „ nous arrêterons leur fortune ; nous les „ pouſſerons à la guerre, ou nous travail- „ lerons à rétablir le calme entre elles, ſelon „ qu'il conviendra à nos intérêts. „

Juſqu'à cette époque, la Flandre avoit été le lien de communication entre le nord & le midi de l'Europe. Les Provinces-Unies qui s'en étoient détachées pour n'appartenir qu'à elles-mêmes, prirent ſa place, & devinrent à leur tour l'entrepôt de toutes les puiſſances qui avoient à faire plus ou moins d'échanges.

Ce premier ſuccès ne borna pas l'ambition

de la nouvelle république. Après avoir appellé dans ſes ports les productions des autres contrées, ſes navigateurs allerent les chercher eux-mêmes. Bientôt la Hollande fut un magaſin immenſe, où ce que fourniſſoient les divers climats ſe trouvoit réuni; & cette réunion de tant d'objets importans augmenta toujours, à meſure que les beſoins des peuples ſe multiplioient, avec les moyens de les ſatisfaire. Une marchandiſe attiroit une marchandiſe. Les denrées de l'ancien monde appelloient celles du nouveau. Un acheteur amenoit des acheteurs; & les tréſors acquis étoient une voie aſſurée pour en acquérir encore.

Tout favoriſa la naiſſance & les progrès du commerce de la république: ſa poſition ſur les bords de la mer, à l'embouchure de pluſieurs grandes rivieres: ſa proximité des terres les plus abondantes ou les mieux cultivées de l'Europe: ſes liaiſons naturelles avec l'Angleterre & l'Allemagne, qui la défendoient contre la France: le peu d'étendue & de fertilité de ſon terrein qui forçoit ſes habitans à devenir pêcheurs, navigateurs, courtiers, banquiers, voituriers, commiſſionnaires; à vivre, en un mot, d'induſtrie au défaut de domaine. Les cauſes morales ſe joignirent à celles du climat & du ſol, pour établir & hâter ſa proſpérité. La liberté de ſon gouvernement, qui ouvrit un aſyle à tous les étrangers mécontens du leur; la li-

berté de ſa religion, qui laiſſoit à toutes les autres un exercice public & tranquille, c'eſt-à-dire, l'accord du cri de la nature avec celui de la conſcience, des intérêts avec les devoirs, en un mot la tolérance, cette religion univerſelle de toutes les ames juſtes & éclairées, amies du ciel & de la terre, de Dieu comme leur pere, des hommes comme leurs freres. Enfin la république commerçante ſut tourner à ſon profit tous les événemens, & faire concourir à ſon bonheur les calamités & les vices des autres nations; les guerres civiles que le fanatiſme allumoit chez un peuple ardent, que le patriotiſme excitoit chez un peuple libre; l'ignorance & l'indolence que le bigotiſme nourriſſoit chez deux peuples ſoumis à l'empire de l'imagination.

L'induſtrie de la Hollande, où ſe mêla beaucoup de cette funeſte politique qui ſème la jalouſie & les différends entre les nations, ouvrit enfin les yeux à d'autres puiſſances. L'Angleterre fut la premiere à s'appercevoir qu'on n'avoit pas beſoin de l'entremiſe des Hollandois pour trafiquer. Cette nation chez qui les attentats du deſpotiſme avoient enfanté la liberté, parce qu'ils précéderent la corruption & la molleſſe, voulut acheter les richeſſes par le travail qui en eſt le contre-poiſon. Ce fut elle qui la premiere enviſagea le commerce, comme la ſcience & le ſoutien d'un peuple éclairé, puiſſant & même ver-

vertueux. Elle y vit moins une acquiſition de jouiſſances, qu'une augmentation d'induſtrie; plus d'encouragement & d'activité pour la population, que de luxe & de magnificence pour la repréſentation. Appellée à commercer par ſa ſituation; ce fut là l'eſprit de ſon gouvernement & le levier de ſon ambition. Tous ſes reſſorts tendirent à ce grand objet. Mais dans les autres monarchies, c'eſt le peuple qui fait le commerce; dans cette heureuſe conſtitution, c'eſt l'état ou la nation entiere: toujours ſans doute avec le deſir de dominer qui renferme celui d'aſſervir, mais du-moins avec des moyens qui ſont le bonheur du monde, avant de le ſoumettre. Par la guerre, le vainqueur n'eſt guere plus heureux que le vaincu, puiſqu'il ne s'agit entre eux que de ſang & de plaies: mais par le commerce, le peuple conquérant introduit néceſſairement l'induſtrie dans un pays qu'il n'auroit pas conquis, ſi elle y avoit été, ou qu'il ne garderoit pas, ſi elle n'y étoit point entrée avec lui. C'eſt ſur ces principes que l'Angleterre a fondé ſon commerce & ſa domination, & qu'elle a réciproquement & tour-à-tour étendu l'un par l'autre.

Les François ſitués ſous un ciel & ſur un ſol également heureux, ſe ſont long-tems flattés d'avoir beaucoup à donner aux autres nations, & preſque rien à leur demander. Mais Colbert ſentit que dans la fermentation

où l'Europe ſe trouvoit de ſon tems, il y auroit un gain évident pour la culture & les productions d'un pays qui travailleroit ſur celles du monde entier. Par ſes ſoins s'éleverent de tous côtés des manufactures. Les laines, les ſoieries, les teintures, les broderies, les étoffes d'or & d'argent; tout acquit dans les établiſſemens dont il dirigeoit les opérations, une perfection que les autres atteliers ne pouvoient atteindre. Pour augmenter l'utilité de ces arts, il en falloit poſſéder les matériaux. La culture en fut encouragée ſelon la diverſité des climats & du territoire. On en demanda quelques-uns aux provinces même du royaume, & les autres aux colonies que le haſard lui avoit données dans le Nouveau-Monde, comme à tous les navigateurs, qui depuis un ſiecle infeſtoient la mer de leurs brigandages. La nation dut faire alors un double profit, & ſur les matieres premieres, & ſur la main-d'œuvre. Elle pouſſa cette branche précaire & momentanée avec une vigueur, une émulation qui devoient laiſſer long-tems ſes rivaux en arriere; & la France jouit encore de ſa ſupériorité ſur les autres peuples dans tous les ouvrages de luxe & de décoration qui attirent les richeſſes à l'induſtrie.

La mobilité naturelle du caractere national, ſa frivolité même, a valu des tréſors à l'état, par l'heureuſe contagion de ſes modes. Semblable à ce ſexe délicat & léger, qui nous

montre & nous inſpire le goût de la parure ; le François domine ſur toutes les cours, dans toutes les régions pour ce qui eſt d'agrément ou de magnificence ; & ſon art de plaire eſt un des ſecrets de ſa fortune & de ſa puiſſance. D'autres peuples ont maîtriſé le monde par les mœurs ſimples & ruſtiques, qui font les vertus guerrieres ; lui ſeul y devoit régner par ſes vices. Son empire durera, juſqu'à ce qu'avili ſous les pieds de ſes maîtres, par des coups d'autorité ſans principes & ſans borne, il devienne mépriſable à ſes propres yeux. Alors, avec ſa confiance en lui-même, il perdra cette induſtrie, qui eſt une des reſſources de ſon opulence & des reſſorts de ſon activité.

L'Allemagne, qui n'a que peu & de mauvais ports, a été réduite à voir d'un œil indifférent ou jaloux ſes ambitieux voiſins s'enrichir des dépouilles de la mer & des deux Indes. Son action a été gênée même ſur ſes frontieres, continuellement ravagées par des guerres deſtructives, & juſques dans l'intérieur de ſes provinces par la nature d'une conſtitution ſingulierement compliquée. Il falloit beaucoup de tems, des lumieres étendues & de grands efforts pour établir un commerce de quelque importance dans une région que tout ſembloit en repouſſer. Cette époque approche. Déja le lin & le chanvre ſont vivement cultivés, & reçoivent une forme agréable. On travaille la laine & le

coton avec intelligence. D'autres fabriques commencent ou ſont perfectionnées. Si, comme le caractere laborieux & ſolide de ſes habitans permet de l'eſpérer, l'empire parvient jamais à payer avec ſes productions, avec ſes manufactures, les manufactures, les productions qu'il eſt réduit à tirer d'ailleurs, & à retenir dans ſon ſein l'argent qui ſort de ſes mines, il ne tardera pas à devenir une des plus opulentes contrées de l'Europe.

Il ſeroit abſurde d'annoncer aux nations du Nord une deſtinée auſſi brillante, quoique le commerce ait auſſi commencé d'améliorer leur ſort. Le fer de leur âpre climat, qui ne ſervoit autrefois qu'à leur deſtruction mutuelle, a été converti en des uſages utiles au genre-humain; & une partie de celui qu'ils livroient brut n'eſt vendu aujourd'hui qu'après avoir été travaillé. Leurs munitions navales ont trouvé un cours, un prix qu'elles n'avoient pas, avant que la navigation eût reçu cette prodigieuſe extenſion qui nous étonne. Si quelques-uns de ces peuples attendent négligemment les acheteurs dans leurs ports, d'autres les vont porter eux-mêmes dans des rades étrangeres, & cette activité étend leurs idées, leurs opérations & leurs bénéfices.

Cette nouvelle ame du monde moral s'eſt inſinuée de proche en proche, juſqu'à devenir comme eſſentielle à l'organiſation ou à l'exiſtence des corps politiques. Le goût du

luxe & des commodités a donné l'amour du travail, qui fait aujourd'hui la principale force des états. A la vérité, les occupations ſédentaires des arts méchaniques, rendent les hommes plus ſenſibles aux injures des ſaiſons; moins propres au grand air, qui eſt le premier aliment de la vie. Mais enfin, on eſt encore plus heureux d'énerver l'eſpece humaine ſous les toits des ateliers, que de l'aguerrir ſous les tentes, puiſque la guerre détruit quand le commerce crée. Par cette utile révolution dans les mœurs, les maximes générales de la politique ont changé l'Europe. Ce n'eſt plus un peuple pauvre qui devient redoutable à une nation riche. La force eſt aujourd'hui du côté des richeſſes, parce qu'elles ne ſont plus le fruit de la conquête, mais l'ouvrage des travaux aſſidus & d'une vie entierement occupée. L'or & l'argent ne corrompent que les ames oiſives qui jouiſſent des délices du luxe, au ſéjour des intrigues & des baſſeſſes, qu'on appelle grandeur. Mais ces métaux occupent les bras & les doigts du peuple; mais ils excitent dans les campagnes, à reproduire; dans les villes maritimes, à naviguer; dans le centre d'un état, à fabriquer des armes, des habits, des meubles, des édifices. L'homme eſt aux priſes avec la nature: ſans ceſſe il la modifie, & ſans ceſſe il en eſt modifié. Les peuples ſont taillés & façonnés par les arts qu'ils exercent. Si quelques métiers amolliſſent & dé-

gradent l'eſpece, elle s'endurcit & ſe répare dans d'autres. S'il eſt vrai que l'art la dénature, du-moins elle ne ſe repeuple pas pour ſe détruire, comme chez les nations barbares des tems héroïques. Sans doute, il eſt facile, il eſt beau de peindre les Romains avec le ſeul art de la guerre, ſubjuguant tous les autres arts, toutes les nations oiſives ou commerçantes, policées ou féroces; briſant ou mépriſant les vaſes de Corinthe, plus heureux ſous des dieux d'argille qu'avec les ſtatues d'or de leurs empereurs de boue. Mais il eſt encore plus doux & plus beau, peut-être, de voir toute l'Europe peuplée de nations laborieuſes, qui roulent ſans ceſſe autour du globe, pour le défricher & l'approprier à l'homme; agiter par le ſouffle vivifiant de l'induſtrie, tous les germes reproductifs de la nature; demander aux abymes de l'océan, aux entrailles des rochers, ou de nouveaux ſoutiens, ou de nouvelles jouiſſances; remuer & ſoulever la terre avec tous les leviers du génie; établir entre les deux hémiſpheres, par les progrès heureux de l'art de naviguer, comme des ponts volans de communication, qui rejoignent un continent à l'autre; ſuivre toutes les routes du ſoleil, franchir les barrieres annuelles, & paſſer des tropiques aux pôles ſous les ailes des vents; ouvrir, en un mot, toutes les ſources de la population & de la volupté, pour les verſer par mille canaux ſur la face

du monde. C'eſt alors, peut-être, que la divinité contemple avec plaiſir ſon ouvrage, & ne ſe repent pas d'avoir fait l'homme.

Telle eſt l'image du commerce. Admirez ici le génie du négociant. Le même eſprit qu'avoit Newton pour calculer la marche des aſtres, il l'emploie à ſuivre la marche des peuples commerçans qui fécondent la terre. Ses problèmes ſont d'autant plus difficiles à réſoudre, que les conditions n'en ſont pas ſimples, abſtraites & déterminées comme en géométrie; mais dépendent des caprices des hommes & de l'inſtabilité de mille évènemens compliqués. Cette juſteſſe de combinaiſons que doivent avoir Cromwel & Richelieu, l'un pour détruire, l'autre pour cimenter le deſpotiſme des rois, il la poſſede, & va plus loin: car il embraſſe les deux mondes dans ſon coup-d'œil, & dirige les opérations ſur une infinité de rapports, qu'il n'eſt donné que rarement à l'homme d'état, ou même au philoſophe de ſaiſir & d'apprécier. Rien ne doit échapper à ſa vue. Il doit prévoir l'influence des ſaiſons, ſur l'abondance, la diſette, la qualité des denrées, ſur le départ ou le retour des vaiſſeaux; l'influence des affaires politiques ſur celles du commerce; les révolutions que la guerre ou la paix doivent opérer dans le prix & le cours des marchandiſes, dans la maſſe & le choix des approviſionnemens, dans la fortune des places & des ports du monde entier; les ſuites

que peut avoir ſous la Zone-Torride l'alliance de deux nations du Nord; les progrès, ſoit de grandeur ou de décadence, des différentes compagnies de commerce; le contre-coup que portera ſur l'Afrique & ſur l'Amérique la chûte d'une puiſſance d'Europe dans l'Inde; les ſtagnations que produira dans certaains pays, l'engorgement de quelques canaux d'induſtrie; la dépendance réciproque entre la plupart des branches de commerce, & le ſecours qu'elles ſe prêtent par les torts paſſagers qu'elles ſemblent ſe faire; le moment de commencer, & celui de s'arrêter dans toutes les entrepriſes nouvelles: en un mot, l'art de rendre toutes les nations tributaires de la ſienne, & de faire ſa fortune avec celle de ſa patrie, ou plutôt de s'enrichir, en étendant la proſpérité générale des hommes. Tels ſont les objets qu'embraſſe la profeſſion du négociant; & ce n'eſt pas toute ſon étendue.

Le commerce eſt une ſcience, qui demande encore plus la connoiſſance des hommes que des choſes. Sa difficulté vient moins de la multiplicité des affaires que de l'avidité de ceux qui les conduiſent. Il faut donc traiter avec eux, en apparence, comme ſi l'on étoit aſſuré de leur bonne-foi, & prendre cependant des précautions comme s'ils étoient dénués de tous les principes.

Preſque tous les hommes ſont honnêtes hors de leur état; mais il n'y en a que peu

qui, dans l'exercice de leur profeſſion, ſe conforment aux regles d'une probité ſcrupuleuſe. Ce vice qui regne, depuis la premiere juſqu'à la derniere des conditions, naît du grand nombre des malverſations introduites par le tems, excuſées par l'uſage. L'intérêt perſonnel & l'habitude générale en dérobent le crime & la baſſeſſe. *Je fais*, dit-on, *comme font les autres*; & l'on ſe plie à des actions contre leſquelles la conſcience ceſſe bientôt de réclamer.

Ces eſpeces de tromperies n'ont aucun inconvénient aux yeux de ceux qui ſe les permettent. Communes à toutes les profeſſions. ne s'expient-elles pas les unes par les autres? Je reprends dans la bourſe de ceux qui traitent avec moi, ce que ceux avec leſquels j'ai traité ont pris de trop dans la mienne. Exigerez-vous qu'un marchand, un ouvrier, un particulier, quel qu'il ſoit, ſouffre la vexation ſourde & ſecrete de tous ceux à qui ſes beſoins journaliers l'adreſſent, ſans avoir jamais ſon recours ſur aucun d'eux? Puiſque tout ſe compenſe par une injuſtice générale, tout eſt auſſi-bien que ſous un état de juſtice rigoureuſe.

Mais peut-il y avoir aucune ſorte de compenſation entre ces rapines de détail d'une claſſe de citoyens ſur toutes les autres, & celles-ci ſur la premiere? Toutes les profeſſions ont-elles un beſoin égal des autres? Pluſieurs, expoſées à des vexations qui ſe re-

nouvellent ſans ceſſe, ne manquent-elles pas la plupart d'occaſions de vexer à leur tour? Les circonſtances ne font-elles pas changer d'un jour à l'autre la proportion de ces vexations? Ces obſervations paroîtront peut-être minutieuſes. Arrêtons-nous donc à une réflexion plus importante. Aucun homme ſage pourra-t-il penſer qu'il ſoit indifférent que l'iniquité s'exerce impunément & preſque d'un conſentement univerſel dans tous les états; que la maſſe d'une nation ſoit corrompue, & d'une corruption qui n'a ni frein, ni limite; & qu'il y ait bien loin d'un larcin autoriſé & journellement répété à quelque injuſtice que ce puiſſe être?

Cependant, il faut bien qu'on croie le mal ſans remede, au moins pour les induſtries de détail, puiſque toute la morale applicable à ceux qui les exercent, ſe réduit à ſes maximes. " Tâchez de n'être point décrié » dans votre profeſſion. Si vous vendez » plus cher que les autres, ayez au-moins » la réputation de vendre de meilleures marchandiſes. Gagnez le plus que vous pourrez. Sur-tout n'ayez pas deux prix. Faites » votre fortune, & faites-la le plus promptement. Si vous n'êtes ni mal famé, ni » déshonoré: tout eſt bien. » On pourroit ſubſtituer à ces principes, des principes plus honnêtes; mais ce ſeroit inutilement. Les petits profits journaliers; ces économies meſquines, qui ſont la reſſource eſſentielle

de quelques professions, abaissent l'ame, l'avilissent, y éteignent tout sentiment de dignité; & il n'y a rien de vraiment louable à recommander, ni à attendre d'une espèce d'hommes conduite à ce point de dégradation.

Il n'en est pas ainsi de ceux dont les spéculations embrassent toutes les contrées de la terre; dont les opérations compliquées lient les nations les plus éloignées; par qui l'univers entier devient une famille. Ces hommes peuvent avoir une idée noble de leur profession; & il est presque inutile de dire à la plupart d'entre eux: ayez de la bonne-foi; parce que la mauvaise-foi, en vous nuisant à vous-même, nuiroit aussi à vos concitoyens & calomnieroit votre nation.

N'abusez point de votre crédit, c'est-à-dire qu'en cas de revers inattendus, vos propres fonds puissent remplacer les fonds que vous avez obtenus de la confiance qu'ont eue vos correspondans dans vos lumieres, dans vos talens, dans votre probité. Qu'on vous voie, au milieu du renversement de votre fortune, comme ces grands arbres que la foudre a frappés & qui conservent cependant toute leur majesté.

Vous vous méfierez d'autant plus de vous-mêmes, que presque toujours, vous êtes les seuls juges de votre probité.

Je sais bien que si vous êtes opulens, vous serez toujours honorés aux yeux de la mul-

titude : mais aux vôtres ? Si votre propre eſtime vous touche peu, entaſſez des monceaux d'or ſur des monceaux d'or ; & ſoyez heureux, ſi l'homme immoral peut l'être.

Il vous reſte, & il doit vous reſter des principes religieux. Songez donc qu'il viendra un moment où vous vous reprocherez des richeſſes mal acquiſes, qu'il faudra reſtituer ; à moins que vous ne braviez, en inſenſés, un juge prêt à vous en demander un compte ſévere.

Servez toutes les nations : mais quelque avantage qu'une ſpéculation vous préſente, renoncez-y, ſi vous nuiſez à la vôtre.

Que votre parole ſoit ſacrée. Ruinez-vous, s'il le faut, plutôt que d'y manquer ; & montrez que l'honneur vous eſt plus précieux que l'or.

N'embraſſez pas trop d'objets à la fois. Quelque forte que ſoit votre tête, quelque étendue de génie que vous ayez, ſongez que la journée commune de l'homme laborieux n'a guere plus de ſix heures, & que toutes les affaires qui l'exigeroient plus longue, ſeroient abandonnées néceſſairement à vos coopérateurs ſubalternes. Bientôt il ſe formeroit autour de vous un cahos au débrouillement duquel vous pourriez vous trouver précipités du ſommet de la proſpérité où vous vous croyez, dans l'abyme ſans fond de l'infortune.

Je ne ceſſerai de vous crier, de l'ordre, de

l'ordre. Sans ordre, tout devient incertain. Rien ne ſe fait, ou tout ſe fait à la hâte & mal. La négligence & la précipitation rendent également les entrepriſes ruineuſes.

Quoiqu'il n'y ait peut-être aucun gouvernement aſſez honnête, pour qu'un particulier doive le ſecourir de ſon crédit, je vous exhorte à en courir les haſards : mais que ce ſecours n'excéde pas votre propre fortune. Ruinez-vous pour votre pays, mais ne ruinez que vous. L'amour de la patrie doit être ſubordonné aux loix de l'honneur & de la juſtice.

Ne vous mettez jamais dans le cas d'aller montrer vos larmes & votre déſeſpoir à une cour qui vous paiera froidement du motif de la néceſſité publique & de l'offre honteuſe d'un ſauf-conduit. Ce n'eſt pas dans le miniſtere d'une nation, c'eſt en vous que l'étranger & le citoyen ont eu confiance. C'eſt dans vos mains qu'ils ont dépoſé leurs fonds; & rien ne peut vous ſauver de leurs reproches & de ceux de votre conſcience, ſi vous en avez une.

Vous ſerez bien ſages, ſi vous ne formez d'autres entrepriſes que celles qui peuvent échouer, ſans attriſter votre famille & ſans troubler votre repos.

Ne ſoyez ni puſillanimes, ni téméraires. La puſillanimité vous fixeroit dans la médiocrité; la témérité vous raviroit en un jour le fruit du travail de pluſieurs années.

Il n'y a nulle comparaiſon entre la fortune & le crédit. La fortune, ſans crédit, eſt peu de choſe. Le crédit, ſans fortune, n'a point de limites. Tant que le crédit reſte, la ruine n'eſt pas conſommée. Le moindre ébranlement en crédit peut être ſuivi du dernier déſaſtre. J'ai vu qu'au bout de vingt années, on n'avoit pas encore oublié que la caiſſe d'une compagnie opulente avoit été fermée vingt-quatre heures.

Le crédit d'un commerçant renaît plus difficilement encore que l'honneur d'une femme. Il n'y a qu'une eſpece de miracle qui puiſſe faire ceſſer une alarme qui ſe répand en un clin-d'œil d'un hémiſphere de la terre à l'autre.

Le commerçant ne doit pas être moins jaloux de ſon crédit, que le militaire de ſon honneur.

Si vous avez de l'élévation dans l'ame, vous aimerez mieux ſervir vos concitoyens avec moins d'avantage, que l'étranger avec moins de haſards, moins de peines & plus de profits.

Suivez une ſpéculation honnête, de préférence à une ſpéculation plus lucrative.

On a dit que le négociant, le banquier, le commiſſionnaire, cosmopolites par état, n'étoient citoyens d'aucun pays. Faites ceſſer ce propos injurieux.

Si, quand vous quitterez le commerce, vous ne jouiſſez parmi vos concitoyens que

de la considération accordée à de grandes richesses, vous n'aurez pas acquis tout ce que le commerce pouvoit vous rendre.

Le mépris de la richesse est peut-être incompatible avec l'esprit du commerce : mais malheur à celui en qui cet esprit feroit exclusif du sentiment de l'honneur !

J'ai élevé dans mon cœur un autel à quatre classes de citoyens : au philosophe qui cherche la vérité, qui éclaire les nations, & qui prêche d'exemple la vertu aux hommes : au magistrat qui fait tenir égale la balance de la justice : au militaire qui défend sa patrie ; & au commerçant honnête qui l'enrichit & qui l'honore. J'oubliois l'agriculteur qui la nourrit ; & je lui en demande pardon.

Si le négociant ne se voit pas lui-même dans ce rang distingué des citoyens, il ne s'estime pas assez. Il oublie que, dans la matinée, quelques traits de sa plume mettent en mouvement les quatre coins du monde pour leur bonheur mutuel.

Loin de vous toute basse jalousie de la prospérité d'un autre. Si vous traversez ses opérations sans motif, vous êtes un pervers. Si vous parvenez à découvrir ses opérations & que vous vous les appropriez, vous l'aurez volé.

L'influence de l'or est aussi funeste aux particuliers, qu'aux nations. Si vous n'y prenez garde, vous en aurez l'ivresse. Après avoir entassé, vous voudrez entasser encore ;

& vous deviendrez avares ou diſſipateurs. Avares, vous ſerez durs, & le ſentiment de la commiſération, de la bienfaiſance s'éteindra en vous. Diſſipateurs, après avoir conſumé vos belles années à acquérir la richeſſe, vous ſerez jettés dans l'indigence par des dépenſes extravagantes; & ſi vous échappez à ce malheur, vous n'échapperez pas au mépris.

Ouvrez quelquefois votre bourſe à l'homme induſtrieux & malheureux.

Voulez-vous être honoré pendant votre vie & après votre mort, conſacrez une portion de votre fortune à quelques monumens d'une utilité publique. Malheur à vos héritiers, ſi cette dépenſe les afflige !

Songez que quand celui qui n'a que de la richeſſe vient à mourir, il n'y a rien de perdu.

Ces maximes, que nous nous ſommes permis de rappeller, ont toujours été, ſeront toujours vraies. S'il arrivoit qu'elles paruſſent problématiques à quelques-uns de ceux dont elles doivent diriger les actions, il faudroit s'en prendre à l'autorité publique. Par-tout le fiſc avide & rampant encourage à des injuſtices particulieres, par les injuſtices générales qu'on lui voit commettre. Il opprime le commerce par les impôts ſans nombre dont il le ſurcharge. Il dégrade les négocians par les ſoupçons injurieux qu'il ne ceſſe de jetter ſur leur probité. Il rend

en quelque ſorte, la fraude néceſſaire, par la funeſte invention des monopoles.

Qu'eſt-ce donc que le monopole? C'eſt le privilege excluſif d'un citoyen ſur tout autre de vendre ou d'acheter. A cette définition, tout homme ſenſé s'arrête & dit: entre des citoyens, tous égaux, tous ſervant la ſociété, tous contribuant à ſes charges à proportion de leurs moyens, comment un d'entre eux peut-il avoir un droit dont un autre ſoit légitimement privé? Quelle eſt donc cette choſe ſi ſacrée par ſa nature, qu'un homme, quel qu'il ſoit, ne puiſſe l'acquérir ſi elle lui manque, ou s'en défaire ſi elle lui appartient?

Si quelqu'un pouvoit prétendre à ce privilege, ce ſeroit ſans doute le ſouverain. Cependant il ne le peut pas, car il n'eſt que le premier des citoyens. Le corps de la nation peut l'en gratifier: mais alors c'eſt un acte de déférence, & non la conſéquence d'une prérogative qui ſeroit néceſſairement tyrannique. Que ſi le ſouverain ne peut ſe l'arroger à lui-même, bien moins encore le peut-il conférer à un autre. On ne donne point ce dont on n'a pas la propriété légitime.

Mais ſi contre la nature des choſes, il exiſte un peuple qui ait quelque prétention à la liberté, & où le chef ſe ſoit toutefois arrogé à lui-même ou ait conféré le monopole à un autre, quelle a été la ſuite de cette

infraction au droit général? La révolte, ſans doute? Non; cela auroit dû être, mais n'a pas été. Et pourquoi? C'eſt qu'une ſociété eſt un aſſemblage d'hommes occupés de différentes fonctions, diviſés d'intérêt, jaloux, puſillanimes, préférant la jouiſſance paiſible de ce qu'on leur laiſſe à la défenſe armée de ce qu'on leur enleve, vivant à côté les uns des autres, ſe preſſant, ſans aucun concours de volontés: c'eſt que ce concert, ſi raiſonnable, ſi utile, quand il ſubſiſteroit entre eux, ne leur donneroit, ni le courage, ni la force qui leur manque, ni par conſéquent ou l'eſpoir de vaincre, ou la réſolution de périr: c'eſt qu'ils verroient pour eux un danger éminent dans une tentative infructueuſe, & qu'ils ne verroient dans le ſuccès que l'avantage de leurs deſcendans, qu'ils aiment moins qu'eux.... Cependant il eſt arrivé quelquefois... Oui, par l'enthouſiaſme du fanatiſme...

Mais en quelque contrée que le monopole ait eu lieu, qu'y a-t-il produit? Ce qu'il y a produit? la dévaſtation. Les privileges excluſifs ont ruiné l'ancien & le Nouveau-Monde. Aucune colonie naiſſante dans l'autre hémiſphère dont ils n'aient prolongé la foibleſſe ou qu'ils n'aient étouffée au berceau. Sous le nôtre, aucune contrée floriſſante dont ils n'aient détruit la ſplendeur; aucune entrepriſe quelque brillante qu'elle fût, qu'ils n'aient détériorée; aucune

circonſtance plus ou moins flatteuſe, qu'ils n'aient tournée au détriment général.

Mais par quelle fatalité tout cela eſt-il arrivé? Ce n'étoit point une fatalité, c'étoit une néceſſité. Cela s'eſt fait, parce qu'il falloit que cela ſe fit. Et pourquoi? C'eſt qu'un poſſeſſeur privilégié, quelque puiſſant qu'il ſoit, ne peut jamais avoir, ni le crédit, ni les reſſources d'une nation entiere. C'eſt que ſon monopole ne pouvant toujours durer, il en tire parti le plus rapidement qu'il peut; il ne voit que le moment. Tout ce qui eſt au-delà du terme de ſon excluſif n'eſt rien à ſes yeux. Il aime mieux être moins riche ſans attendre, que plus riche en attendant. Par un inſtinct naturel à l'homme dont la jouiſſance eſt fondée ſur l'injuſtice, la tyrannie & les vexations, il craint ſans ceſſe la ſuppreſſion d'un droit fatal à tous. C'eſt que ſon intérêt eſt tout pour lui & que l'intérêt de la nation ne lui eſt rien. C'eſt que pour un petit bien, pour un avantage momentané, mais ſûr, il ne balance pas à faire un grand mal, un mal durable. C'eſt qu'en mettant le pied dans le lieu de ſon exercice, le privilège excluſif y introduit avec lui le cortege de toutes les ſortes de perſécutions. C'eſt que par la folie, le vague, l'étendue ou l'extenſion des conditions de ſon octroi, & par la puiſſance de celui qui l'a accordé ou qui le protège, maître de tout, il s'immiſce de tout, il gêne tout, il détruit tout;

il découragera, il anéantira un genre d'induſtrie qui ſert à tout, pour y forcer un genre d'induſtrie qui nuit à tous, mais qui lui ſert; il prétendra commander au ſol, comme il a commandé aux bras; & il faudra qu'il ceſſe de produire ce qui lui eſt propre, pour ne produire que ce qui convient au monopole ou pour devenir ſtérile : car il préférera la ſtérilité à une fertilité qui le croiſe, la diſette qu'il ne ſentira pas à l'abondance, qui diminueroit ſes rentrées. C'eſt que ſelon la nature de la choſe dont il a le commerce excluſif, ſi elle eſt de premiere néceſſité, il affamera tout-à-coup une contrée ou la mettra toute nue; ſi elle n'eſt pas de première néceſſité, il parviendra à la rendre telle par des contre-coups; & affamera, mettra encore toute nue la contrée à laquelle il ſaura bien ôter les moyens de ſe la procurer. C'eſt qu'il eſt preſque toujours poſſible à celui qui eſt vendeur unique de ſe rendre par des opérations auſſi ſubtiles, auſſi profondes qu'atroces, le ſeul acheteur; & qu'alors il met à la choſe qu'il vend un prix auſſi exorbitant, à celle qu'on eſt forcé de lui vendre un prix auſſi bas qu'il lui plaît. C'eſt qu'alors, le vendeur ſe dégoûtant d'une induſtrie, d'une culture, d'un travail qui ne lui rend pas l'équivalent de ſes dépenſes, tout périt. La nation tombe dans la miſere.

Le terme de l'excluſif expire, & ſon poſſeſſeur ſe retire opulent : mais que produit

l'opulence d'un ſeul élevé ſur la ruine de la multitude ? Un grand mal. Si c'eſt un grand mal, pourquoi n'y a-t-on pas obvié ? Pourquoi ne s'y oppoſe-t-on pas ? Par le préjugé auſſi *cruel* qu'*abſurde*, qu'il eſt indifférent pour l'état, que la richeſſe ſoit dans la bourſe de celui-ci ou de celui-là, dans une ou pluſieurs bourſes. *Abſurde*, parce que dans tous les cas, dans les grandes néceſſités principalement, le ſouverain s'adreſſe à la nation, c'eſt-à-dire à un grand nombre d'hommes qui n'ont preſque rien & qu'on acheve d'écraſer par le peu qu'on en arrache, & à un très-petit nombre qui ont beaucoup, qui donnent peu, ou qui ne donnent jamais en proportion de ce qu'ils ont, & dont la contribution, fût-elle au niveau de leur richeſſe, ne rendroit jamais la centieme partie de ce qu'on auroit obtenu ſans exaction, ſans plainte d'un peuple nombreux & aiſé. *Cruel*, parce qu'à égalité d'avantages, il y auroit de l'inhumanité à condamner la multitude, à manquer & à ſouffrir.

Mais le privilege excluſif ſe donne-t-il pour rien ? Quelquefois. C'eſt alors une marque de reconnoiſſance ou pour de grands ſervices, ou pour de longues baſſeſſes, ou le réſultat des intrigues d'une chaîne de ſubalternes, achetés, vendus, dont une des extrêmités part des dernieres conditions de la ſociété, l'autre touche au trône ; & c'eſt ce qu'on appelle la protection. Lorſqu'il ſe

vend, eſt-il vendu ſon prix? Jamais. Non, jamais, & pour pluſieurs raiſons. Il eſt impoſſible que le prix qu'on en tire puiſſe compenſer le ravage qu'il fait. Sa valeur n'en peut encore être connue, ni du chef de la nation qui ne s'entend à rien; ni de ſon repréſentant, ſouvent auſſi peu inſtruit, & quelquefois traître à ſon maître & à la patrie; ni de l'acquéreur lui-même, qui calcule toujours ſon acquiſition d'après ſon moindre produit. Enfin ces honteux marchés ſe faiſant le plus ſouvent dans des tems de ca[illegible], l'adminiſtration accepte une ſomme peu proportionnée à la valeur réelle de la choſe, mais avancée dans le moment d'un beſoin, ou ce qui eſt plus ordinaire d'une fantaiſie urgente.

Et quel eſt, en derniere analyſe, le réſultat de ces opérations réitérées, des déſaſtres qui les ſuivent? La ruine de l'état, le mépris de la foi publique. Après ces infidélités, dont le nom même ne peut ſe prononcer ſans rougir, la nation eſt plongée dans la déſolation. Au milieu de pluſieurs millions de malheureux, s'éleve la tête altiere de quelques concuſſionnaires, gorgés de richeſſes & inſultant à la miſere de tous. L'empire énervé chancele quelque tems au bord de l'abyme, dans lequel il tombe, aux éclats du mépris & de la riſée de ſes voiſins; à moins que le ciel ne lui ſuſcite un ſauveur qu'il attend & qui ne vient pas toujours,

ou que la perſécution générale des ſcélérats qui le redoutent a bientôt dégoûté.

Les obſtacles que les divers gouvernemens mettent au commerce que leurs ſujets font ou devroient faire entre eux, ſont bien plus multipliés encore dans celui d'un état avec les autres. On prendroit cette jalouſie, preſque moderne, des puiſſances, pour une conſpiration ſecrette de ſe ruiner toutes, ſans avantage pour aucune. Ceux qui conduiſent les peuples mettent la même adreſſe à ſe défendre de l'induſtrie des nations, qu'à ſe garantir des ſoupleſſes des intrigans qui les entourent. Par-tout on repouſſe, partout on eſt repouſſé. Quelques hommes ignorans, bas ou corrompus ont rempli l'Europe, le monde entier de mille contraintes inſoutenables qui ſe ſont de plus en plus étendues. La terre & l'eau ont été couvertes de guérites & de barrieres. Le voyageur n'a point de repos, le marchand point de propriété; l'un & l'autre ſont expoſés à tous les pièges d'une législation artificieuſe, qui ſème les crimes avec les défenſes, les peines avec les crimes. On ſe trouve coupable, ſans le ſavoir ni le vouloir; & l'on eſt arrêté, taxé, dépouillé, ſans avoir de reproche à ſe faire. Tel eſt le commerce en tems de paix. Que reſte-t-il à dire des guerres de commerce?

Qu'un peuple confiné dans les glaces de l'ourſe, arrache le fer aux entrailles de la terre, qui lui refuſe la ſubſiſtance, & qu'il

aille le glaive à la main couper les moiſſons d'un autre peuple ; la faim, qui n'ayant point de loix n'en peut violer aucune, ſemble excuſer ſes hoſtilités. Il faut bien qu'il vive de carnage, lorſqu'il n'a point de grains. Mais quand une nation jouit d'un grand commerce, & peut faire ſubſiſter pluſieurs états du ſuperflu de ſes richeſſes, quel intérêt l'excite à déclarer la guerre à d'autres nations induſtrieuſes ; à les empêcher de naviguer & de travailler, en un mot, à leur défendre de vivre ſous peine de mort? Pourquoi s'arroge-t-elle une branche excluſive de commerce, un droit de pêche & de navigation à titre de propriété, comme ſi la mer devoit être diviſée en arpens de même que la terre? Sans doute on voit le motif de ces guerres; on ſait que la jalouſie de commerce n'eſt qu'une jalouſie de puiſſance. Mais une nation a-t-elle droit d'empêcher le travail qu'elle ne peut faire elle-même, & d'en condamner une autre à l'oiſiveté, parce qu'elle s'y dévoue?

Des guerres de commerce. Quel mot contre nature! Le commerce alimente, & la guerre détruit. Le commerce peut bien enfanter & nourrir la guerre: mais la guerre coupe toutes les veines du commerce. Tout ce qu'une nation gagne ſur une autre dans le commerce, eſt un germe de travail & d'émulation pour toutes les deux. Dans la guerre, c'eſt une perte pour l'une & pour l'autre: car le pillage,

lage, & le fer, & le feu, n'engraiſſent ni les terres, ni les hommes. Les guerres de commerce ſont d'autant plus funeſtes, que par l'influence actuelle de la mer ſur la terre, & de l'Europe ſur les trois autres parties du monde, l'embraſement devient général; & que les diſſentions de deux peuples maritimes répandent la diſcorde chez tous leurs alliés, & l'inertie dans le parti même de la neutralité.

Toutes les côtes & toutes les mers rougies de ſang & couvertes de cadavres; les foudres de la guerre tonnant d'un pole à l'autre, entre l'Afrique, l'Aſie & l'Amérique, ſur l'océan qui nous ſépare du Nouveau-Monde, ſur la vaſte étendue de la mer Pacifique: voilà ce qu'on a vu dans les deux dernieres guerres, où toutes les puiſſances de l'Europe ont tour-à-tour éprouvé des ſécouſſes & frappé de grands coups. Cependant la terre ſe dépeuploit de ſoldats, & le commerce ne la repeuploit pas; les campagnes étoient deſſéchées par les impôts, & les canaux de la navigation n'arroſoient pas l'agriculture. Les emprunts de l'état ruinoient d'avance la fortune des citoyens par les bénéfices uſuraires, pronoſtics des banqueroutes. Les nations même victorieuſes, ſuccomboient ſous le faix des conquêtes; & s'emparant de plus de pays qu'elles n'en pouvoient garder ou cultiver, s'anéantiſſoient, pour ainſi dire, dans la ruine de leurs ennemis. Les nations neutres, qui vouloient s'enrichir en

paix au milieu de cet incendie, recevoient & ſouffroient des inſultes plus flétriſſantes que les défaites d'une guerre ouverte.

L'eſprit de diſcorde avoit paſſé des ſouverains aux peuples. Les citoyens des divers états armoient pour ſe dépouiller réciproquement. On ne voyoit que vaiſſeaux marchands changés en vaiſſeaux corſaires. Ceux qui les montoient n'étoient pas pouſſés par leurs beſoins à ce vil métier. Quelques-uns avoient de la fortune, & des ſalaires avantageux s'offroient de toutes parts aux autres. Une paſſion effrénée pour le brigandage excitoit ſeule la perverſité. La rencontre d'un navigateur paiſible les rempliſſoit d'une joie féroce qui ſe manifeſtoit par les plus vifs tranſports. Ils étoient cruels & homicides. Un ennemi plus heureux, plus fort ou plus hardi, pouvoit ravir à ſon tour leur proie, leur liberté, leur vie: mais la vue d'un péril ſi ordinaire ne rallentiſſoit ni leur avarice, ni leur rage. Cette frénéſie n'étoit pas nouvelle. On l'avoit connue dans les ſiècles les plus reculés. Elle s'étoit perpétuée d'âge en âge. Toujours l'homme, même ſans être preſſé par l'aiguillon indomptable de la faim, cherche à dévorer l'homme. Cependant la calamité qu'on déplore ici n'étoit jamais montée au point où nous l'avons vue. L'activité de la piraterie a augmenté à meſure que les mers ont fourni plus d'alimens à ſon avidité, à ſon inquiétude.

Les nations ne ſe convaincront-elles donc jamais de la néceſſité de mettre fin à ces barbaries ? Un frein qui les arrêteroit ne ſeroit-il pas d'une utilité ſenſible ? Pourquoi faut-il que les denrées des deux mondes ſoient abymées dans les gouffres de l'océan avec les bâtimens qui les tranſportent, ou qu'elles ſervent d'aliment aux vices & aux débauches de quelques vagabons ſans mœurs & ſans principes ? Cet aveuglement durera-t-il encore, ou les adminiſtrateurs des empires ouvriront-ils enfin les yeux à la lumiere ? Si quelque jour on réuſſit à leur faire connoître leurs vrais intérêts, les intérêts eſſentiels des ſociétés dont ils ſont les chefs, leur politique ne ſe bornera pas à purger la mer de forbans, elle s'élevera juſqu'à laiſſer un libre cours aux liaiſons de leurs ſujets reſpectifs durant ces hoſtilités meurtrieres & deſtructives qui fatiguent, qui ravagent ſi ſouvent le globe.

Ils ſont heureuſement paſſés ces tems déplorables où les nations ſe battoient pour leur mutuel anéantiſſement. Les troubles qui diviſent aujourd'hui l'Europe n'ont pas un but ſi funeſte. Rarement ſe propoſa-t-on d'autre objet que la réparation de quelque injuſtice, ou le maintien d'un certain équilibre entre les empires. Sans doute, les puiſſances belligérantes chercheront à ſe nuire, à s'affoiblir autant qu'il leur ſera poſſible : mais ſi elles ne pouvoient faire que le mal

qu'elles recevroient, ne ſeroit-il pas d'une utilité commune qu'on arrêtât ces calamités ? Or, c'eſt ce qui arrive aſſez conſtamment lorſque la guerre ſuſpend les opérations du commerce.

Alors un état repouſſe les productions & l'induſtrie de l'état ennemi, & voit repouſſer ſes productions & ſon induſtrie. C'eſt des deux côtés une diminution de travail, de gain & de jouiſſances. L'intervention des peuples neutres, dans ces circonſtances, n'eſt pas auſſi favorable qu'on eſt peut-être accoutumé à le penſer. Outre que leur miniſtere eſt néceſſairement fort cher, ils cherchent encore à s'élever ſur les ruines de ceux qu'ils ſemblent ſervir. Ce que leur ſol, ce que leurs atteliers peuvent fournir eſt ſubſtitué, autant qu'il eſt poſſible, à ce qui ſortoit du ſol & des atteliers des puiſſances armées, qui ſouvent ne recouvrent pas à la paix ce que les hoſtilités leur avoient fait perdre. Il ſera donc toujours dans les intérêts bien combinés des nations qui ſe combattront, de continuer, ſans aucune entrave, les échanges qu'elles faiſoient avant leurs querelles.

Toutes les vérités ſe tiennent. Que celle dont on vient d'établir l'importance, dirige la conduite des gouvernemens, & bientôt tomberont ces innombrables barrières qui, dans le tems même de la plus profonde tranquillité, ſéparent les nations, quels que ſoient

les rapports que la nature ou le haſard aient formé entre elles.

Les démêlés les plus ſanglans n'étoient autrefois qu'une exploſion paſſagere après laquelle chaque peuple ſe repoſoit ſur ſes armes briſées ou triomphantes. La paix étoit la paix. Elle n'eſt aujourd'hui qu'une guerre ſourde. Tout état repouſſe les productions étrangeres, ou par des prohibitions, ou par des gênes ſouvent équivalentes à des prohibitions; tout état refuſe les ſiennes aux conditions qui pourroient les faire rechercher, en étendre la conſommation. L'ardeur de ſe nuire réciproquement s'étend d'un pole à l'autre. En vain la nature avoit réglé que, ſous ſes ſages loix, chaque contrée ſeroit opulente, forte & heureuſe de la richeſſe, de la puiſſance, du bonheur des autres. Elles ont, comme de concert, dérangé ce plan d'une bienveillance univerſelle, au détriment de toutes. Leur ambition les a portées à s'iſoler; & cette ſituation ſolitaire leur a fait deſirer une proſpérité excluſive. Alors le mal a été rendu pour le mal. On a oppoſé les artifices aux artifices, les proſcriptions aux proſcriptions, les fraudes aux fraudes. Les nations ſe ſont énervées, en voulant énerver les nations rivales; & il étoit impoſſible qu'il en fût autrement. Les rapports du commerce ſont tous très-intimes. Une de ſes branches ne peut éprouver quelque contrariété, ſans que les autres n'en reſſentent

le contre-coup. Il entrelace les peuples, les fortunes, les échanges. C'eſt un tout dont les diverſes parties s'attirent, ſe ſoutiennent & ſe balancent. Il reſſemble au corps humain dont toutes les parties ſont affectées, lorſqu'une d'entre elles ne remplit pas les fonctions qui lui étoient deſtinées.

Voulez-vous terminer les maux que des ſyſtêmes mal combinés ont faits à la terre entiere? abattez les funeſtes murs dont les nations ſe ſont entourées. Rétabliſſez cette heureuſe fraternité qui faiſoit le charme des premiers âges. Que les peuples, dans quelque contrée où le ſort les ait placés, à quelque gouvernement qu'ils ſoient ſoumis, quelque culte qu'ils profeſſent, communiquent auſſi librement entre eux que les habitans d'un hameau avec ceux d'un hameau voiſin, avec ceux de la ville la plus prochaine, avec tous ceux du même empire; c'eſt-à-dire ſans droits, ſans formalités, ſans prédilection.

Alors, mais pas plutôt, le globe ſe remplira de productions, & de productions toutes d'une qualité exquiſe. La manie des impoſitions, des prohibitions, réduiſoit chaque état à cultiver des denrées que ſon ſol, que ſon climat repouſſoient, & qui n'étoient jamais ni bonnes, ni abondantes. Il donnera une autre direction à ſes travaux, lorſqu'il pourra ſatisfaire à ſes beſoins plus agréablement & à meilleur compte. Toute ſon activité ſe tournera vers les objets que la nature

lui avoit deſtinés, & qui, étant ce qu'ils doivent être, trouveront un débouché avantageux dans les lieux où une économie éclairée aura déterminé à les négliger.

Alors, mais pas plutôt, toutes les nations arriveront au degré de proſpérité où il leur eſt permis d'aſpirer : elles jouiront de leurs propres richeſſes & des richeſſes des autres nations. Les peuples qui avoient eu quelque ſuccès dans le commerce ont cru juſqu'à nos jours que leur voiſin ne pourroit faire fleurir le ſien qu'aux dépens du leur. Cette perſuaſion leur avoit fait jetter un œil inquiet & ſoupçonneux ſur les efforts qu'il faiſoit pour améliorer ſa ſituation, les avoit pouſſé à interrompre par les manœuvres d'une cupidité active & injuſte des travaux dont ils redoutoient les conſéquences. Ils changeront de conduite, lorſqu'ils auront compris que l'ordre phyſique & moral eſt interverti par l'état actuel des choſes ; que l'oiſiveté d'une contrée nuit à toutes les autres, ou parce qu'elle les condamne à plus de labeurs, ou parce qu'elle les prive de quelques jouiſſances ; que l'induſtrie étrangere, loin de retrécir la leur, l'élargira ; que plus les biens ſe multiplieront autour d'eux, plus il leur ſera facile d'étendre leurs commodités & leurs échanges ; que leurs moiſſons & leurs atteliers tomberont néceſſairement, ſi les débouchés & les retours doivent leur manquer ; que les états comme les particuliers ont viſi-

blement intérêt à vendre habituellement au meilleur prix poſſible, & que ce double avantage ne ſe peut trouver que dans la plus grande concurrence, dans la plus grande aiſance des vendeurs & des acheteurs. C'eſt l'intérêt de chaque gouvernement; c'eſt donc l'intérêt de tous.

Et qu'on ne diſe pas que dans le ſyſtème d'une liberté générale & illimitée, quelques peuples prendroient un aſcendant trop décidé ſur les autres. Les nouvelles combinaiſons n'ôteront à aucun état, ni ſon ſol, ni ſon génie. Ce que chacun avoit d'avantages dans les tems de prohibition, il les conſervera ſous de meilleurs principes. Leur utilité augmentera même & augmentera beaucoup, parce que ſes voiſins, jouiſſant de plus de richeſſes, étendront de plus en plus leurs conſommations.

S'il exiſtoit un pays auquel il fût permis d'avoir quelque éloignement pour l'abolition du régime prohibitif, ce ſeroit celui-là ſans doute qu'une nature avare a condamné à une éternelle pauvreté. Accoutumé à repouſſer par des loix ſomptuaires les délices des contrées plus fortunées, il pourroit craindre qu'une communication abſolument libre avec elles ne dérangeât ſes maximes, ne corrompît ſes mœurs, ne préparât ſa ruine. Ces alarmes ſeroient mal fondées. Hors quelques inſtans d'illuſion, peut-être tout peuple réglera ſes beſoins ſur ſes facultés.

Heureuſe donc, & infiniment heureuſe la puiſſance qui, la premiere ſe débarraſſera des entraves, des taxes, des prohibitions qui arrêtent & oppriment par-tout le commerce! Attirés par la liberté, par la facilité, par la ſûreté, par la multiplicité des échanges, les vaiſſeaux, les productions, les marchandiſes, les négocians de toutes les contrées de la terre rempliront ſes ports. Les cauſes d'une proſpérité ſi éclatante ne tarderont pas à être pénétrées; & les nations, abdiquant leurs anciennes erreurs, leurs préjugés deſtructeurs, ſe hâteront d'adopter des principes ſi féconds en bons événemens. La révolution ſera générale. Par-tout ſeront diſſipés les nuages. Un jour ſerein luira ſur le globe entier. La nature reprendra les rênes du monde. Alors, ou jamais, éclorra cette paix univerſelle qu'un roi guerrier, mais humain, ne croyoit pas chimérique. Si un bien ſi déſiré & ſi peu attendu ne ſort pas de ce nouvel ordre de choſes, de ce grand développement de la raiſon, du moins la félicité générale des hommes portera-t-elle ſur une baſe plus ſolide.

XII. Agriculture.

Le commerce qui ſort naturellement de l'agriculture, y revient par ſa pente & ſa circulation. Ainſi les fleuves retournent à la mer qui les a produits par l'exhalaiſon de ſes eaux en vapeurs, & par la chûte de ſes vapeurs en eaux. La pluie d'or qu'attirent le

tranſport & la conſommation des fruits de la terre, retombe enfin ſur les campagnes, pour y reproduire tous les alimens de la vie & les matieres du commerce. Sans la culture des terres, tout commerce eſt précaire, parce qu'il manque des premiers fonds, qui ſont les productions de la nature. Les nations qui ne ſont que maritimes ou commerçantes, ont bien les fruits du commerce: mais l'arbre en appartient aux peuples agricoles. L'agriculture eſt donc la premiere & la véritable richeſſe d'un état.

On ne jouiſſoit pas de ſes bienfaits dans l'enfance du monde. Les premiers habitans du globe n'attendoient une nourriture incertaine que du haſard & de leur adreſſe. Ils erroient de région en région. Sans ceſſe occupés de leurs beſoins ou de leurs craintes, ils ſe fuyoient, ils ſe détruiſoient réciproquement. La terre fut fouillée, & les miſeres d'une vie vagabonde ſe trouverent adoucies. A meſure que l'agriculture s'étendit, les hommes ſe multiplierent avec les ſubſtances. Il ſe forma des peuples & de grands peuples. Quelques-uns dédaignerent les ſources de leur proſpérité, & ils furent punis de ce fol orgueil par l'invaſion. Sur le débris de vaſtes monarchies engourdies par l'abandon des travaux utiles s'éleverent de nouveaux états qui ayant contracté à leur tour l'habitude de ſe repoſer ſur leurs eſclaves du ſoin de leur nourriture, ne purent réſiſter à des

nations pouſſées par l'indigence & la barbarie.

Tel fut le ſort de Rome. Enorgueillie des dépouilles de l'univers, elle mépriſa les occupations champêtres de ſes fondateurs, de ſes plus illuſtres citoyens. Des retraites délicieuſes couvrirent ſes campagnes. On ne vécut plus que des contributions étrangeres. Le peuple corrompu par des largeſſes continuelles, abandonna le labourage. Toutes les places utiles ou honorables furent achetées par d'abondantes diſtributions de bled. La faim donna la loi dans les comices. Tous les ordres de la république ne furent plus gouvernés que par du pain & par des ſpectacles. Alors ſuccomba l'empire, plutôt détruit par ces vices intérieurs que par les barbares qui le déchirerent.

Le mépris que les Romains avoient eu pour l'agriculture dans l'ivreſſe de ſes conquêtes qui leur avoient donné toute la terre ſans la cultiver, ce mépris ſe perpétua. Il fut adopté par ces hordes de ſauvages qui détruiſant par le fer une puiſſance établie par le fer, laiſſerent à des ſerfs l'exploitation des champs, dont ils ſe réſervoient les fruits & la propriété. On méconnut ce premier des arts, même dans le ſiecle qui ſuivit la découverte des deux Indes; ſoit qu'en Europe on fût trop occupé de guerres d'ambition ou de religion; ſoit qu'en effet les

conquêtes faites par le Portugal & par l'Eſpagne au-delà des mers, nous ayant rapporté des tréſors ſans travail, on ſe fût contenté d'en jouir par le luxe & les arts, avant de ſonger à perpétuer ces richeſſes.

Mais le tems vint, où le pillage ceſſa faute de pâture. Après qu'on ſe fut diſputé & partagé les terres conquiſes dans le Nouveau-Monde, il fallut les défricher, & nourrir les colons de ces établiſſemens. Comme c'étoient des Européens, ils cultivoient pour l'Europe des productions qu'elle n'avoit pas, & lui demandoient en retour des alimens auxquels l'habitude les avoit naturaliſés. A meſure que les colonies ſe peuplerent, & que leurs productions multiplierent les navigateurs & les manufacturiers, nos terres dûrent fournir un ſurcroît de ſubſiſtance pour un ſurplus de population; une augmentation de denrées indigenes, pour des objets étrangers d'échange & de conſommation. Les travaux pénibles de la navigation, l'altération des alimens par le tranſport, occaſionnant une plus grande déperdition de ſubſtances & de fruits, on fut obligé de ſolliciter, de remuer la terre, pour en tirer une ſurabondance de fécondité. La conſommation des denrées de l'Amérique, loin de diminuer celle des productions d'Europe, ne fit que l'accroître & l'étendre ſur toutes les mers, dans tous les ports, dans toutes les villes de commerce & d'induſtrie. Ainſi les nations

les plus commerçantes, dûrent devenir en même tems les plus agricoles.

L'Angleterre eut les premieres idées de ce nouveau ſyſtème. Elle l'établit & le perfectionna par des honneurs & des prix propoſés aux cultivateurs. Une médaille fut frappée & adjugée au duc de Bedfort, avec cette inſcription; POUR AVOIR SEMÉ DU GLAND. Triptolème & Cérès ne furent adorés dans l'antiquité, qu'à des titres ſemblables; & l'on érige encore des temples & des autels à des moines fainéans! O Dieu de la nature, tu veux donc que les hommes périſſent! Non: tu as gravé dans les ames généreuſes, dans tous les eſprits ſublimes, dans le cœur des peuples & des rois éclairés, que le travail eſt le premier devoir de l'homme, & que le premier travail eſt celui de la terre. L'éloge de l'agriculture eſt dans ſa récompenſe, dans la ſatisfaction de nos beſoins. *Si j'avois un homme qui me produiſît deux épis de bled au lieu d'un*, diſoit un monarque, *je le préférerois à tous les génies politiques.* Pourquoi faut-il que ce roi, que ce mot, ne ſoient qu'une fiction du philoſophe Swif! Mais une nation qui produiſit de tels écrivains, devoit réaliſer cette belle ſentence. L'Angleterre doubla le produit de ſa culture. L'Europe eut ſous les yeux pendant plus d'un demi-ſiecle ce grand exemple, ſans en être aſſez vivement frappée pour le ſuivre. Les François qui, ſous le miniſtere de trois cardi-

naux, n'avoient guère pu s'occuper d'idées publiques, oſerent enfin vers l'an 1750, écrire ſur des matieres ſolides, & d'un intérêt ſenſible. L'entrepriſe d'un dictionnaire univerſel des ſciences & des arts, mit tous les grands objets ſous les yeux, tous les bons eſprits en action. L'eſprit des loix parut, & l'horiſon du génie fut aggrandi. L'hiſtoire naturelle d'un Pline François, qui ſurpaſſa la Grèce & Rome dans l'art de connoître & de peindre la phyſique; cette hiſtoire hardie & grande comme ſon ſujet, échauffa l'imagination des lecteurs, & les attacha fortement à des contemplations dont un peuple nè ſauroit deſcendre ſans retomber dans la barbarie. Alors un aſſez grand nombre de citoyens furent éclairés ſur les vrais beſoins de leur patrie. Le gouvernement lui-même parut entrevoir que toutes les richeſſes ſortoient de la terre. Il accorda quelques encouragemens à l'agriculture, mais ſans avoir le courage de lever les obſtacles qui s'oppoſoient à ſes progrès.

Le laboureur François ne jouit pas encore du bonheur de n'être taxé qu'en proportion de ſes facultés. Des impôts arbitraires continue à l'inquiéter & à l'écraſer. Des voiſins jaloux ou avides peuvent toujours exercer contre lui leur cupidité ou leur vengeance. On ne ceſſe d'ajouter au poids de ſa contribution des frais plus conſidérables que la contribution même pour hâter un paiement

injuſte & impoſſible. Un receveur cruel, un ſeigneur orgueilleux, un privilégié arrogant, un parvenu plus deſpote que tous les autres, peuvent l'humilier, le battre, les dépouiller, le priver en un mot de tous les droits de l'homme, de la propriété, de la ſûreté, de la liberté. Abruti par cette eſpece d'abjection, ſon vêtement, ſes manieres, ſon langage, deviennent un objet de dériſion pour tous les autres ordres, & l'autorité appuie ſouvent par ſa conduite cet excès d'extravagance.

Je l'ai entendu cet adminiſtrateur ſtupide & féroce, & peu s'en faut que dans l'indignation dont je ſuis pénétré, je ne le nomme, & que je ne livre ſa mémoire à l'exécration de tous les hommes honnêtes & ſenſés; je l'ai entendu. Il diſoit que les travaux de la campagne étoient ſi pénibles, que ſi l'on permettoit au cultivateur d'acquérir de l'aiſance, il abandonneroit ſa charrue & laiſſeroit ſes terres en friche. Son avis étoit donc de perpétuer la fatigue par la miſère, & de condamner à l'indigence l'homme ſans les ſueurs duquel il ſeroit mort de faim. Il ordonnoit d'engraiſſer le bœuf, & il retranchoit la ſubſiſtance du laboureur. Il gouvernoit une province, & il ne concevoit pas que c'eſt l'impoſſibilité d'amaſſer un peu d'aiſance, & non le péril de la fatigue qui dégoûtent le travailleur de ſon état. Il ignoroit que la condition dans laquelle on ſe preſſe

d'entrer eſt celle dont on eſpère de ſortir par la richeſſe, & que quelque dure que ſoit la journée de l'agriculteur, l'agriculture trouvera d'autant plus de bras que la récompenſe de ſes peines ſera plus ſûre & plus abondante. Il n'avoit pas vu dans les villes une multitude de profeſſions abréger la vie des ouvriers ſans en être moins remplacés. Il ne ſavoit pas que dans de vaſtes contrées, des mineurs ſe réſignoient à périr dans les entrailles de la terre, & à y périr avant l'âge de trente ans, à la condition de recueillir de ce ſacrifice le vêtement & la nourriture de leurs femmes & de leurs enfans. Il ne lui étoit jamais venu dans l'eſprit que dans tous les métiers, l'aiſance qui permet d'appeller des auxiliaires, en adoucit la fatigue, & que d'exclure inhumainement le payſan de la claſſe des propriétaires, c'étoit arrêter les progrès du premier des arts, qui ne pouvoit devenir floriſſant, tant que celui qui bêchoit la terre ſeroit réduit à la bêcher pour autrui. Cet homme d'état n'avoit jamais comparé avec ſes immenſes côteaux, le petit quartier de vigne qui appartenoit à ſon vigneron, & connu la différence de la terre cultivée pour ſoi, & de la terre cultivée pour les autres.

Heureuſement pour la France, tous les agens du gouvernement n'ont pas eu des préjugés auſſi deſtructeurs, & plus heureuſement encore, on y a ſouvent ſurmonté les obſta-

cles qui s'oppoſoient à l'amélioration des terres & de la culture. L'Allemagne, & le Nord enſuite, ont été entraînés par le goût du ſiecle, que les bons eſprits avoient tourné vers ces grands objets. Ces vaſtes régions ont enfin compris que les contrées les plus étendues étoient ſans valeur, ſi des travaux opiniâtres ne les rendoient utiles; que défricher un ſol, c'étoit l'agrandir & que les campagnes les moins favoriſées de la nature, pouvoient devenir fécondes par des avances faites avec intelligence. Des productions abondantes & variées ont été la récompenſe d'une conduite ſi judicieuſement ordonnée. Des peuples qui avoient manqué du néceſſaire, ſe ſont trouvés en état de fournir des alimens, même aux parties méridionales de l'Europe.

Mais comment des hommes placés ſur un terrein ſi riche ont-ils pu avoir beſoin de ſecours étrangers pour vivre? Peut-être par la raiſon même que le terrein étoit excellent. Dans les pays que le ſort n'a pas traité favorablement, il a fallu que le cultivateur eût des fonds conſidérables, ſe condamnât à des veilles aſſidues, pour arracher des entrailles d'un ſol ingrat ou rébelle, des moiſſons un peu abondantes. Il n'a eu, pour ainſi dire, qu'à gratter la terre ſous un ciel plus fortuné, & cet avantage l'a plongé dans la miſere & dans l'indolence. Le climat a encore augmenté ces calamités, &

les inſtitutions religieuſes y ont mis le comble.

Le ſabbat, à ne l'enviſager même que ſous un point de vue politique, eſt une inſtitution admirable. Il convenoit de donner un jour périodique de repos aux hommes, pour qu'ils euſſent le tems de ſe redreſſer, de lever leurs yeux vers le ciel, de jouir avec réflexion de la vie, de méditer ſur les événemens paſſés, de raiſonner les opérations actuelles, de combiner un peu l'avenir. Mais en multipliant ces jours d'inaction, n'a-t-on pas fait pour les individus, pour les ſociétés, un fléau de ce qui avoit été établi pour leur avantage? Un ſol que des bras nerveux, que des animaux vigoureux remueroient trois cens jours chaque année, ne donneroit-il pas un double produit de celui qui ne les occuperoit que cent cinquante? Quel ſingulier aveuglement! mille fois on a fait couler des ruiſſeaux de ſang pour empêcher le démembrement d'un territoire, mille fois on en a fait couler pour donner plus d'étendue à ce territoire; & les puiſſances chargées du maintien, du bonheur des empires, ont patiemment ſouffert qu'un prêtre, & quelquefois un prêtre étranger, envahît ſucceſſivement le tiers de ce territoire: par la diminution équivalente du travail, qui pouvoit ſeul le fertiliſer. Ce déſordre inconcevable a ceſſé dans pluſieurs états: mais il continue au

midi de l'Europe. C'eſt un des plus grands obſtacles à la multiplication de ſes ſubſiſtances, à l'accroiſſement de ſa population. On y commence cependant à ſentir l'importance du labourage. L'Eſpagne même s'eſt remuée; & faute d'habitans qui vouluſſent s'en occuper, elle a du-moins attiré des laboureurs étrangers dans ſes provinces en friche.

Malgré cette émulation preſque univerſelle, on doit convenir que l'agriculture n'a pas fait le même progrès que les autres arts. Depuis la renaiſſance des lettres, le génie de l'homme a meſuré la terre, calculé le mouvement des aſtres, peſé l'air. Il a percé les ténébres qui lui cachoient le ſyſtême phyſique & moral du monde. La nature interrogée lui a découvert une infinité de ſecrets dont toutes les ſciences ſe ſont enrichies. Son empire s'eſt étendu ſur mille objets néceſſaires au bonheur des peuples. Dans cette fermentation des eſprits, la phyſique expérimentale, qui n'avoit que très-imparfaitement éclairé l'ancienne philoſophie, a trop rarement tourné ſes obſervations vers la partie du regne végétal la plus importante. On ignore encore les différentes qualités des terres, dont le nombre eſt infiniment varié; quelles ſont les plus propres à chaque production; la quantité, la qualité des ſemences qu'il convient de leur confier; les tems propices pour les labourer, les enſemencer,

les dépouiller ; les eſpeces d'engrais qui doivent augmenter leur fertilité. On n'eſt pas mieux inſtruit ſur la maniere la plus avantageuſe de multiplier les troupeaux, de les élever, de les nourrir, de rendre leur toiſon meilleure. On n'a pas porté un plus grand jour ſur ce qui peut concerner les arbres. Nous n'avons guere, ſur toutes ces matieres de néceſſité premiere, que des notions imparfaites, telles qu'une routine tout-à-fait aveugle ou une pratique peu réfléchie, ont dû nous les tranſmettre. L'Europe ſeroit encore plus reculée, ſans les méditations de quelques écrivains Anglois, qui ont réuſſi à déraciner un aſſez grand nombre de préjugés, à introduire pluſieurs méthodes excellentes. Ce zele pour le premier des arts s'eſt communiqué aux laboureurs de leur nation. Fair Child, un d'entr'eux, a pouſſé l'enthouſiaſme juſqu'à ordonner que la dignité de ſa profeſſion ſeroit annuellement célébrée par un diſcours public. Sa volonté a été exécutée pour la premiere fois en 1760, dans l'égliſe de S. Léonard de Londres ; & une cérémonie ſi utile n'a pas été interrompue depuis cette époque mémorable.

Il eſt ſingulier, & pourtant naturel, que les hommes ne ſoient revenus au premier des arts, qu'après avoir parcouru tous les autres. C'eſt la marche de l'eſprit humain, de ne rentrer dans le bon chemin que lorſ-

qu'il s'eſt épuiſé dans les fauſſes routes. Il va toujours en avant ; & comme il eſt parti de l'agriculture pour ſuivre la carriere du commerce & du luxe, il fait rapidement le tour du cercle, & ſe retrouve enfin dans le berceau de tous les arts, où il s'attache par ce même eſprit d'intérêt qui l'en avoit fait ſortir. Tel l'homme avide & curieux, qui s'expatrie dans ſa jeuneſſe, las de courir le monde, revient vivre & mourir ſous le toît de ſa naiſſance.

Tout, en effet, dépend & réſulte de la culture des terres. Elle fait la force intérieure des états ; elle y attire les richeſſes du dehors. Toute puiſſance qui vient d'ailleurs que de la terre, eſt artificielle & précaire, ſoit dans le phyſique, ſoit dans le moral. L'induſtrie & le commerce qui ne s'exercent pas en premier lieu ſur l'agriculture d'un pays, ſont au pouvoir des nations étrangeres, qui peuvent, ou les diſputer par émulation, ou les ôter par envie ; ſoit en établiſſant la même induſtrie chez elles ; ſoit en ſupprimant l'exportation de leurs matieres en nature, ou l'importation de ces matieres en œuvre. Mais un état bien défriché, bien cultivé, produit des hommes par les fruits de la terre, & les richeſſes par les hommes. Ce ne ſont pas les dents du dragon qu'il ſeme pour enfanter des ſoldats qui ſe détruiſent ; c'eſt le lait de Junon qui peuple le ciel

d'une multitude innombrable d'étoiles.

Le gouvernement doit donc ſa protection aux campagnes plutôt qu'aux villes. Les unes ſont des meres & des nourrices toujours fécondes ; les autres ne ſont que des filles ſouvent ingrates & ſtériles. Les villes ne peuvent guere ſubſiſter que du ſuperflu de la population & de la réproduction des campagnes. Les places même & les ports de commerce, qui, par leurs vaiſſeaux, ſemblent tenir au monde entier, qui répandent plus de richeſſes qu'ils n'en poſſédent, n'attirent cependant tous les tréſors qu'ils verſent, qu'avec les productions des campagnes qui les environnent. C'eſt donc à la racine qu'il faut arroſer l'arbre. Les villes ne ſeront floriſſantes, que par la fécondité des champs.

Mais cette fertilité dépend moins encore du ſol, que de ſes habitans. Quelques contrées, quoique ſituées ſous le climat le plus favorable à l'agriculture, produiſent moins que d'autres en tout inférieures, parce que le gouvernement y étouffe la nature de mille manieres. Par-tout où la nation eſt attachée à ſa patrie par la propriété, par la ſûreté de ſes fonds & de ſes revenus, les terres fleuriſſent & proſperent. Par-tout où les privileges ne ſeront pas pour les villes, & les corvées pour les campagnes, on verra chaque propriétaire, amoureux de l'héritage de ſes peres, l'accroître & l'embellir par une cul-

ture assidue, y multiplier ses enfans à proportion de ses biens, & ses biens à proportion de ses enfans.

L'intérêt du gouvernement est donc de favoriser les cultivateurs, avant toutes les classes oiseuses de la société. La noblesse n'est qu'une distinction odieuse, quand elle n'est pas fondée sur des services réels & vraiment utiles à l'état, comme celui de défendre la nation contre les invasions de la conquête, & contre les entreprises du despotisme. Elle n'est que d'un secours précaire & souvent ruineux, quand après avoir mené une vie molle & licentieuse dans les villes, elle va prêter une foible défense à la patrie sur les flottes & dans les armées, revient à la cour mendier, pour récompense de ses lâchetés, des places & des honneurs outrageans & onéreux pour les peuples. Le clergé n'est qu'une profession au-moins stérile pour la terre, lors même qu'il s'occupe à prier. Mais quand, avec des mœurs scandaleuses, il prêche une doctrine que son exemple & son ignorance rendent doublement incroyable, impraticable; quand, après avoir déshonoré, décrié, renversé la religion par un tissu d'abus, de sophismes, d'injustices & d'usurpations, il veut l'étayer par la persécution : alors ce corps privilégié, paresseux & turbulent, devient le plus cruel ennemi de l'état & de la nation. Il ne lui reste de

ſain & de reſpectable, que cette claſſe de paſteurs, la plus avilie & la plus ſurchargée, qui, placée parmi les peuples des campagnes, travaille, édifie, conſeille, conſole & ſoulage une multitude de malheureux.

Les cultivateurs méritent la préférence du gouvernement, même ſur les manufactures & les arts, ſoit méchaniques, ſoit libéraux. Honorer & protéger les arts de luxe, ſans ſonger aux campagnes, ſource de l'induſtrie qui les a créés & les ſoutient, c'eſt oublier l'ordre des rapports de la nature & de la ſociété. Favoriſer les arts & négliger l'agriculture, c'eſt ôter les pierres des fondemens d'une pyramide, pour en élever le ſommet. Les arts méchaniques attirent aſſez de bras par les richeſſes qu'ils procurent aux entrepreneurs, par les commodités qu'ils donnent aux ouvriers, par l'aiſance, les plaiſirs & les commodités qui naiſſent dans les cités où ſont les rendez-vous de l'induſtrie. C'eſt le ſéjour des campagnes qui a beſoin d'encouragement pour les travaux les plus pénibles, de dédommagement pour les ennuis & les privations. Le cultivateur eſt éloigné de tout ce qui peut flatter l'ambition ou charmer la curioſité. Il vit ſéparé des honneurs & des agrémens de la ſociété. Il ne peut, ni donner à ſes enfans une éducation civile ſans les perdre de vue, ni les mettre dans une route de fortune qui les diſtingue

diſtingue & les avance. Il ne jouit point des ſacrifices qu'il fait pour eux, lorſqu'ils ſont élevés loin de ſes yeux. En un mot, il a toutes les peines de la nature; mais en a-t-il les plaiſirs, s'il n'eſt pas ſoutenu par les ſoins paternels du gouvernement? Tout eſt onéreux & humiliant pour lui, juſqu'aux impôts, dont le nom ſeul rend quelquefois ſa condition mépriſable à toutes les autres.

Les arts libéraux attachent par le talent même, qui en fait une ſorte de paſſion; par la conſidération qu'ils réfléchiſſent ſur ceux qui s'y diſtinguent. On ne peut admirer les ouvrages qui demandent du génie, ſans eſtimer & rechercher les hommes doués de ce don précieux de la nature. Mais l'homme champêtre, s'il ne jouit en paix de ce qu'il poſſéde & qu'il recueille; s'il ne peut cultiver les vertus de ſon état, parce qu'on lui en ôte les douceurs; ſi les milices, les corvées & les impôts viennent lui arracher ſon fils, ſes bœufs & ſes grains, que lui reſtera-t-il, qu'à maudire le ciel & la terre qui l'affligent? Il abandonnera ſon champ & ſa patrie.

Un gouvernement ſage ne ſauroit donc, ſans ſe couper les veines, refuſer ſes premieres attentions à l'agriculture. Le moyen le plus prompt & le plus actif de la ſeconder, c'eſt de favoriſer la multiplication de toutes les eſpeces de productions, par la circulation la plus libre & la plus illimitée.

Une liberté indéfinie dans le commerce des denrées, rend en même tems un peuple agricole & commerçant; elle étend les vues du cultivateur ſur le commerce, les vues du négociant ſur la culture; elle lie l'un à l'autre par des rapports ſuivis & continus. Tous les hommes tiennent enſemble aux campagnes & aux villes. Les provinces ſe connoiſſent & ſe fréquentent. La circulation des denrées amene vraiment l'âge d'or, où les fleuves de lait & de miel coulent dans les campagnes. Toutes les terres ſont miſes en valeur. Les prés favoriſent le labourage, par les beſtiaux qu'ils engraiſſent; la culture des bleds encourage celle des vins, en fourniſſant une ſubſiſtance toujours aſſurée à celui qui ne ſeme, ni ne moiſſonne, mais plante, taille & cueille.

Prenez un ſyſtême oppoſé. Entreprenez de régler l'agriculture & la circulation de ſes produits par des loix particulieres: que de calamités! L'autorité voudra non-ſeulement tout voir, tout ſavoir, mais tout faire, & rien ne ſe fera. Les hommes ſeront conduits comme leurs troupeaux & leurs grains; ils ſeront ramaſſés en tas, & diſperſés au gré d'un deſpote, pour être égorgés dans les boucheries de la guerre, ou pour dépérir inutilement ſur les flottes & dans les colonies. La vie d'un état en deviendra la mort. Ni les terres, ni les hommes ne pourront proſ-

pérer ; & les états marcheront promptement à leur diſſolution, à ce démembrement, qui eſt toujours précédé du maſſacre des peuples & des tyrans. Que deviendront alors les manufactures ?

VIII. Manufactures.

Les arts naiſſent de l'agriculture, lorſqu'elle eſt portée à ce degré d'abondance & de perfection, qui laiſſe aux hommes le loiſir d'imaginer & de ſe procurer des commodités ; lorſqu'elle produit une population aſſez nombreuſe pour être employée à d'autres travaux que ceux de la terre. Alors il faut néceſſairement qu'un peuple devienne ou ſoldat, ou navigateur, ou fabriquant. Dès que la guerre a émouſſé la rudeſſe & la férocité d'une nation robuſte ; dès qu'elle a circonſcrit à-peu-près l'étendue d'un empire, les bras qu'elle exerçoit aux armes, doivent manier la rame, les cordages, le ciſeau, la navette, tous les outils, en un mot, du commerce & de l'induſtrie : car la terre qui nourriſſoit tant d'hommes ſans leur ſecours, n'a pas beſoin qu'ils reviennent à la charrue. Comme les arts ont toujours une contrée, un aſyle, où ils s'exercent & fleuriſſent en paix, il eſt plus aiſé d'aller les y chercher & de les attirer, que d'attendre chez ſoi leur naiſſance & leurs progrès de la lenteur des ſiecles & de la faveur du haſard, qui préſide aux découvertes du génie. Auſſi

toutes les nations induſtrieuſes de l'Europe ont-elles pris la plus riche partie de leurs arts en Aſie. C'eſt-là que l'invention paroît être auſſi ancienne que le genre-humain.

La beauté, la fécondité du climat y engendra de tout tems, avec l'abondance de tous les fruits, une population nombreuſe. La ſtabilité des empires y fonda les loix & les arts, enfans du génie & de la paix. La richeſſe du ſol y produiſit le luxe, créateur des jouiſſances de l'induſtrie. L'Inde & la Chine, la Perſe & l'Egypte, poſſéderent avec tous les tréſors de la nature, les plus brillantes inventions de l'art. La guerre y a ſouvent détruit les monumens du génie; mais ils y renaiſſent de leurs cendres, de même que les hommes. Semblables à ces eſſaims laborieux, que l'aquilon des hivers fait périr dans les ruches, & qu'on voit ſe reproduire au printems avec le même amour du travail & de l'ordre; certains peuples de l'Aſie, malgré les invaſions & les conquêtes des Tartares, ont toujours conſervé les arts du luxe avec ſes matériaux.

Ce fut dans un pays ſucceſſivement conquis par les Scythes, les Romains & les Sarraſins, que les nations de l'Europe, qui n'avoient pu être civiliſées ni par le chriſtianiſme, ni par les ſiecles, retrouverent les ſciences & les arts qu'ils ne cherchoient point. Les croiſés épuiſerent leur fanatiſme

& perdirent leur barbarie à Conſtantinople. C'eſt en allant au tombeau de leur Dieu, né dans une crêche & mort ſur une croix, qu'ils prirent le goût de la magnificence, du faſte & des richeſſes. Ils rapporterent la pompe Aſiatique dans les cours de l'Europe. L'Italie, d'où la religion dominoit ſur les autres contrées, adopta la premiere une induſtrie utile à ſes temples, aux cérémonies de ſon culte, à ces ſpectacles qui nourriſſent la dévotion par les ſens, quand elle s'eſt une fois emparée de l'ame. Rome chrétienne, qui avoit emprunté ſes rites de l'Orient, devoit en tirer ce qui les ſoutient, l'éclat des richeſſes.

Veniſe, qui avoit des vaiſſeaux ſous l'étendard de la liberté, ne pouvoit manquer d'induſtrie. Les Italiens éleverent des manufactures, & furent long-tems en poſſeſſion de tous les arts, même quand la conquête des deux Indes eut fait déborder en Europe les tréſors du monde entier. La Flandre tira ſes métiers de l'Italie, l'Angleterre eut les ſiens de la Flandre, & la France emprunta ſon induſtrie de toutes les nations. Elle acheta des Anglois le métier à bas, qui travaille dix fois plus vîte que l'aiguille. Les doigts que ce métier faiſoit repoſer, ſe conſacrerent à la dentelle qu'on déroba aux Flamands. Paris ſurpaſſa les tapis de Perſe & les teintures de Flandre, par ſes deſſins &

ſes teintures; les glaces de Veniſe, par la tranſparence & la grandeur. La France apprit à ſe paſſer de l'Italie, pour une partie de ſes ſoies; & de l'Angleterre, pour les draps. L'Allemagne a gardé, avec les mines de fer & de cuivre, la ſupériorité dans l'art de fondre, de tremper & de travailler ces métaux. Mais l'art de polir & de façonner toutes les matieres qui peuvent entrer dans les décorations du luxe & dans les agrémens de la vie, ſemble appartenir aux François; ſoit qu'ils trouvent dans la vanité de plaire, les moyens d'y réuſſir par tous les dehors brillans; ſoit qu'en effet la grace & l'aiſance accompagnent par-tout un peuple vif & gai, qui poſſede le goût par un inſtinct naturel.

Toute nation agricole doit avoir des arts pour employer ſes matieres, & doit augmenter ſes productions pour entretenir ſes artiſans. Si elle ne connoiſſoit que les travaux de la terre, ſon induſtrie ſeroit bornée dans ſes cauſes, ſes moyens & ſes effets. Avec peu de deſirs & de beſoins, elle feroit peu d'efforts, elle employeroit moins de bras, & travailleroit moins de tems. Elle ne ſauroit accroître ni perfectionner la culture. Si cette nation avoit à proportion plus d'arts que de matieres, elle tomberoit à la merci des étrangers, qui ruineroient ſes manufactures, en faiſant baiſſer le prix de ſon luxe, & monter le prix de ſa ſubſiſtance. Mais

quand un peuple agricole réunit l'induſtrie à la propriété, la culture des productions à l'art de les employer, il a dans lui-même toutes les facultés de ſon exiſtence & de ſa conſervation, tous les germes de ſa grandeur & de ſa proſpérité. C'eſt à ce peuple qu'il eſt donné de pouvoir tout ce qu'il veut, & de vouloir tout ce qu'il peut.

Rien n'eſt plus favorable à la liberté, que les arts. Elle eſt leur élément, & ils ſont, par leur nature, coſmopolites. Un habile artiſte peut travailler dans tous les pays du monde, parce qu'il travaille pour le monde entier. Les talens fuient par-tout l'eſclavage, que des ſoldats trouvent par-tout. Les Proteſtans chaſſés de la France par l'intolérance eccléſiaſtique, s'ouvrirent un refuge dans tous les états civiliſés de l'Europe; & des prêtres, bannis de leur patrie, n'ont eu d'aſyle nulle part, pas même dans l'Italie, berceau du monachiſme & de l'intolérance.

Les arts multiplient les moyens de fortune, & concourent, par une plus grande diſtribution de richeſſes, à une meilleure répartition de la propriété. Alors ceſſe cette inégalité exceſſive, fruit malheureux de l'oppreſſion, de la tyrannie & de l'engourdiſſement de toute une nation.

Que d'objets d'inſtruction & d'admiration dans les manufactures & les atteliers pour l'homme le plus inſtruit! Il eſt beau ſans

doute d'étudier les productions de la nature : mais les différens moyens que les arts emploient, soit pour adoucir les maux, soit pour augmenter les agrémens de la vie, ne sont-ils pas encore plus intéressans à connoître ? Si vous cherchez le génie, entrez dans les atteliers, & vous l'y trouverez sous mille formes diverses. Si un seul homme avoit été l'inventeur du métier à figurer les étoffes, il eut montré plus d'intelligence que Leibnitz ou Newton ; & j'ose assurer que dans les principes mathématiques du dernier, il n'y a aucun problème plus difficile à résoudre que celui d'exécuter une maille à l'aide d'une machine. N'est-il pas honteux de voir les objets, dont on est environné, se répéter dans une glace, & d'ignorer comment la glace se coule & se met au teint ; de se garantir des rigueurs du froid par le velours, & de ne pas savoir comment il se fabrique ? Hommes instruits, allez aider de vos lumieres ce malheureux artisan condamné à suivre aveuglément sa routine, & soyez sûrs d'en être dédommagés par les secrets qu'il vous confiera.

Le flambeau de l'industrie éclaire à la fois un vaste horizon. Aucun art n'est isolé. La plupart ont des formes, des modes, des instrumens, des élémens qui leur sont communs. La méchanique seule a dû prodigieusement étendre l'étude des mathéma-

tiques. Toutes les branches de l'arbre généalogique des ſciences ſe ſont développées avec les progrès des arts & des métiers. Les mines, les moulins, les draperies, les teintures ont agrandi la ſphere de la phyſique & de l'hiſtoire naturelle. Le luxe a créé l'art de jouir, qui dépend tout entier des arts libéraux. Dès que l'architecture admet des ornemens au-dehors, elle attire la décoration au-dedans. La ſculpture & la peinture travaillent auſſi-tôt à l'embelliſſement, à l'agrément des édifices. L'art du deſſin s'empare des habits & des meubles. Le crayon, fertile en nouveautés, varie à l'infini ſes traits & ſes nuances ſur les étoffes & les porcelaines. Le génie de la penſée & de la parole médite à loiſir les chefs-d'œuvre de la poéſie & de l'éloquence, ou ces heureux ſyſtèmes de la politique & de la philoſophie qui rendent aux peuples tous leurs droits, aux ſouverains toute leur gloire, celle de régner ſur les eſprits & ſur les cœurs, ſur l'opinion & ſur la volonté, par la raiſon & l'équité.

C'eſt alors que les arts enfantent cet eſprit de ſociété qui fait le bonheur de la vie civile, qui délaſſe des travaux ſérieux par des repas, des ſpectacles, des concerts, des entretiens, par toute ſorte de divertiſſemens agréables. L'aiſance donne à toutes les jouiſſances honnêtes un air de liberté qui

lie & mêle les conditions. L'occupation ajoute du prix ou du charme aux plaiſirs qui ſont ſa récompenſe. Chaque citoyen, aſſuré de ſa ſubſiſtance par le produit de ſon induſtrie, vaque à toutes les occupations agréables ou pénibles de la vie, avec ce repos de l'ame qui mene au doux ſommeil. Ce n'eſt pas que la cupidité ne faſſe beaucoup de victimes : mais encore moins que la guerre ou que la ſuperſtition, fléaux continuels des peuples oiſifs.

Après la culture des terres, c'eſt donc celle des arts qui convient le plus à l'homme. L'une & l'autre ſont aujourd'hui la force des états policés. Si les arts ont affoibli les hommes, ce ſont donc les peuples foibles qui ſubjuguent les forts : car la balance de l'Europe eſt dans les mains des nations artiſtes.

Depuis que l'Europe eſt couverte de manufactures, l'eſprit & le cœur humain ſemblent avoir changé de penſe. Le deſir des richeſſes eſt né par-tout de l'amour du plaiſir. On ne voit plus de peuple qui conſente à être pauvre, parce que la pauvreté n'eſt plus le rempart de la liberté. Faut-il le dire ? les arts tiennent lieu de vertus ſur la terre. L'induſtrie peut enfanter des vices : mais, du moins, elle bannit ceux de l'oiſiveté, qui ſont mille fois plus dangereux. Les lumieres étouffant par degrés toute eſpece de

fanatiſme, tandis qu'on travaille par beſoin de luxe, on ne s'égorge point par ſuperſtition. Le ſang humain, du-moins, n'eſt jamais verſé ſans une apparence d'intérêt; & peut-être la guerre ne moiſſonne-t-elle que ces hommes violens & féroces qui, dans tous les Etats, naiſſent ennemis & perturbateurs de l'ordre, ſans autre talent, ſans autre inſtinct que celui de détruire. Les arts contiennent cet eſprit de diſſention, en aſſujettiſſant l'homme à des travaux aſſidus & réglés. Ils donnent à toutes les conditions des moyens & des eſpérances de jouir, même aux plus baſſes une ſorte de conſidération & d'importance, par l'utilité qu'elles rapportent. Tel ouvrier, à l'âge de quarante ans, a plus valu d'argent à l'Etat, qu'une famille entiere de ſerfs cultivateurs n'en rendoit autrefois au gouvernement féodal. Une riche manufacture attire plus d'aiſance dans un village que vingt châteaux de vieux barons chaſſeurs ou guerriers n'en rendoient dans une province.

S'il eſt vrai que, dans l'état actuel du monde, les peuples les plus induſtrieux doivent être les plus heureux & les plus puiſſans; ſoit que dans des guerres inévitables ils fourniſſent par eux-mêmes, ou qu'ils achetent par leurs richeſſes plus de ſoldats, de munitions & de forces maritimes ou terreſtres; ſoit qu'ayant un plus grand intérêt

à la paix, ils évitent ou terminent les querelles par des négociations ; soit que dans les défaites ils réparent plus promptement leurs pertes à force de travail ; soit qu'ils jouissent d'un gouvernement plus doux, plus éclairé, malgré les instrumens de corruption & de servitude que la mollesse du luxe prête à la tyrannie : si les arts, en un mot, civilisent les nations, un Etat doit chercher tous les moyens de faire fleurir les manufactures.

Ces moyens dépendent du climat qui, dit Polybe, forme la figure, la couleur & les mœurs des nations. Le climat le plus tempéré doit être le plus favorable à l'industrie sédentaire. S'il est trop chaud, il s'oppose à l'établissement des manufactures qui demandent le concours de plusieurs hommes réunis au même ouvrage ; il exclut tous les arts qui veulent des fourneaux ou beaucoup de lumiere. S'il est trop froid, il ne peut admettre les arts qui cherchent le grand air. Trop loin ou trop près de l'équateur, l'homme est inhabile à différens travaux qui semblent propres à une température douce. Pierre-le-grand alla vainement chercher dans les Etats les mieux policés de l'Europe, tous les arts qui pouvoient humaniser sa nation : depuis cinquante ans, aucun de ces germes de vie n'a pu prendre racine au milieu des glaces de la Russie. Tous les

artiſtes y ſont étrangers, & meurent bientôt avec leur talent & leur travail s'ils veulent y ſéjourner. En vain les proteſtans que Louis XIV perſécuta dans ſa vieilleſſe, comme ſi cet âge étoit celui des proſcriptions, apporterent les arts & les métiers chez tous les peuples qui les accueilloient; ils ne purent y faire les mêmes ouvrages qu'en France. L'art dépérit ou déclina dans leurs mains également actives & laborieuſes, parce qu'il n'étoit pas échauffé ou éclairé des mêmes rayons du ſoleil.

A la faveur du climat pour l'encouragement des manufactures, doit ſe réunir l'avantage de la ſituation politique d'un Etat. S'il eſt d'une étendue qui ne laiſſe rien à craindre ou à deſirer pour ſa ſtabilité: s'il eſt voiſin de la mer pour l'abord des matieres & l'iſſue des ouvrages, entre des puiſſances à mines de fer pour exercer ſon induſtrie, & des Etats à mines d'or pour les payer; s'il a des nations à droite & à gauche, des ports & des chemins ouverts de toutes parts: cet Etat aura tous les dehors qui peuvent exciter un peuple à ouvrir des manufactures.

Mais un avantage plus eſſentiel encore, c'eſt la fertilité du ſol. Si la culture demande trop de bras, elle ne pourra fournir des ouvriers, ou les campagnes ſe trouveront dépeuplées par les atteliers; & dès-lors la cher-

té des denrées diminuera le nombre des métiers en hauſſant le prix des ouvrages.

Au défaut de la fécondité des terres, les manufactures veulent au moins la frugalité des hommes. Une nation qui conſommeroit beaucoup de ſubſiſtances, abſorberoit tout le gain de ſon induſtrie. Quand le luxe monte plus vîte & plus haut que le travail, il dépérit dans ſa ſource, il flétrit & deſſeche le tronc qui lui donne la ſeve. Quand l'ouvrier veut ſe nourrir & ſe vêtir comme le fabriquant qui l'emploie, la fabrique eſt bientôt ruinée. La frugalité que les républicains obſervent par vertu, les manufacturiers doivent la garder par avarice. C'eſt pour cela peut-être que les arts, même de luxe, conviennent mieux aux républiques qu'aux monarchies : car la pauvreté du peuple dans un Etat monarchique, n'eſt pas toujours un vif aiguillon d'induſtrie. Le travail de la faim eſt toujours borné comme elle : mais le travail de l'ambition croît avec ce vice même.

Le caractere national influe beaucoup ſur le progrès des arts de luxe & d'ornement. Un certain peuple eſt propre à l'invention par la légéreté même qui le porte à la nouveauté. Ce même peuple eſt propre aux arts par ſa vanité, qui le porte à la parure. Une autre nation moins vive a moins de goût pour les choſes frivoles, & n'aime pas à

changer de mode. Plus mélancolique, elle a plus de pente aux débauches de la table, à l'ivrognerie qui la délivre de ſes ennemis. L'une de ces nations doit mieux réuſſir que ſa rivale dans les arts de décoration: elle doit primer ſur elle chez tous les autres peuples qui recherchent les mêmes arts.

Après la nature, c'eſt le gouvernement qui fait proſpérer les fabriques. Si l'induſtrie favoriſe la liberté nationale, à ſon tour la liberté doit favoriſer l'induſtrie. Les privileges excluſifs ſont les ennemis des arts & du commerce, que la concurrence ſeule peut encourager. C'eſt encore une eſpece de monopole que le droit d'apprentiſſage & le prix des maîtriſes. Cette ſorte de privilege qui favoriſe les corps de métiers, c'eſt-à-dire, de petites communautés aux dépens de la grande, eſt nuiſible à l'Etat. En ôtant aux gens du peuple la liberté de choiſir la profeſſion qui lui convient, on remplit toutes les profeſſions de mauvais ouvriers. Celles qui demandent le plus de talent ſont exercées par les mains qui ont le plus d'argent; les plus viles & les moins chères tombent ſouvent à des gens nés pour exceller dans un art diſtingué. Les uns & les autres, dans un métier dont ils n'ont pas le goût, négligent l'ouvrage & perdent l'art: les premiers, parce qu'ils ſont au-deſſous: les ſeconds, parce qu'ils ſe ſentent au-deſ-

ſus. Mais l'exemption des maîtriſes produit la concurrence des ouvriers, & dès-lors l'abondance & la perfection des ouvrages.

On peut mettre en queſtion, s'il eſt utile de raſſembler les manufactures dans les grandes villes, ou de les diſperſer dans les campagnes ? Le fait a décidé la queſtion. Les arts de premiere néceſſité ſont reſtés où ils ſont nés, dans les lieux qui leur ont fourni de la matiere. Les forges ſont près des mines, & les toiles près des chanvres. Mais les arts compliqués d'induſtrie & de luxe, ne ſauroient habiter les campagnes. Diſperſez dans un vaſte territoire tous les arts qui concourent à la fabrication de l'horlogerie, & vous perdez Geneve avec tous les métiers qui la font vivre. Diſperſez dans les différentes provinces de France les ſoixante mille ouvriers courbés ſur des métiers de la fabrique des étoffes de Lyon, & vous anéantirez le goût qui ne ſe ſoutient que par la concurrence d'un grand nombre de rivaux, ſans ceſſe occupés à ſe ſurpaſſer. La perfection des étoffes veut qu'elles ſe fabriquent dans une ville, où l'on peut réunir à la fois les bonnes teintures avec les beaux deſſins ; l'art de filer les laines & les ſoies, à l'art de tirer l'or & l'argent. S'il faut dix-huit mains pour former une épingle, par combien d'arts & de métiers a dû paſſer un habit galonné, une veſte brodée ? Comment

trouver au fond d'une province intérieure & centrale, l'attirail immenſe des arts qui ſervent à l'ameublement d'un palais, aux fêtes d'une cour? Relegucz donc, ou retenez dans les campagnes les arts innocens & ſimples qui vivent iſolés. Fabriquez dans les provinces les draps communs qui habillent le peuple. Etabliſſez entre la capitale & les autres villes une dépendance réciproque de beſoins ou de commodités, des matieres & des ouvrages. Mais encore n'établiſſez rien, n'ordonnez rien; laiſſez agir les hommes qui travaillent. Liberté de commerce, liberté d'induſtrie: vous aurez des manufactures; vous aurez une grande population.

IX. Population.

Le monde a-t-il été plus peuplé dans un tems que dans un autre? C'eſt ce qu'on ne peut ſavoir par l'hiſtoire; parce que la moitié du globe habité n'a point eu d'hiſtoriens, & que la moitié de l'hiſtoire eſt pleine de menſonges. Qui jamais a fait ou pu faire le dénombrement des habitans de la terre? Elle étoit, dit-on, plus féconde dans ſa jeuneſſe. Mais où eſt ce ſiecle d'or? Eſt-ce quand un ſable aride ſort du lit des mers, & vient s'épurer aux rayons du ſoleil? eſt-ce alors que le limon produit les végétaux, & l'animal & l'homme? Mais toute la terre doit avoir été ſucceſſivement couverte par l'O-

ééan. Elle a donc toujours eu, comme l'individu de toutes les eſpeces, une enfance foible & ſtérile, avant de parvenir à l'âge de ſa fécondité. Tous les pays ont été longtems morts ſous les eaux, incultes ſous les ſables & les marécages, déſerts ſous les ronces & les forêts, juſqu'à ce que le germe de l'eſpece humaine ayant par haſard été jetté dans ces fondrieres & ces ſolitudes ſauvages, ait défriché, changé, peuplé la terre. Mais toutes les cauſes de la population étant ſubordonnées aux loix phyſiques qui gouvernent le monde, aux influences du ſol & de l'atmoſphere qui ſont ſujettes à mille fléaux; elle a dû varier avec les périodes de la nature, contraires ou favorables à la multiplication des hommes. Cependant, comme le ſort de chaque eſpece ſemble avoir été réſigné, pour ainſi dire, à ſes facultés; c'eſt dans l'hiſtoire du développement de l'induſtrie humaine, qu'il faut chercher en général l'hiſtoire des populations de la terre. D'après cette baſe de calcul, on doit au moins douter que le monde fût autrefois plus habité, plus peuplé qu'aujourd'hui.

Laiſſons l'Aſie ſous le voile de cette antiquité, qui nous la montre de tout tems couverte de nations innombrables, & d'eſſaims ſi prodigieux, que, malgré la fertilité d'un ſol qui n'a beſoin que d'un regard du ſoleil pour engendrer toutes ſortes de fruits,

les hommes ne faiſoient qu'y paroître, & les générations s'y ſuccédoient par torrens, engloutis par la famine, par la peſte, ou par la guerre. Arrêtons-nous à l'Europe, qui ſemble avoir pris la place de l'Aſie, en donnant à l'art tout le pouvoir de la nature.

Pour décider ſi notre continent étoit anciennement plus habité que de nos jours, il faudroit ſavoir ſi la ſûreté publique y étoit mieux établie, ſi les arts y étoient plus floriſſans, ſi la terre y étoit mieux cultivée. C'eſt ce qu'il faut examiner.

D'abord, à ces époques reculées, la plupart des inſtitutions politiques étoient très-vicieuſes. Des factions continuelles agitoient ces gouvernemens mal ordonnés. Les guerres civiles qui naiſſoient de ces diviſions, étoient fréquentes & cruelles. Souvent la moitié du peuple étoit maſſacrée par l'autre. Ceux des citoyens qui avoient échappé au glaive du parti vainqueur ſe réfugioient ſur un territoire mal affectionné. De cet aſyle, ils cauſoient à un ennemi impitoyable tout le dommage qui étoit poſſible, juſqu'à ce qu'une nouvelle révolution les mît en état de tirer une vengeance éclatante & complette des maux qu'on leur avoit fait ſouffrir.

Les arts n'avoient pas plus de vigueur que les loix. Le commerce étoit ſi borné qu'il ſe réduiſoit à l'échange d'un petit

nombre de productions particulieres à quelques terroirs, à quelques climats. Les manufactures étoient si peu variées, que les deux sexes s'habilloient également d'une étoffe de laine, qu'on ne faisoit même teindre que fort rarement. Tous les genres d'industrie étoient si peu avancés, qu'il n'existoit pas une seule ville qui leur dût son accroissement ou sa prospérité. C'étoit l'effet, c'étoit la cause du mépris qu'on avoit généralement pour ces diverses occupations.

Il étoit difficile que dans des régions où les arts languissoient, les denrées trouvâssent un débouché sûr & avantageux. Aussi la culture se ressentoit-elle de ce défaut de consommation. La preuve que la plupart de ces belles contrées étoient en friche, c'est que le climat y étoit sensiblement plus rude qu'il ne l'a été depuis. Si d'immenses forêts n'avoient privé les campagnes de l'action de l'astre bienfaisant qui anime tout, nos ancêtres auroient-ils eu plus à souffrir de la rigueur des saisons que nous?

Ces faits, sur lesquels il n'est pas possible d'élever un doute raisonnable, ne démontrent-ils pas que le nombre des hommes étoit alors excessivement borné en Europe; & qu'à l'exception d'une ou deux contrées qui peuvent avoir déchu de leur antique population, tout le reste ne comptoit que peu d'habitans?

Cette multitude de peuples, que Céſar comptoit dans la Gaule, qu'étoit-ce autre choſe que des eſpeces de nations ſauvages, plus redoutables par leurs noms que par leur nombre ? Tous ces Bretons, qui furent ſubjugués dans leur isle par deux légions Romaines, étoient-ils beaucoup plus nombreux que ne le ſont les Corſes ? Le Nord ne devoit-il pas être moins peuplé encore ? Des régions où l'aſtre du jour paroît à peine au-deſſus de l'horizon; où le cours des ondes eſt ſuſpendu huit mois de l'année; où des neiges entaſſées ne couvrent pas moins de tems un ſol ſouvent ſtérile; où le ſouffle des vents fait éclater le tronc des arbres; où les graines, les plantes, les ſources, tout ce qui ſoutient la vie eſt mort; où la douleur ſort de tous les corps; où le repos, plus funeſte que les fatigues exceſſives, eſt ſuivi des pertes les plus cruelles; où les bras que l'enfant tend à ſa mere ſe roidiſſent, & ſes larmes ſe vitrifient ſur ſes joues; où la nature..... de telles régions ne durent être habitées que tard, & ne purent l'être que par des malheureux qui fuyoient l'eſclavage ou la tyrannie. Jamais ils ne ſe multiplierent ſous ce ciel de fer. Sur le globe entier, les ſociétés nombreuſes ont laiſſé des monumens durables ou des ruines: mais dans le Nord, il n'eſt rien reſté, rien abſo-

lument qui portât l'empreinte de la force ou de l'industrie humaines.

La conquête de la plus belle partie de l'Europe, dans l'espace de trois ou quatre siecles, par les habitans des régions hyperborées, paroît déposer au premier coup-d'œil contre ce qui vient d'être dit. Mais observez que ce fut la population d'un terrein décuple, qui s'empara d'un pays rempli, de nos jours, par trois ou quatre nations; que ce ne fut point par le nombre de ses vainqueurs, mais par la défection de ses sujets, que l'empire Romain fut détruit & subjugué. Dans cette étonnante révolution, croyez que les nations conquérantes ne firent jamais la vingtieme partie des nations conquises; parce que les unes attaquoient avec la moitié de leur population, & les autres ne se défendoient qu'avec le centieme de leurs habitans. Mais un peuple qui combat tout entier pour lui-même, est plus fort que dix armées de princes ou de rois.

Au reste, ces guerres longues & cruelles, qui remplissent l'histoire ancienne, détruisent l'excessive population qu'elles semblent annoncer. Si, d'un côté, les Romains travailloient à réparer, au-dedans, les vuides que la victoire faisoit dans leurs armées, cet esprit de conquête, dont ils étoient dévorés, consumoit au-moins les autres nations. A peine les avoient-ils soumises, qu'ils

les incorporoient dans leurs armées, & les minoient doublement par les recrues & les tributs. On ſait avec quelle rage les peuples anciens faiſoient la guerre; que ſouvent, dans le ſiege d'une ville, hommes, femmes, enfans, tout ſe jettoit dans les flammes, plutôt que de tomber au pouvoir du vainqueur; que, dans les aſſauts, tous les habitans étoient paſſés au fil de l'épée; que, dans les combats, on aimoit mieux périr les armes à la main, que d'être conduit en triomphe dans des fers éternels. Ces uſages barbares de la guerre, ne s'oppoſoient-ils pas à la population? Si l'eſclavage des vaincus conſervoit des victimes, comme on ne peut en diſconvenir, il étoit, d'un autre côté, peu favorable à la multiplication des hommes, en établiſſant, dans un état, cette extrême inégalité des conditions entre des êtres égaux par la nature. Si la diviſion des ſociétés, en petites peuplades ou républiques, étoit propre à multiplier les familles par la diviſion des terres, elle brouilloit auſſi plus ſouvent les nations entr'elles; & comme ces petits Etats ſe touchoient, pour ainſi dire, par une infinité de points, il falloit, pour les défendre, que tous les habitans priſſent les armes. Les grands corps réſiſtent au mouvement par leur maſſe; les petits ſont dans un choc perpétuel qui les briſe.

Si la guerre détruiſoit les populations anciennes, la paix ne les rétabliſſoit pas toujours. Autrefois, tout étoit ſous le deſpotiſme ou l'ariſtocratie; & ces deux ſortes de gouvernemens ne multiplient pas l'eſpece humaine. Les villes libres de la Grece avoient des loix ſi compliquées, qu'il en réſultoit une diſſention continuelle entre les citoyens. La populace même, qui n'avoit point droit de ſuffrage, ne laiſſoit pas de faire la loi dans les aſſemblées publiques, où l'homme de génie, avec la parole, pouvoit remuer tant de bras. Et puis, dans ces Etats, la population tendoit à ſe concentrer dans la ville, avec l'ambition, le pouvoir, les richeſſes, tous les fruits & les reſſorts de la liberté. Ce n'eſt pas que les campagnes ne duſſent être bien cultivées & bien peuplées, ſous un gouvernement démocratique: mais il y avoit peu de démocraties; & comme elles étoient toutes ambitieuſes, ſans autre moyen de s'agrandir que la guerre, ſi l'on en excepte Athenes, qui ne parvint encore au commerce que par les armes, la terre ne pouvoit long tems fleurir & produire des hommes. Enfin, la Grece & l'Italie furent, au plus, les ſeuls pays de l'Europe mieux peuplés qu'aujourd'hui.

Après la Grece, qui repouſſa, contint & ſubjugua l'Aſie; après Carthage, qui parut un moment ſur les bords de l'Afrique, & retomba

retomba dans le néant ; après Rome, qui ſoumit & détruiſit tous les peuples connus : où vit-on une population comparable à celle qu'un voyageur trouve aujourd'hui ſur toutes les côtes de la mer, le long des grands fleuves, & ſur la route des capitales? Que de vaſtes forêts changées en guérets ? Que de moiſſons flottantes à la place des joncs qui couvroient des marais ? Que de peuples policés, qui vivent de poiſſons ſéchés & de viandes boucanées ?

Cependant il s'eſt élevé depuis quelques années un cri preſque univerſel ſur la dépopulation de tous les Etats. Quelle peut être la cauſe de ces étranges déclamations ? Nous croyons l'entrevoir. Les hommes, en ſe repouſſant, pour ainſi dire, les uns ſur les autres, ont laiſſé derriere eux des contrées moins habitées ; & l'on a pris pour une diminution de citoyens leur différente diſtribution.

Pendant une longue ſuite de ſiecles, les empires furent partagés en autant de ſouverainetés qu'il y avoit de ſeigneurs particuliers. Alors les ſujets, ou les eſclaves de ces petits deſpotes étoient fixés, & fixés pour toujours ſur le territoire qui les avoit vus naître. A la chûte du ſyſtême féodal, lorſqu'il n'y eut plus qu'un maître, un roi, une cour, on ſe porta avec affluence au lieu d'où découloient les graces, les richeſ-

ſes & les honneurs. Telle fut l'origine de ces orgueilleuſes capitales, où les peuples ſe ſont ſucceſſivement entaſſés, & qui ſont devenues peu à-peu comme l'aſſemblée générale de chaque nation.

D'autres villes, moins monſtrueuſes, mais pourtant très-conſidérables, ſe ſont auſſi élevées dans chaque province, à meſure que l'autorité ſuprême s'affermiſſoit. Ce ſont les tribunaux, les affaires, les arts qui les ont formées, & le goût des commodités, des plaiſirs, de la ſociété qui les a toujours de plus en plus agrandies.

Ces nouveaux établiſſemens ne pouvoient ſe faire qu'aux dépens des campagnes. Auſſi n'y eſt-il guere reſté d'habitans que ce qu'il en falloit pour l'exploitation des terres & pour les métiers qui en ſont inſéparables. Les productions n'ont pas ſouffert de cette révolution. Elles ſont devenues même plus abondantes, plus variées & plus agréables; parce qu'on en a demandé davantage & qu'on les a mieux payées; parce que les méthodes & les inſtrumens ont acquis un degré de ſimplicité & de perfection qu'ils n'avoient pas; parce que les cultivateurs, encouragés de mille manieres, ſont devenus plus actifs & plus intelligens.

On trouve dans la police, la morale & la politique modernes, des cauſes de propagation qui n'étoient pas chez les anciens: mais

on y voit auſſi des obſtacles qui peuvent empêcher ou diminuer, parmi nous, cette ſorte de progrès, qui, dans notre eſpece, doit être le comble de ſa perfectibilité. Car jamais les hommes ne ſeront plus nombreux, s'ils ne ſont plus heureux.

La population dépend beaucoup de la diſtribution des biens fonds. Les familles ſe multiplient comme les poſſeſſions; & quand elles ſeront trop vaſtes, leur étendue démeſurée arrête toujours la population. Un grand propriétaire, ne travaillant que pour lui ſeul, conſacre une moitié de ſes terres à ſes revenus, & l'autre à ſes plaiſirs. Tout ce qu'il donne à la chaſſe, eſt doublement perdu pour la culture; parce qu'il nourrit des bêtes dans le terrein des hommes, au lieu de nourrir des hommes dans le terrein des bêtes. Il faut des bois dans un pays, pour la charpente & le chauffage : mais faut-il tant d'allées dans un parc; & des parterres, des potagers ſi grands pour un château? Ici, le luxe, qui, dans ſon étalage, alimente les arts, favoriſe-t-il autant la population des hommes, qu'il pourroit la ſeconder par un meilleur emploi des terres? Trop de grandes terres, & trop peu de petites; premier obſtacle à la population.

Second obſtacle, les domaines inaliénables du clergé. Lorſque tant de propriétés ſeront éternelles dans la même main, com-

ment fleurira la population, qui ne peut naître que de l'amélioration des terres par la multiplication des propriétés? Quel intérêt a le bénéficier de faire valoir un fonds qu'il ne doit tranſmettre à perſonne; de ſemer ou de planter pour une poſtérité qui ne ſera pas la ſienne? Loin de retrancher ſur ſes revenus pour augmenter ſa terre, ne riſquera-t-il pas de détériorer ſon bénéfice, pour augmenter des rentes qui ne ſont pour lui que viageres?

Les ſubſtitutions des biens nobles, ne ſont pas moins nuiſibles à la propagation de l'eſpece. Elles diminuent à la fois, & la nobleſſe & les autres conditions. De même que la primogéniture, chez les nobles, ſacrifie pluſieurs cadets à l'aîné d'une maiſon, les ſubſtitutions immolent pluſieurs familles à une ſeule. Preſque toutes les terres ſubſtituées tombent en friche, par la négligence d'un propriétaire, qui ne s'attache point à des biens dont il ne peut diſpoſer, qu'on ne lui a cédés qu'à regret, & qu'on a donnés d'avance à ſes ſucceſſeurs, qui ne doivent pas être ſes héritiers, puiſqu'il ne les a pas nommés. Le droit de primogéniture & de ſubſtitution, eſt donc une loi qu'on diroit faite à deſſein de diminuer la population de l'Etat.

De ces obſtacles qu'un vice de légiſlation apporte à la multiplication des hommes, en

naît un autre, qui eſt la pauvreté du peuple. Par-tout où les payſans n'ont point de propriété fonciere, leur vie eſt miſérable & leur ſort précaire. Mal aſſurés d'une ſubſiſtance qui dépend de leur ſanté, comptant peu ſur des forces qu'ils ſont obligés de vendre, maudiſſant le jour qui les a vus naître, ils craignent d'enfanter des malheureux. En vain croit-on qu'il naît beaucoup d'enfans à la campagne, quand il en meurt chaque année autant & plus qu'on n'en voit naître. Les travaux des peres & le lait des meres ſont perdus pour eux & pour leurs enfans. Ils ne parviendront pas à la fleur de leur âge, à la maturité, qui récompenſe, par des fruits, toutes les peines de la culture. Avec un peu de terre, la mere pourroit nourrir ſon enfant & cultiver ſon champ; tandis que le pere augmenteroit au-dehors, du prix de ſon travail, l'aiſance de ſa famille. Sans propriété, ces trois êtres languiſſent du peu que gagne un ſeul, ou l'enfant périt des travaux de ſa mere.

Que de maux naiſſent d'une législation vicieuſe ou défectueuſe! Les vices & les fléaux ont une filiation immenſe; ils ſe reproduiſent pour tout dévorer, & croiſſent les uns des autres juſqu'au néant. L'indigence des campagnes produit la multiplication des troupes; fardeau ruineux par ſa nature, deſtructeur des hommes durant la

guerre, & des terres durant la paix. Oui, les ſoldats ruinent les champs qu'ils ne cultivent pas; parce que chacun d'eux prive l'Etat d'un laboureur, & le ſurcharge d'un conſommateur oiſif ou ſtérile. Il n'eſt le défenſeur de la patrie, en tems de paix, que par un ſyſtême funeſte, qui, ſous prétexte de défenſe, rend tous les peuples aggreſſeurs. Si tous les Etats vouloient, & ils le pourroient, laiſſer à la culture les bras qu'ils lui dérobent par la milice; la population, en peu de tems, augmenteroit conſidérablement dans toute l'Europe, de laboureurs & d'artiſans. Toutes les forces de l'induſtrie humaine s'emploieroient à ſeconder les bienfaits de la nature, à vaincre ſes difficultés: tout concourroit à la création, & non à la deſtruction.

Les déſerts de la Ruſſie ſeroient défrichés, & les champs de la Pologne ne ſeroient point ravagés. La vaſte domination des Turcs ſeroit cultivée, & la bénédiction de leur prophete ſe répandroit ſur une immenſe population. L'Egypte, la Syrie & la Paleſtine, redeviendroient ce qu'elles furent du tems des Phéniciens, des rois paſteurs, des Juifs heureux & pacifiques ſous des juges. Les montagnes arides de la Sierra-Morena, ſeroient fécondées, les landes de l'Aquitaine ſe purgeroient d'inſectes & ſe couvriroient d'hommes.

Mais le bien général eſt un doux rève des ames débonnaires. O tendre paſteur de Cambrai ! ô bon abbé de Saint-Pierre ! Vos ouvrages ſont faits pour peupler les déſerts, non pas de ſolitaires qui fuient les malheurs & les vices du monde : mais de familles heureuſes, qui chanteroient la magnificence de Dieu ſur la terre, comme les aſtres l'annoncent dans le firmament. C'eſt dans vos écrits vraiment inſpirés, puiſque l'humanité eſt un préſent du ciel, que ſe trouve la vie & l'humanité. Soyez aimés des rois, & les rois ſeront aimés des peuples.

Un des moyens de favoriſer la population, faut il le dire, c'eſt de ſupprimer le célibat du clergé ſéculier & régulier. L'inſtitution monaſtique tient à deux époques remarquables dans l'hiſtoire du monde. Environ l'an ſept cent de Rome, une nouvelle religion naquit en Orient avec le Meſſie, & l'empire Romain déclina promptement avec le paganiſme. Deux ou trois cens ans après la mort du Meſſie, l'Egypte & la Paleſtine ſe remplirent de moines. Environ l'an ſept cent de l'ere chrétienne, une nouvelle religion parut en Orient, avec Mahomet, & le chriſtianiſme refoula dans l'Europe, pour s'y concentrer. Trois ou quatre cents ans après, s'éleverent une foule d'ordres religieux. Au tems de la naiſſance du Chriſt, les livres de David & ceux de la Sy-

bille, annoncerent la chûte du monde, un déluge, ou plutôt un incendie universel, un jugement de tous les hommes, & tous les peuples, foulés par la domination des Romains, souhaiterent & crurent la dissolution de toutes choses. Mille ans après l'ere chrétienne, les livres de David & ceux de la Sybille, annoncerent encore le jugement dernier; & des pénitens féroces & barbares, dans la piété comme dans le crime, vendirent leurs biens pour aller vaincre & mourir sur le tombeau de leur rédempteur. Les nations foulées par la tyrannie du gouvernement féodal, desirerent & crurent encore la fin du monde.

Tandis qu'une partie des chrétiens frappés de terreur, alloit périr dans les croisades, une autre partie s'ensevelissoit dans les cloîtres. Voilà l'origine de la vie monastique en Europe. L'opinion fit les moines; l'opinion les détruira. Leurs biens resteront dans la société, pour y engendrer des familles. Toutes les heures perdues à des prieres sans ferveur, seront consacrées à leur destination primitive, qui est le travail. Le clergé se souviendra que dans ses livres sacrés, Dieu dit à l'homme innocent: *croissez & multipliez;* que Dieu dit à l'homme pécheur: *laboure & travaille.* Si les fonctions du sacerdoce semblent interdire au prêtre les soins d'une famille & d'une terre, les fonc-

tions de la ſociété proſcrivent encore plus hautement le célibat. Si les moines défricherent autrefois les déſerts qu'ils habitoient, ils dépeuplent aujourd'hui les villes où ils fourmillent. Si le clergé a vécu des aumônes du peuple, il réduit à ſon tour les peuples à l'aumône. Parmi les claſſes oiſeuſes de la ſociété, la plus nuiſible eſt celle qui, par ſes principes, doit porter tous les hommes à l'oiſiveté; qui conſume à l'autel & l'ouvrage des abeilles, & le ſalaire des ouvriers; qui allume durant le jour, les lumieres de la nuit, & fait perdre dans les temples le tems que l'homme doit aux ſoins de ſa maiſon; qui fait demander au ciel une ſubſiſtance que la terre ſeule donne ou vend au travail.

C'eſt encore une des cauſes de la dépopulation de certains Etats, que cette intolérance qui perſécute & proſcrit toute autre religion que celle du prince. C'eſt un genre d'oppreſſion & de tyrannie particulier à la politique moderne, que celui qui s'exerce ſur les penſées & les conſciences; que cette piété cruelle qui, pour des formes extérieures de culte, anéantit, en quelque ſorte, Dieu même, en détruiſant une multitude de ſes adorateurs; que cette impiété plus barbare encore, qui, pour des choſes auſſi indifférentes que doivent paroître des cérémonies de religion, anéantit une choſe auſſi

eſſentielle que doit l'être la vie des hommes & la population des Etats. Car on n'augmente point le nombre ni la fidélité des ſujets, en exigeant des ſermens contraires à la conſcience, en contraignant à des parjures ſecrets ceux qui s'engagent dans les liens du mariage, ou dans les diverſes profeſſions du citoyen. L'unité de religion n'eſt bonne que lorſqu'elle ſe trouve naturellement établie par la perſuaſion. Dès que la conviction ceſſe, un moyen de rendre aux eſprits la tranquillité, c'eſt de leur laiſſer la liberté. Lorſqu'elle eſt égale, pleine & entiere pour tous les citoyens, elle ne peut jamais troubler la paix des familles.

Après le célibat eccléſiaſtique & le célibat militaire, l'un de profeſſion, l'autre d'uſage; il en eſt un troiſieme de convenance, introduit par le luxe: c'eſt celui des rentiers viagers. Admirez ici la chaîne des cauſes. En même-tems que le commerce favoriſe la population par l'induſtrie de mer & de terre, par tous les objets & les travaux de la navigation, par tous les arts de culture & de fabrique; il diminue cette même population par tous les vices qu'amene le luxe. Quand les richeſſes ont pris un aſcendant général ſur les ames, alors les opinions & les mœurs s'alterent par le mélange des conditions. Les arts & les talens agréables, en poliçant la ſociété, la corrompent. Les ſexes venant à

ſe rapprocher, à ſe ſéduire mutuellement ; le plus foible entraîne le plus fort dans ſes goûts frivoles de parure & d'amuſement. La femme devient enfant, & l'homme devient femme. On ne parle, on ne s'occupe que de jouir. Les exercices mâles & robuſtes qui diſciplinoient la jeuneſſe & la préparoient aux profeſſions graves & périlleuſes, font place à l'amour des ſpectacles, où l'on prend toutes les paſſions qui peuvent efféminer un peuple, quand on n'y voit pas un certain eſprit de patriotiſme. L'oiſiveté gagne dans les conditions aiſées ; le travail diminue dans les claſſes occupées. L'accroiſſement des arts multiplie les modes ; les modes augmentent les dépenſes ; le luxe devient un beſoin ; le ſuperflu prend la place du néceſſaire ; on s'habille mieux, on vit moins bien ; l'habit ſe fait aux dépens du corps. L'homme du peuple connoît la débauche avant l'amour, & ſe mariant plus tard, a moins d'enfans, ou des enfans plus foibles : le bourgeois cherche une fortune avant une femme, & perd d'avance l'une & l'autre dans le libertinage. Les gens riches, mariés ou non, vont ſans ceſſe corrompant les femmes de tout état, ou débauchant les filles pauvres. La difficulté de ſoutenir les dépenſes du mariage, & la facilité d'en trouver les plaiſirs, ſans en avoir les peines, multiplient les célibataires dans toutes les claſſes. L'homme

qui renonce à être pere de famille, conſomme ſon patrimoine ; & d'accord avec l'état, qui lui en double la rente par des emprunts ruineux, il fond pluſieurs générations dans une ſeule ; il éteint ſa poſtérité, celle des femmes dont il eſt payé, & celle des filles qu'il paye. Tous les genres de proſtitution s'attirent à la fois. On trahit ſon honneur & ſon devoir dans toutes les conditions. La déroute des femmes ne fait que précéder celle des hommes.

Une nation galante, ou plutôt libertine, ne tarde pas à être défaite au-dehors, & ſubjuguée au-dedans. Plus de nobleſſe, plus de corps qui défendel ſes droits, ni ceux du peuple ; parce que tout ſe diviſe & qu'on ne ſonge qu'à ſoi. Nul homme ne veut périr ſeul. L'amour des richeſſes étant l'unique appât, l'homme honnête craint de perdre ſa fortune, & l'homme ſans honneur veut faire la ſienne. L'un ſe retire, l'autre ſe vend, & l'état eſt perdu. Tels ſont les progrès infaillibles du commerce dans une monarchie. On ſait, par l'hiſtoire ancienne, quels ſont ſes effets dans une république. Cependant il faut aujourd'hui porter les hommes au commerce, parce que la ſituation actuelle de l'Europe eſt favorable au commerce, & que le commerce eſt lui-même favorable à la population.

Mais on demandera ſi la grande popula-

tion eſt utile au bonheur du genre-humain ? Queſtion oiſeuſe. Il ne s'agit pas en effet de multiplier les hommes pour les rendre heureux : mais il ſuffit de les rendre heureux pour qu'ils ſe multiplient. Tous les moyens qui concourent à la proſpérité d'un état, aboutiſſent d'eux-mêmes à la propagation de ſes citoyens. Un légiſlateur qui ne voudroit peupler que pour avoir des ſoldats, avoir des ſujets que pour ſoumettre ſes voiſins, feroit un monſtre ennemi de la nature humaine, puiſqu'il ne créeroit que pour détruire. Mais celui qui, comme Solon, feroit éclorre une république, dont les eſſaims iroient peupler les côtes déſertes de la mer ; celui qui, comme Penn, ordonneroit la culture de ſa colonie, & lui défendroit la guerre, celui-là, ſans doute, ſeroit un dieu ſur la terre. Quand même il ne jouiroit pas de l'immortalité de ſon nom, il vivroit heureux & mourroit content ; ſur-tout s'il pouvoit ſe promettre de laiſſer des loix aſſez ſages pour garantir à jamais les peuples de la vexation des impôts.

X. Impôts.

Sur ce que nous connoiſſons de l'état des ſauvages, il eſt à préſumer que l'avantage de n'être point aſſujettis par les entraves de nos ridicules vêtemens, la clôture inſalubre de nos ſuperbes édifices, & la tyrannie com-

pliquée de nos uſages, de nos loix & de nos mœurs, n'eſt point la compenſation d'une vie précaire & des meurtriſſures, des combats journaliers pour un coin de forêt, une caverne, un arc, une fleche, un fruit, un poiſſon, un oiſeau, un quadrupede, la peau d'une bête, ou la poſſeſſion d'une femme. Que la miſanthropie exagere, tant qu'il lui plaira, les vices de nos cités, elle ne réuſſira pas à nous dégoûter de ces conventions expreſſes ou tacites, & de ces vertus artificielles qui font la ſécurité & le charme de nos ſociétés.

Sans doute, il y a parmi nous des aſſaſſins; il y a des violateurs d'aſyle; il y a des monſtres que l'avidité, l'indigence & la pareſſe révoltent contre l'ordre ſocial. Il y a d'autres monſtres plus déteſtables peut-être qui, poſſeſſeurs d'une abondance qui ſuffiroit à deux ou trois mille familles, ne ſont occupés que d'en accroître la miſere. Je n'en bénirai pas moins la force publique qui garantit le plus ordinairement ma perſonne & mes propriétés, au moyen des contributions qu'elle me fait payer.

L'impôt peut être défini le ſacrifice d'une partie de la propriété pour la défenſe & la conſervation de l'autre. Il ſuit de-là qu'il ne doit y avoir d'impôt ni chez les peuples eſclaves, ni chez les peuples ſauvages; parce que les uns n'ont plus de pro-

priété, & que les autres n'en ont pas encore.

Mais lorſqu'une nation jouit d'une propriété qui mérite d'être gardée ; que ſa fortune eſt aſſez fixe, aſſez conſidérable pour exiger des dépenſes de gouvernement ; qu'elle a des poſſeſſions, un commerce, des richeſſes capables de tenter la cupidité de ſes voiſins, pauvres ou ambitieux : alors, pour garantir ſes frontieres ou ſes provinces, pour protéger ſa navigation & maintenir ſa police, il lui faut des forces & un revenu. Il eſt juſte & indiſpenſable que les citoyens occupés de quelque maniere que ce ſoit au bien public, ſoient entretenus par tous les ordres de la confédération.

Il y a eu des pays & des tems où l'on aſſignoit une portion du territoire pour les dépenſes communes du corps politique. Le gouvernement ne pouvant faire valoir lui-même des poſſeſſions ſi étendues, étoit obligé de confier ce ſoin à des adminiſtrateurs qui les négligeoient ou qui s'en approprioient le revenu. Cet uſage entraînoit de plus grands inconvéniens encore. Ou le domaine du roi étoit trop conſidérable pendant la paix, ou il étoit inſuffiſant pour les tems de guerre. Dans le premier cas, la liberté de la république étoit opprimée par le chef de l'état, & dans le ſecond par les étrangers. Il a donc fallu recourir aux contributions des citoyens.

Ces fonds furent peu conſidérables dans les premiers tems. La ſolde n'étoit alors qu'un ſimple dédommagement donné par l'état à ceux que ſon ſervice détournoit des travaux & des ſoins néceſſaires à leur ſubſiſtance. La récompenſe conſiſtoit dans cette jouiſſance délicieuſe que nous éprouvons par le ſentiment intime de notre vertu, & à la vue des hommages qui lui ſont rendus par les autres hommes. Ces richeſſes morales étoient les plus grands tréſors des ſociétés naiſſantes; c'étoit une ſorte de monnoie qu'il importoit dans l'ordre politique, autant que dans l'ordre moral, de ne pas altérer.

L'honneur ne tint guere moins lieu d'impôts dans les beaux jours des Grecs, que dans les ſociétés naiſſantes. Ceux qui ſervoient la patrie ne ſe croyoient pas en droit de la dévorer. L'impoſition miſe par Ariſtide ſur toute la Grece, pour ſoutenir la guerre contre la Perſe, fut ſi modérée, que les contribuables la nommerent eux-mêmes *l'heureux ſort de la Grece.* Quel tems & quel pays où les taxes faiſoient le bonheur des peuples!

Les Romains marcherent à la domination, ſans preſqu'aucun ſecours de la part du fiſc. L'amour des richeſſes les eût détournés de la conquête du monde. Le ſervice public fut fait avec déſintéreſſement, après même que les mœurs ſe furent corrompues.

Sous le gouvernement féodal il n'y eut point d'impôts. Où les auroit-on pris? L'homme & la terre étoient la propriété du maître. C'étoit une ſervitude réelle & une ſervitude perſonnelle.

Lorſque le jour commença à luire ſur l'Europe, les nations s'occuperent de leur ſûreté. Elles fournirent volontairement des contributions pour réprimer les ennemis domeſtiques & étrangers: mais ces tributs furent modérés, parce que les princes n'étoient pas encore aſſez abſolus pour les détourner au gré de leurs caprices, ou au profit de leur ambition.

Le Nouveau-Monde fut découvert, & la paſſion des conquêtes s'empara de tous les peuples. Cet eſprit d'aggrandiſſement ne pouvoit ſe concilier avec la lenteur des aſſemblées populaires; & les ſouverains réuſſirent, ſans beaucoup d'efforts, à s'approprier plus de droits qu'ils n'en avoient eus. L'impoſition des taxes fut la plus importante de leurs uſurpations. C'eſt celle dont les ſuites ont été le plus funeſtes.

On n'a pas craint d'imprimer le ſceau de la ſervitude ſur le front des hommes, en taxant leur tête. Indépendamment de l'humiliation, eſt-il rien de plus arbitraire qu'un pareil impôt?

L'aſſeoira-t-on ſur des déclarations? Mais il faudroit entre le monarque & les ſujets, une conſcience morale qui les liât l'un à

l'autre par un mutuel amour du bien général, ou du-moins une conſcience publique qui les raſſurât l'un envers l'autre par une communication ſincere & réciproque de leurs lumieres & de leurs ſentimens. Or, comment établir cette conſcience publique, qui ſerviroit de flambeau, de guide & de frein dans la marche des gouvernemens?

Percera-t-on dans le ſanctuaire des familles, dans le cabinet du citoyen, pour ſurprendre & mettre au jour ce qu'il ne veut pes révéler; ce qu'il lui importe même ſouvent de ne pas révéler? Quelle inquiſition! quelle violence révoltante! Quand même on parviendroit à connoître les reſſources de chaque particulier, ne varient-elles pas d'une année à l'autre, avec les produits incertains & précaires de l'induſtrie? Ne diminuent-elles pas avec la multiplication des enfans, avec le dépériſſement des forces par les maladies, par l'âge & par le travail? Les facultés de l'humanité, utiles & laborieuſes, ne changent-elles pas avec les viciſſitudes, que le tems apporte dans tout ce qui dépend de la nature & de la fortune? La taxe perſonnelle eſt donc une vexation individuelle, ſans utilité commune. La capitation eſt un eſclavage affligeant pour l'homme, ſans profit pour l'état.

Après s'être permis l'impôt, qui eſt la preuve du deſpotiſme, ou qui y conduit un peu plutôt, un peu plus tard, on s'eſt jetté

ſur les conſommations. Les ſouverains ont affecté de regarder ce nouveau tribut comme volontaire, en quelque ſorte, puiſque ſa quantité dépend des dépenſes que tout citoyen eſt libre d'augmenter ou de diminuer, au gré de ſes facultés & de ſes goûts, la plupart factices.

Mais ſi la taxe porte ſur les denrées de premier beſoin, c'eſt le comble de la cruauté. Avant toutes les loix ſociales, l'homme avoit le droit de ſubſiſter. L'a-t-il perdu par l'établiſſement des loix? Survendre au peuple les fruits de la terre, c'eſt les lui ravir; c'eſt attaquer le principe de ſon exiſtence, que de le priver par un impôt, des moyens de la conſerver. En preſſurant la ſubſiſtance de l'indigent, l'état lui ôte les forces avec les alimens. D'un homme pauvre, il fait un mendiant; d'un travailleur, un oiſif; d'un malheureux, un ſcélérat: c'eſt-à-dire, qu'il conduit un famélique à l'échafaud par la miſere.

Si la taxe porte ſur des denrées moins néceſſaires: que de bras perdus pour l'agriculture & pour les arts ſont employés, non pas à garder les boulevards de l'empire, mais à hériſſer un royaume d'une infinité de petites barrieres; à embarraſſer les portes des villes; à infeſter les chemins & les paſſages du commerce; à fureter dans les caves, dans les greniers, dans les magaſins! Quel état de guerre entre le prince & le peuple; entre

le citoyen & le citoyen ! que de priſons, de galeres, de gibets, pour une foule de malheureux qui ont été pouſſés à la fraude, à la contrebande, à la révolte même par l'iniquité des loix fiſcales ?

L'avidité des ſouverains s'eſt étendue des conſommations aux marchandiſes, que les états ſe vendent les uns aux autres. Deſpotes inſatiables ! ne comprendrez-vous jamais que ſi vous mettez des droits ſur ce que vous offrez à l'étranger, il achetera moins cher, il ne donnera que la valeur qui lui ſera donnée par les autres nations ? Vos ſujets fuſſent-ils ſeuls propriétaires de la production aſſujettie aux taxes, ils ne parviendroient pas encore à faire la loi, parce qu'alors on en demanderoit en moindre quantité, & que ſa ſurabondance les forceroit à en diminuer le prix, pour en trouver la conſommation.

L'impôt ſur les marchandiſes que votre empire reçoit de ſes voiſins, n'a pas une baſe plus raiſonnable. Leur prix étant réglé par la concurrence des autres peuples, ce ſeront vos ſujets qui paieront ſeuls les droits. Peut-être ce renchériſſement des productions étrangeres en fera-t-il diminuer l'uſage ? Mais ſi l'on vous vend moins, on achetera moins de vous. Le commerce ne donne qu'en proportion de ce qu'il reçoit. Il n'eſt au fond qu'un échange de valeur pour valeur. Vous ne pouvez donc vous oppoſer aux

cours de ces échanges, ſans faire tomber le prix de vos productions, en retréciſſant leur débit.

Soit que vous mettiez des droits ſur les marchandiſes étrangeres ou ſur les vôtres, l'induſtrie de vos ſujets en ſouffrira néceſſairement. Il y aura moins de moyens pour la payer, & moins de matieres premieres pour l'occuper. Plus la maſſe des reproductions annuelles diminuera, plus la ſomme des travaux diminuera auſſi. Alors toutes les loix que vous pourrez établir contre la mendicité, ſeront impuiſſantes, parce qu'il faut bien que l'homme vive de ce qu'on lui donne, quand il ne peut pas vivre de ce qu'il gagne.

Mais quelle eſt donc la forme d'impoſition la plus propre à concilier les intérêts publics avec les droits des citoyens? C'eſt la taxe ſur la terre. Un impôt eſt une dépenſe qui ſe renouvelle tous les ans pour celui qui en eſt chargé. Un impôt ne peut donc être aſſis que ſur un revenu annuel: car il n'y a qu'un revenu annuel qui puiſſe acquitter une dépenſe annuelle. Or, on ne trouvera jamais de revenu annuel que celui des terres. Il n'y a qu'elles qui reſtituent chaque année les avances qui leur ſont faites, & de plus un bénéfice dont il ſoit poſſible de diſpoſer. On commence depuis long-tems à ſoupçonner cette importante vérité. De bons eſprits la porteront un jour à la démonſtration; & le

premier gouvernement qui en fera la baſe de ſon adminiſtration, s'élevera néceſſairement à un degré de proſpérité inconnue à toutes les nations & à tous les ſiecles.

Peut-être n'y a-t-il en ce moment aucun peuple de l'Europe, à qui ſa ſituation permette ce grand changement Par tout les impoſitions ſont ſi fortes, les dépenſes ſi multipliées, les beſoins ſi preſſans; par-tout le fiſc eſt ſi obéré, qu'une révolution ſubite dans la perception des revenus publics, altéreroit infailliblement la confiance & la félicité des citoyens. Mais une politique éclairée & prévoyante, tendra, à pas lents & meſurés, vers un but ſi ſalutaire. Elle écartera avec courage & avec prudence, tous les obſtacles que les préjugés, l'ignorance, les intérêts privés pourroient oppoſer à un ſyſtême d'adminiſtration, dont les avantages nous paroiſſent au-deſſus de tous les calculs.

Pour que rien ne puiſſe diminuer les avantages de cette heureuſe innovation, il faudra que toutes les terres, indiſtinctement, ſoient aſſujetties à l'impôt. Le bien public eſt un tréſor commun, dans lequel chaque citoyen doit dépoſer ſes tributs, ſes ſervices & ſes talens. Jamais des noms & des titres ne changeront la nature des hommes & des poſſeſſions. Ce ſeroit le comble de la baſſeſſe & de la folie, de faire valoir les diſtinctions qu'on a reçues de ſes peres, pour ſe ſouſtraire aux charges de la ſociété. Toute prééminence qui

ne tourneroit pas au profit général, ſeroit deſtructive ; elle ne peut être juſte, qu'autant qu'elle eſt un engagement formel de dévouer plus particulierement ſa fortune & ſa vie au ſervice de la patrie.

Si de nos jours, pour la premiere fois, les terres étoient impoſées, ne jugeroit-on pas néceſſairement que la contribution doit être proportionnée à l'étendue & à la fertilité des poſſeſſions ? Quelqu'un oſeroit-il alléguer ſes places, ſes ſervices, ſes dignités ; pour ſe ſouſtraire aux tributs qu'exige le ſervice public ? Qu'ont de commun les taxes avec les rangs, les titres & les conditions ? Elles ne touchent qu'aux revenus ; & ces revenus ſont à l'état, dès qu'ils ſont néceſſaires à ſa défenſe.

La manière, dont l'impôt devroit être aſſis ſur les terres, eſt plus difficile à trouver. Quelques écrivains ont penſé que la dîme eccléſiaſtique, malheureuſement perçue dans la plus grande partie de l'Europe, ſeroit un modèle à ſuivre. Dans ce ſyſtême, a-t-on dit, il n'y auroit ni infidélité, ni faveur, ni mépriſe. Selon que les circonſtances exigeroient plus ou moins d'efforts de la part des peuples, le fiſc prendroit la quatrieme, la cinquieme, la ſixieme partie des productions, au moment même de la récolte ; & tout ſe trouveroit conſommé ſans contrainte, ſans ſurpriſe, ſans défiance & ſans vexation.

Mais dans cette forme de perception,

comment ſe feroient les recouvremens? Pour des objets ſi multipliés, ſi variables & ſi peu connus, une régie n'exigeroit-elle pas des frais énormes? La ferme ne donneroit-elle pas occaſion à des profits trop conſidérables? Ainſi, quand cet ordre de choſes paroîtroit le plus favorable au citoyen, ne ſeroit-il pas un des plus funeſtes au gouvernement? Or qui peut douter que les intérêts de l'individu ne ſoient les mêmes que ceux de la ſociété? Quelqu'un ignoreroit-il encore le rapport intime qui eſt entre le ſouverain qui demande & les ſujets qui donnent?

D'ailleurs cette impoſition, ſi égale en apparence, ſeroit, dans la réalité, la plus diſproportionnée de toutes celles que l'ignorance ait jamais imaginées. Tandis qu'on n'exigeroit d'un contribuable que le quart de ſon revenu, on en prendroit la moitié, quelquefois davantage à d'autres qui, pour avoir la même quantité de productions, auroient été obligés par la nature d'un ſol ingrat ou d'une exploitation difficile, à des dépenſes infiniment plus conſidérables.

Ces inconvéniens ont fait rejetter une idée, propoſée ou appuyée par des hommes peu verſés dans l'économie politique, mais révoltés avec raiſon de la maniere arbitraire dont ils voyoient taxer les terres. Vous prendrez pour regle l'étendue des domaines? Mais ignoreriez-vous qu'il y en a qui peuvent payer beaucoup, qu'il y en a qui ne peu-

peuvent payer que peu, qu'il y en a même qui ne peuvent rien payer, parce que ce qui reſte au-delà des frais eſt à peine ſuffiſant pour déterminer l'homme le plus intelligent à les cultiver? Vous ferez repréſenter les baux? Mais les fermiers & les propriétaires n'agiront-ils pas de concert pour vous tromper? & quels moyens aurez-vous pour découvrir une fraude artificieuſement tramée? Vous admettrez les déclarations? Mais pour une ſincere, n'y en aura-t-il pas cent de fauſſes? & le citoyen d'une probité exacte ne ſera-t-il pas la victime du citoyen dénué de principes? Vous aurez recours à une eſtimation? Mais le prépoſé du fiſc ne ſe laiſſera-t-il pas ſuborner par des contribuables intéreſſés à le corrompre? Vous laiſſerez aux habitans de chaque canton le ſoin des répartitions? C'eſt, ſans doute, la régle la plus équitable, la plus conforme aux droits de la nature & de la propriété; cependant elle doit engendrer néceſſairement tant de cabales, tant d'altercations, tant d'animoſités, un choc ſi violent entre les paſſions qui ſe heurteront, qu'il n'en ſauroit réſulter cette juſtice, qui pourroit faire le bonheur public.

Un cadaſtre qui meſureroit avec ſoin les terres, qui apprécieroit avec équité leur valeur, ſeroit ſeul capable d'opérer cette heureuſe révolution. On n'a que rarement, qu'imparfaitement appliqué un principe ſi

ſimple & ſi lumineux. Il faut eſpérer que cette belle inſtitution, quoique vivement repouſſée par le crédit & la corruption, ſera perfectionnée dans les états où elle a été adoptée, & qu'elle ſera introduite dans les empires où elle n'exiſte pas encore. Le monarque qui ſignalera ſon regne par ce grand bienfait, ſera béni pendant ſa vie; il laiſſera un nom cher à la poſtérité; & ſa félicité s'étendra au-delà des ſiecles, ſi, comme on n'en peut douter, il exiſte un Dieu rémunérateur.

Mais que le gouvernement, ſous quelque forme qu'il ait été établi ou qu'il ſubſiſte, n'outre jamais la meſure des impoſitions. Dans leur origine, elles ont rendu, dit-on, les hommes plus actifs, plus ſobres, plus intelligens, & ont ainſi contribué à la proſpérité des empires. Cette opinion n'eſt pas ſans vraiſemblance: mais il eſt plus certain encore que pouſſées au-delà des limites convenables, les taxes ont arrêté les travaux, étouffé l'induſtrie, produit le découragement.

Quoique l'homme ait été condamné par la nature à des veilles continuelles pour s'aſſurer une ſubſiſtance, ce ſoin preſſant n'a pas concentré toute ſon action. Ses deſirs ſe ſont étendus beaucoup au-delà; & plus il eſt entré d'objets dans le plan de ſon bonheur, plus il a multiplié ſes efforts pour les obtenir. A-t-il été réduit par la tyrannie

à n'eſpérer d'un labeur opiniâtre que ce qui étoit de néceſſité premiere, ſon mouvement s'eſt rallenti. Il a retréci lui-même la ſphere de ſes beſoins. Troublé, aigri, deſſéché par l'eſprit oppreſſeur du fiſc, on l'a vu, ou languiſſant dans ſes déplorables foyers, ou s'expatriant pour chercher une deſtinée moins malheureuſe, ou errant & vagabond ſur des provinces déſolées. La plupart des ſociétés ont, à des époques différentes, ſouffert ces calamités, préſenté ce hideux tableau.

Auſſi eſt-ce une erreur & une grande erreur de juger de la puiſſance des empires par le revenu du ſouverain. Cette baſe de calcul ſeroit la meilleure qu'on pût établir, ſi les tributs n'étoient que le thermometre des facultés des citoyens : mais lorſque la république eſt opprimée par le poids ou la variété des impoſitions, loin que cette richeſſe ſoit un ſigne de proſpérité nationale, elle eſt un principe de dépériſſement. Réduits à l'impuiſſance de fournir des ſecours extraordinaires à la patrie menacée ou envahie, les peuples ſubiſſent un joug étranger, ou reçoivent des loix honteuſes & ruineuſes. La cataſtrophe eſt précipitée, lorſque le fiſc a recours aux fermes pour faire ſes recouvremens.

La contribution des citoyens au tréſor public eſt un tribut. Ils doivent le préſenter eux-mêmes au ſouverain, qui de ſon côté

en doit diriger ſagement l'emploi. Tout agent intermédiaire détruit ces rapports qui ne ſauroient être aſſez rapprochés. Son influence devient une ſource inévitable de diviſion & de ravage. C'eſt ſous cet odieux aſpect qu'ont toujours été regardés les fermiers des taxes.

Le fermier imagine les impôts. Son talent eſt de les multiplier. Il les enveloppe de ténebres pour leur donner l'extenſion qui lui conviendra. Des juges de ſon choix appuient ſes intérêts. Toutes les avenues du trône lui ſont vendues, & il fait, à ſon gré, vanter ſon zèle ou calomnier les peuples mécontens avec raiſon de ſes vexations. Par ces vils artifices, il précipite les provinces au dernier terme de dégradation, mais ſes coffres regorgent de richeſſes. Alors, on lui vend au plus vil prix les loix, les mœurs, l'honneur, le peu qui reſte de ſang à la nation. Ce traitant jouit ſans honte & ſans remords de ces infâmes & criminels avantages juſqu'à ce qu'il ait détruit l'état, le prince & lui-même.

Les peuples libres n'ont que rarement éprouvé ce ſort affreux. Des principes humains & réfléchis leur ont fait préférer une régie preſque toujours paternelle pour recevoir les contributions du citoyen. C'eſt dans les gouvernemens abſolus que l'uſage tyrannique des fermes s'eſt concentré. Quelquefois l'autorité a été effrayée des ravages

qu'elles faiſoient : mais des adminiſtrateurs timides, ignorans ou pareſſeux ont craint, dans la confuſion où étoient les affaires, un bouleverſement entier au moindre changement qu'on ſe permettroit. Pourquoi donc le tems de la maladie ne ſeroit-il pas celui du remède ? C'eſt alors que les eſprits ſont mieux diſpoſés, que les contradictions ſont moindres, que la révolution eſt plus aiſée.

Cependant il ne ſuffit pas que l'impôt ſoit réparti avec juſtice, qu'il ſoit perçu avec modération, il faut encore qu'il ſoit proportionné aux beſoins du gouvernement ; & ces beſoins ne ſont pas toujours les mêmes. La guerre exigea par-tout, & dans tous les ſiecles, des dépenſes plus conſidérables que la paix. Les peuples anciens y fourniſſoient par les économies qu'ils faiſoient dans des tems de calme. Depuis que les avantages de la circulation & les principes de l'induſtrie ont été mieux développés, la méthode d'accumuler ainſi les métaux, a été proſcrite. On a préféré, avec raiſon, la reſſource des impoſitions extraordinaires. Tout état qui ſe les interdiroit, ſe verroit contraint, pour retarder ſa chûte, de recourir aux voies pratiquées à Conſtantinople. Le ſultan qui peut tout, excepté augmenter ſes revenus, eſt réduit à livrer l'empire aux vexations de ſes délégués, pour les dépouiller enſuite eux-mêmes de leurs brigandages.

Pour que les taxes ne ſoient jamais ex-

ceſſives, il faut qu'elles ſoient ordonnées, réglées & adminiſtrées par les repréſentans des nations. L'impôt a toujours dépendu de la propriété. N'eſt pas maître du champ, qui ne l'eſt pas du fruit. Auſſi, chez tous les peuples, les tributs ne furent-ils établis dans leur origine ſur les propriétaires, que par eux-mêmes; ſoit que les terres fuſſent réparties entre les conquérans; ſoit que le clergé les eût partagées avec la nobleſſe; ſoit qu'elles euſſent paſſé par le commerce & l'induſtrie entre les mains de la plupart des citoyens. Par-tout, ceux qui les poſſédoient avoient conſervé le droit naturel, inaliénable & ſacré, de n'être point taxés ſans leur conſentement. Otez ce principe, il n'y a plus de monarchie, il n'y a plus de nation; il ne reſte qu'un deſpote & un troupeau d'eſclaves.

Peuples, chez qui les rois ordonnent aujourd'hui tout ce qu'ils veulent, reliſez votre hiſtoire; vous verrez que vos aïeux s'aſſembloient, qu'ils délibéroient toutes les fois qu'il s'agiſſoit d'un ſubſide. Si l'uſage en eſt paſſé, le droit n'en eſt pas perdu. Il eſt écrit dans le ciel, qui a donné la terre à tout le genre-humain, pour la poſſéder. Il eſt écrit ſur ce champ que vous avez pris la peine d'enclorre, pour vous en aſſurer la jouiſſance. Il eſt écrit dans vos cœurs, où la divinité a imprimé l'amour de la liberté. Cette tête élevée vers les cieux, n'eſt pas faite à l'i-

nage du créateur, pour ſe courber devant un homme. Aucun n'eſt plus qu'un autre, que, que par le choix, que de l'aveu de tous. Gens de cour, votre grandeur eſt dans vos terres, & non pas aux pieds d'un maître. Soyez moins ambitieux, & vous ſerez plus riches. Allez rendre la juſtice à vos vaſſaux, & vous augmenterez votre fortune, en augmentant la maſſe du bonheur commun. Que gagnez-vous à élever l'édifice du deſpotiſme ſur les ruines de toute eſpece de liberté, de vertu, de ſentiment, de propriété? Songez qu'il vous écraſera tous. Autour de ce coloſſe de terreur, vous n'êtes que des figures de bronze, qui repréſentent les nations enchaînées aux pieds d'une ſtatue.

Si le prince a ſeul le droit des tributs, quoiqu'il n'ait pas intérêt à ſurcharger, à vexer les peuples, ils ſeront ſurchargés & vexés. Les fantaiſies, les profuſions, les entrepriſes du ſouverain, ne connoîtront plus de bornes dès qu'elles ne trouveront plus d'obſtacles. Bientôt une politique fauſſe & cruelle, lui perſuadera que des ſujets riches deviennent toujours inſolens; qu'il faut les ruiner pour les aſſervir, & que la pauvreté eſt le rempart le plus aſſuré du trône. Il ira juſqu'a croire que tout eſt à lui, rien à ſes eſclaves, & qu'il leur fait grace de tout ce qu'il leur laiſſe.

Le gouvernement s'emparera de toutes les avenues & des iſſues de l'induſtrie, pour la

traire à l'entrée & à la ſortie, pour l'épuiſer dans ſa route. Le commerce n'obtiendra de circulation que par l'entremiſe & au profit de l'adminiſtration fiſcale. La culture ſera négligée par des mercenaires, qui ne peuvent jamais eſpérer de propriété. La nobleſſe ne ſervira & ne combattra que pour une ſolde. Le magiſtrat ne jugera que pour des épices & pour des gages. Les négocians mettront leur fortune à couvert, pour la tranſporter hors d'un pays où il n'y a plus de patrie ni de ſûreté. La nation n'étant plus rien, prendra de l'indifférence pour ſes rois; ne verra ſes ennemis que dans ſes maîtres; eſpérera quelquefois un adouciſſement de ſervitude dans un changement de joug; attendra ſa délivrance d'une révolution & ſa tranquillité d'un bouleverſement.

" Ce tableau eſt effrayant, me diſoit un „ viſir, & il y a des viſirs par-tout. J'en „ gémis. Mais ſans contribution, comment „ puis-je maintenir cette force publique „ dont vous reconnoiſſez vous-même & la „ néceſſité & les avantages? Il faut qu'elle „ ſoit permanente & toujours égale, ſans „ quoi plus de ſécurité pour vos perſonnes, „ vos propriétés, votre induſtrie. Le bonheur ſans défenſe n'eſt qu'un fantôme. Mes „ dépenſes ſont indépendantes de la variété „ des ſaiſons, de l'inclémence des élémens, „ de tous les accidens. Il faudra donc que „ vous y fourniſſiez, la peſte eût-elle dé-

„ truit vos troupeaux, l'inſecte eût-il dévoré
„ votre vigne, la grêle eût-elle moiſſonné
„ vos champs. Vous paierez, ou je tour-
„ nerai contre vous cette force publique qui
„ a été créée pour votre ſûreté, & que vous
„ devez alimenter „.

Ce ſyſtême oppreſſeur ne regardoit que les propriétaires des terres. Le viſir ne tarda pas à m'apprendre les moyens dont il ſe ſervoit pour aſſervir au fiſc les autres membres de la confédération.

„ C'eſt principalement dans les villes que
„ les arts méchaniques & libéraux, d'utilité
„ & d'agrément, de néceſſité ou de fantaiſie,
„ ont leur foyer, ou du moins leur activi-
„ té, leur développement, leur perfection.
„ C'eſt-là que le citoyen riche, & par
„ conſéquent oiſif, attiré ou fixé par les
„ douceurs de la ſociété, cherche à tromper
„ ſon ennui par des beſoins factices; c'eſt-là
„ que pour y ſatisfaire, il exerce le pauvre,
„ ou, ce qui revient au même, l'induſtrieux.
„ Celui-ci, à ſon tour, pour ſatisfaire aux
„ beſoins de premiere néceſſité qui ne ſont
„ pas long-tems les ſeuls qui le tourmen-
„ tent, cherche à multiplier les beſoins
„ factices de l'homme riche; d'où naît entre
„ l'un & l'autre une dépendance mutuelle
„ fondée ſur leurs intérêts reſpectifs; l'in-
„ duſtrieux veut travailler, le riche veut
„ jouir. Si donc je parviens à impoſer les
„ beſoins de tous les habitans des villes, in-

„ duſtrieux ou oiſifs, c'eſt-à-dire à renchérir,
„ au profit de l'état, les denrées & les mar-
„ chandiſes qui y ſont conſommées par les
„ beſoins des uns & des autres; alors j'aurai
„ ſoumis à l'impôt toutes les eſpeces d'in-
„ duſtrie, & je les aurai amenées à la con-
„ tion de l'induſtrie agricole. J'aurai fait
„ mieux; & que ce point ſur-tout ne vous
„ échappe pas. J'aurai fait payer le riche
„ pour le pauvre, parce que celui-ci ne man-
„ quera pas de renchérir ſes productions à
„ proportion du renchériſſement de ſes be-
„ ſoins „.

Ah! viſir, je te conjure d'épargner au moins l'air, l'eau, le feu, & même le bled qui n'eſt pas moins que ces trois élémens la légitime ſacrée de tout homme ſans exception. Sans cette légitime, nul ne peut vivre & agir; & ſans vie & ſans action point d'induſtrie.

" J'y penſerai. Mais ſuivez-moi dans les
„ differentes combinaiſons par leſquelles
„ j'enlace dans mes filets tous les autres ob-
„ jets de beſoin, ſur-tout dans les villes.
„ D'abord, maître des frontieres de l'em-
„ pire, je ne laiſſe rien venir de l'étranger;
„ je n'y laiſſe rien aller qu'en payant à rai-
„ ſon du nombre, du poids & de la valeur.
„ Par ce moyen celui qui a fabriqué, ou qui
„ envoie, me cede une partie de ſon béné-
„ fice; & celui qui reçoit, ou qui conſom-

„ me rend quelque choſe en ſus de ce qui „ revient au marchand ou fabriquant „.

Fort bien, viſir : mais en te gliſſant ainſi entre le vendeur & l'acheteur ; entre le fabriquant ou le marchand & le conſommateur, ſans avoir été appellé, ſans que ton entremiſe leur profite, puiſqu'au contraire tu l'entretiens à leur détriment ; n'arrive-t-il pas qu'ils cherchent de leur côté, en te trompant d'une ou d'autre maniere, à diminuer ou même à te fruſtrer de ta part ?

" Sans doute : mais à quoi me ſerviroit „ donc la force publique, ſi je ne l'em„ ployois pas à démêler leur fraude, à m'en „ garantir & à la châtier ? Si l'on eſſaie à „ garder ou à diminuer ma part, je prends „ tout, & même quelque choſe au-delà „.

J'entends, viſir. Et voilà donc encore la guerre & l'exaction établies ſur les frontieres aux limites des provinces ; & cela pour preſſurer cette heureuſe induſtrie, le lien des nations les plus éloignées & des peuples les plus ſéparés par les mœurs & les religions.

" J'en ſuis fâché. Mais il faut tout ſacri„ fier à la force publique, à ce rempart élevé „ contre la jalouſie & la rapacité des voi„ ſins. D'ailleurs l'intérêt de tel ou tel indi„ vidu ne s'accorde pas toujours avec l'inté„ rêt du grand nombre. Un effet de la ma„ nœuvre dont vous vous plaignez, c'eſt de „ vous conſerver des denrées & des pro-

„ ductions dont le calcul de la perſonnalité „ vous priveroit par l'exportation à l'étran- „ ger ; & je repouſſe des marchandiſes étran- „ geres qui, par la ſurabondance qu'elles „ feroient avec les vôtres, rabaiſſeroient le „ prix de celles-ci „.

Je te remercie, viſir. Mais pourquoi faut-il que tu aies auſſi tes troupes ? Ces troupes-là ſont bien incommodes. Ne pourrois-tu pas me ſervir ſans me faire la guerre ?

" Si vous m'interrompez ſans ceſſe, vous „ perdrez le fil de mes ſubtiles & merveil- „ leuſes opérations. Après avoir impoſé la „ marchandiſe à l'entrée & à la ſortie de „ l'empire, au paſſage d'une province dans „ une autre, je ſuis à la piſte le conducteur, „ le voyageur qui parcourt ma contrée pour „ ſes affaires, par curioſité ; le payſan qui „ porte à la ville le produit de ſon champ „ ou de ſa baſſe-cour ; & lorſque la ſoif le „ pouſſe dans une hôtellerie, au moyen „ d'une aſſociation avec le maître „....

Quoi, viſir, le cabaretier eſt ton aſſocié !

" Aſſurément. Eſt-ce qu'il y a quelque „ choſe de vil quand il s'agit du maintien de „ la force publique, & par conſéquent de la „ richeſſe du fiſc ? Au moyen de cette aſſo- „ ciation, je reçois une partie du prix de la „ boiſſon conſommée „.

" Mais, viſir, comment te trouves-tu l'aſ- „ ſocié d'un aubergiſte, d'un tavernier dans

„ le débit de ſes boiſſons. Serois-tu ſon pour-
„ voyeur ?

" Moi, ſon pourvoyeur ? je m'en ſuis
„ bien gardé. Où ſeroit le bénéfice de ven-
„ dre le vin que le vigneron m'auroit donné
„ pour le tribut de ſon induſtrie ? J'en-
„ tends un peu mieux mes affaires. J'ai d'a-
„ bord avec le vigneron ou propriétaire,
„ avec le braſſeur, le diſtillateur de l'eau-de-
„ vie une aſſociation par laquelle j'obtiens
„ une partie du prix qu'ils vendent à l'au-
„ bergiſte : au cabaretier ; enſuite j'en ai
„ avec celui-ci une ſeconde par laquelle il
„ me compte à ſon tour d'une portion du
„ prix qu'il reçoit du conſommateur, ſauf
„ au vendeur à retrouver ſur le conſom-
„ mateur la quotité du prix qui me revient
„ de la conſommation „.

Cela eſt très-beau, il faut en convenir. Mais, viſir, comment aſſiſtes-tu à tous les marchés de boiſſons qui ſe font dans l'empire ? Comment n'es-tu pas pillé par ce cabaretier de mauvaiſe foi, dès le tems de Rome, quoique le queſteur ne fût pas ſon collègue ? Après ce que tu m'as confié, je ne doute de rien ; mais je ſuis curieux.

" C'eſt ici que je te paroîtrai impudent,
„ mais profond. On ne ſauroit aſpirer à
„ toute ſorte de mérite & de gloire. D'a-
„ bord, nul ne peut déplacer une piece de
„ vin, de cidre, de biere, d'eau-de-vie, ſoit
„ du lieu de la récolte ou de la fabrication ;

„ ſoit du cellier, ſoit de la cave, ſoit pour
„ vendre, ſoit pour envoyer, n'importe à
„ quelle deſtination, ſans ma permiſſion par
„ écrit. Je ſais par-là ce qu'elles deviennent.
„ Si l'on en rencontre quelqu'une ſans ce paſ-
„ ſe-port, je m'en empare; & le propriétaire
„ me paie ſur le champ, en ſus, le triple ou le
„ quadruple de la valeur. Enſuite, les mêmes
„ agens qui circulent nuit & jour de toutes
„ parts pour m'aſſurer de la fidélité des pro-
„ priétaires ou marchands en gros à tenir leur
„ pacte d'aſſociation, deſcendent tous les
„ jours, plutôt deux fois qu'une, chez chaque
„ cabaretier ou aubergiſte, ſondent les ton-
„ neaux, comptent les bouteilles; & pour
„ peu qu'on ſoit ſoupçonné de quelque eſca-
„ motage ſur ma part, on eſt ſi ſévérement
„ puni qu'on n'en eſt pas tenté davantage „.

Mais, viſir, pour te plaire, tes agens ne ſont ils pas autant de petits tyrans ſubalternes?

" Je n'en doute pas; & je les en récompenſe bien „.

A merveille. Mais, viſir, j'ai un ſcrupule. Ces aſſociations avec le propriétaire, le marchand en gros, le détailleur, ont un peu l'air de celles que le voleur de grand chemin contracteroit avec le paſſant qu'il détrouſſe.

" Vous n'y penſez pas. Les miennes ſont
„ autoriſées par la loi & par l'inſtitution ſa-
„ crée de la force publique. Rien ne vous en

„ impoſe-t-il donc ? Mais venez maintenant
„ aux portes de la cité, où je ne ſuis pas moins
„ admirable. Rien n'y entre, ſans verſer
„ dans mes mains. Si ce ſont des boiſſons;
„ elles contribuent, non en raiſon du prix,
„ comme dans mes autres arrangemens, mais
„ en raiſon de la quantité, & ſoyez ſûr que
„ je ne ſuis pas dupe. L'aubergiſte ou le ci-
„ toyen n'a rien à dire, quoique j'aie d'ail-
„ leurs affaire à lui lors de l'achat & du dé-
„ bit, puiſque ce n'eſt pas de la même ma-
„ niere. Si ce ſont des comeſtibles, j'ai mes
„ agens, non-ſeulement aux portes, mais
„ aux boucheries, mais dans les marchés au-
„ poiſſon; & nul n'eſſaieroit à me voler ſans
„ riſquer plus que ſon vol ne lui rendroit.
„ Si c'eſt du bois, des fourrages, du papier,
„ il y a moins de précautions à prendre. Ces
„ marchandiſes ne ſe filoutent pas comme
„ un flacon de vin; cependant j'ai mes ſur-
„ veillans ſur les routes & les endroits dé-
„ tournés; & malheur à celui qu'on ſur-
„ prendroit en devoir de m'échapper ! Vous
„ voyez donc que quiconque habite les vil-
„ les; qu'on y ſubſiſte de ſon induſtrie;
„ qu'on y emploie ſon revenu ou une por-
„ tion de ſon lucre à ſalarier un homme in-
„ duſtrieux, perſonne ne peut conſommer
„ ſans payer, & que tous paient plus ſur les
„ conſommations uſuelles & indiſpenſables
„ que ſur les autres. J'ai mis à contribution
„ toute ſorte d'induſtrie ſans qu'elle s'en

„ apperçoive. Il en eſt cependant quelques-
„ unes avec leſquelles j'ai eſſayé de traiter
„ plus directement, parce qu'elles n'ont pas
„ leur aſyle ordinaire dans les villes, & que
„ j'ai imaginé qu'elles me rendroient davan-
„ tage par une contribution ſpéciale. Par
„ exemple, j'ai des agens dans les forges &
„ fourneaux où l'on fabrique & où l'on pèſe
„ le fer qui a tant d'uſages différens; j'en
„ ai dans les atteliers des tanneurs où ſont
„ manufacturés les cuirs qui ſervent à tant
„ de choſes. J'en ai chez tous ceux qui tra-
„ vaillent l'or, l'argent, la vaiſſelle, les bijoux;
„ & vous ne me reprocherez pas ici d'atta-
„ quer les objets de premiere néceſſité. A
„ meſure que les tentatives me réuſſiſſent,
„ je les étends. Je me flatte bien d'établir
„ un jour mes ſatellites à côté du métier à
„ ourdir la toile; elle eſt d'une utilité ſi gé-
„ nérale. Mais gardez-moi le ſecret. Mes
„ ſpéculations ne s'éventent jamais qu'à mon
„ détriment „.

Je ſuis vraiment frappé de ta ſagacité, viſir, ou de celle de tes ſublimes précurſeurs. Ils ont creuſé des mines d'or par-tout. Ils ont fait de ton pays un Pérou, dont les habitans ont eu peut-être le ſort de ceux de l'autre continent; mais que t'importe? Le ſel & le tabac que tu débites au décuple de leur valeur intrinſeque, quoique après le pain & l'eau, le ſel ſoit de premiere néceſſité, tu ne m'en as rien dit. Que ſignifie cette

réticence? Aurois-tu ſenti la contradiction entre cette vente & ton refus de percevoir les autres contributions en nature, ſous prétexte de l'embarras de la revente?

" Point du tout. La différence eſt facile
„ à ſaiſir. Si je recevois du propriétaire ou
„ du cultivateur ſa portion de contribution
„ en nature, pour la revendre enſuite, je
„ me trouverois en concurrence avec lui dans
„ les marchés. Mes prédéceſſeurs ont été
„ ſages en s'en réſervant la diſtribution ex-
„ cluſive. Cela ſouffroit des difficultés. Pour
„ amener ces deux fleuves d'or dans le ré-
„ ſervoir du fiſc, il fallut défendre la cul-
„ ture & la fabrication nationales du tabac;
„ ce qui ne me diſpenſe pas de tenir ſur la
„ frontiere & même au-dedans de l'empire
„ une armée contre l'introduction & la con-
„ currence de tout autre tabac avec le mien „.

Et cela, viſir, t'a réuſſi?

" Pas auſſi pleinement que j'aurois deſiré,
„ malgré la ſévérité des loix pénales. Pour
„ le ſel, la difficulté fut encore plus grande; il
„ faut en convenir & s'en affliger. Mes pré-
„ déceſſeurs commirent une bévue irrépara-
„ ble. Sous prétexte d'une faveur utile, né-
„ ceſſaire à certaines provinces maritimes,
„ ou peut-être à l'appât d'une ſomme forte,
„ ſans doute, mais momentanée, que d'au-
„ tres provinces payerent pour ſe pourvoir
„ de ſel comme elles aviſeroient, ils ſe prê-
„ terent à des exceptions, en conſéquence

„ deſquelles dans un tiers ou environ de
„ l'étendue de l'empire, ce n'eſt pas moi
„ qui le vends. J'eſpere bien revenir là con-
„ tre : mais il faut attendre un moment de
„ miſere „.

Ainſi, indépendamment des armées que tu nourris ſur la frontiere contre le tabac & les marchandiſes de l'étranger, tu en as encore dans l'intérieur pour que la vente du ſel des provinces libres ne concoure pas avec la vente du tien ?

" Il eſt vrai. Cependant il faut rendre
„ juſtice à nos anciens viſirs. Ils m'ont laiſſé
„ une législation bien étendue. Par exem-
„ ple, ceux du pays libre qui avoiſinent les
„ provinces où je vends, ne peuvent fa-
„ briquer de leur ſel que le moins qu'il eſt
„ poſſible, afin de n'en point avoir à vendre
„ à mon préjudice ; & par une ſuite de la
„ même ſageſſe, ceux qui doivent acheter
„ de moi, & qui, voiſins du pays libre,
„ pourroient être tentés de s'y approvi-
„ ſionner à meilleur marché, ſont forcés
„ d'en prendre plus qu'ils n'en peuvent con-
„ ſommer „.

Et cela eſt conſacré par la loi ?

„ Et maintenu par l'auguſte force publi-
„ que. Je ſuis autoriſé au dénombrement
„ des familles ; & ſi quelqu'une n'achète pas
„ la quantité de ſel que je préſume néceſ-
„ ſaire à ſa conſommation, elle le paie comme
„ ſi elle s'en étoit pourvue „.

Et quiconque ſale ſes mêts avec d'autre ſel que le tien s'en trouve mal ?

" Très-mal. Outre la ſaiſie de ce ſel d'i-
„ niquité, il lui en coûte plus qu'il ne dé-
„ penſeroit à l'approviſionnement de ſa mai-
„ ſon pendant pluſieurs années „.

Et le vendeur ?

" Le vendeur ? C'eſt comme de raiſon,
„ un voleur, un brigand, un malfaiteur que
„ je réduis à la beſace, s'il a quelque choſe,
„ ou que j'envoie aux galeres, s'il n'a rien „.

Mais, viſir, tu dois avoir des procès „ ſans fin ?

" J'en ai beaucoup : mais il y a une cour
„ de magiſtrature expreſſe qui en a l'attri-
„ bution excluſive „.

Et comment te tires-tu de-là ? par l'intervention de la force publique, ton grand cheval de bataille.

" Et avec de l'argent „.

Ah, viſir, quelle tête & quel courage ! Quelle tête pour ſuffire à tant d'objets ! Quel courage pour faire face à tant d'ennemis ! Tu as été figuré dans les livres ſaints par Iſmaël, dont les mains étoient contre tous, les mains de tous contre lui.

" Hélas, j'en conviens. Mais telle eſt l'im-
„ portance de la force publique & l'étendue
„ de ſes beſoins, qu'il a fallu recourir à
„ d'autres reſſources. Outre ce que le pro-
„ priétaire me doit annuellement pour les
„ fruits de ſon fonds, s'il ſe réſout à le ven-

„ dre, l'acquéreur me paiera une ſomme „ ſurajoutée au prix convenu avec ſon ven- „ deur. J'ai tariffé tous les pactes humains; „ & nul ne contracte ſans me fournir une „ contribution proportionnée, ſoit à l'ob- „ jet, ſoit à la nature de la convention. Cet „ examen ſuppoſe des agens profonds. Auſſi „ en manqué-je ſouvent. Le plaideur ne „ peut faire un ſeul pas, ſoit en demandant, „ ſoit en défendant, ſans me trouver ſur ſon „ chemin; & vous conviendrez que ce tri- „ but eſt bien innocent: car on n'eſt pas en- „ core dégoûté des procès „.

Viſir, quand ton énumération ne ſeroit pas à ſa fin, laiſſe-moi reſpirer. Tu as laſſé mon admiration; & je ne ſais plus quel doit être le plus grand objet de mon étonnement, ou d'une ſcience perfide, barbare, qui embraſſe tout, qui pèſe ſur tout; ou de la patience avec laquelle on ſupporte les actes réitérés d'une ſubtile tyrannie qui n'épargne rien. L'eſclave reçoit ſa ſubſiſtance en échange de ſa liberté. Ton malheureux contribuable eſt privé de ſa liberté en te fourniſſant ſa ſubſiſtance.

Juſqu'à préſent, je me ſuis ſi fréquemment livré aux mouvemens de l'indignation, que j'ai penſé que l'on me pardonneroit une fois d'avoir pris l'arme du ridicule & de l'ironie, qui a ſi ſouvent tranché les nœuds les plus importans. Je rentre dans le ton qui me convient; & je dis:

Il faut ſans doute, dans tout gouvernement, une force publique qui agiſſe intérieurement & extérieurement. Extérieurement, pour défendre la nation en corps contre la jalouſie, la cupidité, l'ambition, le mépris & la violence des autres nations; & cette protection ou la ſécurité qui doit en être l'effet, exige des armées, des flottes, des fortereſſes, des arſenaux, des alliés foibles à ſtipendier, des alliés puiſſans à ſeconder. Intérieurement, pour garantir le citoyen, ami de l'ordre ſocial, du trouble, des vexations, de l'injure du méchant qui ſe laiſſe égarer par ſes paſſions, ſon intérêt perſonnel, ſes vices, & qui n'eſt arrêté que par la menace de la juſtice & la vigilance de la police.

Nous dirons plus. Il eſt avantageux au plus grand nombre des citoyens que la force publique encourage l'induſtrie, aiguillonne le talent & ſecoure celui qui par un zèle inconſidéré, des malheurs imprévus, de fauſſes ſpéculations a perdu ſa force individuelle; d'où naît la néceſſité des écoles gratuites & des hôpitaux.

Je conſens même que le dépoſitaire & le moteur de la force publique, qu'il eſt de ſon devoir de faire craindre, reſpecter & chérir, pour en accroître l'énergie, ſur-tout dans les états monarchiques où elle ſemble diſtincte & ſéparée du reſte de la nation, en

impoſe par un appareil de dignité, attire par la douceur & exhorte par les bienfaits.

Tous ces moyens ſont diſpendieux. Les dépenſes ſuppoſent un revenu ; & le revenu des contributions. Il eſt juſte que ceux qui participent aux avantages de la force publique, fourniſſent à ſon maintien. Il y a entre le ſouverain & ſes ſujets un pacte tacite, mais ſacré, par lequel le premier s'engage de ſecourir d'autant de degrés de cette force qu'on en aura fourni de parts à la maſſe générale des contributions ; & cette juſtice diſtributive s'exécuteroit toute ſeule par la nature même des choſes, ſi la corruption & le vice ne la troubloient ſans ceſſe.

Mais dans toute convention, il y a un rapport entre le prix & la valeur de la choſe acquiſe ; & ce rapport eſt néceſſairement en *moins* du côté du prix, en *plus* du côté des avantages. Je veux bien acheter une épée pour me défendre contre le voleur : mais ſi pour acquérir cette épée, il faut que je vuide ma bourſe ou que je vende ma maiſon, j'aime mieux compoſer avec le voleur.

Or, où eſt ce rapport, cette proportion des avantages de la force publique, *pour moi propriétaire*, avec le prix dont je les paie ; ſi chez la nation la plus policée de l'Europe, la moins expoſée aux incurſions & aux attaques étrangeres, après avoir cédé une portion de ma poſſeſſion, je ſuis obligé, lorſque

je vais habiter la ville, de ſuracheter, au profit d'une force publique, non-ſeulement les denrées des autres, mais les miennes, quand il me plaît des les conſommer ?

Pour moi, *cultivateur*, ſi forcé d'un côté à conſommer en nature une portion de mon tems & des moyens de mon induſtrie pour la conſtruction & la réparation des routes, je ſuis encore obligé de rendre en argent une portion conſidérable des productions que ma ſueur & mes travaux ont tiré de la terre ?

Pour moi, *artiſan*, qui ne puis travailler ſans être nourri, logé, vêtu, éclairé & chauffé ; ni me pourvoir de nourriture, d'abri, de vêtement, de lumiere & de feu, ſans contribuer, puiſque tous ces moyens de ſubſiſtance ſont impoſés ; ſi je ſuis encore obligé de rendre une partie du prix de mon tems & de mon talent à l'impoſition qui frappe directement ſur les productions de mon induſtrie ?

Pour moi, *marchand*, qui ai déja contribué de mille manieres, & par mes conſommations perſonnelles, & par les conſommations de mes ſalariés, & par le ſurachat des matieres premieres ; ſi je ſuis encore obligé de céder une portion du prix de la marchandiſe que j'envoie, & dont il ne me reviendra peut-être rien du tout, dans le cas de quelques-uns de ces accidens ſans nombre, dont la force publique ne s'engage, ni de me garantir, ni de me dédommager ?

Pour nous tous, ſi après avoir contribué par chacun de nos beſoins, à chaque pas, à chaque mouvement de notre induſtrie, à la maſſe commune, d'un côté par une impoſition annuelle & générale, la capitation qui n'a aucune baſe, aucun rapport avec la propriété, ni avec l'induſtrie, nous contribuons encore d'un autre côté par le ſel, denrée de premiere néceſſité qu'on porte au décuple de ſa valeur intrinſeque & naturelle ?

Pour nous tous encore une fois, ſi nous voyons toutes ces quotes parts exigées pour le maintien de la force publique, ſe fondre entre les mains des concuſſionnaires qui les perçoivent ; & le réſidu qui, après des circulations toutes diſpendieuſes, ſe rend au tréſor du ſouverain, y être pillé de cent manieres diverſes, ou diſſipé en extravagances ?

Nous demanderons quel rapport il y a entre cette multitude biſarre & compliquée de contributions, & les avantages que chacun de nous obtient de la force publique, s'il eſt vrai, comme certains calculateurs politiques le prétendent, que les ſommes des contribuables ſont égales à celles du revenu des propriétaires ?

Il ne faut chercher la réponſe à cette queſtion que dans le cœur du ſouverain. S'il eſt de bronze, le problème ne ſe réſoudra point, & le tems amenera, à le ſuite d'une longue oppreſſion, la ruine de l'empire. S'il a quelque

que ſenſibilité, le problème ſe réſoudra d'une maniere utile aux ſujets.

Cependant que le chef de la nation ne ſe flatte pas d'opérer de grands biens, des biens durables, ſans un choix judicieux de l'homme chargé d'alimenter la force publique. C'eſt à ce grand inſtrument du gouvernement de diſtribuer & de rendre ſupportable à chacun le poids énorme des tributs par ſon équité & par ſon intelligence, à le répartir ſelon les degrés relatifs de force ou de foibleſſe des contribuables. Sans ces deux qualités, les peuples accablés ſeront conduits à un déſeſpoir plus ou moins éloigné, plus ou moins redoutable. Avec ces deux qualités ſoutenues par l'attente d'un ſoulagement plus ou moins prochain, ils ſouffriront avec patience, & ſe traîneront ſous leur fardeau avec quelque courage.

Mais quel eſt le miniſtre qui remplira une tâche auſſi difficile? ſera-ce celui qui, par une odieuſe cupidité, aura ambitionné le maniment des revenus publics, & qui parvenu à ce poſte important, à force d'intrigues & de baſſeſſes, aura abandonné le fiſc en proie à ſes paſſions, à ſes amis, à ſes flatteurs, à ſes protégés, au détriment de la force publique? Périſſe la mémoire d'un tel miniſtre!

Sera-ce celui qui n'aura vu, dans le pouvoir remis en ſes mains que l'inſtrument de ſes inimitiés ou de ſes averſions perſonnelles,

& le moyen de réaliſer les fantômes de ſon imagination féroce & déſordonnée ; qui traitera comme des abſurdités les opérations différentes de la ſienne ; qui s'irritera contre des erreurs vraies ou prétendues, comme ſi c'étoient autant de crimes ; qui mépriſera l'apologue des membres & de l'eſtomac ; qui énervera la partie du corps politique qui lui déplaira, par ſes faveurs excluſivement accordées à celle que ſon goût, ſa fantaiſie, ſon intérêt ou ſes préjugés auront préférée ; qui verra l'image du déſordre par-tout où les choſes ne ſeront pas analogues à ſes idées bizarres ; qui dénué de la ſageſſe néceſſaire pour corriger ce qui eſt défectueux, ſubſtituera des chimeres à un ordre peut-être imparfait ; & qui pour corriger de prétendus abus, s'aveuglant ſur les ſuites d'une réforme mal entendue, briſera tout avec un ſouris dédaigneux : charlatan auſſi cruel qu'ignorant, qui, prenant les poiſons pour des remedes, s'écriera *guériſon*, *gueriſon*, lorſque des convulſions réitérées annonceront la mort prochaine du malade ? Périſſe la mémoire d'un tel miniſtre !

Souverains, qui n'êtes à l'abri, ni de l'erreur, ni du menſonge, ni de la ſéduction ; ſi vous avez été aſſez malheureux pour être aſſervis par de tels coopérateurs, ne les remplacez ni par l'homme foible & puſillanime qui, bien qu'inſtruit, doux, modeſte, & peut-être incapable d'une grande faute, tant

qu'il agira par lui-même, ſe laiſſera égarer par les autres ; tombera dans les pièges qui lui ſeront tendus, & manquera du nerf néceſſaire, ſoit pour arrêter ou prévenir le mal, ſoit pour vous réſiſter à vous mêmes, lorſque ſa conſcience & l'intérêt général l'exigeront.

Ni par l'homme farouche ou dédaigneux ; ni par l'homme trop auſtere ; encore moins par l'homme impérieux & dur. L'impôt eſt un joug peſant. Comment le portera-t-on, s'il eſt aggravé par la maniere de le préſenter ? C'eſt une coupe amère que tous doivent boire. Si vous la portez bruſquement ou mal-adroitement à la bouche, quelqu'un la renverſera.

Ni par l'homme qui ignore la loi ; ni par l'homme qui la mépriſe pour ne s'occuper que du fiſc. Il eſt de l'intérêt du ſouverain que la propriété & l'induſtrie ſoient protégées, contre ſa propre autorité, contre les entrepriſes du viſir ſouvent inconſidérées, quelquefois dangereuſes. Un miniſtre qui ſacrifiera tout au fiſc, remplira les coffres de ſon maître ; il donnera à la nation & au trône l'éclat d'une puiſſance formidable : mais cet éclat paſſera comme l'éclair. Le déſeſpoir s'établira dans le cœur des ſujets. En mettant l'induſtrie aux abois, il aura tué la poule aux œufs d'or.

Ni par le légiſte hériſſé de formules & de ſubtilités juridiques, qui entretiendra une

querelle continue entre le fiſc & la loi ; rendra le fiſc trop odieux, & relâchera les liens d'une obéiſſance pénible, mais néceſſaire.

Ni par cet outré philantrope, qui ſe livrant à un patriotiſme mal entendu, oubliera le fiſc pour ſe livrer indiſcretement à de ſéduiſantes impulſions de bienfaiſance & de popularité : impulſions toujours louables dans un philoſophe, mais auxquelles un miniſtre ne doit ſe prêter qu'avec circonſpection. Car enfin, il faut une force publique ; il faut un fiſc qui l'alimente.

Ecartez ſur-tout le prodigue. Comment l'homme qui a mal géré ſes propres affaires, adminiſtrera-t-il celles d'un grand état ? Quoi, il a diſſipé ſes fonds, & il ſera économe du revenu public ? Il a de la probité, de la délicateſſe, des lumieres même, le deſir ſincere de bien ſervir l'état : mais dans une circonſtance & ſur un objet de l'importance de celui dont il s'agit, ne vous en fiez qu'aux vertus de tempérament. Combien ſont entrés vertueux dans le miniſtere, & qu'on ne reconnoiſſoit plus, qui ne ſe reconnoiſſoient plus eux-mêmes, en moins de ſix mois. Il y a peut-être moins de ſéductions au pied du trône que dans l'antichambre des autres miniſtres qu'à l'entrée du cabinet du miniſtre de la finance. Mais c'eſt trop s'arrêter ſur les impôts. Il faut parler de ce qu'on a imaginé pour y ſuppléer, le crédit public.

XI. Crédit public.

En général, ce qu'on nomme crédit n'eſt qu'un délai donné pour payer. L'uſage en fut inconnu dans les premiers âges. Chaque famille ſe contentoit de ce qu'une nature brute, de ce que des travaux groſſiers lui fourniſſoient. Bientôt commencerent quelques échanges, mais ſeulement entre parens, entre voiſins. Ces liaiſons s'étendirent partout où les progrès de la ſociété multiplioient les beſoins ou les délices. Avec le tems, il ne fut plus poſſible d'avoir des denrées avec des denrées. Les métaux les remplacerent & devinrent inſenſiblement la meſure commune de toutes choſes. Il arriva que les agens d'un commerce qui devenoit tous les jours plus conſidérable, manquerent de l'argent néceſſaire pour leurs ſpéculations. Alors les marchandiſes leur furent livrées pour être payées à des époques plus ou moins prochaines; & cette heureuſe pratique dure encore & durera toujours.

Le crédit ſuppoſe une double confiance; confiance dans la perſonne qui en a beſoin, & confiance dans ſes facultés La premiere eſt la plus néceſſaire. Il eſt trop ordinaire qu'un débiteur de mauvaiſe foi trahiſſe ſes engagemens, quoiqu'il ait aſſez de fortune pour les remplir, ou qu'il diſſipe cette fortune par une conduite imprudente ou peu modérée. Mais l'homme intelligent & juſte peut, par des opérations bien combinées, acquérir ou

remplacer les moyens qui lui auroient manqué.

Les convenances réciproques de ceux qui vouloient vendre, de ceux qui vouloient acheter, ont donné naiſſance au crédit, qui exiſte entre les membres d'une ſociété, ou même de pluſieurs ſociétés. Il differe du crédit d'une nation conſidérée comme ne formant qu'un ſeul corps.

Entre le crédit particulier & le crédit public, il y a cette différence que l'un a le gain pour but, & l'autre la dépenſe. Il ſuit de-là que le crédit eſt richeſſe pour les négocians, puiſqu'il devient pour eux un moyen de s'enrichir, & qu'il eſt pour les gouvernemens une cauſe d'appauvriſſement, puiſqu'il ne leur procure que la faculté de ſe ruiner. Un état qui emprunte, aliène une portion de ſon revenu pour un capital qu'il dépenſe. Il eſt donc plus pauvre après ces emprunts qu'il ne l'étoit avant cette opération funeſte.

Malgré la rareté de l'or & de l'argent, les gouvernemens anciens ne connurent pas l'uſage du crédit public, même à l'époque des plus funeſtes criſes. On formoit durant la paix un tréſor qui s'ouvroit dans des tems de troubles. Alors les métaux rentrés dans la circulation excitoient l'induſtrie, & rendoient, en quelque maniere, légeres les calamités inévitables de la guerre. Depuis que la découverte du Nouveau-Monde a rendu es métaux plus communs, les adminiſtra-

teurs des empires ſe ſont généralement livrés à des entrepriſes ſupérieures aux facultés des nations qu'ils gouvernoient, & ils n'ont pas craint de charger les générations futures des dettes qu'ils s'étoient permis de contracter. Cette chaîne d'oppreſſion s'eſt prolongée; elle doit lier nos derniers neveux, & s'appeſantir ſur tous les peuples & ſur tous les ſiecles.

Ce ſont l'Angleterre, la Hollande & la France, c'eſt-à-dire les plus opulentes nations de l'Europe, qui ont donné un ſi mauvais exemple. Ces puiſſances ont trouvé du crédit par la même raiſon que vous ne prêtez pas à l'homme qui vous demande l'aumône, mais à celui dont le brillant équipage vous éblouit. La confiance eſt la mere du prêt, & la confiance naît d'elle-même à l'aſpect d'un pays où la richeſſe du ſol ſe multiplie par l'activité d'un peuple induſtrieux, à la vue de ces ports renommés où ſe réuniſſent toutes les productions de l'univers.

Le ſite de ces trois états a auſſi encouragé le prêteur. Son gage, ce ne ſont pas ſeulement les revenus publics, mais encore les revenus particuliers dans leſquels le fiſc trouve au beſoin, ſon aliment & ſes reſſources. Dans les contrées qui, comme l'Allemagne, ſont ouvertes de tous côtés, & n'ont ni barrieres, ni défenſes naturelles, ſi l'ennemi qui peut y entrer librement vient à s'y établir ou ſeulement à y ſéjourner,

auſſitôt il lève, à ſon profit les revenus publics & s'applique même, par des contributions, une partie des revenus particuliers. Qu'arrive-t-il alors aux créanciers du gouvernement? Ce qui eſt arrivé à ceux qui ont des rentes dans les Pays-Bas Autrichiens & auxquels il eſt dû plus de trente années d'arrérage. Avec l'Angleterre, avec la France, avec la Hollande, toutes trois un peu plus ou un peu moins à l'abri de l'invaſion, il n'y a à redouter que les cauſes d'épuiſement, dont l'effet eſt plus lent & par conſéquent plus éloigné.

Mais ne ſeroit-ce pas à l'indigent d'emprunter & au riche de prêter? Pourquoi donc les états qui ont le plus de reſſources ſont-ils les plus endettés? C'eſt que la folie des nations eſt la même que celle des particuliers: c'eſt que plus ambitieuſes, elles ſe forment plus de beſoins: c'eſt que la confiance qu'elles ont dans leurs facultés, les aveugle ſur les dépenſes qu'elles peuvent faire: c'eſt qu'il n'y a point d'action contre elles, & qu'elles ſe ſont liquidées, lorſqu'elles ont le front de dire, je ne dois plus rien: c'eſt que les ſujets ne peuvent pas traduire en juſtice leur ſouverain: c'eſt qu'on n'a point vu & qu'on ne verra peut-être jamais une puiſſance prendre les armes en faveur de ſes citoyens volés, ſpoliés par une puiſſance étrangere: c'eſt qu'un état s'aſſujettit pour ainſi dire ſes voiſins par des emprunts: c'eſt

que la Hollande craint, à chaque inſtant, que le premier coup de canon qui crévera le flanc d'un de ſes vaiſſeaux, n'acquitte l'Angleterre avec elle : c'eſt qu'un édit daté de Verſailles peut du ſoir au matin acquitter ſans conſéquence la France avec Genève : c'eſt que ces motifs qu'il ſeroit honteux de s'avouer, agiſſent ſourdement dans l'ame & les conſeils des rois puiſſans.

L'uſage du crédit public, quoique ruineux pour tous les états, ne l'eſt pas pour tous au même point. Une nation qui a beaucoup de riches productions, dont le revenu entier eſt libre ; qui a toujours reſpecté ſes engagemens ; qui n'a pas l'ambition des conquêtes ; qui ſe gouverne elle-même : une telle nation trouvera de l'argent à meilleur marché, qu'un empire dont le ſol n'eſt pas abondant ; qui eſt ſurchargé de dettes ; qui entreprend au-delà de ſes forces ; qui a trompé ſes créanciers ; qui gémit ſous un gouvernement arbitraire. Le prêteur qui dictera néceſſairement la loi, en proportionnera toujours la rigueur aux riſques qu'il lui faudra courir. Ainſi, un peuple dont les finances ſont en déſordre, tombera rapidement dans les derniers malheurs, par le crédit public : mais le gouvernement le mieux ordonné, y trouvera auſſi le terme de ſa proſpérité.

Mais, diſent quelques arithméticiens politiques, n'eſt-il pas utile aux états d'appeller

dans leur ſein l'argent des autres nations, & les emprunts publics ne produiſent-ils pas cet effet important? Oui, ſans doute, on attire les métaux des étrangers par cette voie, comme on l'attireroit en leur vendant une ou pluſieurs provinces de l'empire. Peut-être même ſeroit-il moins déraiſonnable de leur livrer le ſol, que de cultiver uniquement pour eux.

Mais ſi l'état n'empruntoit que de ſes ſujets, on ne livreroit pas le revenu national à des étrangers? Non; mais la république énerveroit pluſieurs de ſes membres pour en engraiſſer un ſeul. Ne faut-il pas augmenter les impoſitions, en raiſon des intérêts qu'il faut payer, des capitaux qu'il faut rembourſer? Les propriétaires des terres, les cultivateurs, tous les citoyens ne ſe trouveront-ils pas plus chargés, que ſi on leur eût demandé directement & tout d'un coup, les ſommes empruntées par le gouvernement? Leur poſition eſt la même que s'ils euſſent emprunté eux-mêmes, au lieu de faire des économies ſur leurs dépenſes ordinaires, pour ſubvenir à une dépenſe accidentelle.

Mais les papiers publics qui réſultent des emprunts faits par le gouvernement, augmentent la maſſe des richeſſes circulantes, donnent une grande extenſion aux affaires, facilitent toutes les opérations. Hommes aveugles! voulez-vous voir tout le vice de votre politique? Pouſſez-la auſſi loin qu'elle

peut aller ; faites emprunter ; accablez-le d'intérêts à payer ; mettez-le ainſi dans la néceſſité de forcer tous les impôts : vous verrez qu'avec vos richeſſes circulantes, bientôt vous n'aurez plus de richeſſes renaiſſantes pour vos conſommations & pour le commerce. L'argent & les papiers qui le repréſentent, ne circulent pas d'eux-mêmes, & ſans les mobiles qui les mettent en mouvement. Tous ces différens ſignes ne figurent qu'à raiſon des ventes & des achats qui ſe font. Couvrez d'or, ſi vous voulez, l'Europe entiere. Si elle n'a point de marchandiſes dans le commerce, cet or ſera ſans activité. Multipliez ſeulement les effets commerçables, & ne vous embarraſſez pas des ſignes ; la confiance & la néceſſité les ſauront bien établir ſans vous. Gardez-vous, ſur-tout, de vouloir les multiplier par des moyens qui diminueroient néceſſairement la maſſe de vos productions renaiſſantes.

Mais l'uſage du crédit public met une puiſſance en état de faire la loi aux autres puiſſances. Ne verra-t-on jamais que cette reſſource eſt commune à toutes les nations ? Si c'eſt une eſpece de grand chemin dont vous puiſſiez vous ſervir pour aller à votre ennemi, ne pourra-t-il pas s'en ſervir pour venir à vous ? Le crédit des deux peuples ne ſera-t il pas proportionné à leurs richeſſes reſpectives ? & ne ſe trouveront-ils pas ruinés, ſans avoir eu l'un ſur l'autre d'autres

avantages que ceux dont ils jouiſſoient indépendamment de tout emprunt ? Quand je vois des monarques & des empires ſe battre & s'acharner les uns ſur les autres, au milieu de leurs dettes, de leurs fonds publics, & de leurs revenus engagés ; il me ſemble voir, dit un écrivain philoſophe, des gens qui s'eſcriment avec des bâtons dans la boutique d'un fayancier au milieu des porcelaines.

Il y auroit peut-être de la témérité à aſſurer que, dans aucune circonſtance, le ſervice public ne pourra exiger l'aliénation d'une portion des revenus publics. Les ſcènes qui agitent la terre ſont ſi variées ; les empires ſont expoſés à de ſi étranges révolutions ; le champ des événemens eſt ſi étendu ; la politique frappe des coups ſi ſurprenans, qu'il n'eſt pas donné à la ſageſſe humaine de tout prévoir, de tout calculer. Mais ici, c'eſt la conduite pratique des gouvernemens qui nous occupe, & non, une ſituation bizarre, qui vraiſemblablement ne ſe préſentera jamais.

Tout état qui ne ſera pas détourné de la voie ruineuſe des emprunts par les conſidérations que nous venons de peſer, creuſera lui-même ſa tombe. La facilité d'avoir beaucoup d'argent à la fois, jettera un gouvernement dans toutes ſortes d'entrepriſes injuſtes, téméraires, diſpendieuſes ; lui fera hypothéquer l'avenir pour le préſent, & jouer le pré-

ſent pour l'avenir. Un emprunt en attirera un autre ; & pour accélérer le dernier, on groſſira de plus en plus l'intérêt.

Ce déſordre fera paſſer le fruit du travail dans quelques mains oiſives. La facilité de jouir ſans rien faire, attirera tous les gens riches, tous les hommes vicieux, tous les intriguans dans une capitale, avec un cortège de valets dérobés à la charrue ; des filles ravies à l'innocence & au mariage ; des ſujets de tout ſexe voués au luxe ; inſtrumens, victimes, objets ou jouets de la molleſſe & des voluptés.

La ſéduction des dettes publiques ſe communiquera de plus en plus. Dès qu'on peut moiſſonner ſans labourer, tout le monde ſe jette dans cette eſpece de négoce, qui eſt, tout-à-la-fois, lucratif & facile. Les propriétaires & les négocians veulent devenir rentiers. On change ſon argent en papier d'état, parce que c'eſt le ſigne le plus portatif, le moins ſujet à l'altération du tems, à l'injure des ſaiſons, à l'avidité des traitans. L'agriculture, le commerce & l'induſtrie, ſouffrent de la préférence qu'on donne aux ſignes ſur les choſes. Comme l'état dépenſe toujours mal ce qu'il a mal acquis, à meſure que ſes dettes s'accumulent, il augmente les impôts pour payer les intérêts. Ainſi toutes les claſſes actives & fécondes de la ſociété ſont dépouillées, épuiſées par la claſſe pareſſeuſe & ſtérile des rentiers. L'augmenta-

tion des impôts fait hauſſer le prix des denrées, & par-là celui de l'induſtrie. Dès-lors la conſommation diminue, parce que l'exportation ceſſe auſſi-tôt que la marchandiſe eſt trop chere pour ſoutenir la concurrence. Les terres & les manufactures languiſſent également.

L'impuiſſance où ſe trouve l'empire de faire face à ſes engagemens, le réduit à s'en libérer par la voie la plus deſtructive de la liberté des citoyens & de la puiſſance du ſouverain, par la banqueroute. Alors les édits d'emprunts ſont payés en édits de réduction. Alors ſont trahis les ſermens du monarque & les droits des peuples. Alors eſt perdue ſans retour la baſe de tous les gouvernemens, la confiance publique. Alors eſt renverſée la fortune de l'homme riche, eſt arraché au pauvre le fruit de ſes longues veilles, qu'il avoit confié au fiſc pour avoir une ſubſiſtance dans ſa vieilleſſe. Alors ſont ſuſpendus les travaux, les ſalaires, & tombent dans une eſpece de paralyſie une multitude de bras laborieux, auxquels il ne reſte des mains que pour mendier. Alors les atteliers ſe vuident, les hôpitaux ſe rempliſſent comme dans une épidémie. Alors les cœurs ſont remplis de rage contre le prince, & tout retentit d'imprécations contre ſes agens. Alors eſt condamné aux larmes le foible qui peut ſe réſoudre à une vie miſérable; eſt armé d'un poignard, qu'il tourne contre lui-même ou contre ſon

concitoyen, celui à qui la nature a donné une ame impatiente & forte. Alors ſont anéantis l'eſprit, les mœurs, la ſanté d'une nation; l'eſprit, par l'abattement & la douleur; les mœurs, par la néceſſité des reſſources urgentes, toujours criminelles ou malhonnêtes; la ſanté, par les mêmes ſuites qui naîtroient d'une diſette générale & ſubite. Miniſtres ſouverains, comment l'image d'une pareille calamité pourroit-elle vous laiſſer tranquilles & ſans remords? S'il eſt un grand juge qui vous attende, comment oſerez-vous paroître devant lui? Quelle ſentence en pourrez-vous eſpérer? N'en doutez pas, ce ſera celle que les malheureux que vous avez faits, & dont il étoit l'unique vengeur, auront invoquée ſur vous. Maudits dans ce monde, vous le ſerez encore dans l'autre. Telle eſt la fin des emprunts; jugez par-là de leur principe.

XII. Beaux arts & belles-lettres.

Après avoir examiné les pivots & les colonnes de toute ſociété policée, jettons un coup-d'œil ſur les ornemens & ſur la décoration de l'édifice. Ce ſont les beaux-arts & les belles-lettres.

La nature eſt le modele des uns & des autres. La voir & la bien voir; la choiſir; la rendre ſcrupuleuſement; en corriger les défauts; l'embellir ou en rapprocher les beautés éparſes pour en former un tout mer-

veilleux : ce ſont autant de talens infiniment rares. Quelques-uns peuvent naître avec l'homme de génie ; d'autres ſont le produit de l'étude & des travaux de pluſieurs grands hommes. On eſt ſublime ; mais on manque de goût. On a de l'imagination, de l'invention ; mais on eſt fougueux, incorrect. Il ſe paſſe des ſiecles avant l'apparition d'un orateur, d'un poëte, d'un peintre, d'un ſtatuaire en qui le jugement qui compte ſes pas tempère la chaleur qui veut courir.

C'eſt principalement l'utilité qui a donné naiſſance aux lettres, & l'agrément aux beaux-arts.

Dans la Grece, ils furent enfans du ſol même. Le Grec favoriſé du plus heureux climat, avoit ſans ceſſe ſous les yeux le ſpectacle d'une nature merveilleuſe, ſoit par ſes charmes, ſoit par ſon horreur ; des fleuves rapides ; des montagnes eſcarpées ; d'antiques forêts ; des plaines fertiles ; de riantes valées ; des côteaux délicieux ; la mer tantôt calme, tantôt agitée : tout ce qui échauffe l'ame, tout ce qui émeut & agrandit l'imagination. Imitateur ſcrupuleux, il la rendit d'abord telle qu'il la voyoit. Bientôt il mit du diſcernement entre les modèles. Les principales fonctions des membres lui en indiquerent les vices les plus groſſiers qu'il corrigea. Il en ſentit enſuite les moindres imperfections, qu'il corrigea encore ; & ce fut ainſi qu'il s'éleva peu-à-peu au beau idéal, c'eſt-

à-dire, au concept d'un être qui eſt poſſible peut-être, mais qui n'exiſte pas : car la nature ne fait rien de parfait. Rien n'y eſt régulier, & rien n'y eſt déplacé. Trop de cauſes conſpirent en même tems au développement, je ne dis pas d'un animal entier, mais des moindres parties ſemblables d'un animal, pour qu'on y retrouve de la ſymmétrie. Le beau de la nature conſiſte dans un enchaînement rigoureux d'imperfections. On peut accuſer le tout, mais dans ce tout, chaque partie eſt parfaitement ce qu'elle doit être. L'étude d'une fleur, de la branche d'un arbre, d'une feuille, ſuffit pour s'en aſſurer.

Ce fut par cette voie lente & pénible que la peinture & la ſculpture arriverent à ce degré qui nous étonne dans le Gladiateur, dans l'Antinoüs, dans la Vénus de Médicis. Ajoutez à ces cauſes heureuſes une langue harmonieuſe dès ſon origine ; avant la naiſſance des arts, un poëte ſublime, un poëte rempli d'images riantes & terribles; l'eſprit de la liberté; l'exercice des beaux-arts interdits à l'eſclave ; le commerce des artiſtes avec les philoſophes; leur émulation ſoutenue par des travaux, des récompenſes & des éloges ; la vue continuelle du corps humain dans les bains & dans les gymnaſes, leçon aſſidue pour l'artiſte, & principe d'un goût délicat dans la nation ; les vêtemens larges & fluents qui ne déformoient aucune partie du corps, en la ſerrant, en la gênant ;

des temples ſans nombre à décorer des ſtatues, des dieux & des déeſſes, & en conſéquence un prix ineſtimable attaché à la beauté qui devoit ſervir de modèle; l'uſage de conſacrer par des monumens les actions mémorables & les grands hommes.

Homère avoit donné le ton à la poéſie épique. Les jeux olympiques hâtérent les progrès de la poéſie lyrique, de la muſique & de la tragédie. L'enchaînement des arts les uns avec les autres, influa ſur l'architecture. L'éloquence prit de la grandeur & du nerf au milieu des intérêts publics.

Le Romain, imitateur des Grecs en tout genre, reſta au-deſſous de ſes modèles: il n'en eut ni la grace, ni l'originalité. A côté de ſes beautés réelles, on remarqua ſouvent l'effort d'un copiſte habile, & c'étoit preſque une néceſſité. Si les chefs d'œuvre qu'il avoit ſous les yeux euſſent été anéantis, ſon génie abandonné à ſon propre élan & à ſon énergie naturelle, auroit, après quelques eſſais, après quelques écarts, pouſſé très-loin ſa carriere; & ſes ouvrages auroient eu un caractere de vérité qu'ils ne pouvoient avoir, exécutés moitié d'après nature, moitié d'après les productions d'une école dont l'eſprit lui étoit inconnu. Il étoit devant ces originaux comme devant l'œuvre du créateur. On ignore comment il s'eſt fait.

Cependant un goût ſévere préſidoit à toutes les compoſitions de Rome. Il guidoit

également les artiſtes & les écrivains. Leurs ouvrages étoient l'image ou la copie de la vérité. Le génie de l'invention, le génie de l'exécution ne franchiſſoient jamais les bornes convenables. Au milieu de l'abondance & des richeſſes, les graces étoient diſpenſées avec ſageſſe. Tout ce qui étoit au-delà du beau étoit habilement retranché.

C'eſt une expérience de toutes les nations & de tous les âges, que ce qui eſt arrivé à ſa perfection ne tarde pas à dégénérer. La révolution eſt plus ou moins rapide, mais toujours infaillible. Chez les Romains, elle fut l'ouvrage de quelques écrivains ambitieux qui ne voyant point de jour à ſurpaſſer ou même à égaler leurs prédéceſſeurs, imaginerent de s'ouvrir une nouvelle carriere. A des plans fortement conçus, à des idées lumineuſes & profondes, à des images pleines de nobleſſe, à des tours d'une grande énergie, à des expreſſions aſſorties à tous les ſujets, on ſubſtitua l'eſprit de ſaillie, des rapports plus ſinguliers que vrais, un contraſte continuel de mots ou de penſées, un ſtyle rompu, découſu, plus piquant que naturel; les défauts que produit le deſir habituel de briller & de plaire. Les arts furent entraînés dans le même tourbillon; ils furent outrés, maniérés, affectés comme l'éloquence & la poéſie. Toutes les productions du génie porterent le même caractere de dégradation.

Elles en ſortirent, mais pour tomber dans

une plus fâcheuſe encore. Les premiers hommes auxquels il fut donné de cultiver les arts, ſe propoſoient de faire des impreſſions vives & durables. Pour atteindre plus ſûrement leur but, ils crurent devoir aggrandir tous les objets. Cette erreur, qui étoit une ſuite preſque néceſſaire de leur inexpérience, les pouſſa à l'exagération. Ce qu'on avoit fait d'abord par ignorance, fut renouvellé depuis par flatterie. Les empereurs qui avoient élevé une puiſſance illimitée ſur les ruines de la liberté romaine, ne voulurent plus être de ſimples mortels. Pour ſatisfaire cet extravagant orgueil; il fallut leur donner les attributs de la divinité. Leurs images, leurs ſtatues, leurs palais, tout s'éloigna des vraies proportions, tout devint coloſſal. Les nations ſe proſternerent devant ces idoles, & l'encens brûla ſur leurs autels. Les peuples & les artiſtes entraînerent les poëtes, les orateurs & les hiſtoriens, dont la perſonne eût été expoſée, dont les écrits auroient paru des ſatyres, s'ils ſe fuſſent renfermés dans les bornes du vrai, du goût & de la décence.

Tel étoit au midi de l'Europe, le déplorable état des arts & des lettres, lorſque des hordes barbares ſorties des régions du Nord, anéantirent ce qui n'étoit que corrompu. Ces peuples, après avoir couvert les campagnes d'oſſemens, après avoir jonché les provinces de cadavres, ſe jetterent avec la

fureur qui leur étoit naturelle ſur les villes. Ils renverſerent de fond en comble pluſieurs de ces ſuperbes cités où étoit réuni ce que l'induſtrie, ce que le génie de l'homme avoit enfanté de plus parfait, les livres, les tableaux, les ſtatues. Ceux de ces précieux monumens qu'on n'avoit pas détruits ou incendiés, étoient mutilés ou conſacrés aux plus vils uſages. Des ruines ou des cendres couvroient obſcurément le peu qui avoit échappé à la dévaſtation. Rome même, pluſieurs fois ſaccagée par des brigands féroces, étoit à la fin devenue leur repaire. Cette maîtreſſe des nations, ſi long-tems la terreur & l'admiration de l'univers, n'étoit plus qu'un objet de mépris ou de pitié. Au milieu des décombres de l'empire, quelques malheureux échappés au glaive ou à la famine, languiſſoient honteuſement, eſclaves de ces ſauvages, dont ils avoient ignoré juſqu'au nom, ou qu'ils avoient enchaînés & foulés aux pieds.

L'hiſtoire a conſervé le ſouvenir de pluſieurs peuples belliqueux, qui ayant ſubjugué des nations éclairées, en avoient adopté les mœurs, les loix & les connoiſſances. A la trop funeſte époque qui nous occupe, ce furent les vaincus qui s'aſſimilerent baſſement à leurs barbares vainqueurs. C'eſt que les lâches qui ſubiſſoient un joug étranger avoient beaucoup perdu des lumieres & du goût de leurs aïeux: c'eſt que le peu

qui leur en reſtoit, n'étoit pas ſuffiſant pour éclairer un conquérant, plongé dans l'ignorance la plus groſſiere, & que des ſuccès faciles avoient accoutumé à regarder les arts comme une occupation frivole, comme un inſtrument de ſervitude.

Avant ce ſiecle de ténebres, le chriſtianiſme avoit détruit en Europe les idoles de l'antiquité païenne, & n'avoit conſervé quelques arts que pour ſervir de ſoutien à l'empire de la perſuaſion, & pour ſeconder la prédication de l'évangile. A la place d'une religion embellie, égayée par les divinités riantes de la Grece & de Rome, il avoit ſubſtitué des images de terreur & de triſteſſe, conformes aux tragiques événemens qui avoient ſignalé ſa naiſſance & ſes progrès. Les ſiecles gothiques nous ont laiſſé des monumens, où la hardieſſe & la majeſté reſpirent à travers les ruines du goût & de l'élégance. Tous ces temples furent bâtis en croix, couverts de croix, remplis de croix, décorés de ſcenes horribles & funebres, d'échafauds, de ſupplices, de martyrs, de bourreaux.

Que devinrent les arts, condamnés à effaroucher continuellement l'imagination par des ſpectacles de ſang, de mort & d'enfer? Hideux comme leurs modeles; féroces comme les princes & les pontifes qui les employoient; bas & rampans comme les adorateurs de leurs ouvrages, ils épouvanterent

les enfans dès le berceau ; ils aggraverent les horreurs du tombeau par une perſpective éternelle d'ombres effrayantes ; ils attriſterent la face de la terre.

Enfin le tems vint de diminuer ces échafaudages de la religion, de la police ſociale ; & c'eſt la Grece qui nous l'apprit.

Cette contrée eſt aujourd'hui barbare & très-barbare. Elle gémit dans les fers & dans l'ignorance. Son climat & des ruines ſont ce qui lui reſte. Nul veſtige d'urbanité, d'émulation, d'induſtrie. Plus d'entrepriſes pour le bien public, plus d'activité pour les productions du génie, plus de ferveur pour la reſtauration des arts, plus de zèle pour le recouvrement de la liberté. On ne ſonge ni à la gloire de Thémiſtocle & d'Alcibiade, ni aux talens de Sophocle & de Démoſthene, ni aux lumieres de Licurgue & de Platon, ni à la politique de Piſiſtrate & de Periclès, ni aux travaux de Phidias & d'Apelle. Tout a ſubi le joug du deſpotiſme, tout a péri ; & une nuit profonde couvre cette région, autrefois ſi féconde en merveilles.

Les eſclaves qui marchent ſur les débris des ſtatues, des colonnes, des palais, des temples, des amphithéâtres, & qui foulent aveuglement tant de richeſſes, ont perdu juſqu'au ſouvenir des grandes choſes dont leur patrie fut le théâtre. Ils ont dénaturé juſqu'aux noms des villes & des provinces.

On les voit ſurpris que le deſir d'acquérir des connoiſſances ramene dans leurs foyers des ſavans ou des artiſtes. Devenus inſenſibles aux reſtes inappréciables de leur ſplendeur anéantie, ils deſireroient au monde entier la même indifférence. Pour viſiter ces lieux intéreſſans, il faut en acheter chèrement la permiſſion, courir de grands riſques, & s'appuyer encore de l'autorité.

Ces peuples, quoiqu'en proie durant dix ou douze ſiecles, dans l'intérieur de leur empire, à des guerres civiles, à des guerres religieuſes, à des guerres ſcholaſtiques, & au-dehors expoſés à des combats ſanglans, à des invaſions deſtructives, à des pertes continuelles, conſervoient encore quelque goût & quelques lumieres; lorſque les diſciples de Mahomet, qui armés du glaive & de l'alcoran avoient rapidement ſubjugué toutes les parties d'une ſi grande domination, s'emparerent de la capitale même.

A cette époque, les beaux-arts tournerent avec les lettres de la Grece en Italie, par la Méditerranée, qui faiſoit commercer l'Aſie avec l'Europe. Les Huns, ſous le nom de Goths, les avoient chaſſés de Rome à Conſtantinople; ces mêmes Huns, ſous le nom de Turcs, les repouſſerent de Conſtantinople à Rome. Cette ville, dont le deſtin étoit de dominer par la force ou par la ruſe, accueillit & reſſuſcita les arts enſevelis ſous des tombeaux antiques.

Des

Des murailles, des colonnes, des ſtatues, des vaſes, ſortirent de la pouſſiere des ſiecles & des ruines de l'Italie, pour ſervir de modele à la régénération des beaux-arts. Le génie, qui préſide au deſſin, éleva trois arts à la fois; je veux dire l'architecture, où la commodité même ordonna les proportions de la ſymmétrie, qui contribue au plaiſir des yeux; la ſculpture, qui flatte les rois & récompenſe les grands hommes; la peinture, qui perpétue le ſouvenir des belles actions & les ſoupirs des ames tendres. L'Italie ſeule eut plus de villes ſuperbes, plus de magnifiques édifices, que tout le reſte de l'Europe enſemble. Rome, Florence & Veniſe enfanterent trois écoles de peintres originaux. Tant le génie appartient à l'imagination, & l'imagination au climat. Si l'Italie eût poſſédé les tréſors du Mexique & les productions de l'Aſie, combien les arts ſe feroient encore plus enrichis de la découverte des deux Indes!

Cette région, autrefois féconde en héros, & depuis en artiſtes, vit refleurir les lettres, compagnes inſéparables des arts. Elles étoient étouffées par le barbariſme continuel d'une latinité corrompue & défigurée par la religion. Un mêlange de théologie Egyptienne, de philoſophie Grecque, de poéſie Hébraïque: telle étoit la langue latine dans la bouche des moines qui chantoient la nuit, enſeignoient le jour des choſes & des paroles qu'ils n'entendoient pas.

La mythologie des Romains fit renaître dans la littérature les graces de l'antiquité. L'eſprit d'imitation les emprunta d'abord ſans choix. L'uſage amena le goût, dans l'emploi de ces richeſſes. Le génie italien, trop fécond pour ne pas créer, mêla ſes hardieſſes, ſes caprices même aux regles & aux exemples de ſes anciens maîtres ; les fictions de la féerie à celles de la fable. Les mœurs du ſiecle & le caractere national imprimerent leur teinte aux ouvrages de l'imagination. Pétrarque avoit peint cette beauté virginale & céleſte qui ſervoit de modele aux héroïnes de la chevalerie. Armide fut l'emblème de la coquetterie qui régnoit alors en Italie. L'Arioſte confondit tous les genres dans un ouvrage qu'on peut appeller un labyrinthe de poëſie, plutôt qu'un poëme. Cet auteur ſera dans l'hiſtoire de la littérature, iſolé, comme les palais enchantés qu'il a bâtis dans les déſerts.

Les lettres & les arts, après avoir traverſé les mers, franchirent les Alpes. De même que les croiſades avoient apporté les romans Orientaux en Italie, les guerres de Charles VIII & de Louis XII tranſporterent en France quelques germes de bonne littérature, François I, s'il ne fût pas allé diſputer le Milanez à Charles-Quint, n'auroit peut-être jamais recherché le nom de *pere des lettres* : mais ces germes de culture & de lumiere, furent noyés dans des guerres de

religion. On les recueillit, pour ainſi dire, dans le ſang & le carnage ; & le tems vint où ils devoient éclorre & fructifier. Le ſeizieme ſiecle avoit été celui de l'Italie ; le ſuivant fut celui de la France, qui, par les victoires de Louis XIV, ou plutôt par le génie des grands hommes qui ſe rencontrerent en foule ſous ſon regne, mérita de faire une époque dans l'hiſtoire des beaux-arts.

Ainſi qu'en Italie, on vit en France le génie s'emparer à la fois de toutes les facultés de l'homme. Il reſpira dans le marbre & ſur la toile ; dans les édifices & les jardins publics, comme dans l'éloquence & la poëſie. Tout lui fut ſoumis, & les arts ingénieux qui dépendent de la main, & ceux qui ſont uniquement du domaine de la penſée. Tout ſentit ſon empreinte. Les couleurs viſibles de la nature, vinrent animer les ouvrages de l'imagination, & les paſſions humaines vivifierent les deſſins du crayon. L'homme donna de l'eſprit à la matiere, & du corps à l'eſprit. Mais, qu'on l'obſerve bien, ce fut dans un moment où l'amour de la gloire échauffoit une nation grande & puiſſante par la ſituation & l'étendue de ſon empire. L'honneur qui l'élevoit à ſes propres yeux, qui la caractériſoit alors aux yeux de toute l'Europe, l'honneur étoit ſon ame, ſon inſtinct, & lui tenoit lieu de cette liberté qui avoit créé tous les arts du génie dans les ré-

publiques d'Athènes & de Rome; qui les avoit fait revivre dans celle de Florence; qui les forçoit de germer sur les bords nébuleux & froids de la Tamise.

Que n'eût pas fait le génie en France sous la seule influence des loix, s'il osa de si grandes choses sous l'empire du plus absolu des rois? En voyant ce que le patriotisme a donné d'énergie aux Anglois, malgré l'inactivité du climat; jugez de ce qu'il auroit produit chez les François, où le ciel le plus doux invite un peuple vif & sensible, à créer, à jouir? Un pays où l'on trouve, comme autrefois en Grece, des esprits ardens & propres à l'invention sous un ciel qui les échauffe de ses plus beaux rayons: des bras nerveux, sous un climat où le froid même excite au travail: des provinces tempérées, entre le nord & le midi: des ports de mer secondés par des fleuves navigables, de vastes plaines abondantes en grains: des côteaux chargés de pampres & de fruits de toutes les especes: des salines qu'on peut multiplier à son gré: des prairies couvertes de chevaux: des montagnes où croissent les plus beaux bois: par-tout une terre peuplée d'hommes laborieux, les premieres ressources pour la subsistance, les matieres communes des arts, & les superfluités du luxe: en un mot, le commerce d'Athènes, l'industrie de Corinthe, les soldats de Sparte, & les troupeaux d'Arcadie? Avec tous ces

avantages de la Grece, la France auroit porté les beaux-arts auſſi loin que cette mere du génie, ſi elle avoit eu les mêmes loix, le même exercice de la raiſon & de la liberté, créatrices des grands hommes, ſouveraines des grands peuples.

Après la ſupériorité de la législation, il n'a manqué peut-être aux nations modernes, pour égaler les anciennes dans les travaux de l'eſprit humain, que des langues plus heureuſes. Les Romains qui, comme les Grecs, connoiſſoient l'influence du dialecte ſur les mœurs, avoient recherché à étendre le leur avec leurs armes; & ils étoient parvenus à le faire adopter par-tout où ils avoient établi leur domination. A l'exception de quelques hommes obſcurs qui s'étoient réfugiés dans des montagnes inacceſſibles, l'Europe preſque entiere parloit latin. Mais l'invaſion des Barbares ne tarda pas à le dénaturer. Aux ſons tendres & harmonieux d'un idiome poli par le génie & par des organes délicats, ces peuples guerriers & chaſſeurs mêlerent les accens rudes, les expreſſions groſſieres qu'ils apportoient de leurs ſombres forêts, de leur âpre climat. Bientôt il y eut autant de jargons divers qu'il y avoit de gouvernemens. A la renaiſſance des lettres, ces jargons devoient prendre naturellement un ton plus élevé, une prononciation plus agréable. Cette amélioration ne ſe fit que très-lentement, parce que tous ceux qui ſe

ſentoient quelque talent pour écrire, dédaignant un langage ſans grace, ſans force, ſans aménité, employerent bien ou mal dans leurs productions le langage des anciens Romains.

Ce furent les Italiens qui ſecouerent les premiers ce joug humiliant. Leur langue, avec du ſon, de l'accent & du nombre, a pris tous les caracteres de la poëſie & tous les charmes de la muſique. Ces deux arts l'ont conſacrée aux délices de l'harmonie comme ſon plus doux organe.

La langue Françoiſe regne dans la proſe. Si ce n'eſt pas le langage des dieux, c'eſt celui de la raiſon & de la vérité. La proſe parle ſur-tout à l'eſprit dans la philoſophie, l'étude conſtante de ces ames privilégiées de la nature, qui ſemblent placées entre les rois & les peuples pour inſtruire & diriger les hommes. Dans un tems où la liberté n'a plus de tribunes, ni d'amphithéâtres pour agiter de vaſtes aſſemblées, une langue qui ſe multiplie dans les livres, qui ſe fait lire chez toutes les nations, qui ſert d'interprète commun à toutes les autres langues, & d'inſtrumens à toutes ſortes d'idées: une langue anoblie, épurée, adoucie, & ſur-tout fixée par le génie des écrivains & la politeſſe des courtiſans, devient enfin univerſelle & dominante.

La langue angloiſe a produit auſſi ſes poëtes & ſes proſateurs qui lui ont donné un caractere d'énergie & d'audace propre à

l'immortaliſer. Qu'on l'apprenne chez tous les peuples qui aſpirent à n'être pas eſclaves. Ils oſeront penſer, agir, & ſe gouverner eux-mêmes. Elle n'eſt pas la langue des mots, mais celle des idées; & les Anglois n'en ont eu que de fortes. Ce ſont eux qui ont dit les premiers, *la majeſté du peuple*; & ce ſeul mot conſacre une langue.

L'Eſpagnol n'a proprement eu juſqu'à préſent ni poéſie, ni proſe, avec une langue organiſée pour exceller dans l'une & dans l'autre. Eclatante comme l'or pur, & ſonore comme l'argent, ſa marche eſt grave & meſurée comme la danſe de ſa nation; elle eſt noble & décente comme les mœurs de l'antique chevalerie. Cette langue pourra ſoutenir un rang, acquérir même de la ſupériorité lorſqu'elle aura beaucoup d'écrivains, tels que Cervantez & Mariana. Quand ſon académie aura fait taire l'inquiſition avec ſes univerſités, cette langue s'élévera d'elle-même aux grandes idées, aux ſublimes vérités où l'appelle la fierté naturelle du peuple qui la parle.

Avant toutes les autres langues vivantes, eſt l'Allemand, cette langue mere, originelle & indigene de l'Europe. C'eſt elle qui a formé l'Anglois & même le François par ſon mêlange avec la langue latine. Mais peu faite, ce ſemble, pour les yeux & pour des organes polis, elle eſt reſtée dans la bouche du peuple ſans oſer entrer que bien

tard dans les livres. Sa diſette d'écrivains annonçoit un pays où les beaux-arts, la poéſie & l'éloquence ne devoient pas fleurir. Mais tout-à coup le génie y a pris ſon eſſor; & des poëtes originaux en plus d'un genre y ſont éclos en aſſez grand nombre, pour entrer en rivalité avec les autres nations.

Les langues ne pouvoient ſe cultiver & ſe polir juſqu'à un certain degré, ſans que les arts de toute eſpece ne ſuiviſſent ce degré de perfection. Auſſi leurs monumens ſont-ils tellement multipliés en Europe, que la barbarie des ſiecles & des peuples à venir aura de la peine à les détruire entierement.

Cependant comme l'eſpece humaine n'eſt qu'une matiere de fermentations & de révolutions, il ne faut qu'un génie ardent, un enthouſiaſte, pour mettre de nouveau la terre en combuſtion. Les peuples de l'Orient ou du Nord, ſoumis au deſpotiſme, ſont encore tout prêts à répandre leurs ténebres & leurs chaînes dans toute l'Europe. Ne ſuffiroit-il pas d'une irruption des Turcs ou des Africains en Italie, pour y renverſer les temples & les palais, pour y confondre dans une ruine générale les idoles de la religion avec les chefs-d'œuvre des arts? Et nous aurions d'autant moins de courage pour défendre ces ouvrages de notre luxe, que nous y ſommes plus attachés. Une ville qui a coûté deux ſiecles à décorer, eſt

brûlée & ſaccagée en un jour. Un Tartare briſera peut-être, d'un ſeul coup de hache, cette ſtatue de Voltaire que Pigalle n'aura pas achevée en dix ans: & nous travaillons encore pour l'immortalité, vains atômes pouſſés les uns par les autres dans la nuit d'où nous venons ! Peuples, artiſtes ou ſoldats, qu'êtes-vous entre les mains de la nature, que le jouet de ſes loix, deſtinés tour-à-tour à mettre de la pouſſiere en œuvre, & cette œuvre en pouſſiere ?

Mais c'eſt par les arts que l'homme jouit de ſon exiſtence, & qu'il ſe ſurvit à lui-même. Les ſiecles d'ignorance ne ſortent jamais du néant. Il n'en reſte pas plus de trace après qu'avant leur époque. On ne peut dire le lieu & le tems où ils s'écoulerent, ni graver ſur la terre d'un peuple barbare: C'EST ICI QU'IL FUT ; puiſqu'il ne laiſſe pas même des ruines pour annales. L'invention ſeule donne à l'homme de la puiſſance ſur la matiere & ſur le tems. Le génie d'Homere a rendu les caracteres de la langue grecque ineffaçables. L'harmonie & la raiſon ont mis l'éloquence de Cicéron au-deſſus de tous les orateurs ſacrés. Les pontifes eux-mêmes, amollis, éclairés par la lumiere & le charme des arts, en les admirant & les protégeant, ont aidé l'eſprit humain à briſer les chaînes de la ſuperſtition. Le commerce a hâté les progrès de l'art par le luxe des richeſſes. Tous les efforts de l'eſ-

prit & de la main ſe ſont réunis pour embellir & perfectionner la condition de l'eſpèce humaine. L'induſtrie & l'invention, avec les jouiſſances du Nouveau-Monde, ont pénétré juſqu'au cercle polaire, & les beaux-arts tâchent de forcer la nature à Pétersbourg.

Les orateurs, les poëtes, les hiſtoriens, les peintres, les ſtatuaires ſont faits pour être les amis des grands hommes. Hérauts de leur renommée pendant qu'ils vivent, ils en ſont les conſervateurs éternels quand ils ne ſont plus. En les portant à l'immortalité, ils y vont eux-mêmes. C'eſt par les uns & par les autres que les nations ſe diſtinguent entre les nations contemporaines. Après les avoir illuſtrées, les arts les enrichiſſent encore quand elles ſont devenues indigentes. C'eſt Rome l'ancienne qui nourrit aujourd'hui la moderne Rome. Peuples qu'ils honorent dans le préſent & dans l'avenir, honorez-les ſi vous n'êtes pas des ingrats. Vous paſſerez, mais leurs productions ne paſſeront pas. Le flambeau qui vous éclaire, le génie s'éteindra parmi vous ſi vous le négligez; & après avoir marché pendant quelques ſiecles dans les ténebres, vous tomberez dans l'abyme de l'oubli qui a englouti tant de nations qui vous ont précédés, non parce qu'elles ont manqué de vertus, mais d'une voix ſacrée qui les célébrât.

Gardez-vous ſur-tout d'ajouter la perſé-

cution à l'indifférence. C'eſt bien aſſez qu'un écrivain brave le reſſentiment du magiſtrat intolérant, du prêtre fanatique, du grand ſeigneur ombrageux, de toutes les conditions entêtées de leurs prérogatives, ſans être encore expoſé aux ſévérités du gouvernement. Infliger au philoſophe une peine infamante & capitale, c'eſt le condamner à la puſillanimité ou au ſilence; c'eſt étouffer le génie ou le bannir, c'eſt arrêter l'inſtruction nationale & le progrès des lumieres.

Ces réflexions ſont, dira-t-on, d'un homme qui a bien réſolu de parler ſans ménagement des perſonnes & des choſes; des perſonnes, à qui l'on n'oſe guere s'adreſſer avec franchiſe; des choſes, ſur leſquelles un écrivain, doué d'un peu de ſens, ne penſe, ni ne s'exprime comme le vulgaire, & qui ne ſeroit pas fâché d'échapper à la proſcription. Cela ſe peut; & quel mal y auroit-il à cela? Cependant, quoi qu'il en puiſſe arriver; jamais je ne trahirai l'honorable cauſe de la liberté. Si je n'en recueillois que des malheurs, ce que je ne crois, ni ne redoute, tant pis pour l'auteur de mon infortune. Pour un inſtant de ma durée dont il auroit diſpoſé avec injuſtice & avec violence, il reſteroit déteſté pendant ſa vie. Son nom paſſeroit aux ſiecles à venir couvert d'ignominie; & cette ſentence cruelle ſeroit indépendante du peu de valeur, du peu de mérite de mes productions.

XIII. Philoſophie.

Au char des lettres & des arts, eſt attachée la philoſophie qui devroit, ce ſemble, en tenir le timon : mais qui, n'arrivant qu'après eux, ne doit marcher qu'à leur ſuite. Les arts naiſſent des beſoins même de la ſociété, dans l'enfance de l'eſprit humain. Les lettres ſont les fleurs de ſa jeuneſſe. Filles de l'imagination qui aime la parure, elles ornent tout ce qu'elles touchent ; & ce goût d'embelliſſement crée ce qu'on appelle proprement les beaux-arts ou les arts de luxe & de décoration qui poliſſent les premiers arts, enfans du beſoin. C'eſt alors qu'on voit les génies aîlés de la ſculpture voler ſur les portiques de l'architecture ; les génies de la peinture entrer dans les palais, y deſſiner l'Olympe ſur un plafond, y retracer ſur la laine & ſur la ſoie toutes les ſcenes animées de la campagne, y reproduire ſur la toile les utiles vérités de l'hiſtoire, & les agréables chimeres de la fable.

Quand l'eſprit s'eſt exercé ſur les plaiſirs de l'imagination & des ſens, la raiſon vient avec la maturité des empires donner aux nations une certaine gravité : c'eſt l'âge de la philoſophie. Elle marche à pas lents & ſans bruit, annonçant la vieilleſſe des empires qu'elle s'efforce en vain de ſoutenir. C'eſt elle qui forma le dernier ſiecle des belles républiques de la Grece & de Rome.

Athenes n'eut des philoſophes qu'à la veille de ſa ruine qu'ils ſemblerent prédire. Cicéron & Lucrèce n'écrivirent ſur la nature des dieux & du monde, qu'au bruit des guerres civiles qui creuſerent le tombeau de la liberté.

Cependant Thalès, Anaximandre, Anaximene, Anaxagore avoient jetté les germes de la phyſique dans leur théorie ſur les élémens de la matiere : mais la manie des ſyſtêmes les détruiſit les uns par les autres. Socrate vint, qui ramena la philoſophie à la vraie ſageſſe, à la vertu : il n'aima, ne pratiqua, n'enſeigna qu'elle; perſuadé que l'homme n'a pas beſoin de la ſcience, mais des mœurs pour être heureux. Platon, ſon diſciple, quoique phyſicien, quoique inſtruit des myſteres de la nature par ſes voyages en Egypte, donna tout à l'ame & preſque rien à la nature; noya la philoſophie dans la théologie, & la connoiſſance de l'univers dans les idées de la divinité. Ariſtote, diſciple de Platon, parla moins de Dieu que de l'homme & des animaux. Son hiſtoire naturelle eſt venue à la poſtérité : mais elle fut médiocrement eſtimée de ſes contemporains. Epicure, qui vivoit à-peu-près dans le même tems, reſſuſcita les atômes de Démocrite, qui, ſans doute, balancerent les quatre élémens d'Ariſtote; & dans cet équilibre de ſyſtêmes, la phyſique ne put avancer d'un pas. Les moraliſtes entraînerent le peuple qui les entend mieux qu'il ne comprend les phy-

ſiciens. Ils formerent des écoles: car auſſi tôt que des opinions ſont du bruit, elles ſont des partis.

Dans ces circonſtances, la Grece agitée au-dedans d'elle-même, après s'être déchirée par une guerre inteſtine, fut ſubjuguée par la Macédoine, & diſſoute par les Romains. Alors, les calamités publiques tournerent les eſprits & les cœurs vers la morale. Zenon & Démocrite, qui n'avoient été que des philoſophes naturaliſtes, devinrent long-tems après leur mort, les chefs de deux ſectes de moraliſtes, plus théologiens que phyſiciens, plus caſuiſtes que philoſophes; ou plutôt la philoſophie fut livrée & reſtreinte aux ſophiſtes. Les Romains qui avoient tout pris aux Grecs, ne découvrirent rien dans le véritable champ de la philoſophie. Chez les anciens, elle fit peu de progrès, parce qu'elle fut preſque entierement bornée à la morale. Chez les modernes, ſes premiers pas ont été plus heureux, parce qu'ils ont été guidés par le flambeau de la phyſique.

Il ne faut pas compter un intervalle de près de mille ans, où la philoſophie, les ſciences, les lettres & les arts ont dormi dans le tombeau de l'empire Romain, parmi les cendres de l'antique Italie & la pouſſiere des cloîtres. L'Aſie en conſervoit les monumens ſans en jouir; & l'Europe, quelques débris ſans les connoître. Le monde étoit

chrétien ou mahométan, enſéveli par-tout dans le ſang des nations. L'ignorance ſeule triomphoit ſous l'étendard de la croix ou du croiſſant. Devant ces ſignes redoutés, tout genou fléchiſſoit, & tout eſprit trembloit.

La philoſophie balbutioit dans une enfance continuelle les noms de Dieu & de l'ame. Elle s'occupoit des ſeules choſes qu'elle devoit toujours ignorer. Elle perdoit le tems, la raiſon & tous ſes travaux dans des queſtions du-moins oiſeuſes, la plupart vuides de ſens, indéfiniſſables, interminables par la nature de leur objet, ſource éternelle de diſputes, de ſciſſions, de ſectes, de haînes, de perſécutions, de guerres nationales ou religieuſes.

Cependant, les Arabes conquérans menoient, comme en triomphe, les dépouilles du génie & de la philoſophie. Ariſtote s'étoit entre leurs mains, ſauvé des ruines de l'ancienne Grece. Ces deſtructeurs des empires avoient quelques ſciences, dont ils étoient les créateurs. Le calcul étoit de leur invention. L'aſtronomie & la géométrie alloient avec eux ſur les côtes de l'Afrique, qu'ils dévaſtoient & repeuploient. La médecine les ſuivit par-tout. Cette ſcience, qui n'a rien de meilleur peut-être que ſon affinité avec la chymie & la phyſique, les rendit auſſi fameux que l'aſtrologie, autre appui de la charlatanerie. Avicenne & Averroès, méde-

cins, mathématiciens & philoſophes, conſerverent la tradition des véritables ſciences, par des traductions & des commentaires. Mais imaginez ce qu'Ariſtote, traduit du Grec en Arabe, & depuis eux, d'Arabe en Latin, dut devenir entre les mains des moines qui voulurent concilier la philoſophie du paganiſme avec les codes Hébraïques de Moïſe & de Jeſus? Cette confuſion des ſyſtêmes, des idées & des langues, arrêta longtems l'édifice des ſciences. Le théologien renverſoit les matériaux qu'apportoit le philoſophe. Celui-ci ſappoit par les fondemens l'édifice de ſon rival. Cependant, avec quelques pierres de l'un, beaucoup de ſable de l'autre, de méchans architectes bâtirent un monument gothique & bizarre: c'eſt la philoſophie de l'école. Toujours refaite, étayée & recrépie de ſiecle en ſiecle, par des métaphyſiciens Irlandois ou Eſpagnols, elle ſe ſoutint à-peu-près juſqu'à la découverte du Nouveau-Monde, qui devoit changer la face de l'ancien.

La lumiere naquit au ſein des ténebres. Un moine Anglois cultiva la chymie; & préparant l'invention de la poudre, qui devoit ſoumettre l'Amérique à l'Europe, il ouvrit la porte aux vraies ſciences par la phyſique expérimentale. Ainſi la philoſophie ſortit du cloître, & l'ignorance y reſta. Quand Bocace eut mis au jour les débauches du clergé ſéculier & régulier, Galilée oſa deviner la

figure de la terre. La ſuperſtition en fut effrayée ; elle jetta ſes cris ; elle lança ſes foudres : mais la philoſophie arracha le maſque du monſtre, & le voile dont étoit couverte la vérité. On ſentoit bien la foibleſſe & le menſonge des opinions populaires, ſur quoi portoit la baſe de l'édifice ſocial, mais pour détrôner l'erreur, il falloit connoître les loix de la nature, & la cauſe de ſes phénomenes. C'eſt ce que chercha la philoſophie.

Dès que Copernic fut mort, après avoir conjecturé, par la raiſon, que le ſoleil étoit au centre du monde, Galilée naquit & confirma, par l'invention du téleſcope, le vrai ſyſtême d'aſtronomie, ignoré ou mis en oubli depuis Pythagore qui l'avoit imaginé. Tandis que Gaſſendi remuoit les élémens de la philoſophie ancienne ou les atomes d'Epicure, Deſcartes agitoit & combinoit les élémens d'une nouvelle philoſophie, ou ſes tourbillons ingénieux & ſubtils. Preſque en même tems, Toricelli inventoit, à Florence, le thermometre pour peſer l'air ; Paſcal meſuroit la hauteur de l'athmoſphere ſur les montagnes d'Auvergne, & Bayle, en Angleterre, vérifioit & conſtatoit les expériences de l'un & de l'autre.

Deſcartes avoit appris à douter, pour détromper avant d'inſtruire. Son doute méthodique fut le plus grand inſtrument de la ſcience, & le ſervice le plus ſignalé qu'on pût rendre à l'eſprit humain, dans les téne-

bres & les chaînes dont il étoit enveloppé. Bayle, en appliquant cette méthode aux opinions les plus consacrées par l'autorité de la force & du tems, a fait sentir depuis l'importance du doute.

Le chancelier Bacon, philosophe & malheureux à la cour, comme le moine Bacon l'avoit été dans le cloître; comme lui précurseur plutôt que législateur de la nouvelle philosophie, avoit protesté contre les préjugés des sens, des écoles; contre ces phantômes qu'il appelloit les idoles de l'entendement. Il avoit prédit les vérités qu'il ne pouvoit révéler. D'après ses oracles, tandis que la philosophie expérimentale découvroit des faits, la philosophie rationelle cherchoit les causes.

L'une & l'autre conduisoient à l'étude des mathématiques, qui devoient diriger les efforts de l'esprit, & assurer ses succès. Ce fut, en effet, la science de l'algèbre appliquée à la géométrie, & l'application de la géométrie à la physique, qui fit soupçonner à Newton le vrai système du monde. En levant les yeux au ciel, il vit dans la chûte des corps sur la terre, il vit entre les mouvemens des astres, des rapports, qui supposoient un principe universel différent de l'impulsion, seule cause visible de tous les mouvemens. En étudiant l'optique après l'astronomie, il conjectura l'origine de la lumiere; & les expériences où l'entraîna cette

conjecture, la changerent en ſyſtême.

Quand Deſcartes mourut, Newton & Leibnitz étoient à peine nés, pour achever, corriger & perfectionner ſon ouvrage; c'eſt-à-dire, l'établiſſement de la bonne philoſophie. Ces deux hommes ſeuls en hâterent prodigieuſement les progrès. L'un pouſſa la ſcience de Dieu & de l'ame auſſi loin que la raiſon peut la conduire; & l'inutilité de ſes efforts déſabuſa pour jamais l'eſprit humain de cette fauſſe métaphyſique. L'autre étendit les principes de la phyſique & des mathématiques beaucoup plus avant que le génie de pluſieurs ſiecles n'avoit pu les amener, & montra le chemin de la vérité. En même tems, Locke, précédé d'un homme à qui la nature avoit accordé une force de tête peu commune & qui étoit reſté dans l'obſcurité par la hardieſſe même de ſes principes qui auroit dû l'en tirer, je veux parler de Hobbes, Locke pourſuivoit les préjugés ſcientifiques dans tous les retranchemens de l'école; il faiſoit évanouir tous les ſpectres de l'imagination, que Mallebranche laiſſoit renaître en les abaiſſant, parce qu'il n'alloit pas à la racine du mal.

Ne croyez pas que les philoſophes ſeuls aient tout découvert & tout imaginé. C'eſt le cours des évènemens qui a donné une certaine pente aux actions & aux penſées de l'homme. Une complication de cauſes phyſiques ou morales, un enchaînement des progrès de la

politique avec les progrès des études & des ſciences, un mêlange de circonſtances impoſſibles à hâter comme à prévoir, a dû concourir à la révolution qui s'eſt faite dans les eſprits. Chez les nations comme dans l'individu, le corps & l'ame agiſſent & réagiſſent tour-à-tour l'un ſur l'autre. Le peuple entraîne les philoſophes, & les philoſophes menent le peuple. Galilée avoit dit que la terre tournant autour du ſoleil, il devoit y avoir des antipodes; & Drake l'avoit prouvé par un voyage autour du monde. L'égliſe ſe diſoit univerſelle; le pape ſe diſoit le maître de la terre; & plus des deux tiers de ſes habitans ignoroient qu'il y eût une religion catholique, & ſur-tout qu'il y eût un pape. Des Européens qui voyageoient par-tout & commerçoient par-tout, apprirent à l'Europe qu'une partie de la terre vivoit dans les viſions de Mahomet, & une plus grande partie encore dans les ténebres de l'idolâtrie, ou dans *l'inſcience & l'incurioſité* de l'athéiſme. Ainſi la philoſophie étendoit l'empire des connoiſſances humaines, par la découverte des erreurs de la ſuperſtition & des vérités de la nature.

L'Italie, dont le génie impatient s'élançoit à travers les obſtacles qui l'environnoient, fonda la premiere une académie de phyſique. La France & l'Angleterre, qui devoient s'aggrandir par leur rivalité même, éleverent à la fois deux monumens éternels à l'accroiſſe-

ment de la philoſophie ; deux académies ou tous les ſavans de l'Europe vont puiſer & verſer leurs lumieres. C'eſt de-là que ſont émanés dans le monde une foule de myſteres de la nature, d'expériences & de phénomenes, de découvertes dans les arts & dans les ſciences ; les ſecrets de l'électricité, les cauſes de l'aurore boréale. C'eſt de-là que ſont ſortis les inſtrumens & les moyens pour purifier l'air dans les vaiſſeaux ; pour rendre potable l'eau de la mer ; pour déterminer la figure de la terre & fixer les longitudes ; pour perfectionner l'agriculture, & donner plus de grain avec moins de ſemence & de peine.

Ariſtote avoit règné dix ſiecles dans toutes les écoles de l'Europe ; & les chrétiens, après avoir perdu les traces de la raiſon, n'avoient pu la trouver que ſur ſes pas. Long-tems même ils s'étoient égarés à la ſuite de ce philoſophe, parce qu'ils y marchoient à tâtons dans les ténebres de la théologie. Mais enfin Deſcartes avoit donné le fil, & Newton des aîles, pour ſortir de ce labyrinthe. Le doute avoit diſſipé les préjugés, & l'analyſe avoit trouvé la vérité. Après les deux Bacons, Galilée, Deſcartes, Hobbes, Locke, Bayle, Leibnitz & Newton ; après les mémoires des académies de Florence & de Leipſick, de Paris & de Londres, il reſtoit un grand ouvrage à faire, pour la perpétuité des ſciences & de la philoſophie. Il a paru.

Ce livre, qui contient toutes les erreurs & les vérités qui ſont ſorties de l'eſprit humain depuis la théologie juſqu'à l'inſectologie; tous les ouvrages de la main de l'homme, depuis le vaiſſeau juſqu'à l'épingle : ce dépôt des lumieres des nations, qui auroit été moins imparfait s'il n'eût été exécuté au milieu de toutes les ſortes de perſécutions & d'obſtacles; ce dépôt caractériſera, dans les ſiecles à venir, le ſiecle de la philoſophie.

Après tant de bienfaits, elle devroit tenir lieu de la divinité ſur la terre. C'eſt elle qui lie, éclaire, aide & ſoulage les humains. Elle leur donne tout, ſans en exiger aucun culte. Elle leur demande, non pas le ſacrifice de leurs paſſions, mais un emploi juſte, utile & modéré de toutes leurs facultés. Fille de la nature, diſpenſatrice de ſes dons, interprête de ſes droits, elle conſacre ſes lumieres & ſes travaux à l'uſage de l'homme. Elle le rend meilleur, pour qu'il ſoit plus heureux. Elle ne hait que la tyrannie & l'impoſture, parce qu'elles foulent le monde. Elle ne veut point régner, mais elle exige que ceux qui régnent n'aiment à jouir que de la félicité publique. Elle fuit le bruit & le nom des ſectes, mais elle les tolere toutes. Les aveugles & les méchans la calomnient; les uns ont peur de voir, les autres d'être vus : ingrats, qui ſe ſoulevent contre une mere tendre, quand elle veut les guérir des erreurs & des vices qui ſont les calamités du genre-humain.

Cependant, la lumiere gagne inſenſiblement un plus vaſte horiſon. Une eſpece d'empire s'eſt formé, celui de la littérature, qui commence & prépare la république Européenne. Si jamais, en effet, la philoſophie peut s'inſinuer dans l'ame des ſouverains ou de leurs miniſtres, les ſiſtèmes de politique s'aggrandiront, & ſeront ſimplifiés. On aura plus d'égard à l'humanité dans tous les projets; le bien public entrera dans les négociations, non comme un mot, mais comme une choſe utile, même aux rois.

Déja l'imprimerie a fait des progrès qu'on ne ſauroit arrêter dans un Etat, ſans reculer la nation pour vouloir avancer l'autorité du gouvernement. Les livres éclairent la multitude, humaniſent les hommes puiſſans, charment le loiſir des riches, inſtruiſent toutes les claſſes de la ſociété. Les ſciences perfectionnent les différentes branches de l'économie politique. Les erreurs même des eſprits ſyſtématiques ſe diſſipent au grand jour de l'impreſſion, parce que le raiſonnement & la diſcuſſion les mettent au creuſet de la vérité.

Le commerce des lumieres eſt devenu néceſſaire à l'induſtrie, & la littérature ſeule entretient cette communication. La lecture d'un voyage autour du monde, a occaſionné, peut-être, les autres tentatives de ce genre: car l'intérêt ſeul ne fait pas trouver les moyens d'entreprendre. Aujourd'hui, rien

ne ſe peut cultiver ſans quelque étude, ou ſans des connoiſſances tranſmiſes & répandues par la lecture. Les princes eux-mêmes n'ont recouvré leurs droits ſur les uſurpations du clergé, qu'à la faveur des lumieres qui ont détrompé le peuple des abus de toute puiſſance ſpirituelle.

Mais la plus grande folie de l'eſprit humain, ſeroit d'avoir employé toutes ſes forces à augmenter le pouvoir des monarques & à rompre pluſieurs chaînes pour forger de leurs débris celle du deſpotiſme. Le même courage que la religion inſpire pour ſouſtraire la conſcience à la tyrannie exercée ſur les opinions, l'homme de bien, le citoyen, l'ami du peuple, doit l'avoir, pour garantir les nations de la tyrannie des puiſſances conjurées contre la liberté du genre-humain. Malheur à l'état où il ne ſe trouveroit pas un ſeul défenſeur du droit public ! Bientôt ce royaume ſe précipiteroit, avec ſa fortune, ſon commerce, ſes princes & ſes citoyens, dans une anarchie inévitable. Les loix, les loix pour ſauver une nation de ſa perte, & la liberté des écrits pour ſauver les loix ! Mais quel eſt le fondement & le rempart des loix ! Les mœurs.

XIV. Morale.

Depuis trop long-tems on cherche à dégrader l'homme. Ses détracteurs en ont fait un monſtre. Dans leur humeur, ils l'ont accablé d'outrages. La coupable ſatisfaction de

de le rabaiſſer a ſeule conduit leurs noirs crayons. Qui es-tu donc, toi, qui oſes inſulter ainſi ton ſemblable ? Quel ſein te donna le jour ? Eſt-ce au fond de ton cœur que tu puiſas tant de blaſphêmes ? Si ton orgueil eût été moins aveugle ou ton caractere moins féroce, barbare ! tu n'aurois vu qu'un être toujours foible, ſouvent ſéduit par l'erreur, quelquefois égaré par l'imagination, mais ſorti des mains de la nature avec des penchans honnêtes.

L'homme naît avec un germe de vertu, quoiqu'il ne naiſſe pas vertueux. Il ne parvient à cet état ſublime qu'après s'être étudié lui-même, qu'après avoir connu ſes devoirs, qu'après avoir contracté l'habitude de les remplir. La ſcience qui conduit à ce haut degré de perfection s'appelle morale. C'eſt la règle des actions, & ſi l'on peut s'exprimer ainſi, l'art de la vertu. On doit des encouragemens, on doit des éloges à tous les travaux entrepris pour écarter les maux qui nous aſſiègent, pour augmenter la maſſe de nos jouiſſances, pour embellir le ſonge de notre vie, pour élever, pour perfectionner, pour illuſtrer notre eſpece. Bénis, & bénis ſoient à jamais ceux dont les veilles ou le génie ont procuré au genre-humain quelqu'un de ces avantages. Mais la premiere couronne ſera pour le ſage dont les écrits touchans & lumineux auront eu un but plus noble, celui de nous rendre meilleurs.

L'eſpoir d'une ſi grande gloire a enfanté des productions ſans nombre. Que de livres inutiles ! Que de livres même pernicieux ! Ils ſont la plupart l'ouvrage des prêtres & de leurs diſciples, qui, ne voulant pas voir que la religion ne devoit conſidérer les hommes que dans leurs rapports avec la divinité, il falloit chercher une autre baſe aux rapports que les hommes avoient entre eux. S'il y a une morale univerſelle, elle ne peut être l'effet d'une cauſe particuliere. Elle a été la même dans les tems paſſés, elle ſera la même dans les ſiecles à venir ; elle ne peut avoir donc pour baſe les opinions religieuſes, qui, depuis l'origine du monde & d'un pole à l'autre, ont toujours varié. Les Grecs ont eu des dieux méchans ; les Romains ont eu des dieux méchans ; l'adorateur ſtupide du fétiche adore plutôt un diable qu'un dieu. Chaque peuple ſe fit des dieux, & les fit comme il lui plut ; les uns bons, & les autres cruels ; les uns débauchés, & les autres de mœurs auſtères. On diroit que chaque peuple a voulu déifier ſes paſſions & ſes opinions. Malgré cette diverſité de ſyſtèmes religieux & de cultes, toutes les nations ont ſenti qu'il falloit être juſte. Toutes les nations ont honoré comme des vertus, la bonté, la commiſération, l'amitié, la fidélité, la ſincérité, la reconnoiſſance, l'amour de la patrie, la tendreſſe paternelle, le reſpect filial, tous les ſentimens, enfin, qu'on peut regarder com-

me autant de liens propres à unir plus étroitement les hommes. L'origine de cette unanimité de jugement ſi conſtante & ſi générale, ne devoit donc pas être cherchée au milieu d'opinions contradictoires & paſſageres. Si les miniſtres de la religion ont paru penſer autrement, c'eſt que par leur ſyſtême, ils devenoient les maîtres de régler toutes les actions des hommes; ils diſpoſoient de toutes les fortunes, de toutes les volontés, ils s'aſſuroient au nom du ciel, le gouvernement arbitraire de la terre. Leur empire étoit ſi abſolu, qu'ils étoient parvenus à établir une morale barbare, qui mettoit les ſeuls plaiſirs qui faſſent ſupporter la vie au rang des plus grands forfaits; une morale abjecte qui impoſoit l'obligation de ſe plaire dans l'humiliation & dans l'opprobre; une morale extravagante qui menaçoit des mêmes ſupplices, & les foibleſſes de l'amour & les actions les plus atroces; une morale ſuperſtitieuſe qui enjoignoit d'égorger ſans pitié tout ce qui s'écartoit des opinions dominantes; une morale puérile qui fondoit les devoirs les plus eſſentiels ſur des contes également dégoutans & ridicules; une morale intéreſſée qui n'admettoit de vertus que celles qui étoient utiles au ſacerdoce, ni de crimes, que ce qui leur étoit contraire. Si les prêtres euſſent ſeulement encouragé les hommes à l'obſervation de la morale naturelle par l'eſpérance ou par la crainte des ré-

compenſes & des peines futures, ils auroient bien mérité des ſociétés: mais, en voulant ſoutenir par la violence des dogmes utiles qui ne s'étoient introduits que par la voie douce de la perſuaſion, ils ont dérangé le bandeau qui voiloit les profondeurs de leur ambition. Le maſque eſt tombé.

Il y a plus de deux mille ans que Socrate, étendant un voile au-deſſus de nos têtes, avoit prononcé que rien de ce qui ſe paſſoit au-delà du voile ne nous importoit, & que les actions des hommes n'étoient pas bonnes, parce qu'elles plaiſoient aux dieux, mais qu'elles plaiſoient aux dieux, parce qu'elles étoient bonnes: principe qui iſoloit la morale de la religion.

En effet, au tribunal de la philoſophie & de la raiſon, la morale eſt une ſcience, dont l'objet eſt la conſervation & le bonheur commun de l'eſpece humaine. C'eſt à ce double but que ſes regles doivent ſe rapporter. Leur principe phyſique, conſtant & éternel, eſt dans l'homme même, dans la ſimilitude d'organiſation qui entraîne celle des mêmes beſoins, des mêmes plaiſirs, des mêmes peines, de la même force, de la même foibleſſe; ſource de la néceſſité de la ſociété, ou d'une lutte commune contre les dangers communs & naiſſans du ſein de la nature même, qui menace l'homme de cent côtés différens. Voilà l'origine des liens particuliers & des vertus domeſtiques; voilà l'origine des

liens généraux & des vertus publiques ; voilà la ſource de la notion d'une utilité perſonnelle & générale ; voilà la ſource de tous les pactes individuels & de toutes les loix.

Il n'y a proprement qu'une vertu, c'eſt la juſtice ; & qu'un devoir, c'eſt de ſe rendre heureux. L'homme vertueux eſt celui qui a les notions les plus exactes de la juſtice & du bonheur, & qui y conforme le plus rigoureuſement ſa conduite. Il y a deux tribunaux, celui de la nature & celui des loix. L'un connoît des délits de l'homme contre ſes ſemblables ; l'autre des délits de l'homme contre lui-même. La loi châtie les crimes ; la nature châtie les vices. La loi montre le gibet à l'aſſaſſin ; la nature montre, ou l'hydropiſie ou la phthiſie à l'intempérant.

Beaucoup d'écrivains ont cherché les premiers principes de la morale dans les ſentimens d'amitié, de tendreſſe, de compaſſion, d'honneur, de bienfaiſance, parce qu'ils les trouvoient gravés dans le cœur humain. Mais n'y trouvoient-ils pas auſſi la haine, la jalouſie, la vengeance, l'orgueil, l'amour de la domination ? Pourquoi donc ont-ils plutôt fondé la morale ſur les premiers ſentimens que ſur les derniers ? C'eſt qu'ils ont compris que les uns tournoient au profit commun de la ſociété, & que les autres lui ſeroient funeſtes. Ces philoſophes ont ſenti la néceſſité de la morale, ils ont entrevu ce

qu'elle devoit être : mais ils n'en ont pas saisi le premier principe, le principe fondamental. En effet, les mêmes sentimens qu'ils adoptent pour fondement de la morale, parce qu'ils leur paroissent utiles au bien général, abandonnés à eux-mêmes, pourroient être très-nuisibles. Comment se déterminer à punir le coupable, si l'on n'écoutoit que la compassion ? Comment se défendre des partialités, si l'on ne prenoit conseil que de l'amitié ? Comment ne pas favoriser la paresse, si l'on ne consultoit que la bienfaisance ? Toutes ces vertus ont un terme, au-delà duquel elles dégénerent en vices ; & ce terme est marqué par les regles invariables de la justice par essence, ou, ce qui revient au même, par l'intérêt commun des hommes réunis en société, & par l'objet constant de cette réunion.

Est-ce pour lui-même qu'on érige en vertu le courage? Non, c'est à cause de l'utilité dont il est pour la société. La preuve en est qu'on le punit comme vice dans l'homme qui s'en sert pour troubler l'ordre public. Pourquoi la crapule est-elle un vice ? parce que chaque citoyen est tenu de concourir à l'utilité commune, & qu'il a besoin, pour remplir cette obligation du libre exercice de ses facultés. Pourquoi certaines actions sont-elles plus blâmables dans un magistrat ou un général que dans un particulier ? c'est qu'il en résulte

de plus grands inconvéniens pour la ſociété.

Les obligations de l'homme iſolé me ſont inconnues. Je n'en vois ni l'origine ni le terme. Puiſqu'il vit ſeul, il a droit de ne vivre que pour lui ſeul. Nul être n'eſt en droit d'exiger de lui des ſecours qu'il n'implore pas. C'eſt tout le contraire pour celui qui vit dans l'état ſocial. Il n'eſt rien par lui-même. C'eſt ce qui l'entoure qui le ſoutient. Ses poſſeſſions, ſes jouiſſances, ſes forces, & juſqu'à ſon exiſtence, il doit tout au corps politique auquel il appartient.

Les maux de la ſociété deviennent les maux du citoyen. Il court riſque d'être écraſé, quelque partie de l'édifice qui s'écroule. L'injuſtice qu'il commet, le menace d'une injuſtice ſemblable. S'il ſe livre au crime, d'autres pourront devenir criminels à ſon préjudice. Il doit donc tendre conſtamment au bien général, puiſque c'eſt de cette proſpérité que dépend la ſienne.

Qu'un ſeul s'occupe de ſes intérêts, ſans s'embarraſſer de l'intérêt public; qu'il s'exempte du devoir commun ſous prétexte que les actions d'un particulier ne peuvent pas avoir une influence marquée ſur l'ordre général, d'autres auront des volontés auſſi perſonnelles. Alors tous les membres de la république ſeront à leur tour bourreaux & victimes. Chacun nuira & recevra des dommages, chacun dépouillera & ſera dépouillé;

chacun frappera & ſera frappé. Ce ſera un Etat de guerre de tous contre tous. L'Etat ſera perdu, & les citoyens ſeront perdus avec l'Etat.

Les premiers hommes qui ſe réunirent ne ſaiſirent pas d'abord ſans doute l'enſemble de ces vérités. Pénétrés du ſentiment de leur force, c'eſt d'elle vraiſemblablement qu'ils voulurent tout obtenir. Des calamités répétées les avertirent avec le tems de la néceſſité des conventions. Les obligations réciproques s'accrurent à meſure que le beſoin s'en fit ſentir. Ainſi ce fut avec la ſociété que commença le devoir.

Le devoir peut donc être défini, l'obligation rigoureuſe de faire ce qui convient à la ſociété. Il renferme la pratique de toutes les vertus, puiſqu'il n'en eſt aucune qui ne ſoit utile au corps politique; il exclut tous les vices, puiſqu'il n'en eſt aucun qui ne lui ſoit nuiſible.

Ce ſeroit raiſonner pitoyablement que de ſe croire en droit de mépriſer avec quelques cœurs pervers, toutes les vertus, ſous prétexte qu'elles ne ſont que des inſtitutions de convenance. Malheureux, tu vivrois dans cette ſociété qui ne peut ſubſiſter ſans elles; tu jouirois des avantages qui en ſont le fruit, & tu te croirois diſpenſé de les pratiquer, même de les eſtimer. Eh! quel pourroit être leur objet, ſi elles étoient ſans relation avec

les hommes ? Eût-on accordé ce beau nom à des actes purement ſtériles ? C'eſt leur néceſſité qui en fait l'eſſence & le mérite.

Le maintien de l'ordre, encore une fois, conſtitue donc toute la morale. Ses principes ſont conſtans & uniformes : mais leur application varie quelquefois à raiſon du climat & de la ſituation locale ou politique des peuples. En général la polygamie eſt plus naturelle aux pays chauds qu'aux pays froids. Cependant les circonſtances du tems dérogeant à la loi du climat, peuvent ordonner la monogamie dans une isle d'Afrique, & permettre la polygamie au Kamtſchatka, ſi l'une eſt un moyen d'arrêter l'excès de la population à Madagaſcar, & l'autre d'en hâter les progrès ſur les côtes de la mer glaciale. Mais rien ne peut autoriſer l'adultere & la fornication dans ces deux zones, quand les conventions ont établi les loix du mariage ou de la propriété dans l'uſage des femmes.

Il en eſt de même pour les terres & pour les biens. Ce qui eſt larcin dans un état où la propriété ſe trouve juſtement répartie, devient uſufruit dans un état où les biens ſont en commun. Ainſi le vol & l'adultere n'étoient pas permis à Sparte ; mais le droit public y permettoit ce qu'on regarde ailleurs comme vol & comme adultere. Ce n'étoit pas la femme & le bien d'autrui qu'on pre-

noit alors : mais la femme & le bien de tous, quand les loix accordoient pour récompenſe à l'adreſſe ce qu'elle pouvoit ſe procurer.

Par-tout on connoît le juſte & l'injuſte : mais on n'a pas attaché univerſellement ces idées aux mêmes actions. Dans les pays chauds où le climat ne demande point de vêtemens, les nudités n'offenſent point la pudeur : mais l'abus, quel qu'il ſoit, du commerce des ſexes, les attentats précoces ſur la virginité ſont des crimes qui doivent révolter. Dans l'Inde où tout fait une vertu de l'acte même de la génération, c'eſt une cruauté d'égorger la vache qui nourrit l'homme de ſon lait, de détruire les animaux dont la vie n'eſt point nuiſible ni la mort utile à l'eſpece humaine. L'Iroquois ou le Huron qui tuent leur pere d'un coup de maſſue, plutôt que de l'expoſer à mourir de faim, ou ſur le bûcher de l'ennemi, croient faire un acte de pitié filiale, en obéiſſant aux dernieres volontés de ce pere qui leur demande la mort comme une grace. Les moyens les plus oppoſés en apparence tendent tous également au même but, au maintien, à la proſpérité du corps politique.

Voilà cette morale univerſelle qui tenant à la nature de l'homme, tient à la nature des ſociétés : cette morale qui peut bien varier dans ſes applications, mais jamais dans

ſon eſſence : cette morale enfin à laquelle toutes les loix doivent ſe rapporter, ſe ſubordonner. D'après cette regle commune de toutes nos actions publiques & privées, voyons s'il y a jamais eu, s'il peut y avoir de bonnes mœurs en Europe.

Nous vivons ſous trois codes, le code naturel, le code civil, le code religieux. Il eſt évident que tant que ces trois ſortes de législations ſeront contradictoires entr'elles, il eſt impoſſible qu'on ſoit vertueux. Il faudra tantôt fouler aux pieds la nature, pour obéir aux inſtitutions ſociales, & les inſtitutions ſociales, pour ſe conformer aux préceptes de la religion. Qu'en arrivera-t-il ? C'eſt qu'alternativement infracteurs de ces différentes autorités, nous n'en reſpecterons aucune ; & que nous ne ſerons ni hommes, ni citoyens, ni pieux.

Les bonnes mœurs exigeroient donc une réforme préliminaire qui réduisît les codes à l'identité. La religion ne devroit nous défendre ou nous preſcrire que ce qui nous ſeroit preſcrit ou défendu par la loi civile, & les loix civiles & religieuſes ſe modeler ſur la loi naturelle qui a été, qui eſt, & qui ſera toujours la plus forte. D'où l'on voit que le vrai législateur eſt encore à naître ; que ce ne fut ni Moïſe, ni Solon, ni Numa, ni Mahomet, ni même Confucius ; que ce n'eſt pas ſeulement dans Athenes, mais par

toute la terre qu'on a preſcrit aux hommes, non la meilleure légiſlation qu'on pouvoit leur donner, mais la meilleure qu'ils pouvoient recevoir ; & qu'à ne conſidérer que la morale, ils ſeroient peut-être moins éloignés du bien, s'ils étoient reſtés ſous l'état ſimple & innocent de certains ſauvages : car rien n'eſt ſi difficile que de déraciner des préjugés invétérés & ſanctifiés. Pour celui qui projette un grand édifice, il vaut mieux une aire unie, qu'une aire couverte de mauvais matériaux entaſſés ſans méthode & ſans plan, & malheureuſement liés par les ciemens les plus durables, ceux du tems, de l'uſage & de l'autorité ſouveraine & des prêtres. Alors le ſage ne travaille qu'avec timidité, court plus de riſque, & perd plus de tems à démolir qu'à conſtruire.

Depuis l'invaſion des barbares dans cette partie du monde, preſque tous les gouvernemens n'ont eu pour baſe que l'intérêt d'un ſeul homme ou d'un ſeul corps, au préjudice de la ſociété générale. Fondés ſur la conquête, ouvrage de la force, ils n'ont varié que dans la maniere d'aſſervir les peuples. D'abord la guerre en fit des victimes, vouées au glaive de leurs ennemis ou de leurs maîtres. Que de ſiecles s'écoulerent dans le ſang & le carnage des nations, c'eſt-à-dire dans la diſtribution des empires, avant que les conditions de la paix euſſent diviniſé cet état de

guerre inteſtine, qu'on appella ſociété ou gouvernement!

Quand le gouvernement féodal eut à jamais exclu ceux qui labouroient la terre du droit de la poſſéder; quand, par une colluſion ſacrilege entre l'autel & le trône, on eut aſſocié Dieu à l'épée, que faiſoit la morale de l'évangile, qu'enhardir la tyrannie par l'obéiſſance paſſive; que cimenter l'eſclavage par le mépris des ſciences; qu'ajouter enfin à la crainte des grands, la crainte des démons? Et qu'étoient les mœurs avec de telles loix? Ce qu'elles ſont de nos jours en Pologne, où le peuple, ſans terres & ſans armes, ſe laiſſe hacher par les Ruſſes, enrôler par les Pruſſiens; & n'ayant ni vigueur, ni ſentiment, croit qu'il ſuffit d'être chrétien, & reſte neutre entre ſes voiſins & ſes Palatins.

A un ſemblable état d'anarchie, où les mœurs ne prirent ni caractere, ni ſtabilité, ſuccéda l'épidémie des guerres ſaintes où les nations ſe pervertirent & ſe dégraderent, en ſe communiquant la contagion des vices avec celle du fanatiſme. On changea de mœurs, pour avoir changé de climat. Toutes les paſſions s'allumerent & s'exalterent entre les tombeaux de Jeſus & de Mahomet. On rapporta de la Paleſtine un germe de luxe & de faſte; un goût ardent pour les épiceries de l'Orient, un eſprit romaneſque

qui poliça la nobleſſe, ſans rendre le peuple plus heureux, ni dès-lors plus vertueux: car s'il n'y a point de bonheur ſans vertu, jamais auſſi la vertu ne ſe ſoutiendra ſans un fonds de bonheur.

Environ deux ſiecles après la dépopulation de l'Europe en Aſie, arriva ſa tranſmigration en Amérique. Cette révolution ſubſtitua le cahos au néant, & mêla parmi nous les vices & les productions de tous les climats. La morale ne ſe perfectionna pas davantage, parce qu'on égorgea par avarice, au lieu de maſſacrer par religion. Les nations qui avoient le plus acquis dans le Nouveau-Monde, ſemblerent recueillir en même tems toute la ſtupidité, la férocité, l'ignorance de l'ancien. Elles devinrent l'égout des vices & des maladies, pauvres & ſales dans l'or, débauchées avec des temples & des prêtres, fainéantes & ſuperſtitieuſes avec toutes les ſources du commerce & les facilités de s'éclairer. Mais auſſi l'amour des richeſſes corrompit toutes les autres nations.

Que ce ſoient la guerre ou le commerce qui introduiſent de grandes richeſſes dans un état, elles ſont l'objet de l'ambition publique. Ce ſont d'abord les hommes les plus puiſſans qui s'en emparent. Alors, comme les richeſſes ſe trouvent dans les mains qui tiennent le timon des affaires, elles ſe confondent dans l'eſprit du peuple avec les hon-

neurs ; & le citoyen vertueux qui n'aſpiroit aux emplois que pour l'amour de la gloire, aſpire, ſans le ſavoir, à l'honneur pour le lucre. On ne conquiert pas, on n'acquiert pas des terres & des tréſors, ſans vouloir en jouir ; & l'on ne jouit des richeſſes que par la volupté ou l'oſtentation du luxe. Par ce double uſage, elles corrompent & le citoyen qui les poſſede, & le peuple qu'elles faſcinent. Dès qu'on ne travaille que par l'attrait du gain, & non par l'amour du devoir, on préfere les conditions les plus lucratives aux plus honorables. C'eſt alors qu'on voit l'honneur de profeſſion ſe détourner, s'obſcurcir & ſe perdre dans les routes de l'opulence.

A l'avantage de la fauſſe conſidération où parviennent les richeſſes, ſe joignent les commodités naturelles de l'opulence, nouvelle ſource de corruption. L'homme en place veut attirer chez lui. Ce n'eſt pas aſſez des honneurs qu'il reçoit en public ; il lui faut des admirateurs, ou de ſon eſprit, ou de ſon luxe, ou de ſa table. Si les richeſſes corrompent en conduiſant aux honneurs, combien plus encore en répandant le goût des plaiſirs ? La miſere vend la chaſteté ; la pareſſe vend la liberté ; le prince vend la magiſtrature, & les magiſtrats vendent la juſtice ; la cour vend les places, & les hommes en place vendent le peuple au prince,

qui le revend à ſes voiſins par des traités de guerre ou de ſubſide, de paix ou d'échange. Mais dans ce trafic ſordide qu'introduit l'amour des richeſſes, l'altération la plus ſenſible eſt celle qui ſe fait dans les mœurs des femmes.

Il n'y a point de vice qui naiſſe d'autant de vices & qui en produiſe un plus grand nombre que l'incontinence d'un ſexe dont la pudeur & la modeſtie ſont le véritable apanage & la plus belle parure. Je n'entends point par incontinence la promiſcuité des femmes; le ſage Caton la conſeille dans ſa république: ni leur pluralité; le préſent des contrées ardentes & voluptueuſes de l'Orient: ni la liberté; ſoit indéfinie, ſoit limitée, que l'uſage lui accorde en certains pays de ſe prêter au deſir de pluſieurs hommes. C'eſt chez quelques peuples un des devoirs de l'hoſpitalité; chez d'autres un moyen de perfectionner l'eſpece humaine; ailleurs une offrande faite aux dieux, un acte de piété conſacrée par la religion. J'appelle incontinence tout commerce entre les deux ſexes interdit par les loix de l'Etat.

Pourquoi ce délit, ſi pardonnable en lui-même; cette action ſi indifférente par ſa nature, ſi peu libre par ſon attrait, a-t-elle une influence ſi pernicieuſe ſur la moralité des femmes? C'eſt, je crois, la ſuite de l'importance que nous y avons attachée.

Quel ſera le frein d'une femme déshonorée à ſes yeux & aux yeux de ſes concitoyens ? Quel appui les autres vertus trouveront-elles au fond de ſon ame, lorſque rien ne peut plus aggraver ſa honte ? Le mépris de l'opinion publique, un des plus grands efforts de la ſageſſe, ſe ſépare rarement dans un être foible & timide du mépris de ſoi-même. On n'a point cet héroïſme avec la conſcience du vice. Celle qui ne ſe reſpecte plus ceſſe bientôt d'être ſenſible au blâme & à la louange ; & ſans l'effroi de ces deux reſpectables fantômes, j'ignore quelle ſera la regle de ſa conduite. Il n'y a plus que la fureur du plaiſir qui puiſſe la dédommager du ſacrifice qu'elle a fait. Elle le ſent ; elle ſe le dit ; & affranchie de la contrainte de la conſidération publique, elle s'y livre ſans réſerve.

La femme ſe détermine beaucoup plus difficilement que l'homme : mais lorſqu'elle a pris ſon parti, elle eſt bien plus déterminée. Elle ne rougit plus, lorſqu'une fois elle a ceſſé de rougir. Que ne foulera-t-elle pas aux pieds, lorſqu'elle aura triomphé de ſa vertu ? Que penſera-t-elle de cette dignité, de cette décence, de cette délicateſſe de ſentimens, qui, dans ſes jours de candeur, dictoit ſes propos, compoſoit ſon maintien, ordonnoit de ſa parure ? Ce ne ſeront plus que de l'enfantillage, de la puſillanimité,

le petit manege d'une fauſſe innocente, qui a des parens à contenter & un époux à ſéduire : mais d'autres tems, d'autres mœurs.

Quelle que ſoit ſa perverſité, ce n'eſt point aux grands attentats qu'elle ſe portera. Sa foibleſſe ne lui laiſſe pas le courage de l'atrocité : mais l'habituelle hypocriſie de ſon rôle, ſi elle n'a pas tout-à-fait levé le maſque, jettera une teinte de fauſſeté ſur ſon caractere. Ce que l'homme oſe par la force, elle le tentera & l'obtiendra par la ruſe. La femme corrompue propage la corruption. Elle la propage par le mauvais exemple ; par des conſeils inſidieux ; quelquefois par le ridicule. Elle a débuté par la coquetterie qui s'adreſſoit à tous les hommes ; elle a continué par la galanterie ſi volage dans ſes goûts, qu'il eſt plus facile de trouver une femme qui n'ait point eu de paſſions, que d'en trouver une qui n'ait été paſſionnée qu'une fois ; & elle finit par compter autant d'amans que de connoiſſances, qu'elle rappelle, qu'elle éloigne, qu'elle rappelle encore, ſelon le beſoin qu'elle en a, & la nature des intrigues de toute eſpece dans leſquelles elle ſe précipite. C'eſt-là ce qu'elle entend par avoir ſu jouir de ſes belles années & profiter de ſes charmes. C'eſt une d'entr'elles, qui s'étoit rendue profonde dans cet art, qui diſoit en mourant, qu'elle ne regrettoit que les peines qu'elle s'étoit

données pour tromper les hommes, & que les plus honnêtes étoient les meilleures dupes.

Sous l'empire de ces mœurs, l'amour conjugal eſt dédaigné; & ce dédain affoiblit le ſentiment de la tendreſſe maternelle, s'il ne l'éteint pas. Les devoirs les plus ſacrés & les plus doux deviennent importuns; & lorſqu'on les a négligés ou rompus, la nature ne les renoue plus. La femme, qui ſe laiſſe approcher d'un autre que de ſon mari, n'aime plus ſa famille, & n'en eſt plus reſpectée. Les nœuds du ſang ſe relâchent. Les naiſſances ſont incertaines; & le fils ne reconnoît plus ſon pere, ni le pere ſon fils.

Oui, je le ſoutiens, les liaiſons de la galanterie conſomment la dépravation des mœurs & la caractériſent plus fortement que la proſtitution publique. La religion eſt perdue, lorſque le prêtre mene une vie ſcandaleuſe; pareillement la vertu n'a plus d'aſyle, lorſque le ſanctuaire du mariage eſt profané. La pudeur eſt ſous la ſauve-garde du ſexe timide. Qui eſt-ce qui rougira, où la femme ne rougit plus? Ce n'eſt pas la proſtitution qui multiplie les adulteres; c'eſt la galanterie qui étend la proſtitution. Les moraliſtes anciens, qui plaignoient les malheureuſes victimes du libertinage, prononçoient ſans ménagement contre les épouſes infidelles; & ce n'étoit pas ſans raiſon. Si l'on

parvient à rejetter toute la honte du vice ſur la claſſe des femmes communes ; les autres ne tarderont pas à s'honorer d'un commerce reſtreint, bien qu'il ſoit d'autant plus criminel qu'il eſt plus volontaire & plus illicite. On ne diſtinguera plus la femme honnête & vertueuſe de la femme tendre ; l'on établira une diſtinction frivole entre la femme galante & la courtiſanne ; entre le vice gratuit, & le vice réduit par la miſere à exiger un ſalaire ; & ces ſubtilités décéleront une dépravation ſyſtématique. O tems heureux & groſſiers de nos peres, où il n'y avoit que des femmes honnêtes ou malhonnêtes ; où toutes celles qui n'étoient pas honnêtes étoient malhonnêtes, & où le vice conſtant ne s'excuſoit pas par ſa durée !

Mais enfin quelle eſt la ſource de ces paſſions délicates, formées par l'eſprit, le ſentiment, la ſympathie des caracteres ? La maniere dont elles ſe terminent toujours, marque bien que ces belles expreſſions ne ſont employées que pour abréger le combat & juſtifier la défaite. Egalement à l'uſage des femmes réſervées & des femmes diſſolues, elles ſont devenues preſque ridicules.

Quel eſt le réſultat de cette galanterie nationale ? Un libertinage précoce, qui ruine la ſanté des jeunes gens avant la maturité de l'âge, & fane la beauté des femmes à la fleur de leurs années ; une race d'hommes

ſans inſtruction, ſans force & ſans courage, incapables de ſervir la patrie ; des magiſtrats, ſans dignité & ſans principes ; la préférence de l'eſprit au bon ſens, de l'agrément au devoir, de la politeſſe au ſentiment de l'humanité, de l'art de plaire aux talens, à la vertu ; des hommes perſonnels, ſubſtitués à des hommes officieux ; des offres ſans réalité ; des connoiſſances ſans nombre & point d'amis ; des maîtreſſes & point d'épouſes ; des amans & plus d'époux ; des ſéparations ; des divorces ; des enfans ſans éducation ; des fortunes dérangées ; des meres jalouſes & des femmes vaporeuſes ; les maladies des nerfs ; des vieilleſſes chagrines & des morts prématurées.

Les femmes galantes échappent difficilement au péril du tems critique. Le dépit d'un abandon qui les menace acheve de vicier le ſang & les humeurs, dans un moment où le calme qui naît de la conſcience d'une vie honnête ſeroit ſalutaire. Il eſt affreux de chercher inutilement en ſoi les conſolations de la vertu, lorſque les maux de la nature viennent nous aſſaillir.

Ne parlez donc plus de morale chez les nations modernes ; & ſi vous voulez trouver la cauſe de cette dégradation, cherchez-la dans ſon vrai principe.

L'or ne devient point l'idole d'un peuple, & la vertu ne tombe point dans l'aviliſſe-

ment, ſi la mauvaiſe conſtitution du gouvernement ne provoque cette corruption. Malheureuſement, il la provoquera toujours, s'il eſt organiſé de maniere que l'intérêt momentané d'un ſeul ou d'un petit nombre, puiſſe impunément prévaloir ſur l'intérêt commun & invariable de tous; il la provoquera toujours, ſi les dépoſitaires de l'autorité peuvent en faire un uſage arbitraire, ſe placer au deſſus de toutes les regles de la juſtice, faire ſervir leur puiſſance à la ſpoliation, & la ſpoliation à prolonger les abus de leur puiſſance. Les bonnes loix ſe maintiennent par les bonnes mœurs: mais les bonnes mœurs s'établiſſent par les bonnes loix. Les hommes ſont ce que le gouvernement les fait. Pour les modifier, il eſt toujours armé d'une force irréſiſtible, celle de l'opinion publique; & le gouvernement deviendra toujours corrupteur, quand, par ſa nature, il ſera corrompu. Voilà le mot. Les nations de l'Europe auront de bonnes mœurs, lorſqu'elles auront de bons gouvernemens. Finiſſons. Mais auparavant jettons un coup-d'œil rapide ſur le bien & ſur le mal qu'a produit la découverte des deux Indes.

XV. Réflexions ſur le bien & le mal que la découverte du Nouveau-Monde a fait à l'Europe.

Ce grand événement a perfectionné la

conſtruction des vaiſſeaux, la navigation, la géographie, l'aſtronomie, la médecine, l'hiſtoire naturelle, quelques autres connoiſſances; & ces avantages n'ont été accompagnés d'aucun inconvénient connu.

Il a procuré à quelques empires de vaſtes domaines, qui ont donné aux états fondateurs, de l'éclat, de la puiſſance & des richeſſes. Mais que n'en a-t-il pas coûté pour mettre en valeur, pour gouverner ou pour défendre ces poſſeſſions lointaines? Lorſque ces colonies ſeront arrivées au degré de culture, de lumiere & de population qui leur convient, ne ſe détacheront-elles pas d'une patrie qui avoit fondé ſa ſplendeur ſur leur proſpérité? Quelle ſera l'époque de cette révolution? On l'ignore: mais il faut qu'elle ſe faſſe.

L'Europe doit au Nouveau-Monde quelques commodités, quelques voluptés. Mais avant d'avoir obtenu ces jouiſſances, étions-nous moins ſains, moins robuſtes, moins intelligens, moins heureux? Ces frivoles avantages, ſi cruellement obtenus, ſi inégalement partagés, ſi opiniâtrément diſputés, valent-ils une goutte du ſang qu'on a verſé & qu'on verſera? Sont-ils à comparer à la vie d'un ſeul homme? Combien n'en a-t-on pas ſacrifié, n'en ſacrifie-t-on pas, n'en ſacrifiera-t-on pas dans la ſuite, pour fournir à des beſoins chimériques, dont ni l'autori-

té, ni la raiſon, ne nous délivreront jamais?

Les voyages ſur toutes les mers ont affoibli la morgue nationale; inſpiré la tolérance civile & religieuſe; ramené le lien de la confraternité originelle; inſpiré les vrais principes d'une morale univerſelle fondée ſur l'identité des beſoins, des peines, des plaiſirs, de tous les rapports communs aux hommes ſous toutes les latitudes; amené la pratique de la bienfaiſance avec tout individu qui la réclame, quelles que ſoient ſes mœurs, ſa contrée, ſes loix & ſa religion. Mais en même-tems les eſprits ont été tournés vers les ſpéculations lucratives. Le ſentiment de la gloire s'eſt affoibli. On a préféré la richeſſe à la célébrité; & tout ce qui tendoit à l'élévation a penché viſiblement vers ſa décadence.

Le Nouveau-Monde a multiplié parmi nous les métaux. Un deſir vif de les obtenir a occaſionné un grand mouvement ſur le globe: mais le mouvement n'eſt pas le bonheur. De qui l'or & l'argent ont-ils amélioré le ſort? Les nations qui les arrachent des entrailles de la terre, ne croupiſſent-elles pas dans l'ignorance, la ſuperſtition, la pareſſe, l'orgueil: ces vices les plus difficiles à déraciner, lorſqu'ils ont jetté de profondes racines? N'ont-elles pas perdu leur agriculture & leurs atteliers? Leur exiſtence n'eſt-elle pas précaire? Si le peuple induſtrieux

& propriétaire d'un ſol fertile, s'aviſoit un jour de dire à l'autre peuple : Il y a trop long-tems que je fais un mauvais trafic avec vous, & je ne veux plus donner la choſe pour le ſigne : cette loi ſomptuaire ne ſeroit-elle pas une ſentence de mort contre la région qui n'a que des richeſſes de convention ; à moins que, dans ſon déſeſpoir, celle-ci ne fermât ſes mines pour ouvrir des ſillons ?

Les autres puiſſances de l'Europe pourroient bien n'avoir pas retiré plus d'avantage des tréſors de l'Amérique. Si la répartition en a été égale ou proportionnée entre elles, aucune n'a diminué d'aiſance, aucune n'a augmenté de force. Les rapports qui exiſtoient dans les tems anciens, exiſtent encore. Suppoſons que quelque nation ſoit parvenue à acquérir une plus grande quantité de ces métaux que les nations rivales : ou elle les enfouira, ou elle les jettera dans la circulation. Dans le premier cas, ce n'eſt que la propriété ſtérile d'une maſſe d'or ſuperflue. Le ſecond ne lui donnera qu'une ſupériorité momentanée, parce qu'avec le tems, & bientôt, toutes les choſes vénales auront un prix proportionné à l'abondance des ſignes qui les repréſentent.

Voilà donc les maux attachés même aux avantages que nous devons à la découverte

des deux Indes. Mais de combien de calamités qui ſont ſans compenſation, la conquête de ces régions n'a-t-elle pas été ſuivie ?

En les dépeuplant pour une longue ſuite de ſiecles, les dévaſtateurs n'ont-ils rien perdu eux-mêmes ? Si tout le ſang qui a coulé dans ces contrées ſe fût rendu dans un réſervoir commun, ſi les cadavres euſſent été entaſſés dans la même plaine ; le ſang, les cadavres des Européens n'y auroient-ils pas occupé un grand eſpace ? Le vuide que ces émigrans avoient laiſſé a-t-il pu être promptement rempli ſur leur terre natale, infectée d'un poiſon honteux & cruel du Nouveau-Monde, qui attaque juſqu'aux germes de la reproduction ?

Depuis les audacieuſes tentatives de Colomb & de Gama, il s'eſt établi dans nos contrées un fanatiſme juſqu'alors inconnu : c'eſt celui des découvertes. On a parcouru & l'on continue à parcourir tous les climats vers l'un & vers l'autre pôle, pour y trouver quelques continens à envahir, quelques isles à ravager, quelques peuples à dépouiller, à ſubjuguer, à maſſacrer. Celui qui éteindroit cette fureur ne mériteroit-il pas d'être compté parmi les bienfaiteurs du genre-humain ?

La vie ſédentaire eſt la ſeule favorable à la population ; celui qui voyage ne laiſſe point de poſtérité. La milice de terre avoit créé une multitude de célibataires. La milice de mer l'a preſque doublée : avec cette différence que les derniers ſont exterminés par les maladies des vaiſſeaux, par les naufrages, par la fatigue, par les mauvaiſes nourritures, & par les changemens de climat. Un ſoldat peut rentrer dans quelques-unes des profeſſions utiles à la ſociété. Un matelot eſt matelot pour toujours. Hors de ſervice, il n'en revient à ſon pays que le beſoin d'un hôpital de plus.

Les expéditions de long cours ont enfanté une nouvelle eſpece de ſauvages nomades. Je veux parler de ces hommes qui parcourent tant de contrées qu'ils finiſſent par n'appartenir à aucune ; qui prennent des femmes où ils en trouvent, & ne les prennent que pour un beſoin animal : de ces amphibies qui vivent à la ſurface des eaux ; qui ne deſcendent à terre que pour un moment ; pour qui toute plage habitable eſt égale ; qui n'ont vraiment ni peres, ni meres, ni enfans, ni freres, ni parens, ni amis, ni concitoyens ; en qui les liens les plus doux & les plus ſacrés ſont éteints ; qui quittent leur pays ſans regret ; qui n'y rentrent qu'avec l'impa-

tience d'en ſortir; & à qui l'habitude d'un élément terrible donne un caractere féroce. Leur probité n'eſt pas à l'épreuve du paſſage de la ligne; & ils acquierent des richeſſes en échange de leur vertu & de leur ſanté.

Cette ſoif inſatiable de l'or a donné naiſſance au plus infâme, au plus atroce de tous les commerces, celui des eſclaves. On parle des crimes contre nature, & l'on ne cite pas celui-là comme le plus exécrable. La plupart des nations de l'Europe s'en ſont ſouillées; & un vil intérêt a étouffé dans leur cœur tous les ſentimens qu'on doit à ſon ſemblable. Mais, ſans ces bras, des contrées dont l'acquiſition a coûté ſi cher, reſteroient incultes. Eh! laiſſez-les en friche, s'il faut que, pour les mettre en valeur, l'homme ſoit réduit à la condition de la brute, & dans celui qui achete, & dans celui qui vend, & dans celui qui eſt vendu.

Comptera-t-on pour rien la complication que les établiſſemens dans les deux Indes ont mis dans la machine du gouvernement? Avant cette époque, les mains propres à tenir les rênes des empires étoient infiniment rares. Une adminiſtration plus embarraſſée a exigé un génie plus vaſte & des connoiſſances plus profondes. Les ſoins

de ſouveraineté partagés entre les citoyens placés au pied du trône & les ſujets fixés ſous l'équateur ou près du pôle, ont été inſuffiſans pour les uns & pour les autres. Tout eſt tombé dans la confuſion. Les divers états ont langui ſous le joug de l'oppreſſion; & des guerres interminables ou ſans ceſſe renouvellées ont fatigué & enſanglanté le globe.

Arrêtons-nous ici, & plaçons-nous au tems où l'Amérique & l'Inde étoient inconnues. Je m'adreſſe au plus cruel des Européens, & je lui dis. Il exiſte des régions qui te fourniront de riches métaux, des vêtemens agréables, des mets délicieux. Mais lis cette hiſtoire, & vois à quel prix la découverte t'en eſt promiſe. Veux-tu, ne veux-tu pas qu'elle ſe faſſe? Croit-on qu'il y eût un être aſſez infernal pour répondre: JE LE VEUX. Eh bien! il n'y aura pas dans l'avenir un ſeul inſtant où ma queſtion n'ait la même force.

Peuples, je vous ai entretenus de vos plus grands intérêts. J'ai mis ſous vos yeux les bienfaits de la nature & les fruits de l'induſtrie. Trop ſouvent malheureux les uns par les autres, vous avez dû ſentir que l'avarice jalouſe & l'ambitieux orgueil repouſſent loin de votre commune patrie le bonheur qui ſe préſente à vous entre

la paix & le commerce. Je l'ai appellé ce bonheur que l'on éloigne. La voix de mon cœur s'eſt élevée en faveur de tous les hommes, ſans diſtinction de ſecte ni de contrée. Ils ont été tous égaux à mes yeux, par le rapport des mêmes beſoins & des mêmes miſeres, comme ils le ſont aux yeux de l'Etre ſuprême par le rapport de leur foibleſſe à ſa puiſſance.

Je n'ai pas ignoré qu'aſſujettis à des maîtres, votre ſort doit être ſur-tout leur ouvrage, & qu'en vous parlant de vos maux, c'étoit leur reprocher leurs erreurs ou leurs crimes. Cette réflexion n'a pas abattu mon courage. Je n'ai pas cru que le ſaint reſpect que l'on doit à l'humanité pût jamais ne pas s'accorder avec le reſpect dû à ſes protecteurs naturels. Je me ſuis tranſporté en idée dans le conſeil des puiſſances. J'ai parlé ſans déguiſement & ſans crainte, & je n'ai pas à me reprocher d'avoir trahi la grande cauſe que j'oſois plaider. J'ai dit aux ſouverains quels étoient leurs devoirs & vos droits. Je leur ai retracé les funeſtes effets du pouvoir inhumain qui opprime, ou du pouvoir indolent & foible qui laiſſe opprimer. Je les ai environnés des tableaux de vos malheurs, & leur cœur a dû treſſaillir. Je les ai avertis que s'ils en détournoient les

yeux, ces fidelles & effrayantes peintures ſeroient gravées ſur le marbre de leur tombe, & accuſeroient leur cendre que la poſtérité fouleroit aux pieds.

Mais le talent n'eſt pas toujours égal au zele. Il m'eût fallu ſans doute beaucoup plus de cette pénétration qui apperçoit les moyens, & de cette éloquence qui perſuade les vérités. Quelquefois, peut-être, mon ame a élevé mon génie. Mais je me ſuis ſenti le plus ſouvent accablé de mon ſujet & de ma foibleſſe.

Puiſſent des écrivains plus favoriſés de la nature achever par leurs chefs-d'œuvre ce que mes eſſais ont commencé! Puiſſe, ſous les auſpices de la philoſophie, s'étendre un jour d'un bout du monde à l'autre cette chaîne d'union & de bienfaiſance qui doit rapprocher toutes les nations policées! Puiſſent-elles ne plus porter aux nations ſauvages l'exemple des vices & de l'oppreſſion! Je ne me flatte pas qu'à l'époque de cette heureuſe révolution mon nom vive encore. Ce foible ouvrage qui n'aura que le mérite d'en avoir produit de meilleurs, ſera ſans doute oublié. Mais au-moins je pourrai me dire que j'ai contribué, autant qu'il a été en moi, au bonheur de mes ſemblables, & préparé peut-être de loin l'amélioration de leur

ſort. Cette douce penſée me tiendra lieu de gloire. Elle ſera le charme de ma vieilleſſe, & la conſolation de mes derniers inſtans.

Fin du dix-neuvieme & dernier Livre.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES MATIERES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

ABBÉ DE ST. PIERRE (l'), Auteur d'un projet de paix perpétuelle, pourquoi ce beau rêve ne se réaliseroit-il pas? 54. Avantages immenses qu'apporteroit à tout l'univers l'exécution d'un tel projet 271.

Académies, l'Italie en fonda la premiere une de physique. La France & l'Angleterre en fonderent deux où les savans de l'Europe vont puiser & verser la lumiere 356. Connoissances qu'elles ont tiré des ténebres. 357.

Acte de navigation (l'), a été le fondement de la puissance maritime des Anglois 178. Fruits qu'ils en ont retirés 179. Et disposition où ils sont de le soutenir 179, *& suiv.*

Administration (l'), est devenue beaucoup plus compliquée & embarrassée depuis les établissemens dans les deux Indes 388, *& suiv.*

Agriculture (l'), est la premiere source du commerce, qui y revient par la circulation 225. Elle est la premiere & la véritable richesse d'un Etat *ibid.* A mesure qu'elle s'étendit les hommes se multiplierent avec les subsistances 226. Calamités qui suivirent son abandon *ibid.* Le mépris des Romains, maîtres du monde, pour l'agriculture, ayant été adopté par les barbares qui détruisirent leur empire, elle fut abandonnée aux serfs 227. Elle a dû prendre faveur chez les nations les plus

commerçantes 228. Réponſe d'un monarque qui en fait l'éloge 229. Celle du laboureur n'eſt pas encore favoriſée en France 230, *& ſuiv.* Elle trouvera d'autant plus de bras que la récompenſe de ſes peines ſera plus ſure 231. Le goût du ſiecle a entraîné les Allemands à s'en occuper avec attention 232. Elle n'a pas fait les mêmes progrès que les autres arts 235. Objets ſur leſquels on eſt encore dans l'ignorance à cet égard 235. 236. Elle fait la force intérieure des Etats & y attire les richeſſes du dehors 237. Un gouvernement ſage ne ſauroit, ſans ſe couper les veines, lui refuſer ſes premieres attentions 241. Inconvéniens de la régler, ainſi que la circulation de ſes produits, par des régles particulieres 242. Elle donne naiſſance aux arts 243. Ce qu'elle deviendra ſi le prince a ſeul le droit des tributs 290. Elle ſouffre de la préférence qu'on donne aux ſignes ſur les choſes 325.

Allemagne (l'), eſt le pays dont la conſtitution a le moins changé 50. Les princes ne peuvent pas y être auſſi tyrans que dans les monarchies 51. Révolutions qui y ont affoibli le pouvoir ſouverain 52, *& ſuiv.* Maximilien y ſoumit les grands aux loix 53. L'Europe lui doit les progrès de la légiſlation dans tous les Etats 54. Les écrits ſur ſon droit public ſont ſans nombre 55. Sa conſtitution dégénere inſenſiblement en eſclavage 56. Pourquoi a-t-il fallu bien du tems pour y établir le commerce 195, *& ſuiv.* Cultures & manufactures qui en ont été la ſuite 196. Elle a été conduite par le goût du ſiecle à s'occuper de l'agriculture & des grands objets qu'elle embraſſe 232. Avantages qu'elle en a retirés ainſi que toute l'Europe 233. Elle a conſervé la ſupériorité dans l'art de fondre, tremper & travailler le fer & le cuivre 246. Raiſons pour leſquelles elle ne peut pas établir un crédit public, auſſi ſûr aux prêteurs que l'Angleterre, la France & la Hollande 319, *& ſuiv.*

Allemands (les), ſont plus guerriers que belliqueux; pourquoi 51. Raiſons de ce qu'il y en a peu qui connoiſſent la conſtitution de leur patrie 55. Ils furent les premiers à réuſſir dans la nouvelle diſcipline militaire; pourquoi 190.

Amérique (l'), ou le Nouveau-Monde; l'Europe doit ſa découverte à la bouſſole 169. Elle fut découverte deux ſiecles après les Croiſades; influence de cette décou-

verte ſur la morale en Europe 374. Les avantages, qu'en a retiré l'Europe, valent-ils le ſang qu'elle lui a couté? 383 *& ſuiv.* Il y a multiplié les métaux précieux 384. Calamités dont la conquête en a été ſuivie 385. Hypothèſe de l'Auteur avant ſa découverte 389.

Amour conjugal, ſous quelle eſpece de mœurs il eſt dédaigné 379.

Anarchie; époque où l'égliſe & l'Empire s'y trouverent 109.

Anaxagore, Anaximandre, Anaximène & Thalès, philoſophes Grecs, jetterent les germes de la phyſique dans leurs théories ſur les élémens de la matiere 349.

Angleterre (l'), royaume au midi de la plus grande des isles Britanniques, eſt ſubjuguée par Guillaume le conquérant, qui y forme un gouvernement 56. Révolutions qui y détruiſirent le deſpotiſme 56. 57. Autres révolutions qui ſuccéderent 57 *& ſuiv.* Deſpotiſme ſous lequel elle a gémi pendant plus d'un ſiecle 58. Epoque à laquelle la liberté y enflamma tous les eſprits 59. Révolutions qui en réſultent *ibid. & ſuiv.*

Angleterre ou *isles Britanniques*; la marche intérieure & extérieure du gouvernement y eſt à découvert 68. Grand abus qui y a lieu à l'égard des repréſentans des Communes 69 *& ſuiv.* Influence de ſon adminiſtration ſur le ſort des autres nations 71. Circonſtances qui la conduiroient à l'aſſerviſſement 72. Elle étoit ſoumiſe au pape, même pour le temporel, avant le ſchiſme d'Henri VIII, 112. Elle s'eſt emparée d'une eſpece de monarchie univerſelle ſur la mer 137. Elle prit, après ſes victoires ſur Louis XIV, une ſupériorité qui l'a portée au comble de la proſpérité 175. Elle fut la premiere à s'appercevoir qu'elle n'avoit pas beſoin de l'entremiſe des Hollandois pour négocier 192. Et à ſentir les avantages de l'agriculture 228. A tiré ſes manufactures de Flandres 245. A donné la premiere le mauvais exemple d'un crédit public; comment 319. Son crédit eſt fondé ſur ce qu'elle eſt aſſez à l'abri de l'invaſion 320. Elle a fondé une académie, pour les ſciences & les arts, bien précieuſe à tous les ſavans de l'Europe 356.

Anglois; époque à laquelle la liberté enflamma leurs eſprits 59. Avantages de leur conſtitution 60. Leur conduite en 1688 à l'égard d'un roi ambitieux 66. Ils regardent leur marine comme le rempart de leur ſureté

& la ſource de leurs richeſſes 178. Ce furent les attentats du deſpotiſme qui enfanterent la liberté chez eux 192.

Arabes (les), ſauverent des ruines de l'ancienne Grece les ouvrages d'Ariſtote 351.

Architecture (l'); Auſſi-tôt qu'elle admet des ornemens extérieurs, elle attire la décoration au dedans 249. L'enchainement des arts les uns ſur les autres influa puiſſamment ſur elle 330. La commodité y ordonne les proportions de la ſymétrie qui plait à l'œil 387.

Ardeur (l') de ſe nuire réciproquement s'étend d'un pole à l'autre 221.

Ariſtocratie (l'), ou le gouvernement des grands, flottant entre la tyrannie & la démocratie a les écueils de tous les deux 60. Eſt établie à Venize depuis 1173, époque où les nobles s'y emparerent de l'autorité 86. Elle eſt ſubſtituée par le deſpotiſme 87. Ce genre de gouvernement ne contribue pas à la multiplication de l'eſpece humaine 263 *& ſuiv.*

Ariſtote, philoſophe Grec fameux; ſes ouvrages furent ſauvés des ruines de la Grece par les Arabes 351. Quelle confuſion de ſyſtêmes occaſionna la conciliation que voulurent faire les moines de ſa philoſophie avec l'Ecriture Sainte 352. Les chrétiens ne purent retrouver les traces de la raiſon que ſur ſes pas 357.

Artiſtes; quels ſont ceux qui ſont faits pour être les amis des grands hommes 346.

Arts; le premier a été le labourage 236. Ils ſont nés de l'agriculture portée à un certain point de perfection 243. Les nations induſtrieuſes de l'Europe les ont apportés de l'Aſie *ibid. & ſuiv.* Pourquoi eſt-il indiſpenſable aux nations Agricoles d'avoir des arts? 246. Rien n'eſt plus favorable qu'eux à la liberté *ibid.* Ils multiplient les moyens de fortune 247. Ils ouvrirent, dans tous les Etats civiliſés de l'Europe, un refuge aux proteſtans chaſſés de France par l'intolérance eccléſiaſtique *ibid.* Aucun n'eſt iſolé, tous tiennent à une infinité d'autres objets 248 *& ſuiv.* Après la culture des terres, c'eſt celle des arts qui convient le plus à l'homme 250. Le caractere national influe beaucoup ſur ceux de luxe, comment 244. Ne devoient pas avoir anciennement plus de vigueur en Europe que les loix 260. Les denrées n'ont point de débouché où les arts

languiſſent *ibid.* Maniere dont le fiſc les fait contribuer ſous le deſpotiſme 297 *& ſuiv.*

Arts libéraux, pourquoi doivent céder les préférences du gouvernement aux cultivateurs 240. Combien ſont avantageux à ceux qui s'y diſtinguent 241. L'art de jouïr, qu'a créé le luxe, dépend entierement d'eux 249. Epoque à laquelle ils enfantent cet eſprit de ſocieté qui fait le bonheur de la vie civile *ibid. & ſuiv.* Maniere donc le fiſc en tire un tribut ſous un gouvernement oppreſſif 297 *& ſuiv.*

Art militaire, fut inſtitué par les Grecs & perfectionné par les Romains 149. L'imperfection qu'y apporta l'uſage preſqu'unique de la cavalerie fit durer pendant des ſiecles une guerre entre la France & l'Angleterre 151. Epoque où l'on n'avoit point celui de diſcipliner l'infanterie 153. Quel étoit alors celui des Suiſſes 154.

Aſie (l'), l'une des quatre parties du monde, eſt toute ſous le deſpotiſme 121. La beauté de ſon climat & la richeſſe de ſon ſol y produiſirent le luxe & les arts 244. Quelles ſont ſes provinces où on les trouve en plus grande abondance *ibid.* C'eſt des Crôiſades que les peuples de l'Europe ont tiré le luxe Aſiatique 245. Doit avoir été de tous tems couverte de nations innombrables 258. A quelle époque elle conſervoit les monumens de la philoſophie & des arts ſans en jouïr 350.

Aſyle; les arts en ouvrirent partout aux Proteſtans que l'intolérance chaſſoit de la France, mais les prêtres bannis de leur patrie n'en trouverent nulle part 247.

Athéïſme (l'), a gagné dans les pays catholiques, parce que les lumieres y avoient moins fait de progrès 11. 12.

Athènes, ancienne république de la Grèce; elle ne parvint au commerce que par les armes 264.

Averroës, médecin & philoſophe Arabe, de quelle maniere conſerva-t-il la tradition des vrayes ſciences 351. *& ſuiv.*

Avicenne, médecin & philoſophe Arabe; comment il conſerva la tradition des véritables ſciences 351 *& ſuiv.*

Aumône (l'), eſt le devoir de tous ceux qui ont au-delà du beſoin abſolu 117. Autrefois le clergé vécut de celle des peuples, aujourd'hui c'eſt lui qui les y réduit 264.

Auteur (l') de l'*Hiſtoire Philoſophique* &c. n'eſt pas entré dans cette carriere ſans en connoître l'étendue & les

difficultés 1. Quelles ſont les claſſes de citoyens auxquelles il a élevé un autel dans ſon cœur 207. Conſeils qu'il donne aux nations pour terminer les maux que des ſyſtémes mal combinés ont fait à la terre entiere 222 *& ſuiv.* Exhortations qu'il adreſſe aux peuples de relire leur Hiſtoire 294. Et d'y apprendre qu'ils ne ſont pas créés pour ſe courber devant un homme 295. Sa converſation avec un viſir ſur les conſéquences qui réſultent de ce que le prince ait ſeul le droit des tributs 296 *& ſuiv.* Son étonnement ſur les atrocités du fiſc & ſur la patience de ceux qui les ſupportent 308. Il eſt bien déterminé, quoiqu'il puiſſe lui en arriver, à ne jamais trahir l'honorable cauſe de la vérité 347. Quelle propoſition il voudroit faire au plus cruel des Européens 389 *& ſuiv.* Diſcours qu'il adreſſe aux divers peuples du monde 389 *& ſuiv.* Vœux qu'il fait pour le bonheur de tous 391.

Autorité des rois (l'), s'affoiblit à meſure que les ſujets s'éloignent du centre de la domination 36. Paroles d'un gouverneur éloigné *ibid.*

Autorité Souveraine; quels ſont ſes pouvoirs relativement à la religion 114 *& ſuiv.* Elle diviſe l'intérêt du gouvernement quand les volontés particulieres ſont ſubſtituées à l'ordre établi 123. Quand elle perſévere opiniatrément dans une erreur 124. Quand elle ſacrifie la tranquillité, l'aiſance & le ſang des peuples à l'éclat des exploits guerriers *ibid.* Quand celui qui tient les rênes du gouvernement les laiſſe flotter au gré du hazard 124. Quand les places qui décident du repos public ſont confiées à des intrigans corrompus 125. Quand la faveur obtient les récompenſes dues au mérite; déſordres qui en réſultent *ibid. & ſuiv.* La jalouſie de ſes dépoſitaires, ſous un prince foible, occaſionne la plus grande inſtabilité 142.

B

BACON, chancelier d'Angleterre, fut précurſeur plutôt que légiſlateur de la nouvelle philoſophie. 354. Principes de ſa philoſophie. *ibid.*

Baillifs de la Suiſſe, ſont des adminiſtrateurs qui, en quelques endroits, ont introduit un abus bien dangereux; quel? 98.

Banc de l'Empire, Tribunal du gouvernement Germanique, auquel ſont ſoumis tous les princes de l'Allemagne 53.

Banqueroute, (*la*) eſt la voie deſtructive des citoyens & du ſouverain, dans laquelle plonge l'impuiſſance d'un Etat de faire face à ſes engagemens. 326. Affreuſes ſuites de cette calamité. *ibid. & ſuiv.*

Beaux-Arts, ſont l'ornement & la décoration d'un Empire 327. Quel eſt leur modèle *ibid.* C'eſt l'agrément qui leur a donné la naiſſance 328. Ils furent en Grèce les enfans du ſol même; comment *ibid.* Comment furent encouragés dans la Grèce 329. Leur exercice étoit interdit aux eſclaves *ibid.* Leur enchainement entr'eux influa ſur l'architecture 330. Une révolution les rendit outrés, maniérés & affectés chez les Romains 331 Qu'en devinrent les monumens en Italie après l'irruption en Europe des barbares du nord. 332. *& ſuiv.* Triſte où ils avoient été réduits par le chriſtianiſme 334. Epoque à laquelle ils repaſſerent de la Grèce dans l'Italie 336. Par qui furent repouſſés de Rome à Conſtantinople, puis de Conſtantinople à Rome *ibid.* Leur régénération ſortit des ruines fouillées en Italie *ibid.* Epoque à laquelle ils paſſerent en France 339. C'eſt par eux que l'homme jouit de ſon exiſtence & ſe ſurvit à lui-même 345. Ils tâchent de forcer la nature à Pétersbourg 346.

Belles-Lettres, ſont l'ornement & la décoration d'un Empire 307. Quel eſt leur modele *ibid.* L'utilité leur a donné la naiſſance 328. Comment furent encouragées dans la Grèce 329. Homere donna le ton à la poéſie épique 330. Chez les Romains les graces y étoient diſpenſées avec ſageſſe 331. Il s'y fit chez eux une révolution qui fut l'ouvrage de quelques écrivains ambitieux *ibid.* Elle y produiſit les défauts qu'entraine le deſir de briller & de plaire. 332. Qu'en devinrent les productions après l'irruption des barbares du nord en Europe 332. Epoque à laquelle elles ſe réfugierent en Italie en fuyant la Grece 336. Par qui avoient été repouſſées de Rome à Conſtantinople & le furent de Conſtantinople à Rome *ibid.* Epoque de leur introduction en France 341.

Bienfaiteur du genre-humain, qui mériteroit bien ce titre 387.

Bocace, auteur Florentin, mit au jour dans ſes contes les débauches du clergé ſéculier & régulier 352.
Bouſſole; l'Europe doit ſa connoiſſance au hazard ou à la Chine, & lui doit à elle la découverte de l'Amérique 168.
Boyle, (Robert) grand philoſophe Anglois, conſtata & vérifia en Angleterre les expériences de Toricelli & de Paſcal 353.
Bretons, anciens habitans des isles Britanniques, doutes ſi le nombre de ceux qui furent ſubjugués par Céſar étoit plus conſidérable que celui des Corſes aujourd'hui 161.

C

CABARETIERS, dans un gouvernement oppreſſif, comment tirent du voyageur & du payſan le tribut que le fiſc exige d'eux 300. Comment ſont arrangés avec le fiſc pour le débit des boiſſons *ibid.* Impoſſibilité où ſont de tromper le fiſc 301 *& ſuiv.*
Caiſſe de dépôt, créée en Ruſſie, à l'uſage de tous les membres de l'Empire, ſans réſerve 41, 42.
Capitation, genre d'impôts, qui ſe perçoit dans quelques Etats, annuellement ſur chaque tête humaine qui y exiſte, ſuivant ſa ſituation. Indignité de cet impôt 281. Difficulté & impoſſibilité de l'aſſeoir avec équité 282. C'eſt un eſclavage affligeant pour l'homme & ſans profit pour l'Etat 283.
Caractere national, (le) influe beaucoup ſur le progrès des arts 254.
Catherine II, impératrice de toutes les Ruſſies, a bien ſenti que la liberté eſt l'unique ſource du bonheur public 39. Examen de ſa conduite à cet égard 40. Etabliſſemens qu'elle a formés de ſeminaires, académies 41. Hopital d'enfans trouvés 41. Si elle parvient à ſurmonter tous les obſtacles qui s'oppoſent à la civiliſation de ſon empire, ce ſera la plus grande preuve de ſon courage & de ſon génie 42.
Catholiciſme, (le) tend ſans ceſſe au proteſtantiſme 11.
Cavalerie, (la) prévalut dans les armées Romaines par molleſſe; quelle en fut la conſéquence 149. Elle décida du ſort des armées, qui, en Europe dans les treize & quatorzieme ſiecles, n'étoient compoſées que de cavalerie 150. La peſanteur de ſes armes la rendit inutile à

l'attaque des châteaux & des villes. L'invention de la poudre donna beaucoup d'avantage à l'infanterie sur elle; comment 152.

Célibat de convenance, introduit par le luxe, est un grand obstacle à la population 274.

Célibat, (le) militaire, fait grand tort à la population *ibid.*

Célibat (le) des prêtres, sa suppression seroit un des grands moyens de favoriser la population 272 & *suiv.*

Charles VII, roi de France, après en avoir chassé les Anglois, établit le premier un corps d'armée permanent dans son royaume 151. Ce fut par-là qu'en abaissant la noblesse il augmenta le pouvoir du monarque *ibid.* Cette innovation préjudicia à la liberté de tous les peuples de l'Europe; pourquoi 153.

Charles VIII, roi de France, ses guerres en Italie furent cause qu'il en transporta dans son royaume quelques germes de bonne littérature 339.

Charles II, roi d'Angleterre; Etat de la marine Angloise quand il monta sur le thrône, & augmentation qu'il y fit 177.

Charles-Quint, roi d'Espagne; son ambition & sa rivalité avec François I, ont donné naissance au système actuel de la politique moderne 130. La fortune seconda son habileté, sa force & sa ruse *ibid.* Il a été accusé d'aspirer à la monarchie universelle. 132.

Chine, (la) est une des parties de l'Asie qui possédent & les thrésors de la nature & les plus brillantes inventions de l'art 244.

Chrétiens, (les) n'ont retrouvé les traces de la raison que sur les pas d'Aristote 357.

Chrétienté; révolution qui préparoit son élévation 26.

Christ, (le) naquit environ l'an sept cent de Rome, suites de cet événement 271. *& suiv.* Les livres de David & ceux de la Sybille annonçoient à cette naissance la fin du monde &c. 272.

Christianisme, (le) a succédé au Judaïsme 5. Causes qui devoient amener une révolution dans le culte 6. Il vint consoler le peuple des tyrannies qu'il éprouvoit & lui apprendre à souffrir *ibid.* Histoire de ses progrès 6. Moyens par lesquels il pénétra dans le cœur des femmes & dans les cours des princes 7. A quelle époque il pourra cesser d'être regardé comme uniquement appuyé sur l'autorité civile 11. Il est resté dégagé des mysteres

chez les nations qui ont rejetté l'infaillibilité papale *ibid.* Sa deſtinée étoit de s'emparer du thrône des Céſars 105. Originairement la primauté du ſiege des papes n'étoit fondée que ſur un jeu de mots 105. Il tomba dans la plus grande abjection en Eſpagne par l'irruption des Maures 111. Il s'établit en Pologne avec toutes les prétentions de l'autorité papale. Il fut refoulé en Europe par l'établiſſement en Orient de la religion de Mahomet 271. Il avoit détruit les idoles du paganiſme en Europe avant l'irruption des barbares du nord 334. Quels furent les monumens des arts qu'il avoit conſervés *ibid. & ſuiv.*

Cicéron, orateur Romain, l'harmonie & la raiſon ont mis ſon éloquence au-deſſus de tous les orateurs ſacrés 345.

Circulation; celle des denrées amène l'âge d'or; comment 241 *& ſuiv.* Inconvéniens de la régler par des loix particulieres 242. Depuis que les avantages de celle des eſpeces ont été développés, on ne théſaurife plus pour les beſoins des guerres futures. 293.

Citoyen; les maux de la ſociété deviennent les ſiens; comment 367. Sa proſpérité dérive de celle du bien général *ibid.* Circonſtances qui entraîneroient ſa perte & celle de l'Etat. *ibid. & ſuiv.*

Civiliſation des Etats, à quoi tous les monumens indiquent-ils qu'elle doit être attribuée ? 35.

Claſſe d'hommes médiateurs entre le ciel & la terre; effets que produiſit cette opinion. 3.

Clergé (le) ne s'occupa, après qu'Iſidore de Séville eut publié ſes décrétales, que du ſoin d'accroître par toutes voyes ſes revenus. 105 *& ſuiv.* Sa profeſſion eſt pour le moins ſtérile pour la terre lors même qu'il s'occupe à prier. 239. Abus qui ne lui ſont que trop ordinaires. *ibid. & ſuiv.* Ses domaines inaliénables ſont un grand obſtacle à la population; pourquoi. 267. Il ſe ſouviendra un jour de ce que Dieu dit à l'homme innocent & à l'homme pêcheur. 272. S'il vécut une fois de l'aumône des peuples, aujourd'hui il les réduit à l'aumône. *ibid.* Les princes n'ont recouvré leurs droits ſur ſes uſurpations que par les connoiſſances tranſmiſes par la lecture. 360.

Climat; c'eſt le plus tempéré qui doit être le plus favorable à l'induſtrie ſédentaire; pourquoi. 252. Sa différence fut vraiſemblablement cauſe de ce que les arts

& métiers que les proteſtans réfugiés en d'autres Etats y porterent, n'y réuſſirent point comme en France. *ibid. & ſuiv.*

Code ; quels ſont les trois ſous leſquels nous vivons. 371.

Coborn, ainſi que Vauban, ouvrit les yeux à l'Europe ſur l'art d'attaquer & de défendre les places. 157.

Colbert, miniſtre d'Etat en France, par quelles raiſons y établit de tous côtés des manufactures. 193.

Commerce (le), a beaucoup influé depuis un demi-ſiecle ſur la prépondérance des nations 137. Il ne produit rien de lui-même, ſes fonctions ſe réduiſent à des échanges 186. Quand Rome eut tout envahi il retourna à ſa ſource vers l'orient. 179. Influence des Croiſades ſur le commerce. *ibid.* Efforts des Portugais pour s'emparer de celui de l'Aſie. 188. Succès de l'Eſpagne par l'acquiſition des mines d'or & d'argent, premieres matieres de tout le commerce. *ibid. & ſuiv.* L'Angleterre l'enviſagea la premiere comme la ſcience & le ſoutien d'un peuple éclairé, puiſſant & vertueux. 192. Il a fallu beaucoup de tems pour l'établir en Allemagne ; pourquoi. 195. *& ſuiv.* Il a commencé à améliorer le ſort des peuples du nord ; comment. 196. *& ſuiv.* Il a changé les maximes politiques de l'Europe. 197. Il devient une nouvelle ame du monde moral. *ibid.* Influence qu'il prend ſur les corps politiques. *ibid.* Image des opérations immenſes qui ſont les enfans du commerce. 199, *& ſuiv.* C'eſt une ſcience qui demande plus la connoiſſance des hommes que des choſes. 200. Idée noble que doivent en avoir les hommes qui en font profeſſion. 203. Obſtacles que les divers Etats mettent à celui que leurs ſujets font entr'eux. 215. Entrâves qui lui ſont miſes en tems de paix. 215. Guerre de commerce combien ſont funeſtes 216 *& ſuiv.* Suites de la ſuſpenſion de ſes opérations par la guerre 220 *& ſuiv.* Ses rapports ſont tous très-intimes 221. Heureuſe la puiſſance qui, la premiere, le débarraſſera de toutes entrâves 225. Avantages immenſes qu'elle en retirera *ibid.* Comme il ſort de l'agriculture, il y revient par ſa pente & ſa circulation 226. S'il ne s'exerce pas en premier lieu ſur les objets d'agriculture du pays, il tombe en mains des nations étrangeres ; pourquoi 237. Sa liberté jointe à celle de l'induſtrie donneront les manufactu-

res & la population 257. A quoi se réduisoit anciennement celui de l'Europe 260. S'il favorise la population par l'industrie de terre & de mer, il la diminue par les vices qu'amene le luxe 274. Quels sont ses progrès infaillibles dans une monarchie 276. Raisons pour lesquelles il faut aujourd'hui y porter les hommes 277. Etat où le réduira le gouvernement, si le prince a seul le droit des tributs 295. Il souffre de la préférence qu'on donne aux signes sur les choses, comment 326. Il a hâté les progrès de l'art par le luxe des richesses 345.

Commerce des esclaves, est le plus infâme & le plus atroce de tous. 388.

Constantinople, siege des empereurs chrétiens d'Orient, prise en 1453 par Mahomet, devient la capitale de l'empire des Turcs 26. Le cimeterre y est toujours l'interprète de l'alcoran 30. Quelles voyes y sont pratiquées par le sultan à l'égard des impôts 293.

Constitution Britannique (la), est la mieux ordonnée sur le globe; pourquoi 67. Elle ne sauroit être parfaite, pourquoi 68.

Contributions (les) des citoyens au trésor public, ce qu'elles sont & comment doivent être présentées 291. Justice de celles qui sont destinées au maintien de la force publique 309. Doivent être proportionnées aux avantages que procure la force publique 310. Combien sont onéreuses à tous les états de l'espece humaine, quand cette proportion est contr'eux *ibid. & suiv.* Atrocité de leur exaction quand elles sont pillées ou follement dissipées 312. Quel est leur rapport avec les avantages de la force publique? *ibid.*

Conversation de l'Auteur avec un Visir, qui établit les conséquences qui suivent le droit qu'a le prince de créer seul les tributs 296 *& suiv.*

Copernic, fameux astronome, avoit conjecturé que le soleil étoit au centre du monde 353.

Corps Helvétique; Epoque où il regorgeoit d'habitans 93 *& suiv.* Quel est le moyen de richesses qu'il tira de sa surabondance de population 95 *& suiv.* Sa tranquillité est encore moins menacée par ses voisins que par ses citoyens, pourquoi 98. 99.

Courage (le), dépend souvent des circonstances 2. Qu'est-ce qui constitue le vrai courage? 165. Raisons pour lesquelles il est érigé en vertu. 366.

Couronne élective; ſes inconvéniens 61.
Crainte des puiſſances inviſibles (la); ſes effets. La plupart des législateurs en ont fait uſage pour aſſervir les peuples 4.
Crédit public; définition du mot crédit en général 317. Quelle eſt la double confiance qu'il ſuppoſe 318. Les convenances des acheteurs & des vendeurs ont donné naiſſance au crédit particulier *ibid.* Quelle eſt la différence entre le crédit public & le crédit particulier. *ibid.* Il ne fut point connu des anciens gouvernemens. 318. Ce qui y a donné lieu, & quelles ſont les premieres nations qui en ont fait uſage 319. Celui de l'Angleterre, de la Hollande & de la France eſt fondé ſur ce que ces Etats ſont plus à l'abri de l'invaſion que d'autres de l'Europe 320. Son uſage n'eſt pas ruineux au même point pour tous les Etats 321. Vice de l'idée que ſon uſage met une puiſſance en état de faire la loi aux autres 323.
Croiſades (les), à quoi dûrent s'attribuer 272. Avoient apporté les romans Orientaux en Italie 338. Comment influerent ſur les mœurs de l'Europe 373. Elles précéderent de deux ſiecles la découverte de l'Amérique 374.
Cromwel, Anglois presbytérien, éveilla dans ſa patrie la jalouſie du commerce 172.
Cultivateurs; le gouvernement leur doit plus de protection qu'aux habitans des villes 237. Il doit les favoriſer avant toutes les claſſes oiſeuſes 239. Même avant les fabriquans & les artiſtes 239. Ils ſont éloignés de tout ce qui peut flatter l'ambition ou charmer la curioſité *ibid.* La liberté indéfinie dans le commerce des denrées étend leurs vues ſur le commerce en général 242. Comment ſe trouvent chargés par les emprunts publics 323.

D

DANOIS (les), quoique ſoumis au pouvoir arbitraire, n'ont pas les mêmes préjugés que les Turcs ſur les droits de leur ſouverain ſur leur vie 32.
Découverte des deux Indes; quelle en a été la conſéquence pour l'Europe 386. Expoſition des maux attachés aux avantages de cette découverte 387. *& ſuiv.*

Déiſme (le), ou la croyance à un ſeul être divin, eſt né du manichéiſme 3. Il tend au ſcepticiſme 12.

Démocratie (la) ou le gouvernement du peuple, tend à l'anarchie 60.

Dépopulation des Etats; à quoi doit-on peut-être attribuer le cri qui s'eſt élevé à cet égard depuis quelques années 265.

Deſcartes, grand philoſophe, a fondé les élémens de la philoſophie moderne 353. Il avoit appris à douter: influence précieuſe de ſon doute méthodique *ibid.* Newton & Leibnitz acheverent après ſa mort l'établiſſement de la bonne philoſophie 345 *& ſuiv.*

Deſpote; ſous la ſuprême volonté il n'y a que terreur, baſſeſſe, flatterie, ſtupidité, ſuperſtition 20. Sous le deſpote ferme, juſte & éclairé eſt, ſuivant quelques-uns, le plus heureux gouvernement 33. Etclavage où ſa continuïté plonge irrémiſſiblement, ſans que le deſpote même puiſſe en tirer ſon peuple 33. 34. Un revers met à la merci de ſon peuple celui d'une nation belliqueuſe parvenu au deſpotiſme par des victoires 40. Si les troupes nombreuſes empêchent les invaſions, elles ne ſauvent pas des attentats du deſpote, au contraire 166. Avec des impôts il lève des ſoldats, avec des ſoldats il lève des impôts *ibid.*

Deſpotiſme (le): Dégradation de l'homme ſous ſon empire 32. Idée de celui ſous lequel l'Angleterre a gémi plus d'un ſiecle 58. Il s'appeſantit ſur les ames dégradées 72. Il exiſte dans toutes les ames, mais plus ou moins exalté 79. Il s'élève par des ſoldats & ſe diſſout par eux 126. Quand les progrès du gouvernement militaire l'ont amené il n'y a plus de nation 167. Les attentats du deſpotiſme enfanterent la liberté chez les Anglois 192. Il s'oppoſe à la multiplication de l'eſpéce humaine 262 *& ſuiv.* L'impôt eſt la preuve du deſpotiſme 282.

Deſpotiſme eccléſiaſtique (le), fut introduit par Conſtantin, comment 7 *& ſuiv.* Révolutions qui diminuerent ſa puiſſance 7 *& ſuiv.*

Détracteurs de l'homme; quel être ils en ont fait; combien ils ſont déteſtables 361.

Dialecte; les Romains, comme les Grecs, ayant reconnu ſon influence ſur les mœurs, chercherent à étendre le leur par les armes 341.

Diſcipline militaire; après l'invention de la poudre, celle

de l'infanterie devint beaucoup moins contenſe que celle de la cavalerie 153. Celle des Suiſſes dans leurs combats contre les Bourguignons les rendit auſſi fameux que formidables 154. Les Eſpagnols la perfectionnerent 154. Le roi de Pruſſe en créa une toute nouvelle 157. Dont aucune puiſſance n'a réuſſi à ſaiſir les principes : idée de celle des Pruſſiens 154 *& ſuiv.* Pourquoi le François ne ſauroit être ſoumis à la même diſcipline 150. La perfection de la diſcipline eſt une preuve que la guerre eſt aujourd'hui un état preſque naturel 161.

Diſtinction (la), d'une puiſſance temporelle & d'une puiſſance ſpirituelle eſt une abſurdité palpable 116.

Doute (le) ; époque où il avoit diſſipé les préjugés 357.

Drake (François), amiral Anglois, fut embraſſé & créé chevalier par la reine Elizabeth 176. Que prouva ſon voyage autour du monde 356.

Droit féodal, le plus deſtructeur de tous les droits, époque de ſa plus grande rigueur 80.

E

ECRIVAINS ; que d'eſpeces de reſſentimens ils ont à braver 347.

Egypte (l'), eſt une des parties de l'Aſie où les plus brillantes inventions de l'art ont été jointes à tous les thréſors de la nature 244.

Eliſabeth, reine d'Angleterre, ſe conduiſit toujours par des principes arbitraires 57. 59. Moyens qu'elle mit en œuvre pour parvenir à l'établiſſement d'une flotte ; nombre des vaiſſeaux de guerre qu'elle laiſſa à ſes ſucceſſeurs 176.

Eloquence (l') prit de la grandeur & du nerf chez les Grecs, au milieu des intérêts publics 330. Elle fut affectée, maniérée & outrée chez les Romains 331.

Empereurs d'Allemagne (les) préparerent les voyes à la reforme de la légiſlation, pourquoi 53. L'un d'eux Maximilien, ſoumit les princes Allemands aux loix *ibid.*

Empereurs Romains (les) ; à quelle époque ne voulurent plus être de ſimples mortels, & quelle en fut la conſéquence 332.

Empire Germanique, la conſtitution s'eſt perfectionnée

depuis le règne de Maximilien 54. L'esprit militaire y est devenu général; conséquence qui en a résulté 55. Pourquoi la constitution dégénere insensiblement en esclavage 56.

Empire Ottoman (l') fut fondé en 1300 par Ottoman, chef des Turcs, alors une horde des Tartares 25. Epoque où une prospérité trompeuse préparoit sa décadence 26. Ses sultans n'ont jamais changé de principes; révolutions qui en sont la suite 29.

Empire Romain (l'), crouloit de toutes parts quand les Germains entrerent dans les Gaules; raisons de cette irruption 79. Il déclina promptement avec le paganisme vers l'an 700 de Rome, époque de la naissance du Messie 271.

Emprunts publics; illusions des arithméticiens politiques sur leur utilité 321 *& suiv.* Comment leur multiplication conduit un Etat à sa ruine 324. Désordres dans lesquels leur facilité jette les Etats, les particuliers, le commerce & l'agriculture 325. Leur cumulation oblige à l'augmentation des impôts pour le paiement des intérêts *ibid.* & 326. Ce qu'il en résulte *ibid.* Epoque où leurs édits sont payés en édits de réduction *ibid.* Horribles calamités qui en sont la suite *ibid. & suiv.*

Encyclopédie des sciences & des arts; époque où elle a paru 358. Ce dépôt caractérisera dans les siecles à venir le siecle de la philosophie *ibid.*

Enthousiasme (l') des peuples; moyen le plus sûr de l'éteindre 12. de Fair-Child, auteur Anglois, en faveur du labourage 236.

Ere Chrétienne (l'), commença environ l'an 700 de Rome ancienne, à la naissance du Messie 271. Mille ans après l'Ere chrétienne les livres de David & ceux de la Sybille annonçoient le jugement dernier 272.

Espagne (l'), avec beaucoup d'orgueil a perdu toutes les traces de la liberté 84. L'irruption des Maures y jetta le catholicisme dans une grande abjection & l'inquisition lui donne aujourd'hui l'aspect le plus hideux 111. Elle acquit au quinzieme siecle des droits en Allemagne 130. Sous Philippe III l'église ne cessa d'y dévorer l'Etat 131. La succession à son thrône mit l'Europe en feu 134. Par le caractere de ses habitans, elle semble moins appartenir à l'Europe qu'à l'Afrique 135. En s'emparant des mines d'or & d'argent de l'Amérique

que, elle se rendoit maîtresse & des objets du commerce & de la matiere qui les acquiert 189 & *suiv.* Elle a senti l'importance du labourage, &, faute d'habitans, elle a appellé des laboureurs étrangers 234.

Espagnols; leurs déprédations en Amérique ont éclairé le monde sur les excès du fanatisme 12. 13. Leur maniere d'établir leur religion a plus détaché de catholiques de la communion Romaine, qu'elle n'a fait de chrétiens chez les Indiens 13. Ils perfectionnerent la discipline militaire dont les Suisses avoient donné l'exemple 255. Quand les Hollandois se furent rendus maîtres du commerce par leur industrie, les Espagnols devinrent pauvres quoiqu'ils possédassent tout l'or du monde 189.

Espece humaine (l'), est si susceptible de fermentation qu'il ne faut qu'un enthousiaste pour mettre de nouveau la terre en combustion 344. Révolutions qui peuvent y survenir *ibid.* & *suiv.* Tous les efforts de l'esprit & de la main se sont réunis pour embellir sa condition 345. Quel est l'objet de la morale à son égard 364.

Esprit humain (l'), est désabusé de l'ancienne superstition 12. Epoque où il prit des forces contre les fantômes de l'imagination 24. Moyen de lui rendre la tranquillité 274. Les lettres sont les fleurs de sa jeunesse 348. Quelle seroit sa plus grande folie 360.

Etablissemens dans les deux Indes; quelle complication ils ont mis dans la machine du gouvernement 388.

Etat (l') n'est pas fait pour la religion, mais la religion est faite pour lui 114. L'intérêt général est la règle de tout ce qui doit y subsister *ibid.* Il a la suprématie en tout 116. C'est une machine très-compliquée qu'on ne peut monter & faire agir sans en connoître toutes les pieces 120. Il ne doit avoir d'autre objet que celui de la félicité publique 125. Plus un Etat s'affoiblit, plus on y multiplie les soldats 166. Un Etat bien cultivé produit les hommes par les fruits, & les richesses par le hommes 237. Système rélatif à l'agriculture qui conduit l'Etat à sa dissolution 242. Pourquoi ceux qui ont le plus de ressources sont-ils les plus endettés? réponse 320. L'usage du crédit public n'est pas également ruineux pour tous 321. Discussion sur l'utilité dont il est pour eux d'attirer l'argent des autres nations par la voye des emprunts publics 322.

Etats; avantages immenses que tous ceux du globe en-

tier retireroient en laiſſant à la culture les bras qu'ils lui dérobent par la milice 270.

Europe; l'Auteur en a montré l'état avant la découverte des deux Indes 2. Pas qui l'ont conduite à ſon état de police actuel 21 *& ſuiv.* Ses grands peuples ayant été ſoumis aux Romains, ces Romains ſi nombreux retomberent dans la barbarie 23. La naiſſance de Luther & de Colomb y cauſa une grande agitation, quel en fut le réſultat 25. Cauſes qui s'oppoſerent à ſon envahiſſement par les Turcs après la priſe de Conſtantinople 30 *& ſuiv.* Quoique leur empereur y poſſéde de vaſtes Domaines, il entre pour très-peu dans le ſyſtême général de l'Europe; pourquoi 29. Pourra bien devenir ſujette à un ſeul gouvernement, qui ſera nommé *Banc de l'Europe* 54. Tous les Etats doivent les progrès de leur législation à l'Allemagne 54. Quel établiſſement de la Chine ſes ſouverains devroient imiter 120. 121. La ſucceſſion à la couronne d'Eſpagne y alluma de tous côtés le feu de la guerre 124. Elle doit ôter à l'Angleterre la monarchie univerſelle ſur mer 137. Si chaque nation y connoiſſoit ſes droits & ſes vrais biens, il n'y auroit guerre ni ſur terre, ni ſur mer *ibid.* Epoque où elle ſe trouve toute en combuſtion; de quelle maniere 155. Quels ſont les hommes qui ouvrirent les yeux à tous ſes princes ſur la maniere d'attaquer & de défendre les places 157. Préjugés qui y ſubſiſtent encore ſur les occupations que l'on pourroit donner aux ſoldats 164. Le hazard ou la Chine lui ont donné la bouſſole, qui lui donna l'Amérique 168. Elle n'avoit eu aucune marine depuis l'Ere chrétienne juſqu'au ſeizieme ſiecle 175 *& ſuiv.* La marine eſt un nouveau genre de puiſſance qui lui a donné en quelque ſorte l'Univers 179. Les différens ſiſtêmes de l'Europe ont été changés par la marine; de quelle maniere *ibid. & ſuiv.* Elle jouït d'une plus grande ſécurité depuis qu'elle a des flottes 180. Pendant que les barbares l'inondoient, le commerce alla ſe fixer vers l'Orient 179. La Flandre, avant l'établiſſement des Provinces-Unies, avoit été le lien des communications entre ſon nord & ſon midi 190. Les maximes générales de la politique l'ont changée par la révolution que le commerce a occaſionné dans les mœurs 197. La grande fertilité de ſes provinces méridionales y a plongé les peuples dans l'indolence 233. Autres cauſes de cette indolence 234.

Elle ſeroit encore plus reculée en connoiſſances ſur l'agriculture ſans les écrivains Anglois 236. Sa balance eſt dans les mains des nations artiſtes 250. Depuis qu'elle eſt couverte de manufactures, l'eſprit & le cœur humain ſemblent avoir changé de pente *ibid.* & *ſuiv.* Examen ſi elle a été plus habitée anciennement que de nos jours 259 & *ſuiv.* Les arts ne devoient pas y avoir plus de vigueur que les loix 260. Le nombre des hommes devoit y être très-borné 260. Réflexions ſur la conquête de la plus belle partie de l'Europe en trois ou quatre ſiecles par les habitans du nord 262. Le chriſtianiſme vint s'y concentrer vers l'an 700 de l'Ere chrétienne à l'époque de l'établiſſement de la religion de Mahomet dans l'Orient 272. Quand elle commença à s'éclairer, les nations s'occuperent de leur ſureté; de quelle maniere 281. Etat des arts & des lettres au midi de l'Europe, lors de l'invaſion des barbares du nord 332. Qu'en devinrent les monumens 333. Le chriſtianiſme y avoit détruit les idoles payennes avant l'irruption des barbares du nord 334. Époque où l'on parloit latin dans preſque toute ſon étendue, mais l'invaſion des barbares du nord en corrompit l'idiome 341. Connoiſſances qu'elle acquit par ſes voyageurs & ſes négocians ſur les religions du globe 356. Examen s'il peut y avoir des bonnes mœurs 370 & *ſuiv.* A quelle époque il pourra y en avoir 382. Les avantages qu'elle a retirés de la découverte du Nouveau-Monde valent-ils le ſang qu'elle lui a coûté? 383. Etat des nations de l'Europe à qui appartiennent les Mines du Nouveau-Monde 384. Les autres puiſſances ont-elles retiré plus d'avantages des thréſors de l'Amérique? 385. Que de cadavres elle a laiſſé dans le Nouveau-Monde! & quel poiſon elle en a reçu! 386. La plupart de ſes nations ſe ſont ſouillées par le commerce des eſclaves. Ses divers Etats, depuis les établiſſemens dans les deux Indes, ont langui ſous le joug de l'oppreſſion 387. 388.

Européens (les) auront de bonnes mœurs quand ils auront de bons gouvernemens 382.

Expéditions de long cours (les), quelle nouvelle eſpece de ſauvages ont-elles enfanté? 387. Caractere de cette eſpece d'hommes 388.

F

FACTIONS, dans une nation diviſée, quelle eſt leur marche ordinaire 44. Quelle en eſt la ſuite en Pologne 48. 49. Epoques où il y en avoit de continuelles par le vice des gouvernemens 259.

Fair Child, auteur Anglois ſur l'agriculture; exemple de ſon enthouſiaſme à l'égard du labourage 236.

Famille (la), fut la premiere ſociété, qui s'étend, ſe ſépare & ſe fait enſuite la guerre pour quelques intérêts oppoſés, parce que les freres ne ſe connoiſſent plus 19.

Fanatiſme, les déprédations des Eſpagnols en Amérique ont éclairé ſur ſes excès 12. 13. Il a dû s'éteindre comme la chevalerie; pourquoi 14. Quelle eſpece en ont fait naître les tentatives de Colomb & de Gama 386.

Fanatiſme des prêtres. Quel eſt le moyen le plus ſûr de l'éteindre 12.

Femmes (les), quand les richeſſes ont amené le luxe, deviennent enfans 274. Leur déroute ne fait que précéder celle des hommes 276. Leur incontinence eſt le vice qui produit le plus grand nombre de vices 376. Combien ſon influence eſt pernicieuſe ſur leur moralité *ibid.* Elles ſe déterminent plus difficilement, mais plus fortement que les hommes 377. Il eſt plus facile d'en trouver qui n'ont point eu de paſſion, qu'une qui n'en ait eu qu'une 378. Regrets d'une femme galante à ſes derniers momens *ibid. & ſuiv.* Qu'arrive-t-il à celle qui ſe laiſſe approcher d'un autre que de ſon mari 379. La diſtinction entre la femme galante & la courtiſanne eſt frivole 380. Péril auquel les femmes galantes échappent difficilement 381.

Ferdinand, roi d'Hongrie, forma dans le voiſinage des Turcs une puiſſance capable de leur réſiſter 27.

Fermes; extrêmité des Etats qui y ont recours pour le recouvrement de l'impôt 292. Odieux aſpect ſous lequel celles des taxes ont toujours été regardées *ibid.* Leur uſage tyrannique s'eſt concentré dans les gouvernemens abſolus 292.

Fermier des taxes; c'eſt lui qui imagine les impôts, ſon talent eſt de les multiplier; conſéquences funeſtes qui en réſultent 291 *& ſuiv.*

Fertilité, des champs ; les villes ne ſauroient être floriſſantes ſans elle 238. Elle dépend ſouvent moins du ſol que des habitans *ibid.*

Fiſc (le), maniere dont, ſous le nom d'un viſir, il établit la néceſſité des impôts ſur les propriétaires des terres 296. Enſuite ſur les arts *ibid.* Sur la vente & l'achat des objets de premiere néceſſité & de tous les objets du commerce & de l'induſtrie 298 *& ſuiv.* D'où réſulte la guerre & l'exaction ſur les frontieres 299. La néceſſité d'entretenir une troupe très-incommode de ſoldats 300. Le voyageur étranger ou du pays, le payſan qui porte ſes denrées à la ville payent le tribut pour ſubvenir à ſes exactions ſur le cabaretier *ibid. & ſuiv.* Exactions ſur le pourvoyeur payées par le conſommateur 301. Méthode d'aſſeoir le tribut ſur les boiſſons 301 *& ſuiv.* De percevoir les droits d'entrée dans les villes 302 *& ſuiv.* De ſoumettre tout à ſon exaction 303 *& ſuiv.* Il a des agens par-tout 304 *& ſuiv.* Atrocité de ſes impoſitions ſur le tabac & le ſel *ibid.* Comment ſe perçoivent ſur le ſel 306 *& ſuiv.* Il fait même contribuer les plaideurs 308. Par qui il a été figuré dans les livres ſacrés 307.

Flandre (la), juſqu'à l'époque où les Provinces-unies s'en détacherent, elle avoit été le lien de communication entre le nord & le midi de l'Europe 190. Elle tira ſes manufactures de l'Italie & les communiqua à l'Angleterre 245 *& ſuiv.* On y fit des dentelles, on y fabriqua des tentures *ibid.*

Fondateurs des nations ; comment on en fait la ſatyre 16.

Force publique, intérieure & extérieure, eſt abſolument néceſſaire au gouvernement ; pourquoi 309. En quoi eſt avantageuſe aux citoyens 309 *& ſuiv.* Pourquoi il eſt juſte qu'elle ait des contributions *ibid.* Qui doivent être proportionnées aux avantages qu'elle procure 310. Quel rapport y a-t-il entre les contributions qu'on exige & les avantages que vaut au peuple la force publique ? *ibid. & ſuiv.* Où ſe trouve la réponſe à cette queſtion 313.

France, (la) après l'établiſſement du droit féodal, ne fut plus qu'un aſſemblage de petites ſouverainetés ; quelle en fut la conſéquence ? 80. Une lutte du pouvoir entre les rois & la nobleſſe y dura juſqu'au quinzieme ſiecle 100. Raiſons qui déterminerent la nation à déſirer que le ſouverain devint plus puiſſant *ibid.* Qu'offroit l'Hiſ-

toire de France avant Louis XI ? 81. Moyens employés par les princes pour y augmenter l'autorité royale 82. La puiſſance temporelle y a été regardée comme ſubordonnée à la puiſſance ſpirituelle 112. Changemens dans le quatorzieme ſiecle à cet égard & dans les ſciences *ibid.* Depuis la paix d'Utrecht, elle a toujours conſervé ſa ſupériorité en Europe 136 *& ſuiv.* Le caractere frivole de ſes habitans lui a valu des tréſors 194. On y commença en 1750 l'Encyclopédie & l'Hiſtoire Naturelle de Buffon 230. Le laboureur n'y jouit pas encore du bonheur d'être taxé en proportion de ſes facultés *ibid. & ſuiv.* Perſécutions qu'il y éprouve 230. 231. Heureuſement pour elle, tous les agens de ſon gouvernement ne penſent pas ſi atrocement à l'égard des laboureurs que quelques-uns 232. *& ſuiv.* Elle a emprunté ſon induſtrie de toutes les nations & en a ſurpaſſé pluſieurs dans les arts 245. Eſt une des premieres puiſſances qui ait imaginé l'établiſſement du crédit public ; par quel moyen 319. Son crédit auprès des prêteurs eſt fondé ſur la plus grande certitude qu'elle eſt à l'abri de l'invaſion 320. A qui doit-elle le tranſport dans le royaume de quelques germes de bonne littérature ? 339. Progrès qu'elle fit dans les arts & dans les lettres au dix-ſeptieme ſiecle *ibid. & ſuiv.* On y vit, ſous Louis XIV, le génie s'emparer à la fois de toutes les facultés de l'homme *ibid.* Combien il y auroit fait de plus grands progrès ſous la ſeule influence des loix 340. Les avantages de ſon climat, de ſon ſol, de ſa population, de ſon commerce, de ſon induſtrie, de ſes troupeaux la rendent comparable à l'ancienne Grèce *ibid.* A érigé une académie où les ſavans vont puiſer & verſer leurs lumieres 357.

François ; Epoque qui changea leur caractere 80. Origine du joug ſous lequel ils gémiſſent aujourd'hui 151. Pourquoi eurent-ils de la peine à recevoir la nouvelle diſcipline militaire ? 154 *& ſuiv.* Par une ſuite de leur caractere, ils ſe ſont montrés le peuple le plus propre à former les ſieges 157. Pourquoi ſe ſont flattés longtems d'avoir beaucoup à donner aux autres nations & peu à leur demander 193. La frivolité même de leur caractere a valu des tréſors à l'Etat 194. Ont commencé en 1750 à écrire ſur des matieres d'intérêt, 230. Conjectures ſur les progrès qu'auroit fait chez eux le patriotiſme ſous la ſeule influence des loix, fondées

ſur le climat de leur patrie & ſur tant d'autres avantages qui la rendent comparable à la Grèce 340. *& ſuiv.*

François I, roi de France, ſon ambition, ſes talens & ſa rivalité avec Charles-Quint donnerent naiſſance au ſyſtême de la politique moderne 130. Son caractere voluptueux le fit céder à ſon adverſaire *ibid.* Il n'auroit peut-être jamais recherché le nom de *Pere des Lettres*, s'il n'étoit pas allé diſputer le Milanois à Charles-Quint 338. La France doit à ſes guerres en Italie le tranſport de quelques germes de bonne littérature 339.

G

GALANTERIE; ſes liaiſons conſomment la dépravation des mœurs 379. C'eſt elle qui étend la proſtitution 380. Réſultat & effets de la galanterie 380 *& ſuiv.*

Galilée, fameux philoſophe & aſtronome de Florence, oſa déviner la figure de la terre 352. Il confirma par l'invention du téleſcope le vrai ſyſtême d'aſtronomie 353. D'où avoit il conclu la néceſſité de l'exiſtence des Antipodes? 356.

Gaſſendi, philoſophe Italien, remua les élémens de la philoſophie ancienne, ou les atômes d'Epicure 353.

Genève, république indépendante, ſeroit perdue ſi les artiſtes qu'elle renferme ſe répandoient dans un vaſte territoire 256. Un édit de Verſailles peut du ſoir au matin acquitter la France avec elle 321.

Genre humain, (le) eſt ce qu'on veut qu'il ſoit ſuivant la maniere dont on le gouverne 125. La philoſophie travaille à le délivrer des erreurs & des vices qui ſont ſes calamités 358. Qui mériteroit d'être compté parmi ſes bienfaiteurs? 387.

Gouvernement, (le) eſt inſéparable de l'état ſocial 14. Expoſition de la maniere dont il dérive de la néceſſité de s'aſſocier 17. Mais par un contraſte étonnant le gouvernement, au lieu d'être la ſureté de la ſociété, eſt devenu celle de ſon dominateur *ibid.* Le premier fut patriarchal; quels étoient ſes fondemens 19. Les révolutions y ſuccedent partout avec rapidité 20 *& ſuiv.* Extravagance de ceux qui prétendent que le plus heureux eſt celui d'un deſpote juſte, ferme, éclairé 39 *& ſuiv.* Comment celui d'un pays pauvre & belliqueux paſſe rapidement de l'état de monarchie tempérée à

celui du deſpotiſme illimité 43. Le gouvernement féodal domine en Pologne dans toute la force de ſon inſtitution primitive 47. Ecueils d'un gouvernement placé entre la monarchie & la démocratie 60. Celui où le pouvoir législatif & le pouvoir exécutif ſont ſéparés porte le germe de la diviſion 69. Quand il eſt arbitraire, il n'y a plus d'états, c'eſt la terre d'un ſeul homme 85. Toutes les formes en ſont compriſes dans les différentes expoſitions de l'Auteur 118. Il ne faut pas croire que le caractere des hommes qui gouvernent faſſe la ſeule difference des gouvernemens 119. L'intérêt unique & indiviſible du gouvernement c'eſt l'intérêt de la nation 123. Manieres dont l'autorité parvient à le diviſer *ibid. & ſuiv.* Comment on découvre qu'il eſt vicieux de ſa nature 125. Il peut ſe diviſer en légiſlation & en politique 126. Pourquoi doit-il ſa protection aux campagnes plutôt qu'aux villes? 237. Des contrées fertiles produiſent quelquefois moins que de fort inférieures, parce qu'il y étouffe la nature de mille manieres 238. Son intérêt eſt de favoriſer les cultivateurs 239. Il n'y a que ſes ſoins paternels qui puiſſent dédommager le cultivateur des peines de la nature 240. 241. Il ne peut donc, ſans ſe couper les veines, refuſer ſes premieres attentions à l'agriculture 241. Après la nature, c'eſt lui qui doit faire proſpérer les manufactures 255. Le deſpotiſme & l'ariſtocratie ſont deux genres de gouvernement qui ne favoriſent pas la multiplication de l'eſpece humaine 263 *& ſuiv.* De quel genre qu'il ſoit il ne doit jamais outrer la meſure des impoſitions 290. Inconvéniens qui en réſultent *ibid.* Déſordres qu'il cauſera dans le commerce & l'induſtrie ſi le prince ſeul a le droit des tributs 295. Il doit indubitablement avoir une force publique intérieure & extérieure 309. C'eſt ſa mauvaiſe conſtitution qui fait tomber la vertu dans l'aviliſſement 381. Les hommes ſont ce qu'il les fait être 382. Quand il y en aura de bons en Europe il y aura de bonnes mœurs *ibid.* Quelle complication ſa machine a reçu par les établiſſemens dans les deux Indes 388.

Gouvernement eccléſiaſtique; comparaiſon entre St. Pierre & le pape 99. Abrégé de l'Hiſtoire de Jeſus-Chriſt *ibid. & ſuiv.* Quels furent ſes préceptes & ſa conduite 101. Le Sacerdoce, au lieu de s'y conformer, établit une hiérarchie puiſſante. 102. Qui devient enfin

une véritable démocratie *ibid.* Les chrétiens commencent à se diviser sous Aurélien *ibid.* Rapidité des progrès de l'autorité ecclésiastique depuis la fin du troisieme siecle 103. Rome devient la capitale des chefs du christianisme 105. La primauté du siege pontifical ne fut fondée que sur un jeu de mots 105. Il panche vers la monarchie universelle 106. L'église d'Occident devient un despotisme absolu 107. Calamités de l'église d'Orient 108. Les évêques de celle d'Occident deviennent chasseurs & guerriers *ibid.* Désordres étonnans dans le gouvernement ecclésiastique Romain 108 & *suiv.* Autres désordres occasionnés par les Croisades *ibid.* & *suiv.* Corruption de la milice papale & des moines 110. Atrocités de l'inquisition 111 & *suiv.* Il passa en France de la tyrannie anarchique à une sorte d'Aristocratie tempérée 112.

Gouvernement féodal (le), domine en Pologne dans toute la force de son institution primitive 47. D'où se forma-t-il, & quel est son caractere 52. Sa décadence par le dérangement de fortune des seigneurs 109. Quel étoit l'un de ses vices dans les treizieme & quatorzieme siecles 150. Il fit désirer & croire prochaine la fin du monde aux nations foulées par sa tyrannie 272. Il n'y eut point d'impôt où il avoit lieu, pourquoi 280. A quoi servit la morale de l'Evangile sous son règne 372 & *suiv.*

Gouvernement Germanique; sa constitution: Les princes Allemands ne peuvent pas y être tyrans aussi impunément que dans les Etats monarchiques 51. Son tribunal se nomme *Banc de l'Empire* 54. Tout prince de l'empire peut y être cité: sous quelle évocation *ibid.*

Gouvernement militaire (le), tend au despotisme, mais le soldat dispose tôt ou tard de l'autorité souveraine; pourquoi 27. La plupart des gouvernemens sont déja ou deviennent militaires 161. Quand ses progrès ont amené le despotisme il n'y a plus de nation 167.

Gouvernement républicain (le); en quoi il differe des autres 143. Le contraste de ses maximes politiques avec celles des despotes, leur en a rendu la constitution odieuse; pourquoi 144.

Gouvernement théocratique (le), fut établi par Moïse chez les Hébreux; par quels moyens 20. 21.

Gouvernemens abſolus ; c'eſt chez eux que l'uſage tyrannique des fermes s'eſt concentré 292. Quelle a été l'unique baſe de preſque tous ceux de l'Europe, depuis l'invaſion des barbares du nord 372.

Gouvernemens anciens (les), ne connoiſſoient pas l'uſage du crédit public 318. On y formoit pendant la paix un tréſor qui s'ouvroit au tems des troubles 293. 318.

Grand Seigneur (le), ou empereur des Turcs, entre pour très-peu dans le ſyſtême général de l'Europe; pourquoi 29.

Grande Bretagne (la), étoit peu connue avant les Romains: Révolutions qui y ſuivirent leur retraite 56. La royauté y eſt la premiere ſingularité heureuſe de la conſtitution actuelle; comment 61. Elle y eſt héréditaire *ibid.* Revenus & autorité attribués à ſon monarque 62. Le roi ne peut y exiger aucun impôt 64.

Grèce; ſes Etats furent fondés par des brigands 22. Elle fut le théâtre de tous leurs genres de gouvernement & des actes les plus ſublimes du patriotiſme *ibid.* Caractere de ſes habitans *ibid.* Elle a été, ainſi que l'Italie, le ſeul pays plus peuplé anciennement que tous ceux de l'Europe aujourd'hui 264. Les beaux arts y furent les enfans du ſol même; comment 328. Etat actuel de cette contrée 335. Epoque à laquelle les beaux arts la quitterent pour ſe réfugier en Italie 336.

Grecs (les), ont été le ſeul peuple original qu'on ait vu & qu'on verra peut-être ſur la terre 22. Ils inſtituerent l'art militaire, & vainquirent toutes les forces de l'Aſie 147. Ils ſuccéderent aux Phéniciens dans les connoiſſances & l'exploitation du commerce 178. Comment trouverent les beaux arts ſur le ſol même de leur patrie 328. Ils eurent des Dieux méchans; pourquoi 362.

Grégoire IX, pape; exemple de ſon audace dans une lettre à St Louis 108 *& ſuiv.*

Guerre (la), doit ſon origine à la ſociabilité, & cauſe plus de deſtruction en quelques heures à l'eſpece humaine, qu'il ne peut en réſulter de 20 ſiecles d'inſociabilité 15-16. Elle commença entre des freres qui ne ſe connoiſſoient plus & que des intérêts diviſerent 19. Après avoir ſoumis aux Romains les grands peuples de l'Europe, elle fit redevenir barbares ces Romains ſi nombreux 23. Elle ne décide pas ſeule de la prépondérance des nations 137. Ses funeſtes effets 145. L'Auteur eſ-

père que l'art de la faire tombera un jour dans l'oubli 146. Elle a été de tous les tems & de tous les pays 149. Elle s'étendit de plus en plus depuis l'augmentation de l'infanterie 152. Elle ne ſe faiſoit auparavant qu'entre les pays limitrophes *ibid.* Elle n'étoit dans les ſiecles de barbarie qu'un tems d'orage, c'eſt preſqu'aujourd'hui un état naturel 161. Elle eſt moins cruelle aujourd'hui qu'anciennement; pourquoi 162. Celles de commerce ſont contre nature; pourquoi 216. Suites affreuſes des deux dernieres dont le commerce avoit été l'origine 217. L'eſprit en avoit paſſé des ſouverains aux particuliers, & avoit changé les vaiſſeaux marchands en vaiſſeaux corſaires occupés au brigandage 218. Conduite atroce de ſes corſaires *ibid.* Calamités ordinaires quand elle ſuſpend les opérations du commerce 220 *& ſuiv.* Maniere dont la faiſoient les anciens peuples 262 *& ſuiv.* Elle a toujours & partout exigé plus de dépenſes que la paix: maniere dont les anciens peuples y pourvoyoient 319.

Guillaume, le conquérant, aſſervit l'Angleterre, royaume au midi de la plus grande des iſles Britanniques; gouvernement qu'il y établit 56. 57.

H

HENRI VIII, roi d'Angleterre; avant ſon ſchiſme, ce royaume étoit ſoumis au pape, même pour le temporel 112. Il fut obligé, quand il voulut équipper une flotte, de louer des vaiſſeaux à Hambourg, à Lubeck & à Dantzik 176.

Hérédité des Fiefs (l'), s'établit par-tout ſous les deſcendans de Charlemagne, & le droit féodal régna dans toute ſa force 80.

Hiérarchie eccléſiaſtique (la), s'étendit d'un degré par la création des cardinaux 99.

Hobbes, philoſophe, à qui la nature avoit donné une force de tête peu commune, attaqua les préjugés ſcientifiques avec vigueur 355.

Hollande, l'une des ſept Provinces-Unies; quels princes virent échouer toute leur fureur dans ſes marais 155. *& ſuiv.* Circonſtances qui lui procurent un peuple immenſe de réfugiés 171. 172. Elle apprit aux Eſpagnols & aux Portugais que l'induſtrie eſt ſupérieure à

la poſſeſſion de l'or 189. Elle fut bientôt un magaſin immenſe 191. Tout favoriſa la naiſſance & les progrès de ſon commerce *ibid.* Elle ſut tourner tous les événemens à ſon profit, mais ſon induſtrie ouvrit enfin les yeux à d'autres puiſſances 192 *& ſuiv.* Eſt une des premieres puiſſances qui ont imaginé l'uſage du crédit public; comment 319. Son crédit chez les prêteurs eſt principalement fondé ſur la certitude qu'elle eſt à l'abri de toute invaſion 320. Ses craintes ſur ce que lui doit l'Angleterre 321.

Hollandois, raiſons du peu d'attachement qu'ils doivent avoir pour leur patrie 77. Ils quitteroient infailliblement leur patrie ſi leur liberté étoit en danger *ibid.* Obſervations qu'ils doivent peſer mûrement 78 *& ſuiv.* Ils imaginerent les premiers l'art de fortifier les places 156. La chute de la marine Eſpagnole fait paſſer dans leurs mains le ſceptre de la mer 171. Ils ſe forment une marine aux dépens des Eſpagnols & des Portugais, & s'aſſurent des établiſſemens partout où ils portent les armes 172. Ils ſoutiennent une guerre avec les Anglois pour conſerver l'empire de la mer 173. Sans terres & ſans mines ils devinrent bientôt riches par les reſſorts de leur induſtrie 189. L'Angleterre fut la premiere à s'appercevoir qu'elle n'avoit pas beſoin de leur entremiſe pour négocier 192.

Homere, poëte grec, donna le ton à la poéſie épique 330. Son génie a rendu les caracteres de la langue Grecque inéfaçables 345.

Homme (l'), auroit tourné bien tard les regards de la reconnoiſſance vers les dieux s'il avoit joui ſans interruption d'une félicité pure 2. Raiſons qui prouvent invinciblement qu'il tend par ſa nature à la ſociabilité 16. 17. Epoque où l'homme opprimé relève ſa tête & ſe montre dans ſa dignité 20. Différence étonnante que fait l'opinion d'un homme à un autre homme 31. Etat de dégradation où le plonge le deſpotiſme 32 *& ſuiv.* Sans être même preſſé par la faim il cherche toujours à dévorer l'homme 218. Epoque où il devient femme & où la femme devient enfant 274. Rolle que lui fait jouer l'amour des richeſſes 270. Epoque où il donna de l'eſprit à la matiere & du corps à l'eſprit 339. C'eſt par les arts qu'il jouit de ſon exiſtence & qu'il ſe ſurvit à lui-même 345. Comment eſt dégradé par ſes détracteurs 361. Il nait avec le germe de la vertu,

quoiqu'il ne ſoit pas vertueux *ibid.* Quel eſt l'homme vertueux 365. L'auteur ne connoit point les obligations de celui qui eſt iſolé 366. Quelles ſont celles du ſociétaire 367. Inconvéniens qui réſultent de ce qu'un ſeul s'occupe de ſes intérêts ſans s'embarraſſer de l'intérêt public *ibid.* *& ſuiv.* Il tient par ſa nature à la morale 370. Quel obſtacle l'empêche d'être vertueux *ibid.*

Hommes (les), ſont preſque tous honnêtes excepté dans ce qui concerne leur profeſſion 200. Sur quoi ils s'en excuſent *ibid.* *& ſuiv.* Différence qu'il y a à cet égard entre ceux qui ont des profeſſions & ceux qui font le commerce 201. Singularité de la lenteur qu'ils ont miſe à revenir au premier des arts, le labourage 236. Un Etat bien cultivé les produit par les fruits de la terre, & produit à ſon tour les fruits par leur travail 237. Pourquoi le nombre en devoit être très-borné anciennement en Europe 260. Pourquoi faut-il les porter aujourd'hui au commerce 276 *& ſuiv.* Les premiers qui ſe réunirent ne ſentirent pas d'abord l'enſemble des devoirs de la ſociété 368. Quel eſt l'état dans lequel ils ſeroient peut-être moins éloignés du bien 371. Ils ſont ce que le gouvernement les fait être 382.

Hommes publics (les), à quoi ils meſurent leur faſte, leur ton, & leur air 141.

Hoſtilités; celles de nos jours, heureuſement, ne reſſemblent pas à celles des tems anciens; quelle eſt la différence 161. Il n'y a que la faim qui puiſſe les excuſer 215 *& ſuiv.*

Hurons, peuple de l'Amérique Septentrionale; c'eſt chez eux un acte de vertu de tuer ſon pere quand il eſt vieux 370.

I

IMMORTALITÉ *de l'ame*, des hommes, ce qui en fit naître l'opinion chez eux; ſes effets 3. On s'en eſt moins occupé depuis que la communication entre les deux hémiſphères s'eſt établie 14. Illuſion de l'homme dans ſon idée qu'il peut faire des chefs-d'œuvres immortels 344 *& ſuiv.*

Impôts (les), ſont le ſeul moyen de pourvoir aux beſoins ſoit habituels, ſoit extraordinaires des Etats 64. Le deſpote ſe ſert de ſoldats pour en lever, & ſe ſert enſuite

des impôts pour lever des ſoldats 166. Le laboureur françois eſt écraſé par des impôts arbitraires 230. Leur définition, & où ils peuvent avoir lieu 278. En quoi ils ont conſiſté en certains pays dans de certains tems 279 *& ſuiv.* L'honneur en tint lieu dans les beaux jours de la Grèce 280. Il n'y en eut ni chez les Romains, ni ſous le gouvernement féodal *ibid.* Ils devinrent une des plus grandes uſurpations des ſouverains de l'Europe dans le Nouveau-Monde 281. Indignité de celui qui ſe perçoit ſous le nom de capitation 281. 283. Il eſt la preuve du deſpotiſme *ibid.* Quand il porte ſur les denrées de premier beſoin, c'eſt le comble de la cruauté *ibid.* Conſéquence qui en réſulte *ibid. & ſuiv.* Inconvénient de celui qui porte ſur des denrées moins néceſſaires 283. Expoſition de l'étendue que leur a donné l'avidité des ſouverains *ibid.* La taxe ſur la terre eſt le ſeul impôt qui puiſſe concilier l'intérêt public avec les droits des citoyens 285. Difficulté qu'il y auroit à l'établir en ce moment 286. Maniere dont il devra s'exercer *ibid. & ſuiv.* Avantages qui en réſulteront 287. La maniere de l'aſſeoir en fait la plus grande difficulté *ibid.* Syſtêmes ſur cet objet 287 *& ſuiv.* Le gouvernement, de quel genre qu'il ſoit, ne doit jamais en outrer la meſure 290. Mis en fermes ils deviennent l'objet de l'imagination du fermier, qui ne penſe qu'à les multiplier; atrocités qui en réſultent 291. *& ſuiv.* Il ne ſuffit pas qu'il ſoit reparti avec juſtice, il faut ſurtout qu'il ſoit proportionné aux beſoins du gouvernement 293. Par qui doivent être réglés pour en éviter l'excès *ibid.* Démonſtration qu'ils ont toujours dépendu de la propriété 294. Les emprunts publics forcent à les augmenter pour le paiement des intérêts 326. Quelle en eſt la conſéquence *ibid. & ſuiv.*

Imprimerie, ſes progrès, ſon utilité; comment elle verſe les ſciences dans toutes les claſſes de la ſociété humaine 359.

Incontinence des femmes, eſt le vice qui naît du plus grand nombre des vices & qui en produit le plus grand nombre 376 En quoi préciſément il conſiſte *ibid.* Quelle en eſt l'influence ſur la moralité des femmes 377. Quelle en eſt la ſuite *ibid. & ſuiv.*

Incrédulité (l'), eſt devenue trop générale pour que les anciens dogmes puiſſent reprendre leur aſcendant 12.

Inde (l'), eſt une des parties de l'Aſie, qui, avec tous

les trésors de la nature, possedent les plus brillantes inventions de l'art 244. Qu'est ce qui y passe pour acte de vertu & de cruauté? 370.

Industrie étrangere (l'), loin de rétrécir l'intérieure, l'élargit; comment 223. Si elle ne s'exerce pas en premier lieu sur l'agriculture, elle tombe au pouvoir des nations étrangeres, pourquoi 237. Son flambeau éclaire à la fois un vaste horizon 248. Elle peut enfanter des vices, mais pas ceux de l'oisiveté 250. Elle doit favoriser la liberté nationale qui, à son tour, doit aussi la favoriser 255. Sa liberté & celle du commerce produiront des manufactures & la population 257. A quoi elle étoit réduite anciennement en Europe 260. Depuis que les principes de l'industrie sont mieux développés, on ne thésaurise plus pour les guerres futures 293. Elle sera étouffée par le gouvernement si le prince a seul le droit des tributs 296. Comment elle souffre de la préférence qu'on donne aux signes sur les choses 326. Elle a pénétré, ainsi que l'invention & les jouïssances du Nouveau-Monde, jusqu'au cercle polaire 343 *& suiv.* Le commerce des lumieres par l'imprimerie lui est devenu nécessaire 359.

Infanterie; les Grecs & les Romains lui avoient dû leur supériorité, pourquoi 149. L'invention de la poudre acheva de lui donner l'avantage sur la cavalerie 152. Epoque où l'importance d'en faire usage se fait sentir 153. *& suiv.* Son augmentation fait cesser l'usage de la milice féodale 155.

Innocent III; sous ce pape, il n'y avoit plus au monde qu'un seul tribunal qui étoit à Rome 109.

Innovations (les), dans les Etats, doivent être insensibles 120.

Inquisiteurs d'Etat, à Venize, importance de cet emploi 90. Sont une espece de tribuns protecteurs du peuple 92. Pourquoi ne sont pas fort redoutables *ibid.*

Inquisition (l'), est un tribunal insultant à l'esprit de Jesus-Christ & détestable 111. Fut introduite en Espagne sous le regne de Philippe III, 131.

Intérêt général (l'), est la regle de tout ce qui doit subsister dans l'Etat 114. Le peuple, ou l'autorité dépositaire de la sienne, ont seuls droit de juger si les institutions y sont conformes *ibid.*

Intérêts; ceux qui suivent les emprunts publics, obli-

gent à l'augmentation des impôts pour y ſubvenir 326. Conſéquence qui en réſulte *ibid.*

Intolérance religieuſe (l'), eſt une des cauſes de la dépopulation de certains Etats, comment 237.

Intrigue (l'), a toujours aſſiégé les rois depuis qu'ils ont appellé les grands à la cour. 83.

Invincible Armada; nom qu'avoit pris une flotte conſidérable qu'avoit fait conſtruire Philippe II roi d'Eſpagne 170. Triſte ſort de cette flotte *ibid.* & 171.

Iroquois, peuple de l'Amérique Septentrionale; c'eſt un acte de vertu chez eux que de tuer ſon pere quand il eſt vieux 370 & *ſuiv.*

Iſidore de Séville, donna ſes décrétales au huitieme ſiecle; quelle en fut la ſuite 106.

Italie (l'), avec les dons du génie, a perdu tous les droits, toutes les traces de la liberté 84. Elle tira ſes métiers & ſes manufactures de la Flandre 245. Elle a été le berceau du monachiſme & de l'intolérance 247. Elle fut anciennement, ainſi que la Grece, le ſeul pays de l'Europe plus peuplé qu'aujourd'hui 264. Etat dans lequel s'y trouvoient les lettres & les beaux arts lors de l'irruption des barbares du nord en Europe 332. Epoque où les beaux arts s'y réfugierent avec les belles lettres en fuyant la Grece 336. Elle eut ſeule plus de villes ſuperbes & d'édifices magnifiques que toute l'Europe enſemble 337. Elle auroit porté les arts bien plus loin ſi elle avoit poſſédé les tréſors du Mexique. *ibid.* La mythologie des Romains rendit à ſa littérature les graces de l'antiquité 338. Poëtes qui s'y ſont immortaliſés *ibid.* Elle fonda la premiere une académie de phyſique 356.

Italiens (les), furent les premiers à quitter le jargon pour ſe former une langue qui leur fut propre. Agrémens de la langue Italienne 342.

J

JAQUES I, roi d'Angleterre; ſes prétentions déclarées au deſpotiſme font ſouvenir aux Anglois de leurs droits 59. Effets qui en réſulterent *ibid.*

Jaques II, roi d'Angleterre, redonne à la marine Angloiſe plus d'éclat qu'elle n'en avoit perdu ſous Charles II ſon frere 177.

Jargons, après l'invaſion des barbares du nord dans

l'Europe, il y en eut autant de différens qu'il y eut de gouvernemens 341. La renaiſſance des lettres les améliora, mais avec lenteur *ibid.*

Judaïſme, une de ſes grandes baſes fut la théocratie ou le deſpotiſme ſacré. C'eſt de lui que naquit le chriſtianiſme 5. C'eſt la ſeule religion qui ne ſoit pas tolérée en Ruſſie, pourquoi 38.

Juifs (les), eurent d'abord un gouvernement théocratique ſuivi d'un gouvernement monarchique très-tyrannique quoiqu'aſſujetti au ſacerdoce 21. Etat actuel de cette nation *ibid.* Ils ne ſont point tolérés à Pétersbourg; pourquoi 38.

L

LABOUREUR *François* (le), eſt écraſé par les impôts arbitraires 230 *& ſuiv.* Perſécutions qu'il éprouve. Diſcours atroce d'un adminiſtrateur à ſon égard 231. Repréſentation à ce ſujet 231 *& ſuiv.*

Lagunes de Venize (les), ce qu'elles étoient autrefois 86.

Langue Allemande (la), eſt originelle indigene de l'Europe 343. Elle a aidé à la formation de l'Anglois & du François *ibid.* Elle ſembloit peu faite pour des organes polis, mais, tout d'un coup, elle a fourni des poëtes originaux, dignes de le diſputer aux autres nations 344.

Langue Angloiſe (la), a un caractere d'énergie & d'audace. Ce n'eſt pas la langue des mots, mais des idées 342. Quel mot ont dit les Anglois qui conſacre une langue *ibid.*

Langue Eſpagnole (la), quelles ſont ſes qualités & ſes progrès 341. Avantages qu'elle tireroit du ſilence de l'inquiſition *ibid. & ſuiv.*

Langue Françoiſe (la), regne dans la proſe; avantages qui lui ſont propres 342.

Langues (les), en ſe cultivant ont porté les arts à une grande perfection, & les monumens en ſont ſi nombreux qu'une nouvelle barbarie aura peine à les détruire 344.

Légiſlateur, la plupart ſe ſont ſervis de l'influence de la crainte des puiſſances inviſibles ſur l'eſprit des peuples pour les aſſervir. De quelle maniere *ibid.* Celui

qui ne favoriſeroit la population que pour avoir des ſoldats ſeroit un monſtre 277. Le vrai eſt encore à naître 371.

Législation (la), fait quelques pas ſous le monarque 19. L'art de la législation demandant le plus de perfection, doit occuper les meilleurs génies 119. Elle agit au-dedans du gouvernement 126. Une législation vicieuſe engendre une infinité de maux & de fléaux 269. La ſupériorité de celle des peuples anciens a manqué aux nations modernes pour égaler les anciennes 340. Les hommes, dans l'Univers, n'ont pas la meilleure qu'on pouvoit donner, mais qu'ils pouvoient recevoir. 371.

Leibnitz, philoſophe Allemand, né peu avant la mort de Deſcartes, acheva avec Newton l'établiſſement de la bonne philoſophie 354 *& ſuiv.* Il pouſſa la ſcience de Dieu & de l'ame auſſi loin que la raiſon peut la conduire 355.

Liberté (la), eſt l'unique ſource du bonheur public 39. C'eſt le ſeul cri du peuple qui paſſe de l'eſclavage à l'anarchie 44. Elle eſt l'idole des ames fortes; effet qu'elle produiſit chez les Anglois 59. Elle naîtra du ſein même de l'oppreſſion. 145.

Liberté Angloiſe (la), repoſe ſur ſon gouvernement mixte 60. 61. Sur la diſpoſition du pouvoir monarchique 62. Sur le partage du pouvoir légiſlatif 63. 64. Elle renaquit des attentats du deſpotiſme 192.

Liberté indéfinie de la preſſe; ſon utilité en Angleterre 67.

Liberté nationale (la), ſi l'induſtrie la favoriſe, elle doit à ſon tour la favoriſer 255.

Liberté populaire; ce qui la décide 83. Rien ne lui eſt plus favorable que les arts 247. Celle des écrits eſt la ſeule ſauvegarde des loix 361.

Littérature; comment elle forme un empire qui prépare la république Européenne 359. Combien elle eſt devenue néceſſaire à l'induſtrie *ibid. & ſuiv.* Combien elle a été avantageuſe aux princes 360.

Locke, fameux philoſophe Anglois, pourſuivit les préjugés ſcientifiques dans tous les retranchemens de l'école 355.

Loix (les), peuvent ſeules ſauver une nation de ſa perte 371. Quel eſt leur rempart & leur fondement *ibid.* Les bonnes loix ſe maintiennent par les bonnes mœurs 382.

Louis XI, roi de France, fut ſans efforts plus puiſſant que ſes prédéceſſeurs 81.

Louis XII, roi de France ; ſes guerres d'Italie furent cauſe qu'il tranſporta dans ſon royaume quelques germes de bonne littérature 338.

Louis XIV, roi de France a été accuſé d'aſpirer à la monarchie univerſelle 132. En regardant autour de lui il dut être étonné de ſe trouver ſi puiſſant 133. C'eſt à lui ſeul qu'il faut attribuer l'exceſſive multiplication des troupes au ſein même de la paix, pourquoi 161. Il veut profiter de l'épuiſement des Anglois & des Hollandois après une guerre pour s'emparer de l'empire des mers 173. Ses opérations en conſéquence 174. Il châtie enſuite les puiſſances barbareſques *ibid.* Il vainquit les flottes eſpagnoles, mais il fut vaincu par les Anglois & les Hollandois *ibid.* Il avoit poſé le faîte de ſa marine guerriere ſans en avoir aſſuré les fondemens ; comment 175. Ses victoires & les hommes de grand génie qui étoient en nombre ſous ſon regne illuſtrerent la France dans le dix-ſeptieme ſiecle 339.

Lumieres (les) *de la philoſophie* gagnent inſenſiblement un plus vaſte horizon 358 *& ſuiv.* Leur commerce par l'impreſſion eſt devenu néceſſaire à l'induſtrie 359.

Luxe (le), eſt l'enfant des richeſſes & pere de bien des vices 274. Déſordres dans leſquels il entraîne *ibid.* Il devient un beſoin ; déſordres qui en réſultent 275.

M

MAHOMET, chef de la religion des Turcs, s'empare en 1453 de Conſtantinople, & en fait la capitale de l'Empire 26. Il parut en Orient vers l'an 700 de l'ère chrétienne 272. Et repouſſa le chriſtianiſme en Europe. *ibid.* Ses diſciples armés du glaive & de l'Alcoran chaſſerent les lettres & les arts de la Grece en s'emparant de la capitale 336.

Maîtriſes ; leur exemption produit la concurrence des ouvriers, & dès lors l'abondance & la perfection des ouvrages 256.

Mallebranche, philoſophe, laiſſoit renaître les préjugés ſcientifiques en les abaiſſant, parce qu'il n'alloit pas à la ſource du mal 355.

Manichéiſme (le), dont les veſtiges dureront à jamais, eſt né du polythéiſme 3.

Manufactures; raiſons qui porterent Colbert à en établir dans tous les coins de la France 194. Pourquoi méritent-elles moins les préférences du gouvernement que l'agriculture? 289. *& ſuiv.* Elles préſentent nombre d'objets d'inſtruction & d'admiration à l'homme le plus inſtruit 247. Depuis que l'Europe en eſt couverte, changemens qu'elle a éprouvés 250 *& ſuiv.* Une manufacture riche attire plus d'aiſance dans un village que vingt châteaux de barons chaſſeurs 251. Raiſons pour leſquelles un état doit chercher tous les moyens de les faire fleurir chez lui *ibid.* Objets néceſſaires à leur encouragement 252. La fertilité du ſol leur eſt très-avantageuſe, pourquoi 253. A ſon défaut la frugalité des hommes doit y ſuppléer 254. Après la nature c'eſt le gouvernement qui les fait proſpérer 255. Eſt-il utile de les raſſembler dans les grandes villes ou de les diſperſer dans les campagnes? 256. Réſolution de cette queſtion par le fait *ibid. & ſuiv.* Elles ſeront le fruit de la liberté de commerce & d'induſtrie 257. Elles étoient ſi peu variées anciennement en Europe que les deux ſexes s'y habilloient d'une même étoffe de laine ſans être teinte 260.

Marine; quelle eſt ſon influence 168. Quand, après Rome & Carthage, il ne reſta que des brigands & des pirates, la marine fut pendant douze ſiecles dans le néant où étoient tombés tous les autres arts 168. La plus fameuſe bataille de la marine moderne fut celle de Lépante 169. Les Hollandois forment la leur aux dépens des Eſpagnols & des Portugais 172. Quoiqu'Henri IV & Sully euſſent conçu le projet d'une marine, Richelieu ne ſut pas la créer 173. Il n'y en a point eu en Europe depuis l'ère chrétienne juſqu'au ſeizieme ſiecle 175 *& ſuiv.* Du tems d'Henri VIII, roi d'Angleterre, c'étoit Gènes & Venize qui ſavoient ſeules conſtruire une marine 176. La nation Angloiſe regarda la ſienne comme le rempart de la ſureté & la ſource de ſes richeſſes 178. C'eſt un nouveau genre de puiſſance qui a donné en quelque ſorte l'Univers à l'Europe 179. Elle en a changé les divers ſyſtémes *ibid.* L'importance où elle s'eſt élevée conduira avec le tems tout ce qui y eſt rélatif au plus haut degré de perfection 181. A meſure qu'elle devenoit une ſcience il fal-

loit qu'elle fut étudiée par ceux qui en faiſoient profeſſion, & il faut joindre l'expérience à l'étude 182. Atrocités de la preſſe Angloiſe pour le ſervice de ſa marine 184.

Marine Angloiſe. Maniere dont la reine Eliſabeth forma la ſienne 176. Point auquel elle fut portée ſous le regne de Jaques II, 177. La nation la regarde comme le rempart de ſa ſureté & la ſource de ſes richeſſes 178. Atrocités de la preſſe Angloiſe pour le ſervice de ſes vaiſſeaux 184.

Marine Françoiſe. Les matelots y ſont enrolés pour toute leur vie ; inconvéniens qui en réſultent 186. Faux raiſonnemens des adminiſtrateurs pour pallier les abus qui ſe commettent à cet égard 184. *& ſuiv.*

Matelot, (le) ne rentre jamais dans une profeſſion utile à la ſociété ; il ne ſort du ſervice que pour l'hôpital 387.

Maximilien, empereur d'Allemagne, abbatit l'anarchie des grands & les ſoumit aux loix 53, 54. La conſtitution de l'empire s'eſt perfectionnée depuis ſon regne 54.

Mendicité ; époque où toutes les loix émanées contr'elle ſeront impuiſſantes 285.

Miniſtres d'Etat, (les) ne voyent dans leur place que l'étendue de leur pouvoir 142. C'eſt par le choix judicieux qu'en fera le ſouverain que le poids des tributs pourra être reparti équitablement 313. Quel ſera celui qui remplira une tache ſi difficile *ibid. & ſuiv.* Obſtacles qui s'oppoſent à le trouver 314. Caracteres que le ſouverain doit reprouver pour le miniſtere 315 *& ſuiv.* Inconvéniens de l'homme dédaigneux qui ignore ou mépriſe la loi, trop légiſte, philantrope outré, & ſurtout du prodigue dans le miniſtre d'Etat *ibid.* Il y a moins de ſéductions auprès du thrône que dans l'antichambre de celui des finances 271 *& ſuiv.* Ils ſont exhortés à réfléchir ſur les ſuites affreuſes des emprunts exceſſifs des Etats qu'ils régiſſent 326. 327.

Mœurs, (les) ſont le fondement & le rempart des loix 361. Quelle réforme préliminaire elles exigeroient en Europe 371. Qu'étoient-elles ſous le gouvernement féodal ? 373. Quels changemens y ſurvinrent depuis les Croiſades *ibid.* Quelle eſt l'eſpece de celles ſous leſquelles l'amour conjugal eſt dédaigné 379. Les liai-

ſons de la galanterie conſomment leur *dépravation ibid.* Les bonnes mœurs s'établiſſent par les bonnes loix 382.

Moines; époques remarquables auxquelles tient leur inſtitution 271 *& ſuiv.* L'opinion les fit & les détruira 272.

Monarchie; [la] maniere dont elle s'eſt établie 19. Sous ce gouvernement les forces & les volontés ſont au pouvoir d'un ſeul homme 50. La monarchie abſolue eſt une tyrannie 60. Quels y ſont les progrès infaillibles du commerce 276.

Monarchie Françoiſe; quelle fut l'origine de l'accroiſſement de ſon pouvoir par l'abaiſſement de la nobleſſe 151.

Monarchie univerſelle; époque à laquelle le gouvernement eccleſiaſtique fit des pas pour y atteindre 106. Charles-Quint & Louis XIV ont été accuſés d'y avoir aſpiré 132. L'Angleterre s'eſt véritablement emparé de celle de la mer 137.

Monarque; il y a ſous lui une ombre de juſtice 19. Partout où ſa volonté fait les loix ou les abolit il eſt deſpote & le peuple eſclave 64. Quel bienfait en ſignaleroit le regne 290.

Monopole; quelle eſt ſon origine? & en quoi conſiſte-t-il? 209. Combien il eſt illégitime *ibid.* Partout où il a eu lieu il y a produit la dévaſtation 210. Abus des privilèges excluſifs ſur leſquels il eſt fondé *ibid.* Atrocités qu'il traine à ſa ſuite 214. Le droit d'apprentiſſage & le prix des maitriſes en eſt un nuiſible à l'état, comment 255.

Monumens, [les] atteſtent tous que la civiliſation des Etats fut l'ouvrage des circonſtances & non de la ſageſſe des ſouverains 35. De quel genre ſont ceux que nous ont laiſſés les ſiecles gothiques 334. La culture des langues en perfectionnant les arts en a ſi fort multiplié les monumens, que la barbarie des ſiecles à venir aura peine à les détruire 344.

Morale; (la) à quoi elle conduit l'homme 361. Elle eſt l'art de la vertu *ibid.* Quel eſt le but du ſage dont les écrits nous la tranſmettent *ibid.* L'eſpoir d'atteindre à ce but a enfanté des productions ſans nombre & ſouvent pernicieuſes, pourquoi *ibid.* Une morale univerſelle ne peut être l'effet d'une cauſe particuliere, pourquoi 362. Quelle a été celle qui a régné en tout tems chez toutes les nations *ibid.* Pourquoi les miniſtres de la religion ont cherché à lui ſubſtituer une morale bar-

bare, abjecte, extravagante, ſuperſtitieuſe & puérile *ibid.* Socrate, dans ſes principes, l'avoit ſéparée, il y a plus de deux mille ans, de la religion 364. Quel eſt ſon objet rélativement à l'eſpece humaine *ibid.* Comment elle parvient à ſon but *ibid. & ſuiv.* Illuſions de quelques écrivains ſur ſes premiers principes 365 *& ſuiv.* Abus qui réſulteroient du fondement que lui donnent ces philoſophes *ibid.* Comment c'eſt le maintien de l'ordre qui la conſtitue toute entiere 369. Rélativement au mariage & à la propriété ſuivant les loix & les opinions des différens pays *ibid. & ſuiv.* Elle tient à la nature de l'homme & des ſociétés 370. Influence qu'eut ſur la morale la découverte du Nouveau-Monde 374. Il n'y en a plus chez les nations modernes, pourquoi 381.

Moyen âge, quel fut le germe de ſon gouvernement 127.

Moyſe, chef des Hébreux, inſtitua le gouvernement théocratique, par quels moyens 20, 21. Il laiſſa en mourant des chefs animés du même eſprit 21.

N

NATION; que doivent être ceux qui gouvernent une nation grande & puiſſante? 141, 142.

Nations, (les) ne ſe battent plus comme autrefois pour leur mutuel anéantiſſement 219. Les intérêts bien combinés de celles qui ſont en guerre feront toujours deſſaiſſer le commerce ſans entrâves 220. Elles ſe ſont énervées en voulant énerver les nations rivales 222. Conſeils que leur donne l'Auteur pour terminer les maux que de mauvais ſyſtêmes ont fait à la terre entiere 222 *& ſuiv.* Excellence des effets qui en réſulteront pour elles *ibid. & ſuiv.* Les plus commerçantes ont dû devenir les plus agricoles 228. Les nations agricoles doivent avoir des arts pour employer leurs matieres, & augmenter les productions pour entretenir les artiſans 246, 247. En quoi leur folie eſt la même que celle des particuliers 320. Quelle eſt celle pour qui l'uſage du crédit public eſt moins ruineux 321. C'eſt par les ſavans & les artiſtes que les nations contemporaines ſe diſtinguent les unes des autres 346.

Nations modernes; Une nation pauvre eſt ordinairement belliqueuſe, pourquoi? 42. La guerre ne décide pas

ſeule ſur leur prépondérance, le commerce y a beaucoup influé depuis un demi ſiecle 137. Raiſons de leur indifférence actuelle ſur les événemens des guerres 137 *& ſuiv.* Plus il y a de ſoldats dans un Etat & plus la nation s'affoiblit 166. Quand les progrès du gouvernemens militaire ont amené le deſpotiſme, il n'y a plus de nation 167. Si la population des nations anciennes étoit conſidérable, les guerres dont parle l'Hiſtoire ont dû la détruire 262, 263. Il ne leur a manqué que des langues plus heureuſes pour égaler les anciennes dans les travaux de l'eſprit humain 341. Il ne faut plus parler de morale chez elles ; où doit-on trouver la cauſe de cette dégradation ? 381.

Nature, (la) eſt le modèle des beaux-arts & des belles-lettres 327. Elle n'a rien de parfait, ſon beau conſiſte dans un enchaînement rigoureux de perfections 329.

Négociant, idée de l'étendue que doit avoir ſon génie 199. Et des objets immenſes qu'embraſſe cette profeſſion 200. Il peut & doit en avoir une idée noble 203. Maximes dont il ne doit point ſe départir *ibid. & ſuiv.* Il doit ſervir toutes les nations & ne pas embraſſer trop d'objets à la fois 204. Importanee du crédit pour le négociant 206. Eſtime qu'il doit avoir de lui-méme 207. Suite de maximes qui lui ſont adreſſées *ibid. & ſuiv.* Quelle ſera leur conduite ſi le prince a ſeul le droit des tributs 296.

Newton, philoſophe Anglois, ſoupçonna le vrai ſiſtême du monde par l'oppoſition de la géométrie à la phyſique 354. D'où conjectura-t-il l'origine de la lumiere ? *ibid.* Il contribua avec Leibnitz à l'établiſſement de la bonne philoſophie 355. Il étendit les principes de la phyſique & des mathématiques plus avant que n'avoit fait le génie de pluſieurs ſiecles *ibid.*

Nobleſſe Françoiſe [la], quelle fut l'origine de ſon abaiſſement 151. Ce n'eſt qu'une diſtinction odieuſe quand elle n'eſt pas fondée ſur des ſervices réels rendus à l'Etat 239. Si le prince a ſeul le droit des tributs, elle ne ſervira & ne combattra que pour la ſolde 296.

O

OPPRESSION [l'] *des gouvernemens*, autorisée par le ciel, inspire du mépris pour la vie 31.

Or [l'] *& l'argent* ne corrompent que les ames oisives 197. Leur influence est aussi funeste aux particuliers qu'aux nations, comment 207. Ils ne deviennent l'idole d'un peuple que par la mauvaise constitution du gouvernement 381. De qui ont-ils amélioré le sort? 384. Triste état des nations qui les sortent des entrailles de la terre *ibid.* A quelle sorte de commerce leur soif insatiable a-t-elle donné la naissance 388.

Ordre nouveau de choses, que fit éclorre le quinzieme siecle 129.

Ordre social; quels sont les monstres qui chez nous se révoltent contre lui 278.

P

PAGANISME (le), étant mis au rang des fables qui lui avoient donné lieu, les peuples chercherent au ciel un asyle contre les tyrans & embrasserent le christianisme 5. Qui prit sa place après que le paganisme eut été démasqué par la philosophie 7.

Paix; raisons de douter qu'elle existe nulle part 145 *& suiv.* Anciennement elle étoit véritablement la paix; elle n'est aujourd'hui qu'une guerre sourde 221. Chez les anciens peuples, elle ne rétablissoit pas toujours la population que la guerre avoit détruite, pourquoi 263 *& suiv.*

Paix d'Utrecht (la); pourquoi n'eut-elle pas pour les alliés tous les avantages qu'ils devoient attendre de leurs succès 136. La plus grande imprudence qu'ils y commirent fut de n'avoir pas exigé la démolition des forteresses frontieres de France. *ibid.*

Papes (les), firent de l'ignorance un de leurs plus grands moyens pour subjuguer les esprits 8. L'abus même qu'ils en firent aida à diminuer leur autorité *ibid.* Le désir de la conserver & celui de les en dépossséder enfanta deux systêmes 8. Comment, dans le moyen âge, ils influoient par la hiérarchie sur tous les Etats chrétiens 128. Ils aspiroient à la monarchie universelle *ibid.*

Papiers publics; illuſions qu'on ſe fait ſur leur utilité 322. Ils ne circulent pas d'eux mêmes & ne valent qu'à raiſon des ventes & des achats *ibid. & ſuiv.* Combien le commerce & l'agriculture ont à ſouffrir de la préférence qu'on leur donne ſur la valeur effective 326.

Paris, capitale de la France, par où ſurpaſſa les tapis de la Perſe, les tentures de la Flandre & les glaces de Venize 245 *& ſuiv.*

Paſcal, philoſophe François, meſura ſur les montagnes d'Auvergne les hauteurs de l'atmoſphere 353.

Paſſions; on trouve plus aiſément une femme qui n'en ait point eu, qu'une femme qui n'en ait eu qu'une 378. Quelle eſt la ſource & comment ſe terminent celles qu'on nomme délicates 380 *& ſuiv.*

Patrie; par tout où la nation lui eſt attachée par la propriété & la ſureté, les terres y proſperent 248. Moyen d'y rendre chaque propriétaire amoureux de l'héritage de ſes pères ſoit en ville, ſoit en campagne *ibid. & ſuiv.*

Payſans; quel eſt leur état partout ils n'ont point de propriété fonciere 268.

Peinture (la), par quelle voye lente elle eſt parvenue chez les Grecs au point de perfection où la porterent Apelles & Zeuxis 329. Elle perpetue le ſouvenir des belles actions & les ſoupirs des ames tendres 337.

Penſeurs; claſſe de miniſtres du gouvernement de la Chine 120.

Perſe (la), eſt une des parties de l'Aſie qui réuniſſent tous les thréſors de la nature aux plus brillantes inventions de l'art 244.

Petersbourg; capitale de la Ruſſie; on y tolère toutes les religions excepté le judaiſme; pourquoi cette derniere en eſt ſans doute exceptée 38.

Peuples (les). Les plus policés ont tous été ſauvages, & les ſauvages étoient deſtinés à devenir policés 19. Maniere dont s'y prirent les rois pour qu'ils leur aidaſſent à reprendre l'autorité 24. Ceux du midi ſemblent être nés pour le deſpotiſme 84. Ils ne peuvent avoir d'induſtrie & de courage que rélativement à leur confiance au gouvernement 125. Ils ne voyent dans les emplois des miniſtres des cours que l'étendue de leurs devoirs. Illuſions qu'ils ſe ſont faites ſur les ſuccès de leur commerce rélativement à celui de leurs voiſins 222 *& ſuiv.* Erreur de l'idée que quelques-uns prendroient un aſcendant décidé ſur les autres par le ſyſtême d'une di-

berté générale 225. Que devoit être la multitude de ceux que César comptoit dans la Gaule 261. Les peuples libres ont rarement éprouvé le sort affreux des taxes affermées 292. Exhortations de l'Auteur aux peuples de relire leur histoire pour se dérober au joug qu'ils subissent 294. Discours que l'Auteur leur adresse; vœux de son cœur pour le bonheur de tous les peuples du monde 389 *& suiv.*

Peuples sauvages (les), ont plutôt une politique qu'une législation 126.

Phéniciens (les), furent les premiers négocians dont l'histoire ait conservé le souvenir 187.

Philippe II, roi d'Espagne, aussi intrigant, mais moins vaillant que son pere, il laissa la monarchie Espagnole beaucoup plus vaste, mais bien plus foible que Charles-Quint 130 *& suiv.*

Philippe III, roi d'Espagne; mauvais principes de son administration; il établit l'inquisition en Espagne; défauts essentiels de ce prince 131 *& suiv.*

Philippe V, roi d'Espagne, de la maison de Bourbon, auroit été aussi bon Espagnol que ses prédécesseurs sans les hostilités de l'Angleterre & de la Hollande 134. La paix d'Utrecht lui assura la couronne d'Espagne 136.

Philosophes (les), ne sont pas les seuls qui aient tout découvert & tout imaginé 355.

Philosophie (la), a démasqué le paganisme 6. & 7. Elle s'est élevée sur les ruines de l'autorité des papes & des erreurs relevées par les réformateurs 10. Argumens sur lesquels elle a raisonné *ibid.* Sa voix réveillera au fond de l'ame des princes l'horreur de la gloire sanguinaire 147. Elle est attachée au char des lettres & des arts; pourquoi ne doit-elle marcher qu'à leur suite? 348. Quel est son âge & sa marche *ibid.* Plusieurs philosophes l'ayant écartée par des systêmes, Socrate la ramena à la vraie sagesse 349. Platon la noya dans la théocratie *ibid.* Révolutions qu'elle éprouva par les systêmes d'autres philosophes *ibid.* Depuis Zénon & Démocrite elle fut livrée & restreinte aux sophistes 350. Elle a dormi pendant près de mille ans avec toutes les sciences & les arts dans le tombeau de l'empire Romain *ibid.* Sous l'ignorance des étendards de la croix ou du croissant, elle balbutioit foiblement les noms de Dieu & de l'ame 351. Les Arabes en me-

noient les dépouilles en triomphe, après avoir ſauvé les ouvrages d'Ariſtote des ruines de la Grèce *ibid.* L'état où elle tomba par la conciliation que voulurent faire les moines, de la philoſophie payenne avec les livres de Moyſe & les Evangiles, engendra la philoſophie de l'école 352. Epoque où elle ſortit du cloître en y laiſſant l'ignorance, & où elle arracha le maſque à la ſuperſtition & le voile à la vérité *ibid.* Pendant que Gaſſendi remuoit les élémens de l'ancienne, Deſcartes combinoit ceux de la nouvelle 353. Quelles furent les branches de la philoſophie qui conduiſirent à la mathématique *ibid.* Quels philoſophes acheverent après Deſcartes l'établiſſement de la bonne philoſophie 355 *& ſuiv.* Comment elle étendit l'empire des connoiſſances humaines 357. Quel dépôt devra caractériſer ſon ſiecle dans les ſiecles à venir 357 *& ſuiv.* Immenſité des obligations que lui a l'humanité 358. Effets qu'elle produira en s'inſinuant dans l'ame des ſouverains & de leurs miniſtres 359. Quelle ſcience eſt la morale à ſon tribunal 364 *& ſuiv.*

Pierre le Grand, empereur de Ruſſie, alla chercher inutilement les arts dans les Etats policés de l'Europe, ils n'ont jamais pu réuſſir dans les glaces de ſon empire 252.

Politique (la), agit au-dehors dans le gouvernement 126. Dans le moyen âge elle fut toute concentrée à la cour de Rome 127 *& ſuiv.* Maniere dont elle opéroit pour venir à ſes fins 128. Le ſyſtême de la politique moderne doit ſa naiſſance à l'ambition & à la rivalité de Charles-Quint & de François I, comment 130. Grande erreur qui domine dans la politique moderne 138. Quelle conduite lui épargneroit bien des menſonges & des crimes *ibid.* C'eſt elle qui eſt cauſe que l'on entretient des agens fixes dans les cours étrangeres 139. Menées de la politique en Europe *ibid. & ſuiv.* Leçon qu'en donne le chancelier Oxenſtiern à ſon fils 141. Elle varie comme le gouvernement chez un prince foible 142. Quelle eut dû être celle de tous les princes de l'Europe quand ils virent Charles VII avec une troupe toujours armée 153. Ses maximes générales ont changé l'Europe par la révolution que le commerce a fait dans les mœurs 197. Vice de celle qui croit que les papiers papiers publics augmentent la maſſe des richeſſes circulantes 323. Elle frappe des coups

si surprenans que la sagesse humaine ne sauroit les prévoir 324.

Pologne, royaume au nord de l'Europe, idée de sa constitution 46. Le gouvernement féodal y domine dans toute la force de son institution primitive 47. Triste situation de ses habitans; foiblesse du thrône 48. Combien est exposée à l'invasion, & son déchirement par trois puissances 49. 50. Moyen par lequel son roi Poniatowski auroit pu en empêcher le partage 50 *& suiv.* Le christianisme s'y est établi avec toutes les prétentions de l'autorité papale 112. Quelles en sont aujourd'hui les mœurs 373.

Polythéisme (le), fut la plus ancienne & la plus générale des religions 3.

Poniatowski, roi de Pologne, comment il auroit pu empêcher le partage de ce royaume 49 *& suiv.*

Population (la), sera une suite de la liberté du commerce & de l'industrie 257. A-t-elle été plus considérable dans un tems que dans un autre: dissertation sur ce sujet *ibid & suiv.* Il faut chercher l'histoire des populations de la terre dans celle des développemens de l'industrie humaine 258. Si celle des nations anciennes étoit considérable, les guerres longues & cruelles dont parle l'histoire ont dû la détruire 262. Pourquoi, anciennement, elle se concentroit en Grece dans les villes 264. Après la Grèce, Carthage & Rome, on ne vit jamais une population comparable à celle d'aujourd'hui *ib. & suiv.* Elle dépend beaucoup de la distribution des biens fonds 266. Les substitutions des biens nobles lui sont fort nuisibles 268. Un des moyens de la favoriser seroit la suppression du célibat des prêtres 271. La grande population est-elle utile au genre humain? 277. La vie sédentaire est la seule qui lui soit favorable 387.

Portugais; ce fut en 1497, qu'après quatre-vingt ans de travaux, ils doublerent le cap de Bonne-Espérance & atteignirent le Malabar, théâtre de leur commerce & de leur grandeur 189. Ils devinrent pauvres, quoique possesseurs avec les Espagnols de tout l'or du monde, quand les Hollandois, par leur industrie, se furent emparés du commerce 189.

Poudre à tirer; son invention acheva de donner l'avantage à l'infanterie sur la cavalerie, pourquoi 152. Elle mit plus que jamais les armes dans la dépendance

des rois *ibid.* Un moine Anglois qui cultivoit la chymie en prépara l'invention 352.

Pouvoir arbitraire; quelle eſt l'importance d'en prévenir l'établiſſement. Doutes ſur l'obſtacle que ſes conſéquences apportent à la civiliſation de la Ruſſie 35 *& ſuiv.*

Pouvoir législatif, en Angleterre, ſon partage eſt le plus grand appui de la liberté Angloiſe 63. 64. Portion qui en appartient au peuple ſur quoi aſſurée 64. Maniere dont il exerce 65. Remede pour parer aux inconvéniens qu'en entraine le partage *ibid & 66.*

Préjugés, époque où ils furent diſſipés par le doute. 353.

Prêteurs (les), par quoi ont été engagés à la confiance au crédit public établi en Angleterre, en France, en Hollande 319. Pourquoi ont-ils plus d'aſſurance chez ces trois puiſſances qu'en Allemagne 320. Ils dictent toujours les conditions du prêt conformément aux riſques qu'ils ont à courir 322.

Prêtres; abſurdités des vœux auxquels ils ſont ſoumis. 116. *& ſuiv.* Comment ont dérangé le bandeau qui voiloit les profondeurs de leur ambition & fait tomber le maſque 364. La religion eſt perdue quand ils menent une vie ſcandaleuſe 365.

Primogéniture (la), en France, immole pluſieurs familles à une ſeule 268. Comment ce vice de légiſlation entraine-t-il la dépopulation & la pauvreté du peuple ? *ibid & ſuiv.*

Privilèges excluſifs (les), ont ruiné l'Ancien & le Nouveau-Monde, comment 210. Ils amenent, où ils ont à s'exercer, le cortege de toutes les ſortes de perſécutions 211. Préjugé cruel de l'Etat qui l'empêche de ſentir les maux qui ſont la ſuite de ces privileges 213. & 214. Leur prix quel qu'il ſoit ne ſauroit compenſer le ravage qu'ils font. Déſaſtres qui en dérivent 214. *& ſuiv.* Ils ſont les ennemis des arts & du commerce; pourquoi 255.

Productions du génie (les); révolutions qu'elles éprouverent à Rome 330 *& ſuiv.*

Profeſſions; idée des vexations qu'elles exercent & de celles qu'elles ont à ſouffrir 201. Maximes pour ceux qui les profeſſent 202. En ôtant au peuple la faculté de choiſir celles qui lui conviennent, on les remplit de mauvais ouvriers 255.

Propriétaires des terres (les), comment ſont extorſionnés ſous le deſpotiſme 296. *& ſuiv.* Combien ſont déſavantageux pour eux les emprunts publics 322.
Puiſſance; heureuſe celle qui, la premiere, débarraſſera le commerce de toutes les entraves qui l'oppriment : proſpérité qui en ſera la ſuite 225.
Puiſſances (les), voiſines de la Suede, quel fut leur rôle pendant les factions 44. Effet de leur influence *ibid.* & 45. Celles qui ont des côtes à garder ne peuvent franchir aiſément les barrieres de leurs voiſins 180.
Proſtitution (la), ce n'eſt pas elle qui multiplie les adultères, mais la galanterie étend la proſtitution 379. *& ſuiv.*
Proteſtans (les), chaſſés de France par l'intolérance eccléſiaſtique, trouvent par les arts un réfuge dans toute l'Europe 247. Les arts & métiers qu'ils porterent en d'autres climats n'y réuſſirent pas comme en France, quoiqu'ils y porterent la même induſtrie 252. *& ſuiv.*
Proteſtantiſme (le), tend au Socinianiſme 12 & 13.
Provinces-Unies, leur hiſtoire offre de grandes ſingularités 72. Origine de leur union *ibid.* L'autorité n'y reſide point dans les Etats-Généraux fixés à la Haye *ibid.* L'unanimité des villes & des provinces n'eſt pas d'une politique judicieuſe 74. Révolutions arrivées dans leur conſtitution *ibid. & ſuiv.* Pourquoi la Hollande conſervera ſa liberté 77. Compoſition de ſes armées, commandans de ſes forteresſes 77 & 78. Selon toute probabilité, elles tomberont ſous le pouvoir monarchique 79. Elles ne ſe furent pas plutôt détachées de la Flandre qu'elles devinrent l'entrepôt du commerce du nord & du midi de l'Europe 190.
Pruſſiens; quelle eſt leur diſcipline militaire 158 & 159.
Pudeur (la), eſt ſous la ſauve-garde du ſexe timide 379.
Pythagore, philoſophe de la Grece avoit déja imaginé les vrais élémens de l'aſtronomie, que Galilée confirma bien des ſiecles après l'invention du téleſcope 353.

R

RECOUVREMENS *de l'impôt*, ſur les terres, de quelle maniere pourroient-ils ſe faire ? 286 *& ſuiv.* Inconvéniens de les faire par voye de régie 287 & 286. Abus

qui s'en ſuivroient *ibid.* L'étendue des domaines devroit ſervir de regle ; inconvéniens ſans nombre qui ſe rencontrent dans cette méthode *ibid. & ſuiv.* Un cadaſtre exact de la meſure & de la valeur des terres applaniroit toutes les difficultés 289. Triſte ſituation de l'Etat quand le fiſc a recours aux fermes pour les faire. 291 *& ſuiv.*

Reformateurs (les) *de la religion*, démontrent l'abſurdité de nombre de principes du catholiciſme 8 & 9.

Religion (la) doit ſon origine aux calamités qui ont affligé l'humanité 3. Elle eſt faite pour l'Etat & non pas l'Etat pour elle 114. L'homme ne doit compte qu'à Dieu de ſa religion intérieure 118. Epoque à laquelle elle met le trouble dans toute l'Europe 156. A quoi ſe réduit ce qu'elle devroit nous défendre & nous preſcrire 371. Elle eſt perdue quand le prêtre mène une vie ſcandaleuſe 379.

Repréſentans, en Angleterre ; leur nombre ne devroit-il pas être proportionné à la valeur des propriétés 70. Abus de l'uſage qui y eſt établi à cet égard *ibid. & ſuiv.* Réponſe impudente de l'un d'eux à ſes commettans 70.

République (la), doit être ſervie par ſes citoyens, mais chacun doit y contribuer ſuivant ſes facultés 185.

République commerçante. Epoque où elle ſut tourner tous les évènemens à ſon profit 192.

Revenus publics ; il eſt des cas où le beſoin public en exige l'aliénation d'une partie 324.

Révolte ; pourquoi celle des cœurs eſt la plus dangereuſe 123.

Révolutions (les) *dans le gouvernement*, ſe ſuccèdent par-tout avec rapidité 20 & 21.

Richelieu (le Cardinal de), premier miniſtre en France ſous le regne de Louis XIII, profita de la foibleſſe de l'Eſpagne ſous Philippe III pour remplir ſon ſiecle de ſes intrigues 132. Quel fut ſon premier mot en entrant au miniſtere 141 *& ſuiv.*

Richeſſes (les) ; quand elles ont pris l'aſcendant ſur les ames, les opinions & les mœurs changent ; déſordres qui en ſont la ſuite 275. Leur amour étant l'unique appas, quel eſt le rôle qu'il fait jouer aux hommes 277. De quelque maniere qu'elles entrent dans un Etat, elles ſont l'objet de l'ambition publique : quelle en eſt la ſuite 374 *& ſuiv.* Combien ſont avantageuſes à ceux qui les poſſedent 375 *& ſuiv.* Par combien de moyens

elles ſont une ſource de corruptions *ibid.* & 376. Leur plus grande influence porte ſur les mœurs des femmes *ibid.* 376.

Roi de Pruſſe (le) Fréderic le Grand, créa une tactique entierement nouvelle 157. Idée de cette tactique 158. Ce prince, depuis Alexandre, n'a pas eu ſon égal pour l'étendue des talens *ibid.* L'Europe entiere a embraſſé avec enthouſiaſme ſes inſtitutions 159. Ce n'eſt point à ce prince qu'il faut attribuer l'exceſſive multiplication des troupes en tems de paix, mais à Louis XIV, 161.

Roi de Suede (le), régnant, ſa conduite dans la révolution 45 & 46.

Rois; leurs diſputes ne finiront pas plus entr'eux, que leurs paſſions ne s'éteindront en eux-mêmes 147.

Rois d'Angleterre; leur couronne eſt héréditaire 61. Sur quoi eſt aſſigné leur revenu 62. Genre d'autorité qui leur eſt confiée *ibid.* Ils ne peuv ent exiger aucun impôt 64.

Romains; la guerre, après avoir ſoumis à leur empire les plus grands peuples de l'Europe, les fit redevenir barbares 23. Se tuoient dans la crainte d'être redevables de la vie à leur égal 31. Ils perfectionnerent l'art militaire & conquirent le monde 149. Ils avoient bien ſenti les inconvéniens de l'oiſiveté du ſoldat, & en avoient fait la baſe de leur diſcipline 164. Ils ſuccéderent aux Carthaginois & aux Grecs dans les connoiſſances & l'exercice du commerce 178. L'eſprit de conquête dont ils étoient dévorés conſumoit les autres nations 262. Ils furent les imitateurs des Grecs en tous genres, mais reſterent fort au-deſſous de leurs modeles dans les beaux arts 330. La révolution dans les belles lettres fut chez eux l'ouvrage de quelques écrivains ambitieux 331. Les productions du génie y eurent toutes la même dégradation *ibid.* Leur mythologie rendit à l'Italie les graces de ſon ancienne littérature défigurée par la religion 338. Comme ils ont connu, ainſi que les Grecs, l'influence du dialecte ſur les mœurs, ils travaillerent à étendre le leur par les armes 341. Raiſon pour laquelle ils ont eu des dieux méchans 362.

Rome ancienne, dut ſa fondation à des échappés aux flammes de Troyes, ou à des bandits de la Grece & de l'Italie dont il ſortit un peuple de héros 22 & 23. Epoque à laquelle elle perdit de ſa gloire & de ſes ſuccès.

149. Quand elle eut tout envahi, le commerce retourna à sa source vers l'Orient 226. Maitresse de l'Univers & dedaignant l'agriculture, elle ne put résister à des nations poussées par l'indigence & la barbarie 271. Ce fut environ l'an 700 de sa fondation que naquit avec le Messie la religion chaétienne 271. Un gout severe y présidoit dans toutes les compositions en belles-lettres 331. Révolutions qu'y éprouverent les productions du génie *ibid. & suiv.* Après avoir été saccagée par les barbares du nord, elle devint leur repaire. Elle nourrit aujourd'hui Rome moderne 346.

Royalisme (le), en Suede, avant la révolution, étoit une hypocrisie; ce qui en resultoit 44 *& suiv.*

Russes (les), n'ont pas les mêmes préjugés que les Turcs sur l'honneur d'être étranglés par ordre du souverain, pourquoi 32. La grande opinion qu'ils ont d'eux mêmes est un obstacle à leur civilisation 39.

Russie (en); le pouvoir arbitraire s'y oppose à la civilisation, ainsi que le climat, l'étendue de l'empire & les deux classes d'hommes qui l'habitent 35. *& suiv.* Il y faudroit un tiers-état dont la sureté fut entiere pour les personnes & la propriété; obstacles qui s'y trouvent 36 & 37. Examen des moyens employés par l'impératrice pour en civiliser les habitans 39. *& suiv.* Elle n'offre des secours que pour les combats; caractere de ses soldats 40.

S

SABBAT (le), à ne l'envisager que sous un point de vue politique, est une institution admirable 234.

Savans; quels sont ceux qui sont faits pour être les amis des grands hommes 346.

Sauvages; les avantages de leur état ne l'emportent pas à beaucoup près sur ceux du nôtre 277 & 278.

Sculpture (la), par quelle voye lente elle parvint chez les Grecs à la perfection qui nous a donné plusieurs chef-d'œuvres 329. Elle flatte les rois & récompense les grands hommes 337.

Sel; atrocité des impositions qu'y a mis le fisc dans un gouvernement où le prince a seul le droit des tributs 304. *& suiv.* Précautions prises pour en empêcher la contrebande 306 *& suiv.* Atrocité de ces précautions

ibid. Traitement affreux de celui qui le vend en contrebande 307.

Seigneurs; classe de ministres dans le gouvernement de la Chine 120.

Sociabilité (la); doutes si elle est si naturelle à l'espece humaine 15. Elle est l'origine de la guerre *ibid.* Exposition des motifs qui prouvent que l'homme tend de sa nature à la sociabilité 5 *& suiv.*

Société (la), dérive naturellement de la population & entraîne invinciblement le besoin du gouvernement 14. Comparaison des hommes isolés à des ressorts épars, inconvéniens qui en résultent 15 *& suiv.* Leur comparaison avec ceux de la guerre suite de la sociabilité 17. Le gouvernement, par institution, ne devroit tendre qu'à la sûreté de la société, & par l'effet il ne tend qu'à celle de la puissance dominante 18. Les fondemens de la société actuelle se perdent dans les ruines de quelque catastrophe 19. Elle fut formée par la famille, qui s'étendit & se divisa 20. Quelques uns prétendent que dans l'état de société les volontés particulieres doivent être soumises à la volonté générale 184 *& suiv.* Ridicule de cet axiôme *ibid. & suiv.* Qu'est-ce qu'une société? 209 & 210. Ses besoins même ont donné naissance aux arts dans l'enfance de l'esprit humain 348. Pourquoi ses maux deviennent ceux du citoyen 367. Ce fut avec elle que commença le devoir social 368.

Sociétés (les), gravitent toutes par la loi de nature vers le despotisme 20 & 21. Celles des tems anciens que devoient-elles être à peu-près? 127. Leur nature tient à la morale universelle 369.

Socinianisme (le), tend au déïsme 11.

Socrate, philosophe Athénien, ramena la philosophie à la vraie sagesse, à la vertu 349. Il étendit il y a plus de deux mille ans sur nos têtes un voile qui séparoit la morale de la religion 364.

Soldats; leur multiplication occasionne l'oppression universelle 162 & 163. Inconvéniens de leur oisiveté; remedes à y apporter *ibid. & suiv.* L'augmentation des soldats en diminue le courage 164. Comparaison entre les anciens hommes de guerre François & ceux d'aujourd'hui 165. Plus il y en a dans un Etat, plus la nation s'affoiblit, & plus un Etat s'affoiblit, plus on les multiplie 166. Leur plus grand nombre ne fait

que tenir à la chaîne des eſclaves déja faits *ibid.* & 167. Ils ruinent les champs qu'ils ne cultivent pas, de quelle maniere 270. Ils peuvent rentrer dans les profeſſions utiles à la ſociété 387.

Soliman, empereur des Turcs, crée une loi pour prévenir pour lui & ſes ſucceſſeurs les dangers du gouvernement militaire: Abus qui en réſulterent 28 & 29.

Souverains; l'avidité leur a fait mettre les impôts les plus déraiſonnables ſur les marchandiſes qui ſortent de leur pays & ſur celles qui y entrent 283 & *ſuiv.* Comment l'induſtrie de leurs ſujets en ſouffre néceſſairement 285. C'eſt une erreur de juger de la puiſſance des empires par le revenu des ſouverains 291. Déſordres qui ſuivront infailliblement s'ils ont ſeuls le droit des tributs 295 & *ſuiv.* Queſtion dont il faut chercher la réponſe dans leur cœur 312 & *ſuiv.* Quelle ſorte d'hommes ils doivent rejetter pour remplir le miniſtere dans leurs Etats 313 & *ſuiv.* Epoque où les cœurs ſont remplis de rage contr'eux 326. Leurs ſoins partagés entre leurs ſujets en Europe & dans les deux Indes étant inſuffiſans, tout eſt tombé dans la confuſion 389. Ils doivent trouver dans cette *Hiſtoire Philoſophique* leurs devoirs & les droits des peuples 390.

Subſtitutions (les) *de biens nobles*, ſont fort nuiſibles à la propagation de l'eſpece humaine 268. Elles immolent pluſieurs familles à une ſeule *ibid.* Outre l'obſtacle qu'elles apportent à la population, elles entraînent la pauvreté des peuples, comment *ibid.* & *ſuiv.*

Suede (la), royaume au nord de l'Europe; idée de ſa conſtitution calquée ſur ſon hiſtoire & *ſuiv.* Effets qu'y avoit produits l'influence des puiſſances voiſines 44 & 45. Révolution opérée par le monarque régnant 45 & 46. Si ſon roi profite des circonſtances elle n'aura jamais eu de deſpote plus abſolu; mais elle ne pourra pas devenir plus malheureuſe qu'elle l'étoit 46.

Suiſſes (les), anciennement Helvétiens, ne devoient être ſubjugués que par Céſar 93. Origine de leur liberté actuelle 94 & 95. Forment une ligue compoſée de treize Cantons, idée de leur confédération *ibid.* Leur union fut inaltérable juſqu'au commencement du ſeizieme ſiecle, alors la religion l'interrompit 95. Emploi qu'ils font de leur population. Le Suiſſe eſt par état un deſtructeur de l'Europe 96. C'eſt la nation dont le ſort doit le moins changer, pourquoi 97. Raiſons ſur leſ-

quelles eſt fondée la ſtabilité de la république des Suiſſes 99. Leur maniere de combattre les Bourguignons les avoit rendus auſſi fameux que formidables 154. Idée de leur bravoure *ibid.*

Superſtition (la), effrayée de la hardieſſe de Boccace & des découvertes de Galilée, jetta les hauts cris 353.

Sureté perſonnelle (la), en Turquie, n'eſt le partage que du petit peuple 30.

T

TABAC; exaction du fiſc, ſur ce genre, ſous un gouvernement oppreſſif 304 *& ſuiv.* Précautions du fiſc pour en empêcher l'entrée de l'étranger 305 *& ſuiv.*

Terrein; ſon excellence eſt la principale cauſe qui a obligé les parties méridionales de l'Europe à recourir à des ſecours étrangers; pourquoi 233.

Thalès, philoſophe Grec, avoit jetté les germes de la phyſique dans la théorie des Elémens de la matiere 349.

Théocratie (la), ou le deſpotiſme ſacré, fut la plus cruelle des législations, pourquoi 4, 5.

Tolérance religieuſe. On devra au Nouveau-Monde ſon introduction dans l'ancien 12. Avantages qu'à produits celle de toutes les ſectes dans l'Amérique Septentrionale 13. Elle ſubſiſte ſans réſerve à Pétersbourg excepté pour les Juifs 38.

Torricelli, philoſophe Florentin, inventa le thermomêtre pour peſer l'air 353.

Treize-Cantons (les) de la Suiſſe, caractere de leurs habitans; idée de leur conſtitution 93 *& ſuiv.*

Tribunaux. Il y en a deux, celui de la nature & celui des loix 365. Quels ſont leurs effets *ibid.*

Tribut (le), eſt la contribution des citoyens au thréſor public; par qui doivent-ils être préſentés 291 *& ſuiv.* Déſordres qui ſont la ſuite du droit qu'on laiſſe au prince de le créer 295. Maniere dont il s'établit ſur les boiſſons 300 *& ſuiv.* Et dont il ſe perçoit aux entrées ſur les denrées & ſur tous les objets du commerce 302 *& ſuiv.* C'eſt par le choix judicieux du miniſtre que le ſouverain en diſtribuera équitablement le poids énorme ſuivant les facultés des contribuables 314.

Turcs (les), autrefois tribu des Tartares, ne furent connus en Aſie qu'au commencement du treizieme ſie-

cle 25. Mahomet, leur chef, s'empare en 1453 de Conſtantinople & en fait la capitale de ſon empire 26. Cauſes qui les empêcherent de ſoumettre le reſte de l'Europe *ibid.* Se glorifient d'un arrêt de mort prononcé par leur maître 30 & 31.

Tyrannie (la). Extravagance où elle conduit l'homme quand elle eſt conſacrée par des idées religieuſes 31.

Tyrannie (la) *monarchique*, d'où elle réſulte 83. Effets de la ſubtilité de celle du fiſc ſous le deſpotiſme 308.

U

UNIVERS (l') aura enfin les conquerans en exécration 146.

V

VAUBAN, ainſi que Cohorn, ouvrit les yeux aux princes de l'Europe ſur l'art d'attaquer & de défendre les places 157.

Venize, république de l'Europe, ſon gouvernement préſente trois grands phénomenes 85 *& ſuiv.* Deſcription de cette ville ſuperbe 86. Les doges y furent élus par le peuple juſqu'en 1173, ils le ſont dès-lors par les nobles qui établirent l'ariſtocratie 87. Dont les vices furent tempérés autant que poſſible dans l'origine, de quelle maniere 87. Quelles époques ont ruiné ſon commerce 88. Mœurs de cette ville. Singularité des ſoins du gouvernement pour la ſureté de la république 89. Fonctions & importance des inquiſiteurs d'Etat 90 & 91. Le miniſtere de Venize ſe ſoutient par ſa fineſſe 93. Eſt le ſeul état qui ne ſe ſoit point laiſſé aſſujettir au pouvoir eccléſiaſtique 111. Sa libre & vaſte navigation lui apporta l'induſtrie 245.

Vérités (les), ſe tiennent toutes; importance de celle que vient d'établir l'auteur ſur la conduite des gouvernemens 220 *& ſuiv.*

Vertus; ce fut Socrate qui y ramena la philoſophie 348. Il n'y en a proprement qu'une, c'eſt la juſtice 365. Quelle erreur il y auroit à mépriſer les vertus ſous prétexte qu'elles ne ſont qu'inſtitutions de convenance 368. La néceſſité des vertus en fait l'eſſence & le mérite 369. Elle ſe régle ſur le juſte ou l'injuſte, mais

elle varie à certains égards ſuivant les opinions de certains pays 370. Elle n'a plus d'aſyle quand le ſanctuaire du mariage eſt profané 379. Elle ne tombe dans l'aviliſſement que par la mauvaiſe conſtitution du gouvernement 381.

Vices, il n'en eſt aucun qui en produiſe un ſi grand nombre que l'incontinence des femmes 376.

Villes capitales (les); pourquoi deviennent le centre de la population 266. Leur influence ſur les productions *ibid. & ſuiv.*

Vœu de chaſteté (le), répugne à la nature & nuit à la population 117.

Vœu d'obéiſſance (le), à une autre puiſſance qu'au ſouverain & à la loi, eſt d'un eſclave ou d'un rebelle 117.

Vœu de pauvreté (le), n'eſt que le vœu d'un inepte ou d'un pareſſeux *ibid.*

Voituriers (les), comment ſont ſuivis par le fiſc, dans un gouvernement oppreſſif, pour l'exaction du tribut, ſur eux & ce qu'ils conduiſent 300.

Voyages (les), ſur toutes les mers, quels avantages moraux ils ont apportés, & quels déſavantages 383 *& ſuiv.* Ceux qui en font de long cours ne laiſſent point de poſtérité 386 *& ſuiv.*

Voyageur (le), comment dans le pays d'un deſpote, eſt extorſionné par le cabaretier pour ſubvenir au tribut du fiſc. 300.

Fin de la Table des matieres du Tome dixieme.

VAI 15377374

141 a 37.